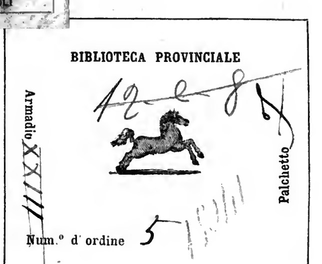



NAZIONALE
B. Prov.
VITT. EM. III
IV
403
NAPOLI


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME HUITIÈME.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, AUMÔNIER DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

Ouvrage dédié au Roi

TROISIÈME PARTIE,

SUITE DES PÈRES DOGMATIQUES.

TOME HUITIÈME.

Spiritus ejus velut torrens inundans. (Isai. xxx. 28.)

PARIS,

MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M. DCCC. XXV.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PERES DE L'ÉGLISE GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

ARTICLE III.

Saint Grégoire de Nysse.

Vers 372.

Sanctus item alter Gregorius Nyssenus episcopus, fidei, conversationis, integritatis et sapientiæ merito fratre Basilio dignissimus.

Vincent. Lérins, *Commonit.*, p. 336, edit. Baluz.

Saint Grégoire, évêque de Nysse, en Cappadoce, étoit frère de saint Basile le Grand. Avant qu'il ne fût élevé à l'épiscopat, son illustre frère, qui le fit nommer à celui de Nysse, disoit de lui : « Il faut que » ce soit lui qui honore sa chaire, et non la chaire qui » honore l'évêque (1). » Ce vœu ne fut point trompé.

(1) Il fallut lui faire violence, comme à tous les saints, pour l'obliger à accepter l'épiscopat. (Voy. D. Ceillier, tom. VIII, pag. 202.)

On se douteroit à peine qu'il y ait eu une bourgade de ce nom, érigée en évêché, si les vertus et les talents du saint évêque ne lui eussent donné un lustre égal à celui des premières métropoles. Dans les actes du concile général de Constantinople, de 394, on le voit nommé avant plusieurs métropolitains (1), honneur qui tenoit à sa personne, et qui explique la désignation particulière que lui donnèrent les Pères du second concile de Nicée, où il est appelé Père des Pères (2). Vincent de Lérins observe que telle étoit son autorité parmi les Pères du concile d'Ephèse, que Nestorius y fut condamné d'après le témoignage de saint Grégoire de Nysse (3).

Ce saint est moins connu parmi nous que saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, dont il fut aussi le contemporain. Il est rarement cité dans nos chaires (4). Les anciens rendoient plus de justice à son éloquence. Ruffin le place non-seulement au même rang que le grand archevêque de Césarée ; il semble même lui accorder quelque supériorité. Nous ne partageons point cette opinion. Nous croyons qu'il peut suffire à sa gloire d'avoir mérité d'être distin-

(1) Voy. Hermant, *Vie de S. Greg. de Naz., et de S. Basil.*, liv. IX, chap. XXX, pag. 270, ed. in-4°.

(2) Act. VI. Labbe, *Conc.*, tom. VII, pag. 477.

(3) *Commonit.*, pag. 366, ed. Baluz.

(4) Nous indiquerons les citations principales que nous avons rencontrées de ce Père, dans les modernes prédicateurs.

gué parmi les écrivains illustres de ce temps pour l'abondance et l'agrément de son élocution, pour la richesse de l'imagination. Mais chez lui ces qualités se réunissent à leurs excès (1). Le plus considérable de ses ouvrages est sa Réfutation d'Eunomius, qui avoit publié une apologie nouvelle, après que saint Basile eut foudroyé sa doctrine. En général, il s'abandonne à un luxe d'allégories, dont souvent le moindre défaut est d'être arbitraires et inutiles. Il essaie de s'en justifier dans un de ses livres (2), mais par des raisons plus subtiles que solides. Ces défauts sont encore plus sensibles dans ses panégyriques. Saint Grégoire de Nysse est bon à connoître, mais par extraits. Appliquons à son éloquence le jugement que le sage Tillemont a porté de sa doctrine : « Si les vérités que nous y lisons ne doivent point faire recevoir ce que l'autorité de l'Eglise nous apprend être contraire à la vérité, ses fautes aussi ne doivent point nous faire mépriser les grandes vérités dont ils sont pleins (3). »

On n'a rien de bien assuré sur l'époque de sa mort. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il a vécu jusqu'au temps du concile de Constantinople, de 397.

(1) S. Sophrone de Jérusalem. : « Il y a dans lui trop de ce qu'on appelle flux de paroles. » (Dans Tillemont, tom. [illegible], pag. 561.)

(2) *Prolegom. in Cantic.*, pag. 473.

(3) *Mém.* tom. IX, pag. 616.

1. *Traité de la prière* (*), partagé en cinq discours.

A l'occasion du précepte qui recommande de ne se relâcher jamais dans la prière (1), saint Grégoire de Nysse établit la nécessité générale de la prière, et ses avantages.

(Extraits.)

Pag. 712. Dans le siècle où nous sommes, on s'occupe de tout autre chose que de la prière; et delà le désordre de nos mœurs. Si la prière marchoit en tête de chacune de nos actions, il n'y en auroit pas une de cri-
Pag. 714 minelle : *Quòd si oratio negotium præcesserit, peccatum adversùs animam aditum non inveniet.* La pensée de Dieu, toujours présente à l'esprit, écarteroit les manœuvres de l'ennemi du salut.... La prière est la sauvegarde de la pureté, le frein de l'emportement, le remède à l'orgueil, au ressentiment. Elle met en fuite l'envie, l'injustice, l'impiété..... Elle est le sceau de la virginité et de la foi conjugale. Elle protège contre les dangers du voyage et de la navigation, nous garde durant le sommeil. Elle assure la fertilité de nos campagnes. Elle fait entrer la conso-

(*) S. Gregor. Nysseni Opera, 2 vol. fol. Paris, Sonnius, 1615. On y joint un Appendice, recueilli par Jacq. Gretser, vol. fol. Paris, 1618.

(1) *Sine intermissione orate.* I. Thessal. v. 17.

lation dans les liens, calme les douleurs, essuie les larmes, adoucit les horreurs et les regrets de la mort.

La prière est un entretien avec Dieu : *Oratio, sermocinatio cum Deo est.* Pag. 715.

La prière fit trouver à Jonas un asile dans le ventre de la baleine, ramena Ezéchias des portes de la mort à la vie ; changea pour les trois jeunes Israélites la flamme en un vent rafraîchissant ; donna la victoire aux enfants d'Israël sur les Amalécites, et fit périr dans une nuit cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens sous le glaive de l'ange exterminateur.

Egalement ingrats sur les bienfaits que nous avons reçus, et indifférents sur ceux que nous attendons encore, nous négligeons la prière, le seul moyen par lequel nous puissions nous acquitter envers Dieu. Eh ! qui donc a étendu cette terre sous nos pieds, a ouvert à l'industrie humaine des chemins à travers les eaux, a développé sur ma tête la brillante voûte du firmament ? Qui est-ce qui fait marcher devant mes pas le flambeau qui m'éclaire durant le jour ? Qui est-ce qui fait jaillir les sources des fontaines au fond des vallons, a creusé pour nos rivières ces lits qui les enferment, a fait les animaux tributaires de nos besoins, a organisé cette vile poussière, lui a donné à la fois la vie et l'intelligence, a gravé sur ce peu de boue que je suis l'empreinte de la divine ressemblance ? Et après que cette image a été obscurcie, Pag. 716.

par le péché, qui est-ce qui l'a rétablie dans son ancienne beauté?

On prie; mais sans réfléchir sur la sublime puissance de celui à qui l'on adresse sa prière. On en dégrade la majesté divine par des vœux sordides et par des affections rampantes. On se présente à Dieu comme
Pag. 718. feroit un malheureux qui, ne connoissant pour tout bien que des vases de terre, iroit trouver le prince au moment où ses mains s'ouvriroient pour distribuer des dons et des dignités, et lui demanderoit de faire de ses vases de terre quelque chose de plus à son gré. On expose sous ces yeux à qui rien n'est caché les mouvements désordonnés dont on est travaillé, non pour en obtenir la guérison, mais pour l'engager à y condescendre, en lui demandant ce qui ne feroit que les enflammer davantage; et l'on se plaint de lui quand on n'en a pas été exaucé, comme pour lui reprocher de n'être pas vindicatif, avare, orgueilleux comme nous.

Pag. 721. Mais est-il défendu de demander à Dieu des biens temporels, puisqu'il n'en a pas moins la souveraine dispensation. Oui, c'est de sa main qu'ils émanent; mais ce n'est pas à titre de biens qu'il les donne à ceux qui les demandent, c'est pour exciter leur confiance à solliciter les vrais biens. Dieu les accorde à notre foiblesse, comme une mère qui d'abord présente à son enfant le lait de ses mamelles, pour lui donner ensuite des aliments plus substantiels, à me-

sure que son âge et ses forces le comporteront. Ce ne sont là que les premiers essais d'une bienfaisance qui nous promet les biens plus réels que nous lui devons demander. Et n'y a-t-il pas une sorte de démence à ne prier Dieu que pour demander à l'Eternel des choses périssables ; au Maître du ciel, les richesses de la terre ; au Très-Haut, des objets futiles et abjects ; au Dieu qui nous ouvre son royaume immortel, de misérables biens qu'il faudra toujours perdre, et dont la jouissance fugitive nous expose à tant de dangers ?

De cette introduction, saint Grégoire de Nysse passe à l'Oraison dominicale.

Le grand législateur des Hébreux, voulant les disposer à recevoir la loi qui alloit être donnée sur le mont Sinaï, ne crut pas que son peuple méritât de paroître en présence du Seigneur avant de s'y être préparé par la chasteté, par l'aspersion de l'eau, et par diverses purifications qu'il institua particulièrement pour cette auguste solennité ; et encore, à la suite de ces préliminaires, ne purent-ils pas soutenir l'aspect de la majesté divine, mais tout ce qui vint frapper leurs yeux et leurs oreilles, les flammes, l'obscurité sombre, les tourbillons de fumée, le son des trompettes, les pénétra de terreur, au point que, s'adressant au saint législateur, ils le conjurèrent de s'interposer entre Dieu et son peuple,

Pag. 723.

Exod. XIX.

Ibid. XX. 19.

sentant bien que, par eux-mêmes, ils n'étoient pas capables de s'approcher de Dieu, et de soutenir sa présence. Mais notre souverain législateur Jésus-Christ ne nous amène point à un mont Sinaï qu'environne une nuée épaisse, étincelante de feux; il ne fait pas retentir à nos oreilles le bruit effrayant des trompettes; il ne nous ordonne point les ablutions corporelles; il ne retient point le peuple au pied de la montagne pour ne permettre qu'à un seul homme de monter jusqu'au sommet, et d'y voir la gloire du Seigneur à travers une ténébreuse obscurité; mais d'abord, au lieu d'un mont Sinaï, c'est le Ciel, rouvert par sa vertu, à quoi il nous appelle, pour nous rendre non pas seulement spectateurs, mais participants à sa puissance, associés à sa divine nature; il n'enferme pas sous les voiles d'une nuée les rayons de sa gloire, pour en éloigner les regards étrangers; mais, dissipant les ténèbres par la clarté qui échappe de sa doctrine; il manifeste aux cœurs purs sa lumière ineffable sans nuage et sans mélange.

Pag. 725. 1° *Notre Père qui êtes au Ciel.* Qui me donnera
Ps. LIV. 7. des ailes comme à la colombe? dit quelque part le divin Psalmiste. Et moi aussi, qui me donnera les mêmes ailes? qui prêtera l'essor à mon imagination et à mon langage? pour m'élever au-dessus de la terre, au-dessus des espaces de l'air, et du firmament, laissant bien loin derrière moi, et les astres,

et toute cette magnifique armée des cieux, pour aller plus loin encore, et par-delà ces corps lumineux qui se meuvent et qui changent, m'élancer jusqu'au centre de cette nature immuable, résidente en elle-même, que, nulle vicissitude, nulle dégradation ne sauroient atteindre, de qui tout dépend, qui gouverne et soutient tout, principe universel des êtres dont elle enchaîne tous les mouvements aux plans de sa profonde sagesse; et pouvoir non-seulement connoître cette divine essence, mais m'entretenir familièrement avec elle jusqu'à l'appeler mon père. Quels sentiments, quelle confiance ne suppose pas un tel langage! D'après l'idée encore si foible, si bornée que vous vous faites de Dieu; quand pour retracer son ineffable gloire, votre intelligence réunit toutes les perfections de bonté, de sainteté, de puissance et d'éclat, de gloire, de pureté, d'éternité, pour en composer son adorable essence; quand la révélation de son Écriture et vos propres méditations vous ont appris ce qu'il est, oser l'appeler du nom de notre père! Mais l'oserez- Pag. 726.
vous bien, quand vous ne retrouverez dans vous rien qui lui ressemble! Le Dieu dont la nature est d'être bon, peut-il être le père de celui qui n'est pas bon? Le Dieu trois fois saint, le Dieu immuable, le Dieu de pureté et de toutes les vertus, le père de tout bien, peut-il être père de celui dont la vie est souillée de crimes? Oser, avec une conscience char-

gée d'iniquités qui n'ont pas été expiées par la pénitence, appeler Dieu son père, c'est lui faire outrage, c'est le donner pour auteur de son iniquité. Car ce mot de père, rappelle le principe qui a
II.Cor. vi. 14. donné la naissance. Mais *quelle alliance*, demande l'Apôtre, *entre la lumière et les ténèbres?* La lumière ne s'allie qu'avec la lumière, la justice qu'avec la justice : les contraires, avec ce qui leur
Matth. vii. 18. ressemble; car le bon arbre ne produit pas de mauvais fruits. Proférer mensongèrement les paroles de
Pag. 727. l'Oraison dominicale, ce n'est donc pas invoquer le Père céleste, mais le démon, mais le père du mensonge et de toutes les œuvres de mensonge. Péché par essence, il est le père du péché, et comme dans l'Écriture les pécheurs sont appelés les enfants de perdition; de même par une conséquence contraire,
Joann. i. 12; xii. 36. les justes sont appelés les enfants de la lumière, les enfants de Dieu. Jésus-Christ, en nous enseignant à appeler Dieu notre Père, ne veut donc pas, ce me semble, faire autre chose que de nous apprendre à mener une vie toute divine, en ressemblant, par nos vertus, à celui que nous regardons comme le composé de toutes nos vertus. Car la vérité éternelle ne nous peut pas apprendre à mentir. Vous n'êtes occupé que des richesses et des illusions de la terre; vous faites dépendre votre gloire des hommes; vous êtes asservi à vos penchants déréglés, et vous dites à Dieu : *Mon Père;* que voulez-vous que vous ré-

ponde celui à qui votre vie tout entière est présente, et qui entend votre prière? Je crois l'entendre vous dire : De quel front souilles-tu par l'hypocrisie de ton langage un nom aussi saint que le mien? Si j'étois ton père, tu te ferois reconnoître à tes œuvres pour être mon fils. Ma famille à moi, ressemble à son céleste Auteur. Cherchez un autre père, celui-là que vous retracez par vos œuvres; car il n'y a rien de commun entre vous et moi (1). Pag. 728.

Notre Père, qui êtes au Ciel. Ces paroles nous remettent sous les yeux, et la patrie que nous avons perdue, et la famille d'où nous sommes déchus. Elles se rattachent à l'histoire de l'enfant prodigue que l'Évangile nous raconte. Ce n'est qu'après avoir senti l'humiliation de son état présent, et qu'après avoir fait sur lui-même un sincère retour de pénitence, qu'il s'écrie : *Mon Père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous.* Pourquoi *contre le Ciel?* Parce qu'il y reconnoissoit la patrie que le péché lui avoit fait perdre; et c'est cette réconnoissance qui lui facilite le retour à son Père. Aussi voyez-vous celui-ci le prévenir, accourant au devant de lui, l'embrassant, le revêtant d'une robe, et de laquelle? non pas d'une autre, mais de la première robe dont il avait été dépouillé par le crime de sa désobéissance. Or, il n'y a qu'un chemin pour arriver au Ciel, c'est de

Luc. XV. 18.

Pag. 729.

(1) Abrégé.

Pag. 730. fuir le péché; par là nous devenons semblables à Dieu, participants à ses vertus.

2° *Que votre nom soit sanctifié, que votre règne*
Pag. 731. *arrive*. La loi mosaïque qui ne fut que l'ombre des biens futurs et présageoit la vérité par les figures de ses cérémonies, ne permettoit au prêtre l'entrée du Saint des Saints, qu'après qu'il s'étoit purifié par des lustrations et par des sacrifices d'expiation, et qu'ensuite il s'étoit revêtu de ses habits pontificaux. Mais notre saint législateur Jésus-Christ, a dépouillé la loi des voiles qui la couvroient, il a fait cesser les énigmes et les figures. Ce n'est plus
Hebr. IX. le prêtre seul, séparé du reste du peuple, qui peut pénétrer dans l'intérieur du temple pour y converser avec la majesté divine; chacun de nous, investi du caractère sacerdotal, peut également prétendre à cet honneur; ce ne sont plus des ornements empruntés à l'art, qui composent la décoration du prêtre, et lui prêtent une beauté étrangère; c'est une parure propre et naturelle, que lui donnent les vertus qui le distinguent. Une conscience pure, la fidèle observation des commandements, les bonnes œuvres, animées par la charité, soutenues par l'espérance des biens futurs, voilà la pourpre, l'or, l'éphod, et les brillantes pierreries qui l'introduisent dans le Saint des saints (1).

Pag. 733. 5° *Que votre nom soit sanctifié, que votre règne*

(1) Abrégé.

arrive. Mais quand je ne le demanderois pas, le nom du Seigneur en sera-t-il moins saint, sa puissance moins souveraine, moins universelle? Quel est donc le sens de ces paroles? le Seigneur veut être glorifié par la vie de ses serviteurs. Nous lisons dans l'Écriture que Dieu condamne ceux qui sont I. Tim. vi. 1. cause que l'on insulte à son nom. Par exemple, les infidèles observent avec grand soin la vie de ceux qui ont embrassé la foi chrétienne. Quand ils leur voient des mœurs contraires à leur profession, plongés dans l'idolâtrie de l'avarice, dans l'ivresse et dans l'intempérance, leur censure ne s'arrête pas à ceux qui vivent ainsi; ils s'en prennent à la doctrine elle-même qu'ils accusent d'autoriser ces sortes d'excès. De là, les anathèmes dont l'Écriture frappe ceux qui provoquent de tels jugements de la part des infidèles. Par une conséquence naturelle: je dois donc établir en principe, que ma vie doit être telle qu'elle n'occasionne point de semblables jugements, mais qu'au contraire, elle porte à faire Pag. 734. glorifier et sanctifier le nom du Seigneur. Car quel est l'homme assez étranger à tout sentiment de justice et d'humanité pour que, à la vue d'une conduite Pag. 735. pure, vertueuse, irréprochable, signalée par la tempérance, par la sagesse, par la fermeté à résister aux assauts des passions, aux amorces de la volupté, aux séductions de la mollesse et de la sensualité, à tous les mouvements de l'orgueil, n'u-

sant de ses biens qu'autant que le besoin l'exige, luttant contre la chair, faisant consister dans la vertu seule et toutes les richesses, et toute la puissance, il ne s'empresse pas de glorifier le saint nom qu'il voit invoqué par de telles mœurs? C'est pourquoi, celui qui dit : *Que votre nom soit sanctifié*, exprime à la lettre ces paroles : Seigneur, qu'à l'aide de votre secours, soutenu de votre grâce, je devienne exempt de toute faute, juste, pieux; que j'évite toute action coupable, ne disant rien que de vrai, ne faisant rien que de légitime, marchant dans la voie droite, enflammé d'un saint désir pour le Ciel, plein d'un généreux mépris pour les choses d'ici-bas, aspirant à la perfection des Esprits célestes! C'est là ce que sous-
Pag. 736. entend cette courte parole : *Que votre nom soit sanctifié*. Pas d'autre moyen pour l'homme de glorifier Dieu, que de témoigner par ses œuvres qu'il les doit à l'assistance de la puissance divine.

4° *Que votre règne arrive*. Demande-t-on par là qu'il soit le monarque du monde? il l'est de toute éternité. Il l'est sans avoir à craindre de révolution; sans que l'on puisse supposer pour lui une augmentation de puissance et de bonheur. Mais ce n'est point un roi despote, qui soit jaloux d'étendre sa domination par la contrainte, et par la nécessité de lui obéir. Il ne veut que commander librement, et qu'on lui obéisse par choix. Parce

que l'abus de notre liberté nous a entraînés dans la servitude des passions, et nous a assujettis à la tyrannie du démon, qu'elle nous a faits victimes de la mort; nous demandons d'être affranchis de notre esclavage par la seule puissance capable de nous rendre l'empire que nous avons perdu. Nous demandons d'être à l'abri de la corruption, et de la mort, d'être délivrés des liens du péché. Nous lui demandons de ne pas permettre que l'ennemi prévale contre nous, mais que le règne de Dieu arrive sur nous; que les attaques des vices et des passions qui nous captivent aujourd'hui, non-seulement s'amortissent et se calment, mais qu'elles soient anéanties.

Que votre règne arrive. Parole pleine de charmes! C'est comme si nous lui disions : Que les puissances des ténèbres soient vaincues, et l'armée de l'étranger mise en déroute, que la guerre de l'esprit contre la chair soit terminée, que l'ennemi du salut ne se fasse plus de notre corps son asile et sa citadelle; que la cour de mon roi se déploie, que les célestes légions renversent à leurs pieds les insolents ennemis qui combattent contre lui. *Que votre règne arrive,* pour bannir la douleur, la tristesse et les gémissements, et amener le triomphe de la paix et de l'éternelle joie. Pag. 737.

5° *Que votre volonté soit faite, sur la terre comme dans le Ciel.* Pag. 740.

Pag. 741. Le crime et le malheur de l'homme fut d'obéir à sa volonté propre, en désobéissant à celle du Seigneur. Le vrai médecin de nos âmes est venu les guérir, et les réparer, en nous montrant dans le sacrifice de notre volonté, et dans la parfaite obéissance à celle de Dieu, le remède contre nos maux, et le gage de nos espérances. La volonté de Dieu, c'est le salut de l'homme. Lors donc que nous disons à Dieu : Que votre volonté soit faite en moi, il faut que nous commencions par reconnoître que, faute d'avoir obéi à cette volonté sainte, nous nous étions rendus les ministres du démon, exécutant contre nous-mêmes ses perfides desseins. C'est pourquoi, touché de mon malheur, accordez-moi, ô mon Dieu, de n'obéir plus enfin qu'à votre volonté seule!

Pag. 742. De même qu'un flambeau porté dans l'obscurité d'un cachot en dissipe la nuit, et y fait naître la lumière; ainsi, avec l'obéissance à votre volonté, disparoîtront tous les mouvements désordonnés dont mon âme est obscurcie. La tempérance et la modestie triompheront de tous les désirs déréglés de l'esprit; l'humilité domptera l'orgueil; la charité fera disparoître tous les vices qui lui sont opposés, la haine, l'envie, la dissimulation, la colère avec ses emportements et ses vengeances, la perfidie avec ses embuches, l'amour de l'argent, que l'Écri-

Ephes. v. 5. ture appelle une idolâtrie déguisée.

Pag. 743. Pourquoi *sur la terre comme dans le Ciel?* Jésus-

Christ nous apprend à purifier notre âme de tout péché; afin que nous élevant jusqu'à la perfection d'une vie céleste, la volonté de Dieu ne trouve plus en nous d'obstacle à son entier accomplissement. Comme si l'on disoit : De même que votre volonté s'exerce avec un empire absolu sur les trônes et les principautés, sur les dominations, et sur toute l'armée céleste, où nulle affection contraire n'empêche l'action du bien; ainsi que le bien se fasse et se perfectionne en nous tellement, que sans aucun mélange de volonté contraire de notre part, votre volonté seule domine souverainement dans nos âmes.

Mais comment, dira-t-on, avec des corps sujets à tant de besoins, atteindre à la perfection des Anges? Pag. 745.

Cette objection est prévenue, et résolue par ce qui suit :

6° *Donnez-nous notre pain de chaque jour.* Les Anges n'adressent point à Dieu de semblable demande; non sans doute, parce que leur nature toute spirituelle les met au-dessus de tous les besoins. Il n'en est pas ainsi de l'homme, obligé de réparer ses forces à mesure qu'elles s'échappent. Mais se borner au simple nécessaire, tel que l'exige notre nature, sans étendre les besoins au-delà, c'est se rapprocher presque de la nature des Anges, et transporter au sein de la frugalité humaine toute

l'abondance de ces esprits bienheureux. Nous disons à Dieu : *Donnez-nous le pain*. Nous ne lui disons pas : Accordez-nous les richesses, les plaisirs de l'opulence, des habits de pourpre, de l'or et des pierreries; des commandements d'armées et de provinces, de nombreux troupeaux d'hommes ou de bêtes asservis à notre luxe, les talents qui font l'orateur, les récompenses que les hommes décernent au mérite; tout cela ne fait que détourner l'âme de ce qui doit faire son premier besoin : nous lui demandons du pain. Dans ce seul mot, quelle profonde philosophie! Cessez, ô mortels! de vous répandre en vaines et frivoles sollicitudes; cessez d'aggraver les laborieux embarras qui vous pressent. Ce que demande la nature se réduit à bien peu de chose. Ce que vous devez à votre chair, c'est de la soutenir par quelque aliment, toujours facile à lui procurer, si l'on n'envisage que le nécessaire. A quoi bon multiplier des tributs qui retombent sur vous? A quoi bon vous lier et vous enchaîner vous-même par tant de liens, à la découverte de l'argent, à la fouille de l'or, à la piste d'un métal brillant? Et pourquoi? Pour servir aux fantaisies d'un exacteur sans relâche, d'un ventre qui n'a jamais assez de jouissances? Vous lui devez du pain, pour suppléer à ce qui ne lui est pas fourni par le corps; et vous allez affronter les mers et tempêtes, pour lui apporter quelques mets dont la saveur ne va pas

plus loin que le palais.... Dites à celui qui fait sortir le pain du sein de la terre, dites à celui qui dônne aux corbeaux leur nourriture, qui donne à toute chair sa subsistance, qui ouvre sa main, et tout ce qui respire est comblé de sa bienfaisance ; dites-lui : Donnez-moi du pain, et qu'il soit le prix de mon travail légitime. Je dis légitime, car puisque Dieu est le principe de la justice, ce n'est pas de ses mains qu'on reçoit le pain que l'on doit à des moyens injustes. Il vous a exaucés, quand le bien dont vous jouissez n'est point acquis par la fraude et l'usurpation ; s'il n'a pas fait couler des pleurs, et si votre opulence n'a point fait de malheureux. S'il en étoit ainsi; pendant que vous disiez à Dieu, Donnez-moi du pain ; un autre s'écrieroit : Adressez-vous non pas à Dieu, mais au démon père de l'injustice.

Ps. CXLIV. 16.

Pag. 749.

Dans cet endroit, saint Grégoire de Nysse semble entendre d'une manière allégorique l'histoire du serpent, par qui Ève se laissa surprendre.

Gen. III.

Cette histoire ne seroit-elle pas un emblème de la volupté (1) ? Quoi qu'il en soit, quand cet animal s'est insinué quelque part, les écailles qui défendent son corps empêchent qu'on ne l'en arrache. Ainsi la volupté une fois qu'elle a pénétré dans le cœur, s'y

(1) *Forsitan ejusmodi quidpiam etiam Moyses per enigmata atque involucra verborum philosophari mihi videtur, qui voluptati quæ gustatu percipitur serventem Evæ suasorem adhibuerit* (pag. 746).

trouve retenue par mille liens bien plus difficiles à rompre.

Sur quoi Bossuet :

« Saint Grégoire de Nysse a remarqué (1) que l'Apôtre parle différemment de cette passion, et des autres. Il veut qu'on fasse tête contre tous les vices; et il n'y a que celui-ci (l'impureté) contre lequel il ordonne de s'assurer par la fuite :
I. Petr. I. 13. *State succinati lumbos vestros ;* demeurez, mettez-vous en défense; faites ferme. Mais parlant du vice d'impureté, toute l'espérance est dans la fuite, et
I. Cor. VI. 18. c'est pourquoi il a dit : *Fugite fornicationem. Militare præceptum*, dit saint Grégoire de Nysse. Tout le précepte de la milice dans cette guerre, c'est de savoir fuir; parce que tous les traits donnent dans les yeux, et par les yeux dans le cœur; si bien que le salut est d'éviter la rencontre et de détourner les regards (2). »

Donnez-nous aujourd'hui, notre pain. Pourquoi, *aujourd'hui?* Pour nous avertir que nous ne devons point être inquiets du lendemain, la même Providence qui vous fait jouir du jour présent, vous met aussi en possession des biens qui tiennent au jour présent.

(1) Tom. II, pag. 129.

(2) *Panégyr. de S. Benoît*, tom. VI, pag. 152.

Qui fait naître le soleil? qui met en fuite les ténèbres de la nuit? qui fait briller à vos yeux ces rayons de la lumière? Qui ordonne les mouvements et les révolutions du ciel, pour suspendre ainsi sur la terre le flambeau qui l'éclaire? Celui qui créa pour vous ces merveilles, a-t-il besoin de vous, pour donner à votre corps ce que ses besoins exigent? Voyez les animaux : ce n'est pas la raison qui leur fournit les aliments nécessaires à Pag. 750.
leur subsistance. Ils n'en ont pas. Montrez-moi les plaines qu'ensemencent les corbeaux; montrez-moi les greniers de l'aigle. Eh! n'est-ce pas la divine Providence, dont la bienfaisance universelle a pourvu à tous leurs besoins! Le bœuf et l'âne puisent dans leur seul instinct toute la philosophie nécessaire pour se donner ce qui leur convient; ils s'inquiètent peu du lendemain. Et nous, il nous faut des conseillers pour nous faire comprendre combien est fragile et incertaine cette vie d'un jour que nous passons dans la chair! Manquons-nous donc d'expériences qui nous l'apprennent, et bien capables de réformer nos erreurs sur les intérêts de notre vie? Que servit au riche de l'Évangile ce vaste amas de grains, sur quoi se fon- Luc. XII.
doit l'orgueil de ses vaines et avides espérances, abattant, construisant, s'abandonnant à d'ambitieux projets; et cette longue suite d'années dont chacune alloit enfouir de nouveaux trésors? Une

seule nuit à confondu ces rêves brillants, et n'en a fait qu'un vain songe. La vie du corps appartient au temps présent; mais celle qui repose sur l'espérance, est la part de l'âme. Mais les hommes s'abusent également sur l'une et sur l'autre. Ils prolongent la première par leurs espérances; ils sacrifient l'autre à la jouissance des biens présents; dont elle ne saisit encore qu'une ombre fugitive; et détournent de leurs regards la perspective des biens futurs. D'où vient qu'ils les manquent tous à la fois. Sachons donc ce qu'il nous faut demander et pour le jour présent, et pour le temps à venir : à savoir le pain, c'est-à-dire, les choses nécessaires à la conservation du corps; et les béatitudes qui nous sont promises dans le royaume du ciel.

Pag. 751. 7° *Remettez-nous nos offenses comme nous les remettons à ceux qui nous ont offensés.*

La suite du discours nous amène à ce qui fait le comble de la vertu, en nous indiquant ce que doit être le chrétien qui s'unit à Dieu dans la prière. Il semble ne plus tenir à l'humanité, mais s'identifier avec la divinité même, en faisant ce qu'elle seule a droit de faire. Car il n'appartient qu'à Dieu de remettre les offenses, ainsi que nous le voyons dans

Luc. v 21. l'Écriture.

La première réflexion qui se présente ici, c'est que Jésus-Christ nous invite à vivre de manière que nous puissions demander avec confiance la rémis-

sion et l'oubli de nos péchés. Il n'est pas possible que celui qui est méchant s'accorde avec celui qui est bon ; il ne l'est pas davantage que celui qui a des sentiments cruels, se trouve en rapport avec Pag. 752. le Dieu qui est miséricordieux. Vous voulez que vos péchés vous soient remis ; remettez-les aux autres. La miséricorde que vous aurez exercée à l'égard du prochain, sera la mesure de celle que Dieu exercera envers vous-même.

O prodigieux effet de la miséricorde! Elle fait Pag. 753. non-seulement, que nous imitons Dieu, selon le commandement qui nous en est prescrit, mais que Dieu lui-même daigne imiter l'homme; comme si on lui disoit : Seigneur, ce que j'ai fait, faites-le à votre tour. J'ai pardonné, pardonnez-moi ; je n'ai pas dédaigné le suppliant, ne repoussez pas mes supplications à moi-même. J'ai renvoyé mon débiteur plein de joie et de contentement ; ne renvoyez pas le vôtre dans l'affliction et dans l'amertume. La dette que j'avois contractée envers vous est bien plus considérable ; je ne le désavoue pas ; mais je ne suis qu'un homme ; vous êtes le Dieu. Ce que j'ai fait est peu de chose ; ma foiblesse n'en permettoit pas davantage ; mais vous êtes le Dieu immense en perfection, et votre pouvoir sans bornes vous permet d'accorder à votre générosité tout ce que vous voulez (1).

(1) Imité par Segaud, *Carême*, tom. 1, pag. 126. Joli a de même

Pag. 758. Comment oseriez-vous demander à Dieu de vous pardonner, si vous ne pardonnez pas? Vous avez un Matth. XVIII. 28. débiteur; vous le prenez à la gorge pour qu'il vous paie ce qu'il vous doit. Vous voulez que Dieu annule la cédule de condamnation portée contre vous; et vous comptez avec grand soin les obligations et les échéances de l'argent qui vous est dû; vous les grossissez par des intérêts usuraires; vous, faites, Ibid. 30. mettre votre débiteur en prison; et vous voilà, vous, aux pieds de Dieu, lui demandant que votre dette vous soit remise : non, votre prière ne sauroit être exaucée. Votre voix est étouffée par les cris de votre victime.

Pag. 759. Vous vous irritez à la plus légère offense qui vous est faite : n'avez-vous pas offensé le Seigneur, et combien de fois, et combien plus grièvement? etc.

Pag. 760. 8°. *Ne nous laissez pas succomber à la tentation; mais délivrez-nous du mal*; c'est-à-dire, des piéges du démon (1).

transporté les paroles de saint Grégoire de Nysse, dans une éloquente péroraison *sur le pardon des ennemis.* (*Dominic.*, tom. IV, pag. 414 et suiv.)

(1) Voyez les analyses et extraits que nous avons donnés de saint Cyprien et de Tertullien, sur le même sujet, au vol. III de cette *Bibliothèque*, pag. 53 et suiv.

II. *Traité des huit béatitudes*, partagé en huit homélies.

(Extraits abrégés.)

1° *Bienheureux les pauvres d'esprit.* (Matth. v. 3. et suiv.) Pag. 763.

Par la pauvreté d'esprit, j'entends l'humilité dont Jésus-Christ nous a donné le modèle dans sa personne. Parce que l'orgueil a perdu l'homme; Jésus-Christ, pour le réparer a fait de l'humilité la première des vertus, et la source de ses béatitudes. Pour bien connoître la vanité de l'orgueil, il suffit de considérer l'homme en lui-même, et non dans ce qui est autour de lui. Qu'est-ce donc que l'homme? Celui de tous les livres où il soit parlé avec le plus de pompe de la dignité de l'homme, fait remonter son origine à un peu de boue. Que si du berceau commun du genre humain, vous descendez à la naissance des individus qui le composent.... Mais plutôt jetons un voile sur ce mystère, : *Ne révélez pas*, nous dit l'Ecriture, *la honte de votre père et de votre mère!* Argile animée, bientôt poussière infecte, vous ne rougissez pas de vous livrer à l'orgueil! Vous oubliez donc les deux extrémités de la vie humaine, le point d'où vous partez, et celui auquel vous allez aboutir? Ce qui vous enfle, c'est votre jeunesse, votre beauté, l'âgilité de vos muscles, la

Gen. II. 7.
Exod. XXI. 17.
Levit. XX. 9.

richesse ou l'élégance de votre parure : tout cela
Pag. 769. n'est pas vous. Regardez-vous au miroir, et apprenez à vous connoître. Vous n'êtes donc pas allé apprendre les secrets de notre nature dans quelqu'un de ces lieux destinés aux sépultures. Vous n'êtes pas allé contempler ces amas d'ossements confusément épars, accumulés les uns sur les autres; ces crânes dépouillés, ces têtes mutilées, dont l'aspect imprime l'effroi et le dégoût, ces profondes cavités qui en remplacent les yeux, ces restes d'une bouche sans forme, ces débris de membres sans lien qui les attache à un même corps. Voilà votre image. Cherchez là cette fleur d'une brillante jeunesse, cette fraîcheur du coloris, ces lèvres riantes, ces yeux éclatants d'où jaillissoient l'arrogance et le dédain, cette chevelure flottante sur vos épaules, ces mains si habiles à lancer la flèche et le javelot, ces pieds souples et vigoureux? Cherchez là cette riche pourpre qui vous décore? Qu'est devenu tout cela? Un vain songe dont il ne reste plus de trace.

Mais, dites-moi encore, ce qui vous remplit de
Pag. 770. tant d'orgueil : c'est votre rang dans le monde, les magistratures, les emplois que vous y exercez; le rôle brillant que vous jouez sur la scène de la vie. Masque de théâtre, qui retenez hors du spectacle le personnage emprunté dont vous êtes chargé pour le moment de la représentation! Ils se croient avoir la puissance de Dieu lui-même, parce qu'ils

ont un droit de vie et de mort sur ceux qui dépendent de leur autorité. Eh! comment peut-on avoir droit sur la vie d'un autre, quand soi-même on n'est pas maître de la sienne?

Que l'on soit pauvre d'esprit, que l'on prenne modèle sur le Dieu qui a bien voulu se faire pauvre, indigent pour l'amour de nous, que l'on arrête ses regards sur la commune condition de tous les hommes; et l'on bannira de son cœur tout ce faste emprunté.

Cette pauvreté d'esprit n'exclut pas l'autre espèce Pag. 771.
de pauvreté, qui sert à acquérir les richesses du ciel. L'une et l'autre mène à la béatitude. Quel est donc le pauvre d'esprit? C'est celui qui échange une opulence terrestre contre les biens spirituels, qui se dégage de tout attachement humain pour prendre un essor plus libre vers la Divinité.

2° *Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils obtiendront l'héritage de la terre.*

La terre, dont il est ici question, ce n'est pas celle où nous sommes, qui n'est faite que pour voir mourir, qui reprend bien vite ce qui est venu d'elle; mais celle que David nomme *la terre des vivants*, où Ps. XXVI. 13.
il n'y a plus de mort, plus de péché. Qu'est-ce que Pag. 774.
la douceur, et la douceur qui mène à la béatitude? Car toute douceur n'est pas vertu. Il est une douceur de tempérament, qui n'est que lenteur, pusillanimité; ce n'est point avec celle-là que S. Paul s'élan- Phil. III. 13.

Pag. 775. çoit au combat, opposant avec ardeur son corps aux attaques de l'ennemi. Ainsi, la douceur est une disposition habituelle, permanente, à réprimer les assauts de la tentation.
Pag. 776. Semblable à la flamme qui s'élance et monte, mais ne sait point descendre, la vertu, toujours ardente à s'élever, ne se replie point en arrière et dans une direction opposée. Parcequ'il y a dans notre nature une activité qui l'entraîne vers le mal; la douceur qui comprime cette malheureuse inclination, est justement appelée heureuse. Ce carac-
Pag. 777. tère se saisira mieux par les oppositions. Pour bien juger de la colère, de l'orgueil, de l'envie, de la haine, faites-les contraster avec la patience, la modestie, la bienveillance, la charité. Ainsi la douceur sera-t-elle la persévérance à résister à l'impétuosité des passions, à tenir l'âme constamment en garde contre l'orgueil, et contre tout emportement. Une parole, un procédé, un simple soupçon, allument dans notre âme le feu de la colère. A l'instant, vos yeux s'enflamment, vos cheveux se hérissent; votre voix devient rauque et précipitée; votre langue épaissie ne fournit plus d'expressions aux mouvements
Pag. 778. divers dont vous êtes agité; votre bouche écumante, n'en peut exhaler qu'à peine. Désordre égal dans l'action des pieds et des mains, et de tout le corps... Le remède à d'aussi violents orages, c'est la douceur, qui prend sa source dans l'humilité. En bannissant l'orgueil de son cœur, plus d'occasions pour la co-

lère; plus de ces fausses délicatesses qui nous font sentir si vivement les offenses qui nous sont faites, le manque des honneurs qui nous sont refusés. On cessera de donner ce nom d'*honneurs* à ce qui ne le mérite pas; on n'apercevra rien dans la nature qui soit compatible avec ce qu'on appelle dignité, honneur, excepté dans les intérêts de l'âme, dont l'honneur ne consiste pas dans les vains avantages du monde. Les richesses, la naissance, les distinctions, Pag. 779.
la prééminence du rang ne font pas l'honneur; il n'existe que dans l'humilité.

3°. *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* Une semblable morale, bien loin de plaire aux amateurs du monde, ne fera qu'exciter leurs mépris. S'il faut, nous dira-t-on, estimer heureux ceux qui pleurent, il faudra donc regarder comme misérables ceux qui n'ont ni chagrins, ni Pag. 780.
souffrances. Et là-dessus, de faire la longue énumération des calamités humaines, pour insulter à la morale évangélique, d'exagérer encore les désagréments du veuvage, l'amertume des séparations, les pertes, les naufrages, la captivité, ou le dépouillement à quoi la guerre ou des arrêts injustes vous engagent, les confiscations et le bannissement, les flétrissures publiques, les maladies, telles que la cécité, les mutilations, les infirmités de toutes sortes, en un mot, les accidents divers qui viennent affliger le corps ou l'esprit : d'où l'on con-

clura qu'il est absurde de prétendre que l'on peut puisse être heureux quand on pleure.

Pour nous, sans nous embarrasser du jugement de ceux qui portent sur les conseils de la Providence une vue étroite et rampante; pénétrons le secret de ces paroles, et voyons combien peu se rapprochent les pensées charnelles, et les sublimes pensées qui prennent leur source dans le Ciel.

Et d'abord, on peut trouver du bonheur à pleurer, quand on le fait pour l'expiation de ses péchés,
II.Cor. X. 10. suivant la doctrine de saint Paul, qu'il y a plus d'une tristesse, l'une mondaine, l'autre, selon Dieu; que la première conduit à la mort, mais que l'autre sauve par la pénitence. Et certes, on ne contestera pas que celle-ci ne rende heureux, comparativement aux malheurs du péché qu'elle répare.

Dans les maladies du corps, qu'un membre soit affecté au point que la souffrance ne s'y fasse plus sentir, c'est un indice qu'il est perclus, gangrené, déjà frappé de mort; mais que l'on vienne à y ramener la vie, dont le sentiment de la douleur devient pour le malade et pour le médecin un heureux augure : c'est là l'image des maladies spirituelles, où, à force de pécher, on est tombé dans l'endurcissement au péché. Mais qu'une parole efficace, par exemple, la menace du rigoureux jugement qui sera exercé contre le pécheur, plongeant profondément
Pag. 781. l'aiguillon dans cette âme engourdie, la pénètre,

la remue; en l'environnant des terreurs de l'enfer, de ces feux qui ne s'éteindront jamais, de ce ver qui ne meurt point, de ces ténèbres extérieures, de ces pleurs éternels, et de ces affreux grincements de dents; ne l'appellerez-vous pas heureux, parce qu'il commence à souffrir?

Mais les consolations et la béatitude ne sont-elles promises qu'aux pleurs de la pénitence? Le juste qui n'a rien à expier, seroit-il sans espérance, parce qu'il est sans péché? Il seroit absurde de le croire. Mais lui-même, fut-il jamais sans affliction? Eh! n'est-ce pas pour le juste un sujet de tristesse assez légitime, que d'être enfermé dans cette vie comme dans une prison, de n'apercevoir que comme à travers des ténèbres épaisses, les rayons de la vérité, d'être enchaîné à un corps qui le tient exilé loin de la patrie céleste, d'avoir à gémir sur les infirmités de la vie, sur la foiblesse de sa nature, sur la perte des heureuses prérogatives dont le péché nous a fait déchoir? Que les esclaves du monde bornent leur félicité aux choses de ce monde; mais que David, parvenu au dernier terme des prospérités humaines, soupire et verse des larmes, qu'il s'écrie en gémissant : *Quand donc arrivera le terme de mon pélerinage?* Et voilà ceux de qui il est dit : *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* Ps. cxix 5.

4°. *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.* Pag. 788.

Pag. 790. On définit communément la justice une disposition habituelle à rendre à chacun ce qui lui est dû. La justice du magistrat consiste à ne point connoître d'acception de personnes, à ne point se laisser prévenir par la faveur ou par l'inimitié, à absoudre, ou à punir selon le droit et l'équité, etc. Mais cette définition ne concerne qu'un petit nombre de personnes, celles qui ont autorité sur les autres; l'Évangile est fait pour tous, pour ceux qui obéissent, comme pour ceux qui commandent. La justice que demande l'Évangile s'étend à tous les devoirs de la vie chrétienne. Avoir faim et soif de la justice, c'est
Pag. 798. être saintement affamé de cette perfection, qui s'attache à la pratique de toutes les vertus, et s'y attache constamment, exclusivement à la recherche de tout autre bien.

Pag. 800. 5° *Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde.*

Cette homélie est terminée par le développement de ces paroles de l'Evangile : *Tout ce que vous aurez fait au plus petit de mes frères*, etc. (Matth. xxv. 40.)

Pag. 809. Répondez-moi, ô vous! qui préférez votre or à la céleste béatitude : quelles richesses, quelles pierreries, quelle pourpre est comparable aux récompenses promises à la miséricorde, alors que le monarque de la nature, assis sur un trône de gloire, dans l'éclat de sa toute-puissance, se faisant voir

à tout l'univers, environné des légions innombrables de ses Anges, étalera sous les yeux du miséricordieux les trésors de son royaume où il va l'introduire? Mais aussi, quelle scène que celle où se laisseront apercevoir ces affreux supplices que prépare sa colère! Le genre humain tout entier rassemblé, depuis le premier des jours jusqu'à celui qui en fera la consommation, suspendu entre la crainte et l'espérance, tremblant dans l'attente des récompenses ou des châtiments; ceux-là même qui auront bien vécu, incertains de leur destinée; les consciences coupables entraînées dans ces affreuses ténèbres par le poids de leurs iniquités, comme par la main d'un bourreau qui s'acharne sur elles! Alors, avec quelle noble assurance le miséricordieux encouragé par les acclamations de tous ceux sur qui il aura répandu ses bienfaits, n'ira-t-il pas se présenter devant le juge suprême! L'autre, au contraire, quelle félicité aura-t-il à attendre de ses richesses? combien il voudroit que les montagnes et les plaines, et les forêts, et les eaux de la mer, pussent se transformer en or, pour le pouvoir échanger contre les biens qui lui échappent? Et cet avare qui enfermoit soigneusement son or sous de triples verroux, que deviendra-t-il quand il verra s'ouvrir sous ses pieds l'abîme qui va l'engloutir? que répondra-t-il à ceux qui lui reprocheront sa barbare insensibilité, et lui diront : *Souviens-toi que tu as reçu tes biens pen-* Luc. XVI. 25.

dant la vie? Tu enfonçois ton cœur avec tes trésors ; tu as laissé la miséricorde sur la terre ; il n'y en a plus pour toi dans ce monde nouveau. Tu n'y retrouveras point ce que tu n'y as point apporté : tu n'as rien déposé dans les mains des pauvres ; tu n'as rien à prétendre. On ne recueille point sans avoir semé ; ce que tu as semé, ce fût la dureté pour les les pauvres ; sois traité de même. Tes yeux ne savoient pas s'arrêter sur l'infortuné ; ton infortune ne trouvera pas un cœur qui te plaigne. Tu n'avois que des mépris pour celui qui fut dans l'affliction ; ta perte n'excitera que le dédain ; tu rebutois les pauvres et les malheureux ; malheureux à ton tour, tu ne recevras que des rebuts du Dieu qui s'est fait pauvre pour l'amour de moi.

Pag. 810. 6° *Heureux ceux qui ont le cœur pur ; parce qu'ils jouiront de la possession de Dieu.*

Je me trouve dans la situation d'un homme qui, du sommet d'un lieu élevé, contemple une vaste mer. C'est Dieu lui-même, c'est son immensité qu'embrassent mes regards. Mais comment voir Dieu ? Il échappe même à notre intelligence. Voir Dieu, c'est le posséder, et avec lui, la vie immortelle, l'incorruptible éternité, sa félicité inépuisable, son royaume sans fin, ses joies sans mélange, sa lumière véritable, ses ravissants entretiens, sa gloire incommunicable ; en un mot, le composé de tous les biens. Ce bonheur, qu'il est impossible

même de définir et d'exprimer, comment l'acquérir? A quoi bon en faire de si magnifiques descriptions, si, en enflammant nos désirs, elles ne nous montroient que l'impossibilité d'y atteindre? Mais quoi! le Seigneur nous les proposeroit-il, en nous exhortant à les mériter, si elles étaient au-dessus de nos efforts? Gardons-nous de le croire. Sans doute Pag. 812.
que l'essence même de sa divine nature surpasse toutes nos compréhensions; c'est-à-dire que nous ne pouvons embrasser la plénitude de ses perfections: mais nous voyons ces mêmes perfections éclater dans ses œuvres; et c'en est assez pour nous montrer le sublime ouvrier qui les a faites. A qui donc sera-t-il donné de voir Dieu? A ceux qui ont le cœur pur. Or, la pureté de cœur n'est pas au-dessus de nos Pag. 815.
forces. *Nous possédons en nous-mêmes*, selon l'ex- Luc. XVII. 21.
pression de l'Écriture, *le royaume de Dieu*. O vous, dans qui respire quelque étincelle du désir de voir le souverain bien! lorsque l'on vous dit avec vérité que notre faible nature est incapable de saisir et de comprendre cette majesté divine, si fort élevée au-dessus des cieux; ne vous laissez point abattre par le découragement, du moins vous pouvez l'entrevoir, vous le portez dans votre propre cœur; car, la pureté de cœur n'est autre chose que l'empreinte de sa divine beauté. C'est là le miroir où se réfléchissent les rayons de ce soleil de justice, dont les Pag. 816.
yeux ne sauroient fixer l'éclatante lumière. C'est là

l'échelle de Jacob, le char de feu qui transporte le Prophète loin de la terre, et jusque dans le
Pag. 817. Ciel. Fuir le vice, voilà le premier degré par lequel on y monte; pratiquer la vertu, est le second.

Pag. 820. 7° *Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu.*

Voir Dieu est un bien supérieur à tous les autres. Etre l'enfant de Dieu est quelque chose encore de plus fortuné. Qu'est-ce que l'homme? qu'est-ce que
Pag. 821. Dieu? Et pourtant l'abîme immense qui sépare l'homme d'avec la divinité, est comblé, par cette qualité d'enfant de Dieu. Car, du moment où l'on acquiert cette glorieuse qualification, on s'élève à la dignité de Dieu lui-même; on a droit à l'héritage
Pag. 822. du bien paternel. Et telle est la récompense qui nous attend au terme du combat. Mais ce combat, quel est-il? Si vous êtes pacifique, une glorieuse adoption vous introduira dans la famille de Dieu. Quoi de plus doux que la paix? Quels que soient les biens dont on jouit, c'est la paix qui les assure.
Pag. 823. Sans elle, point de bien. Mais qu'est-ce que le pacifique? qu'est-ce que la paix? Le pacifique, c'est celui qui donne la paix à un autre. Eh! peut-on la donner, quand on ne l'a pas? La paix, c'est une affection pour le prochain, puisée dans la cha-
Pag. 824. rité. Par cette simple définition, vous écartez tout ce qui met obstacle à la paix, les haines, les emportements, l'envie, les ressentiments, les dissimula-

tions, la guerre, avec les fléaux qu'elle entraîne à sa suite. Semblable à ces baumes précieux dont le parfum s'exhale au loin, la paix répand autour d'elle ses douces influences. La paix est à l'âme ce que la santé est au corps. Avec celle-ci, plus de maladies; avec l'autre, plus de ces passions violentes ou honteuses qui portent le trouble dans l'âme et le désordre dans les sens.

Description de la colère et de l'envie. Pag. 825 — 827.

Feu caché sous la cendre, l'envie couve au fond du cœur, qu'elle dévore lentement, jusqu'au moment où elle fait son éruption.

S. Grégoire l'appelle un péché de désespéré. Comment de désespéré? Ce mot est bien rude. — Oui, de désespéré, dans le sens que ce Père l'entend; c'est-à-dire, qu'on s'en corrige très rarement; c'est-à-dire qu'ordinairement parlant, on le rend incurable; c'est-à-dire que, hors d'une grâce particulière de Dieu, on n'en guérit jamais; c'est-à-dire, enfin, que souvent, hélas! que trop souvent, on trouve dans les envieux les mêmes marques et les mêmes symptômes, que les médecins distinguent en ceux en qui il n'y a presque plus d'espérance (1).

Voyez leurs yeux enfoncés et abattus, leurs sourcils resserrés, leur visage défait, leur air languis-

(1) Joli, *Serm. sur l'envie*, *Dominic.*, tom. IV, pag. 286.

sant, leur esprit égaré et inquiet. Où sont en eux de favorables marques de vie; et, au contraire, n'y distingue-t-on pas de funestes présages de mort?

Et qui est-ce qui la provoque? C'est la vue du succès et du bonheur d'autrui. Oh! l'étrange crime! En vouloir à quelqu'un, parce qu'il n'est pas malheureux! le haïr, non pas pour en avoir été offensé, mais parce qu'il vit comme bon lui semble, et qu'il est dans la prospérité! Mais que vous a-t-il fait? qu'avez-vous à vous en plaindre? Il est heureux; voilà tout son crime: et pour cela vous vous rongez d'inquiétudes; vos propres succès s'empoisonnent à vos yeux; tout prend autour de vous une couleur sombre; vous recueillez avidement tous les propos qui se débitent contre lui. Vous n'écoutez qu'avec dépit ce qui se dit à son avantage. Avec de telles dispositions, pourquoi cacher encore le venin qui vous dévore? vous couvrir du masque de l'amitié, lui adresser des paroles de paix, quand vous formez en secret contre lui des vœux homicides? Ainsi Caïn,
Pag. 828. animé contre son frère Abel d'une fureur jalouse, parce qu'il étoit agréable au Seigneur, l'attire frauduleusement dans la plaine, loin de tout secours, pour mieux s'assurer de sa victime. Que la paix règne dans les cœurs; avec elle règnent la charité, la joie, la bienveillance, la douceur, tous les biens. Plus de combats entre la chair et l'esprit.

Pag. 830. 8°. *Heureux ceux qui souffrent persécution à*

cause de la justice, parce que le royaume du Ciel est à eux.

Voilà le terme de nos combats, le dénouement de nos épreuves, la récompense des travaux entrepris pour la cause du Seigneur, le prix de nos sueurs, un royaume où il n'y a plus de vicissitude : s'il est douloureux de souffrir, envisageons le terme. Que l'on eût dit à Joseph : La persécution que vous fait subir l'envie de vos frères, sera l'instrument de votre élévation. Il auroit eu de la peine à le croire; et la prédiction n'en eût pas moins été justifiée par l'événement. Ici, c'est la parole du Tout-Puissant qui nous en assure. Plein de cette sublime espérance, S. Etienne se rit des pierres qui pleuvent sur lui de toutes parts : pour lui, une grêle de cailloux n'est plus qu'une douce rosée. Il voit ce qu'il avoit espéré, le Ciel ouvert, et Dieu présent au combat, qui couronne son athlète. Et certes, comment renoncer à tous les agréments de la vie, résister à la violence des persécutions, à l'amertume des séparations les plus douloureuses, à moins d'être assisté par le Dieu qui, Pag. 834.
selon l'expression de l'Apôtre : *Justifie et glorifie* Rom. VIII. 30.
ceux qu'il a prédestinés? Mais alors ce qui fixe les regards, ce n'est plus ce que l'on quitte, mais le lieu où l'on va. Ce n'est plus la perte des choses de la terre qui afflige, mais la possession du Ciel qui enflamme; les plus affreuses tortures ne sont que l'instrument désirable, qui nous porte au terme de

nos vœux ; la flamme des bûchers n'est plus qu'une épuration ; le glaive ne fait que détacher l'âme des liens malheureux qui l'unissoient à une matière charnelle. Heureux donc, nous dit le Seigneur, ceux qui souffrent persécution pour l'amour de lui. Heureux, parce qu'ils échappent à cette fatale concupiscence, qui menace l'âme tout le temps qu'elle
Pag. 836. reste enchaînée au corps ; heureux, parce qu'ils sont affranchis désormais de l'ignorance, de la corruption, de l'esclavage du péché ; heureux, parce que leur affranchissement les met en possession de la royale dignité !

III. *Sur la Nativité de Jésus-Christ* (*).

(Extraits.)

Pag. 773. Pourquoi Dieu a-t-il différé si long-temps sa venue parmi les hommes? Il a dû attendre que le péché fut parvenu à son comble. Comme l'habile médecin n'administre point ses remèdes, dès les premières agressions du mal, mais laisse à la fièvre le temps de développer son intensité, avant de s'occuper à la combattre, pour mieux l'attaquer dans son principe ; ainsi, falloit-il que l'iniquité, à la-
Pag. 774. quelle la nature humaine étoit en proie, eût parcouru tous ses progrès, et fût arrivée à son dernier

(*) Tom. II. pag. 771.

degré, afin que tous eussent leur guérison. C'est ce que l'Apôtre fait entendre aux Athéniens, quand il leur dit : *Que Dieu, après avoir long-temps dissimulé les temps d'ignorance, s'annonce maintenant qu'il n'y avoit plus personne qui le connût.* La lumière a paru, au moment où la plus profonde nuit couvroit la terre. Act. XVII. 30.

Mais, nous dira-t-on, puisqu'il venoit abolir l'iniquité, pourquoi donc toujours des crimes sur la terre? Je réponds à la difficulté par une comparaison : Vous tuez un serpent, en lui écrasant la tête; ce qui n'empêche pas qu'il ne reste dans les autres membres de l'action et de la vie. Ainsi le vainqueur du serpent infernal qui s'étoit accru par la succession des siècles, en lui écrasant la tête, principe de tous les maux qu'il répand, a laissé subsister les autres parties, pour ne point laisser à leur tour les hommes sans combat. Il a détruit son empire; il l'a désarmé dans le principe de sa force; et se réserve d'achever sa victoire à la consommation des temps, où il n'y aura plus d'épreuves pour les justes (1).

Jésus-Christ a pris naissance dans le sein de Marie. Prodige au-dessus des forces de la nature. Une vierge devient mère, et cette mère ne cesse pas Pag. 776.

(1) Tout le commencement de cette homélie se retrouve dans les chapitres XXIX, XXX, XXXI de la *Grande catéchèse* du même saint docteur.

d'être vierge. Ici, ces deux noms se confondent. La virginité n'empêche point l'enfantement, et l'enfantement ne détruit point la virginité. Il convenoit que le Dieu fait homme, pour rétablir l'homme dans sa pureté primitive, prît naissance au sein de la pureté; mystère autrefois présagé par le buisson
Exod. III. 2. que Moïse avoit vu entouré de flammes, sans en être
Luc. I. 24. consumé; annoncé récemment par le miraculeux enfantement d'Élisabeth, stérile, et dans un âge avancé.

La voix des Anges se fait entendre aux pasteurs.
Pag. 778. C'est à nous aussi, pasteurs des peuples, qu'elle s'adresse, pour annoncer à nos peuples ce qui doit être pour tous un grand sujet de joie; et faire retentir, avec les cœurs célestes, ce chant de triom-
Luc. II. 14. phe : *Gloire à Dieu dans le Ciel, et paix aux hommes sur la terre.* Paix sur la terre! jusque-là elle fut frappée de malédiction, fertile seulement pour produire des ronces et des épines; théâtre de guerre, lieu d'exil, où les fils d'Adam subissent l'arrêt de leur condamnation.

Quand la première des femmes reçut la promesse
Gen. III. 16. de la fécondité, il lui fut dit : *Vous enfanterez dans la souffrance.* L'Ange n'apparoît à celle-ci que pour
Luc. I. 28. 30. lui dire : *Marie, pleine de grâce, ne craignez point.* Eve ne devient mère que dans les douleurs; Marie ne connoîtra que la joie.

Elle répond : *Comment cela arrivera-t-il, puisque*

je ne connois point d'homme? Un Ange lui annonce qu'elle sera mère : Marie réclame sa virginité, qu'elle préfère aux promesses de l'Ange (1). Si elle se fût unie à Joseph pour en être l'épouse, pourquoi Pag. 780. cette surprise, avec laquelle elle reçoit le message de l'Ange? étoit-il si extraordinaire qu'une épouse devint mère? l'ordre seul de la nature suffisoit pour le lui promettre. Mais, parce qu'elle s'est consacrée au Seigneur, comme un temple qui ne doit appartenir qu'à lui : Bien, répond-elle, que vous soyez un Ange, descendu du Ciel, il ne peut se faire que je connoisse un homme; et comment devenir mère sans le concours d'un homme?

S. Grégoire explique allégoriquement les circonstances de la Nativité de notre Seigneur.

Ce ne sont pas seulement les prophètes et les Pag. 781. Anges qui nous révèlent la gloire de celui qui vient de naître; mais le Ciel, par les prodiges qu'il envoie : *Le Christ est sorti de Juda.* Mais ce ne sont Matth. II 5. pas seulement les habitants de la Judée qui sont ap-

(1) « Il est tout visible (dit saint Grégoire de Nysse) qu'elle préfère son intégrité aux offres qu'on lui fait de la part de Dieu, et que si elle ne peut être mère et vierge tout ensemble, elle sera ravie qu'une autre reçoive l'honneur qu'on daigne lui présenter : *Angelus partum nunciat, at illa virginitati inhæret, et integritatem, angelicæ demonstrationi anteponendam judicat.* » La Colombière, *pour la fête de l'Annonciation*, tom. II, pag. 252.

pelés au bienfait de cet avénement; ce sont des hommes, étrangers à la promesse faite à nos pères. Des mages précèdent le peuple d'Israël dans la con-
Matth. II. 2 et suiv. noissance du Messie. Fidèles à suivre le rayon de l'étoile miraculeuse, il viennent reconnoître dans l'humble étoile de Bethléem le roi de la nature, lui offrir leurs présents, déposer à ses pieds leurs hommages; et font éclater leur joie d'avoir trouvé celui qu'ils cherchoient, tandis que ceux à qui il se donne
Pag. 782. le persécutent, et lui tendent des piéges, que Jérusalem toute entière avec son roi, se trouble de sa venue, et cherche à l'anéantir dans le massacre de tous les nouveau-nés. Comment peindre l'horreur de cette épouvantable exécution? Comment retracer ces images de deuil et de carnage? les cris lamentables des victimes expirantes, les sanglots des pères, des mères, mêlés aux barbares menaces que font retentir les bourreaux; d'un côté, les efforts de la tendresse accourue pour sauver le fruit de ses entrailles, disputant à la main des soldats le fer dont elle est armée, se précipitant au-devant de ses coups, essayant de lui arracher sa proie, au risque d'en offrir une de plus à sa rage; de l'autre, les accents féroces des meurtriers, saisissant d'une main le fils attaché au sein de sa mère; de l'autre, plongeant le glaive dans ses flancs, confondant le fils et la mère dans un même meurtre, et recevant
Pag. 783. à la fois le sang de l'un et de l'autre? Comment se

représenter le désespoir des pères, leurs gémissements, leurs prières, en faveur de ces enfants qu'ils viennent d'embrasser pour la dernière fois (1)? Mais laissons l'infortunée Rachel pleurer ses enfants qui Matth. I. 18.
ne sont plus, pour nous livrer, avec le sage, à la sainte joie que commande cette auguste solennité. Aujourd'hui, une femme purifie le genre humain Pag. 784.
qu'une femme avoit corrompue. Eve se laisse entraîner par les suggestions perfides du serpent; Marie nous donne celui qui a triomphé de ses ruses. Eve a introduit le péché par le fruit de l'arbre; Marie fait naître celui qui sauvera le monde par un autre bois, où son sang sera versé pour la rédemption des hommes : aujourd'hui commence le sacrifice de la victime de propitiation; et la fête de sa naissance n'est que le prélude à celle de la Pâque. Dès aujourd'hui, écrions-nous donc, avec le Prophète : *Voici le jour que le Seigneur a fait,* Ps. CXVII. 24.
réjouissons-nous, et tressaillons d'alégresse; puisque tous les miracles de sa vie sont renfermés déjà dans celui de sa naissance. Aujourd'hui, il guérit nos infirmités; il nourrit, dans son indigence, un peuple affamé; il arrache les morts au tombeau; il chasse les démons; rend aux paralytiques l'usage de leurs membres, la vue aux aveugles; répand sa doc-

(1) Cette description avoit surtout besoin d'être abrégée; on lui a reproché un ton de déclamateur. (Voyez Tillemont, tom. IX, pag. 612.)

trine céleste, et nous révèle nos sublimes destinées, en nous affranchissant du honteux esclavage où nous étions tombés.

Pag. 783. Que si l'on nous demande pourquoi Dieu s'est abaissé jusqu'à prendre notre nature; nous répondrons : Que désiriez-vous de sa bonté? qu'il vous sauvât? Eh! que vous fait le mode? De quel droit prescriviez-vous à votre bienfaiteur la manière dont il doit vous faire du bien? Quelles preuves de plus vouliez-vous qu'il vous donnât de sa bonté? Elle éclate par son amour envers les ingrats qui l'avoient abandonné. De sa sagesse? En se faisant esclave pour nous affranchir, il nous apprend à quel esclavage nous étions réduits. De sa justice? Il se fait notre otage, pour nous apprendre à quelle dette nous étions obligés. De sa puissance? Il ne permettra pas que sa chair éprouve la corruption; et se fera ainsi reconnaître pour l'auteur de la vie.

IV. *De ceux qui dorment* (*) (du sommeil de la mort).

(Extraits abrégés.)

Pag. 1049. L'affliction démesurée que donne quelquefois la mort de nos proches et de nos amis, prend sa source dans l'ignorance où l'on est de ce qui constitue le

(*) Tom. II. pag. 1049.

bien véritable. Il est donc important de rectifier ici Pag. 1050.
les idées communes. Le vrai bien ne sauroit consister dans les choses créées ; puisque souvent celles qui sont utiles aux uns sont nuisibles aux autres, comme le feu, le soleil; et que celles dont les hommes font le plus de cas, comme la force, la beauté, la puissance, n'ont qu'un temps. « Ce qui n'est pas bon pour tous ou qui ne l'est pas toujours, ou qui ne l'est pas par soi-même, n'a pas proprement la nature de la bonté (1). » Lors donc que la mort Pag. 1053.
nous enlève à ces biens créés, elle ne nous prive point du véritable bien. Au contraire, elle nous en fait jouir, en nous délivrant, d'un côté, des misères de ce monde, et nous ouvrant, de l'autre, l'entrée dans un monde nouveau, séjour de paix et de félicité parfaite. Où donc est la raison de se tant affliger?

Notre être se compose de deux substances, l'une Pag. 1058.
terrestre, l'autre spirituelle ; *tandis que la première* II. Cor. v. 1.
se dissout, l'autre se renouvelle. L'une apparente, extérieure, la seule visible; l'autre invisible, formée à l'image de son Créateur, comme lui, n'a ni corps ni figure, rien de ce qui distingue la matière et la rend palpable aux sens. De même que le corps, parce qu'il est tout matière, est assujetti au sort de ce qui est matière, périssable comme elle ; de même l'âme, associée à une nature intellectuelle et

(1) Molinier, *Serm. choisis*, tom. VIII, pag. 449.

divine, est impérissable comme elle. La mort n'a donc pu frapper que la chair; elle a dégagé l'âme d'une surcharge étrangère, d'un habit de théâtre, d'un alliage impur d'éléments divers, à quoi elle se trouvoit enchaînée, et l'a rendue à sa beauté propre.
Pag. 1061. Qu'est-ce donc que la mort a de si redoutable? Avant d'arriver à l'âge de la maturité, il a fallu passer par les âges précédents, jusqu'à l'enfance, jusqu'à ce commencement d'existence, où n'étant encore qu'un germe informe déposé dans le sein maternel, l'enfant attendoit le moment d'éclore et de paroître à la lumière du jour. Alors la nature pourvoyoit aux besoins de l'être dont bientôt elle alloit faire un homme : ce moment arrivé, il est sorti de son obscure retraite, en paroissant la regretter; puisqu'en prenant possession de la vie, il a semblé témoigner, par ses pleurs, la peine de son changement. Étoit-il plus malheureux de naître? L'étoit-il, en passant de l'enfance à la jeunesse? L'est-il davantage, en
Pag. 1062. passant de cette vie misérable, à la véritable vie où la mort va l'introduire? Ses premiers change-
Pag. 1063. ments n'avoient été que le développement progressif de la vie qui devoit se terminer par la mort; le nouveau changement que la mort vient opérer, n'est donc que le passage à un perfectionnement plus désirable. Se plaindre de la nécessité de mourir, c'est accuser la nature de ne nous avoir pas condamnés à une enfance perpétuelle. Le temps

présent n'est que l'enfance de la vie : sa maturité, sa perfection est hors de ce monde. La vie n'est qu'une mort prolongée ; le sommeil, une image de la mort. *Nous ne voulons pas*, écrivoit saint Paul aux Thessaloniciens, *que vous ignoriez ce que vous devez savoir, touchant ceux qui dorment, afin que vous ne vous en attristiez pas, comme font les autres hommes qui sont sans espérance*. S'il est une tristesse légitime, c'est celle qui naît de la pénitence, en considération de ses péchés ; ou du désir de la vie éternelle, en considération des peines de la vie présente (1).

Pag. 1065. — 1. Thess. IV. 12. — Pag. 1075.

V. *Troisième discours sur la fête de Pâques* (*).

(Extraits abrégés.)

C'est aujourd'hui que notre Seigneur Jésus-Christ est ressuscité, affranchi désormais de toutes les misères humaines, vivant d'une vie immortelle. Suspendez un moment vos indécentes railleries, ô incrédules ! et consentez à nous entendre. Nous disons que ce n'est, ni la nécessité qui lui fait quitter

Pag. 850.

(1) Nous indiquons les sermons de Bourdaloue, *sur la crainte de la mort* (*Domin.*, tom. III), de Saurin, *sur l'affliction que cause la mort de ceux qu'on aime* (tom. VI), comme ceux où ces magnifiques pensées se trouvent le mieux développées.

(*) Nous avons cinq discours, sous le nom de ce Père, sur la résurrection. Celui-ci est le seul qui ne lui soit pas contesté.

le Ciel, ni un secours étranger et inattendu qui l'a fait sortir du tombeau, mais un conseil de sagesse, fondé sur la connoissance qu'il a de toutes choses; sa divine prescience ayant, bien long-temps avant l'événement, exposé sous ses yeux les diverses circonstances qui devoient accompagner sa mort, et la terminer par la gloire de sa résurrection. Tel que les cœurs généreux qui, voyant un infortuné prêt à être entraîné par le cours d'une eau débordée, ne craignent pas, malgré toute l'évidence du danger qu'ils ont eux-mêmes à courir, de s'exposer, pour le sauver, à l'impétuosité du torrent; ainsi, dans sa tendre commisération pour le genre humain, notre bienfaisant Sauveur est entré volontairement dans la carrière des souffrances et des ignominies, pour voler au secours de ceux que l'artifice de l'ennemi avoit entraînés à leur perte. Il est descendu dans le monde, parce qu'il savoit bien qu'il en sortiroit glorieusement. Il s'est laissé condamner à la mort, parce qu'il avoit arrêté sa future résurrection. Car n'allez pas croire que, comme le commun des hommes, il s'exposât au danger sans l'avoir calculé, abandonnant l'événement au hasard : mais parce qu'il étoit Dieu, il avoit tout réglé pour une fin certaine et déterminée.

Pag. 853. La résurrection de Jésus-Christ assure la nôtre. Grâces à sa divine résurrection, nous sommes devenus les héritiers de Dieu, les cohéritiers de Jésus-

Christ. Que nos corps aient été la proie des oiseaux dévorants, des animaux féroces ou des monstres de la mer, qu'ils aient été consumés par la flamme, ou rongés par le ver du tombeau; ils nous seront rendus tout entiers.

Dieu, en créant l'homme, l'avoit d'abord destiné à être immortel. Dégradé par le péché, il perdit cet heureux privilége; mais l'intention du Créateur étoit qu'il lui fût un jour rendu. Sa bonté et sa puissance lui permettoient-elles de ne pas se montrer aussi bienfaisant à l'égard de l'œuvre de ses mains, que les hommes le sont à l'égard de ce qui leur est soumis? Or, nous voyons partout le témoignage que les hommes veulent voir se propager et se multiplier ce qui leur appartient. L'intention du Créateur a donc été que l'homme corrompu par le péché, fût un jour réformé et renouvelé. L'incrédule ne combat cette assertion, que par l'opinion où il est que Dieu ne peut pas ressusciter un corps anéanti par la mort; et il mesure la toute-puissance de l'Être souverain par sa propre foiblesse. Il est facile de tirer d'objets existants, ou qui ont existé autrefois, la preuve de la vérité de cet ordre de choses à venir, dont on accuse l'impossibilité. Un peu de boue façonnée par les mains du Créateur, a fait l'homme. Vous le savez. Apprenez-moi, je vous le demande, vous, dont la science prétend pénétrer tous les mystères, par quel mécanisme un peu de pous-

Pag. 854.
Pag. 855.
Pag. 856.

sière s'est transformée en chair? comment un limon grossier a produit et les os et la peau, et toute la structure de l'homme, tant à l'extérieur que dans les parties diverses qui composent cette substance si savamment organisée, et qui toutefois, n'est qu'une si foible portion dans l'universalité des êtres? Ce mystère vous échappe; vous ne concevez rien à la naissance de l'homme; et pourtant vous ne pouvez la nier. Pourquoi nieriez-vous sa régénération? Car c'est le même Dieu qui opère dans l'une ou dans
Pag. 857. l'autre. Il sait bien comment il s'y prendra, pour rendre à sa première forme le corps tombé en dissolution. Il est tout-puissant; vous ne lui contesterez pas sans doute cette qualité... Que la résurrection des morts soit possible, le fait le prouve; puisque plus d'un mort a été ressuscité. Lazare
Joann. XI. 39. étoit depuis quatre jours enfermé dans le tombeau; Lazare fut ressuscité. Le fils unique de la veuve de Naïm, ressuscité, fut rendu à sa mère, au mo-
Luc. XII. 12. ment où on l'alloit emporter de sa maison. Non-seulement notre Dieu a exercé par lui-même le pouvoir de ressusciter les morts; il l'a encore donné
Pag. 858. à ses apôtres. Il suffit d'une seule résurrection bien authentique, pour conclure en faveur de toutes. Qui peut faire l'une, peut aussi bien faire les autres. Dans les arts mécaniques, ceux qui sont chargés de grandes et vastes constructions, commencent par les exécuter en petit, et par en tracer les

modèles sur des plans d'une moindre dimension. Ainsi le Créateur de l'univers, en formant le ciel, ce merveilleux ouvrage de ses mains, n'a voulu exposer à notre admiration qu'un échantillon de sa sagesse et de sa puissance, afin que nous remontions du peu que nous voyons, à ce que nous ne pouvons ni voir ni comprendre...... Le potier qui a fait un Pag. 859.
ouvrage de terre, peut le refaire quand il vient à se briser ; et le Tout-puissant ne pourroit refaire son propre ouvrage! Ecoutez saint Paul : Quand vous I. Cor. xv.
jetez en terre une semence, ce que vous semez n'est pas la substance elle-même qui doit en provenir dans son temps, mais il le deviendra. Ce grain, par exemple, que vous répandez au hasard sur la terre, il s'y corrompt; il a l'apparence de la mort; bientôt vous le verrez qui lève, devient épi, se développe; il a repris la vie pour se multiplier. L'homme renaîtra, mais pour n'être que ce qu'il étoit. Son renouvellement n'est pas un accroissement comme celui du blé; c'est donc quelque chose de plus aisé à concevoir, que cette foule de phénomènes qui accompagnent la résurrection d'un simple grain. Tout, autour de nous, présente à nos regards une Pag. 861.
scène continuelle de mutation et de renouvellement. La vie de l'homme n'est qu'une longue suite de morts, de résurrections anticipées; le sommeil lui-même n'en est que l'image journalière, etc.

Ah! de grâce, ne nous enlevez pas notre plus Pag. 862.

glorieuse espérance, le soutien et le remède de notre foiblesse, la seconde naissance qui nous enfantera à une vie nouvelle où l'on ne meurt plus : nous en avons Dieu lui-même pour garant. Et quels
Pag. 861. sont les ennemis de cette foi? Des hommes ennemis de toute vertu, âmes basses et dégradées par la passion et par le crime, plongées tout entières dans les brutales voluptés des sens. Que ceux-là repoussent la résurrection, ils ont trop d'intérêt de la craindre ; ils s'effraient, avec raison, d'un renouvellement qui les fera comparoître par-devant le Souverain-juge, pour y recevoir le châtiment d'une vie toute pleine d'iniquités ; serviteurs infidèles,
Luc. XVI, Matth. XXV. 24. qui, après avoir dissipé les biens qui leur avoient été confiés, se livrent contre leurs maîtres aux plus insolents complots, s'étourdissent sur les suites, et s'imaginent que rien n'arrivera qu'en conséquence de leurs vœux et de leurs espérances. Loin de tout esprit sage de semblables pensées. A quoi serviroit-il de pratiquer la justice? Quel avantage recueilleroit-on d'avoir été vrai, bon, honnête? Quels fruits promettroit-on à ses laborieux sacrifices? S'il n'y a pas de résurrection : à quoi sert de s'appliquer à l'étude de la sagesse, de maîtriser ses sens, de dompter ses passions, d'obéir aux saintes lois de la tempérance et de la pudeur ; de n'accorder au sommeil que peu de temps, d'endurer les plus dures privations? S'il n'y a point de résurrection ; plus de

vie après la mort. La mort est l'anéantissement. Supprimez, et toute législation qui condamne le crime, et tous les tribunaux qui les punissent. Qu'il soit permis à l'homicide de tremper impunément ses mains dans le sang de sa victime; laissez l'adultère violer librement la sainteté du nœud conjugal; que le riche avare, que le spoliateur du bien d'autrui jouissent en paix du fruit de leurs rapines; qu'aucun frein n'arrête ni le calomniateur, ni le parjure : tout est égal à la mort entre eux et l'homme juste, fidèle observateur de sa parole et de tous ses devoirs : car s'il n'y a point de châtiment pour le crime, il n'y a point non plus de récompense pour la vertu. On peut être sans pitié pour le pauvre, puisqu'il n'y a rien à attendre pour le miséricordieux. Une pareille doctrine, à quoi est-elle bonne? A verser dans la société un déluge de crimes : la raison elle-même s'en révolte; elle ne peut convenir qu'à des scélérats et à des brigands, pour les exciter au crime et leur en assurer l'impunité.

Il n'y auroit pas de résurrection? Mais que deviennent les oracles de nos livres saints? Ce ne seroit donc plus qu'une fable, que l'histoire de Lazare et du mauvais riche de l'Evangile, que la prophétie d'Ézéchiel, alors que, transporté en esprit dans une vaste plaine couverte d'ossements, il vit tous les morts se lever sur leurs pieds, leurs chairs se réunir, et reprendre la vie : image frap-

Pag 864.

Ezech. xxxvii. 1 et seq.

pante de la résurrection générale. Ce n'est point l'âme qui ressuscitera ; immortelle de sa nature, elle n'avoit pu mourir. Il faudra donc qu'au jour du jugement, elle retrouve le même corps dont elle avoit fait, durant leur commun séjour sur la terre, le compagnon de ses bonnes ou de ses mauvaises actions. Chaste ou adultère, innocente ou criminelle, elle n'avoit pas été seule ; le corps avoit été de moitié dans ses œuvres, plus souvent encore il avoit été l'instrument des prévarications de l'âme coupable ; et l'âme seroit jugée indépendamment du corps? S'il fut son complice, il doit être puni comme elle. S'il fut associé à ses sacrifices, il doit être récompensé comme elle. Aussi voyez, quand l'Ecriture nous raconte les tourments des enfers, elle parle de feux, de ténèbres, d'un ver dévorant. Est-ce pour l'âme ; est-ce pour le corps? Mais l'âme séparée du corps, ne donneroit point de prise ni à l'activité du feu, qui n'agit que sur les sens ; ni à l'obscurité des ténèbres, qui ne tombent que sur l'organe de la vue ; ni à la dent du ver, qui ne pourroit rien contre un pur esprit (1).

Pag. 865. Pag. 866.

(1) La résurrection du Sauveur, devenue le gage infaillible de la nôtre, a fourni matière à d'éloquentes démonstrations du dogme de la résurrection de la chair. Tertullien avoit traité déjà le même sujet avec la plus brillante énergie, tant dans le quarante-huitième chapitre de son *Apologétique*, que dans son livre *De la résurrection de la chair*. Nos prédicateurs français n'ont pas manqué d'appuyer de son autorité leurs principaux

VI. *Homélie* sur ces paroles de l'Evangile ; *Autant de fois que vous avez fait l'aumône à l'un des plus petits de mes frères que voilà ; c'est à moi que vous l'avez fait.* (Matth. xxv. 40.) (1)

(Extraits abrégés.)

J'ai encore devant les yeux le spectacle de ce terrible avénement, dont l'Évangile nous trace la peinture. Je reste encore frappé d'épouvante, et glacé d'effroi, à l'aspect toujours présent à ma pensée de ce monarque formidable des cieux, qui vient s'asseoir sur un trône éclatant de gloire, de ces légions innombrables d'Esprits célestes, rangées autour de lui ; à ses pieds le genre humain tout entier, tel qu'il exista depuis la naissance du premier homme, jusqu'à ce terrible jour de sa venue ; distribuant à chacun d'eux les récompenses ou les châtiments que ses bonnes ou mauvaises actions lui auront mérités ; rangeant les uns à sa droite, en leur disant : *Vous êtes les bien-aimés de mon Père ;* les autres à sa gauche, avec ces foudroyantes paroles : *Allez maudits.....* De ces arrêts si différents, comment mériter le premier ; comment éviter le second ? Le même Evangile nous l'apprend : *J'ai eu*

Pag. 881. Matth. xxv. 31. Ibid. 34. Ibid. 41.

raisonnements. (Voy. Montarg. ; *Dictionn. apost.*, tom. VIII, pag. 63 et suivantes.) Ce que l'on vient de lire de saint Grégoire de Nysse ne sera pas moins propre à enflammer le génie des orateurs chrétiens.

(1) Tom. I, par 881.

faim, j'ai eu soif, nous est-il dit, *j'étois sans asile, nu, souffrant, en prison ; tout ce que vous avez fait pour le dernier de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* C'est pourquoi : *Venez, ô les bien-aimés de mon Père.* La bénédiction ou la malédiction sont dans nos mains, c'est à nous à choisir la bénédiction ; c'est par la miséricorde envers nos frères que nous l'obtiendrons.

Pag. 384. **Motifs qui la déterminent. Motifs de religion : Si les Anges, qui sont d'une nature plus excellente que la nôtre, ne dédaignent pas de communiquer avec nous ; si le Maître même des Anges et le Roi des cieux a bien voulu se revêtir de notre chair, afin de nous guérir : ne seroit-il pas indigne à nous de repousser ceux qui sont d'une nature semblable à la nôtre? Motifs d'humanité : Ce pauvre est votre frère, homme comme vous ; comme vous créé à l'image de Dieu ; pourvu des mêmes priviléges.**

Mais vous êtes repoussé par l'aspect hideux que ces pauvres présentent à vos regards. Souvent, pour exciter votre compassion, des imposteurs affectent d'étaler sous vos yeux des misères artificielles, ils ont à vous raconter des aventures extraordinaires dont ils accompagnent le récit d'accents lamentables. Ici, ce ne sont pas des fictions vaines et mensongères ; ce ne sont pas des calamités étrangères : ce sont des infortunes personnelles et trop véritables. Quels récits ! quels accents ! entendez-les vous dire comment

leurs parents les ont chassés loin du toit paternel, sans qu'ils eussent pourtant mérité un si barbare traitement; comment ils sont repoussés des villes et du commerce de la société; sont-ce des malfaiteurs, des meurtriers, pour être ainsi condamnés à un perpétuel bannissement? On les traite comme si c'étoient des ennemis publics. J'en ai vu, de ces malheureux, se prosterner, se traîner aux pieds des passants. Étoient-ce, dirai-je des hommes, ou plutôt Pag. 885. des restes d'hommes, se survivant en quelque sorte à eux-mêmes, mutilés qu'ils étoient par la souffrance et par leurs longues infirmités? Je l'ai vu, et mes Pag. 886. yeux se sont baignés de pleurs; j'ai accusé la nature; et dans ce moment encore, le seul souvenir porte le trouble dans mon cœur.

Ils étoient réduits à détester le jour qui commença leurs maux avec leur existence. A peine se comptoient-ils eux-mêmes au nombre des hommes, pour n'avoir pas à reprocher à la nature de leur donner ce titre. Errants et vagabonds, ils vont partout promenant leurs misères, tels que des troupeaux affamés qui vont chercher de meilleurs pâturages, portant sur leurs visages exténués le témoignage en faveur duquel ils sollicitent la commisération publique. Dans l'un, c'est l'absence des mains; dans l'autre, une tumeur mortelle qui l'assiége; dans celui-ci, des plaies dégoûtantes; dans celui-là, une affreuse nudité.

Suffit-il de les plaindre de loin, de déplorer leur infortune en termes pathétiques? Non. Il faut témoigner par des faits que l'on y est sensible, qu'on les
Joann. XIV. 12. aime véritablement. Ce ne sont pas les paroles, mais les œuvres qui opèrent le salut, nous dit le Seigneur lui-même. C'est donc à nous à plaider leur cause, et à faire exécuter en leur faveur le décret du Seigneur. N'allez pas nous dire que vous les assistez, en leur procurant des aliments dans les retraites reculées qu'ils habitent loin de nos regards. Ce n'est point là commisération et bienveillance; ce n'est qu'une insidieuse mesure pour éloigner de nous des hommes dont l'aspect nous est importun. Nous rougissons de les voir si près de nous, rougissons-nous, toutefois, de loger dans nos maisons les animaux qui servent à nos usages, ou aux caprices de notre luxe?

Vous fuyez, dites-vous, ce pauvre parce qu'il est malade. Est-ce là un crime dont il faille le punir?... Mais vous-même êtes-vous exempt de maladie? Et lorsque quelque partie de votre corps est en souffrance, les autres lui refusent-elles leur service?

Pag. 889. La véritable cause de votre indifférence, la voici : Vous ne redoutez pas la menace terrible du Dieu
Matth. XXV. 41. 45. qui a dit : *Retirez-vous de moi, maudits; parce que tout ce que vous avez fait au dernier de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait.* Cet étranger, ce pauvre mourant de faim, accablé par

la maladie, relégué loin de vous, banni de vos regards, c'est Dieu, Dieu lui-même. Rejeter ce pauvre, c'est rejeter votre Seigneur; c'est violer à la fois tous ses commandements, puisqu'il les renferme tous dans le précepte de la charité. *Semons*, nous dit saint Paul, *dans la bénédiction, pour moissonner dans la bénédiction*. La charité est cette semence féconde, qui croît pour le Ciel, et amasse des trésors pour l'éternité. Ces pauvres que vous dédaignez, ils seront vos introducteurs auprès de Dieu. Cette main mutilée qui vous demande l'aumône, c'est elle qui vous ouvrira les portes de son royaume. Ne vous arrêtez pas à cet extérieur abject et rebutant. Il n'est que momentané. Alors que de cette enveloppe dégradée se sera échappée une âme immortelle, ce corps lui-même régénéré, se verra un jour rendu à sa première beauté (1). Le mauvais riche dont l'É-

II. Cor. IX. 6.

Pag. 890.

(1) Dans son livre, *De l'âme et de la résurrection*, saint Grégoire de Nysse définit en ces termes la résurrection : La résurrection est le rétablissement de notre nature dans son premier état. Quand l'homme fut créé, il n'y avoit ni vieillesse, ni enfance, ni aucune sorte d'infirmité corporelle; ce seroit une opinion injurieuse à la bonté de Dieu de croire qu'il eût créé rien de semblable. Ce n'est qu'après que l'homme se fut rendu coupable, que sa nature corrompue a connu l'infirmité. Puisque ce sont là les suites du péché, il faut qu'elles disparoissent avec lui. De même que l'homme qui marche exposé au froid, ou à une extrême chaleur, en ressent l'impression qui se communique à tout son corps, mais lorsqu'il passe à une température plus modérée, il revient à son état naturel; ainsi la vie humaine, maintenant agitée par les maladies physiques ou morales, dont le péché l'a frappée, lorsqu'elle sera enfin parvenue au sé-

Luc. xvi. 19 et seq. vangile nous parle, cet homme accoutumé à une vie molle et délicate, implore l'assistance de la main du pauvre Lazare; il lui demande d'approcher seulement de ses lèvres desséchées par la soif, le bout de son doigt; qu'il en fasse couler dans sa bouche une goutte d'eau pour calmer les ardeurs qui le dévo-
Pag. 891. rent. Et s'il lui avoit été permis de revenir au monde, dans quelle condition auroit-il voulu vivre? parmi les heureux du siècle, ou plutôt parmi ceux que l'on y appelle des misérables?

Ce sont là, me direz-vous enfin, des services bien pénibles, dangereux même, par le risque de la contagion. Prétextes frivoles, condamnés par l'expérience. Combien de personnes ne voyons-nous point passer toute leur vie au soulagement des lépreux eux-mêmes, sans recevoir aucune atteinte de leur mal? Quel est au reste le devoir qui n'emporte avec soi l'idée d'un sacrifice? Les récompenses célestes
Pag. 892. ne s'acquièrent qu'à ce prix. Ce n'est point par une voie large et commode, mais par une voie étroite et
Matth. vii. 14. difficile que l'on entre dans le royaume des cieux. Il en coûte moins pour s'abandonner à sa passion

jour de la béatitude, sera pour toujours affranchie des maux divers auxquels elle se trouve assujettie. Même sentiment dans le chapitre xvii du livre *de la formation de l'homme*, et dans le discours de Pâques, *sur la Résurrection du Sauveur.* (Voy. plus haut, pag. 51.) Dans la belle esquisse d'un sermon *pour la fête des morts*, qui se lit au 1er vol. des Sermons de Bossuet, on reconnoît qu'il avoit présente à la mémoire toute cette doctrine de saint Grégoire de Nysse, qui s'y trouve cité à la page 191.

que pour la réprimer ; faut-il pour cela ne la point combattre ? Commencez seulement, et bientôt vous verrez les difficultés s'aplanir ; ce qui vous sembloit d'abord impraticable vous paroîtra bientôt facile et plein de charmes. Pag. 893.

Agissez envers les autres comme vous désirez que l'on agisse avec vous-même. Nous sommes dans la vie comme au milieu des flots ; c'est pour tous les navigateurs la même mer, les mêmes tempêtes, les mêmes écueils à craindre. Tant que vous êtes porté sur une mer tranquille, secourez celui qui a éprouvé le naufrage. Qui vous répond que vous ne serez point battu par la tempête ? Vous n'êtes pas encore au port. Tel vous vous serez montré à l'égard de l'infortuné, tels seront à votre égard vos compagnons de voyage (1).

VII. Panégyriques.

A la tête des panégyriques composés par saint Grégoire de Nysse, on peut mettre son ouvrage *sur la vie de Moïse*(2). Il ne se borne point à raconter l'histoire du législateur des Hébreux, comme elle l'est dans nos livres saints ; au récit des événements il ajoute des explications allégoriques et morales, qui les présentent comme un modèle de haute perfection. Pag. 169.

(1) Les traits les plus pathétiques de ce discours se retrouvent dans le célèbre sermon de charité de l'abbé de Boismont. N'a-t-il dû ces heureuses rencontres qu'à son génie ?

(2) Tom. 1, pag. 169.

La vertu véritable tend à s'unir à Dieu, en imitant sa nature qui n'a point de bornes. Elle ne s'arrête donc jamais, mais aspire toujours à monter. Non qu'elle puisse atteindre à la perfection absolue; mais elle s'efforce d'y arriver conformément à l'oracle :

Matth. v. 48. *Soyez parfaits, comme votre père céleste est parfait.* Vous ne parviendrez jamais à lui ressembler en tout; mais il est toujours avantageux d'acquérir une partie de ce qui est bon de sa nature, lorsqu'on ne peut avoir le tout.

Pag. 256. La perfection consiste à ne pas s'éloigner du mal par la crainte du châtiment, comme l'esclave, et à ne point faire le bien dans la seule vue de la récompense, comme le marchand fait son commerce; mais, sans s'embarrasser même des récompenses qui nous sont promises en l'autre vie, à ne craindre qu'une seule chose, qui est de décheoir de l'amitié de Dieu; à ne désirer qu'un seul bien, à savoir, d'être uni à Dieu par son amour (1).

(1) Pour ne pas abuser de cette maxime, il ne faut pas oublier les sages explications que nos docteurs lui ont données. On peut voir, à ce sujet, les deux écrits de Bossuet, intitulés : *Mystici* et *Schola in tuto*, ce que dit le savant évêque sur toute la matière, dans son *Instruction sur les états d'Oraison*, particulièrement au liv. IX.

VIII. *Panégyrique de saint Étienne, premier martyr* (*).

(Extraits.)

Quel heureux concours de solennités! Hier nous avons célébré, avec la naissance du fils de Dieu, le bienfait de la grâce qui nous a été donnée ; aujourd'hui la fête du premier de ses martyrs nous fait voir un des plus parfaits imitateurs de notre divin maître. Jésus-Christ vient terrasser la mort. Étienne insulte à la mort qui le terrasse. Pag. 786.

Voilà Étienne offert, selon l'expression de saint Paul, en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Autour de cette arène, où paroît le généreux athlète de la foi chrétienne, sont ramassées toutes les légions célestes, venues l'animer au combat. Pag. 787. I. Cor. IV. 9.

Au jour de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, quel prodigieux changement s'opère dans le monde! Cette foule d'étrangers, de tant de nations et de langues diverses, qui se rencontroient alors dans Jérusalem, s'étonne d'entendre les disciples, sans études, sans aucune éducation, parler et répondre à chacun d'eux dans un idiome qui leur est devenu tout-à-coup familier. Il falloit bien que le genre humain, si fort partagé dans son langage, Act. II. 6. Pag. 788. Gen. XI. 7. 8.

(*) Tom. II, pag. 786.

depuis la confusion dont le Ciel punit autrefois l'orgueil des enfants des hommes, au moment de la construction de la tour de Babel, se trouvât rapproché par l'unité de langage pour l'établissement d'une Église qui alloit en embrasser toutes les familles. Telle étoit la sage et bienfaisante dispensation qui alloit signaler la grâce de l'Esprit Saint. Que la prédication de l'Évangile eût été bornée à un seul peuple; faute de pouvoir être entendue ailleurs, elle restoit sans fruits pour tous les autres.

C'étoit le démon lui-même qui venoit combattre la vérité dont le saint diacre étoit l'organe. Pour cela, il empruntoit la ressemblance des ennemis d'Étienne,
Pag. 789. il excitoit leurs fureurs; la vérité alloit triompher du mensonge.

Le meurtre d'Etienne fut l'essai des persécuteurs de l'Église, du signal donné aux apôtres pour commencer la mission qui les appeloit dans toutes les parties de l'univers. Sans la mort d'Etienne, peut-
Pag. 790. être que la prédication de l'Évangile eût été renfermée dans l'enceinte du pays de la Judée. La persécution, en les obligeant à s'éloigner de Jérusalem, les dispersera dans toutes les contrées du monde; elle répandra avec eux la semence de la divine parole, et propagera jusqu'à ses extrémités la connoissance des divins mystères.

Les Juifs, irrités contre saint Étienne, comme ils

l'avoient été contre le Sauveur, lui reprochent d'abolir la loi. A quoi l'orateur répond :

Si le tribunal, d'où sont sortis ces iniques arrêts subsistoit encore de nos jours, je lui demanderois : Cette loi en faveur de laquelle vous témoignez un si ardent intérêt, qu'est-elle devenue? où est aujourd'hui ce temple célèbre, avec ces magnifiques constructions? où sont, et les trésors que l'on y tenoit accumulés, et les pompeux sacrifices que cette loi avoit ordonnés? Si vous condamnez Etienne pour en empêcher la destruction, dites-nous ce que vous en avez conservé : et si vous avez tout perdu, à quoi bon l'avoir condamné? Pag. 791.

IX. *Panégyrique de saint Basile.*

(Extraits et analyse.)

Nous rangeons parmi les hommes apostoliques ce Basile, grand par la sainteté de sa vie, non moins grand par son éloquence, honoré dès ses plus jeunes années des faveurs particulières de la bonté divine, de qui l'enfance même eut toute la maturité de l'âge le plus avancé; nouveau Moïse, versé comme lui dans toutes les sciences, même étrangères, consommé surtout dans l'intelligence de nos saintes Ecritures, qui lui servoit si puissamment à terrasser tous les ennemis de la vérité. Pag. 911. Pag. 912. Pag. 913.

Pag. 916. Il rappelle ses victoires sur les Ariens, sur Eunomius, Eudoxe, et les autres hérétiques de son temps.

Intrépide en présence des magistrats, des généraux d'armées, des gouverneurs de provinces, des empereurs eux-mêmes, prêchant avec liberté dans les églises, instruisant, à l'exemple de Paul, par ses lettres ceux qui étaient loin, sans jamais donner aucunes prises à ses ennemis. On mettoit ses biens à l'encan : Quels biens pouvoit regretter un homme qui s'en était dépouillé lui-même pour ceux du royaume à venir ? On le menaçoit de l'exil : il ne
Pag. 917. connoissoit de patrie que le ciel ; la terre étoit pour lui toute entière un lieu d'exil. On lui vouloit faire peur de la mort, à lui qui mouroit tous les jours, par la mortification volontaire, qu'il imposoit à tous ses sens.

Pag. 919 et suiv. Il le compare à l'apôtre saint Paul, pour l'ardeur et l'étendue de sa charité ; à saint Jean-Baptiste, pour ses austérités ; au prophète Élie ; puisant comme eux l'intrépidité de son courage dans son amour pour Dieu.

En quoi Basile s'est-il rapproché de cet admirable modèle ? Ça été par la vivacité de sa foi, la ferveur de son zèle, son détachement de toutes les choses sensibles, le caractère de perfection qui éclate dans
Pag. 930. toutes ses œuvres, l'austérité de sa vie, une gravité sans nulle affectation, une éloquence qui s'imprimoit à son silence même et le rendoit plus éner-

gique que les paroles ; tout entier à la recherche et à la contemplation des objets qui fondent nos espérances, et plein d'un généreux mépris pour tous ceux de la terre.

x. *Vie de saint Grégoire Thaumaturge* (*).

(Extraits.)

Les saints n'en parlent que comme d'un homme de prodiges, rare même entre les saints, et comparable aux plus illustres patriarches, aux apôtres et aux prophètes, autant par ses miracles que par ses vertus. Cette Vie est écrite dans le style du panégyrique, plutôt que dans celui de l'histoire.

Grégoire, qui s'appeloit Théodore, naquit à Césarée, dans le Pont. Ses parents, distingués par leur fortune et leur rang, étoient engagés dans la superstition du paganisme. Il perdit son père à l'âge de quatorze ans. Pag. 969. Pag. 970.

Grégoire ne tarda pas à découvrir le foible de l'idolâtrie. Ses propres réflexions, développées par des circonstances heureuses, le disposoient insensiblement à reconnoître l'unité d'un Dieu, et la vérité de la religion chrétienne. Ce fut Origène qui contribua le plus puissamment à cette œuvre. Pag. 971. Pag. 974.

Grégoire étoit allé, accompagné de son frère Athéno-

(1) Tom II, pag. 966.

dore, à Césarée, où ce grand homme s'étoit retiré, vers l'an 251, pour échapper à la persécution de Démétrius d'Alexandrie. Il y avoit ouvert une école, qui ne fit qu'accroître sa réputation. Grégoire et son frère se mirent au nombre de ses disciples, et demeurèrent cinq années sous sa conduite. Avant de s'en séparer, Grégoire voulut donner à son maître un témoignage public de sa reconnoissance, qu'il exprima éloquemment dans un discours, prononcé en sa présence, et devant un nombreux auditoire (1).

De retour à Néocésarée, on le pressoit d'y briguer les premières places, et de faire usage des grands talents qu'il avoit cultivés avec tant de soin. Mais il abandonna tout ce qu'il possédoit dans le monde, et se retira à la campagne dans un lieu solitaire où il ne voulut converser qu'avec Dieu.

Phédime, archevêque d'Amasée et métropolitain de la province du Pont, résolut de le faire évêque de Néocésarée ; il jugea que ses vertus et ses rares talents devoient faire oublier sa jeunesse. Grégoire, instruit de ce qui se passoit, changea de demeure, et fut quelque temps à errer de solitude en solitude, pour empêcher qu'on ne le découvrît.

Il se rendit cependant à la longue, mais ce fut à la condition qu'on lui accorderoit quelque temps pour se disposer à recevoir l'onction épiscopale. Ce terme ex-

(1) Nous en avons donné des extraits dans le quatrième volume de cet ouvrage, pag. 312 et suiv.

piré, il fut sacré selon les cérémonies usitées dans l'Eglise.

Ce fut vers le même temps qu'il mit par écrit le Symbole qu'il avoit reçu. C'est une règle de foi concernant le mystère de la sainte Trinité. Pag. 978.

Suit le récit détaillé des miracles du saint évêque. Plusieurs d'entre eux sont également racontés par saint Basile-le-Grand. «De son temps, il n'y avoit pas cent ans que le grand évêque de Néocésarée étoit mort. Saint Grégoire de Nysse et saint Basile avoient appris ce qu'ils en ont dit de Macrine leur aïeule, qui s'étoit chargée elle-même du soin de leur éducation, et qui, dans sa jeunesse, avoit connu saint Grégoire Thaumaturge, et l'avoit entendu prêcher (1).» D. Ceillier les raconte et les justifie contre les assertions de Rivet et d'autres protestants (2). Pag. 980 et suiv.

Sentant approcher sa dernière heure, il s'informa s'il y avoit encore beaucoup de païens dans la ville : il ne s'y en trouva que dix-sept. Il leva les yeux au Ciel en soupirant que la vraie religion n'étoit pas la seule dans son diocèse. En même-temps il remercia le Seigneur de ce que, n'ayant trouvé que dix-sept chrétiens à son arrivée, il ne laissoit en mourant que dix-sept infidèles; il demanda la conversion de ceux-ci, et la persévérance de tous les autres. Pag. 1006.

Il fit promettre à ses amis qu'on n'achèteroit aucun lieu particulier pour l'enterrer, et qu'on met- Pag. 1007.

(1) Butler, *Vie des Saints*, tom. XI, pag. 212.

(2) *Hist.*, tom. III, pag. 360—363.

troit son corps dans le lieu de la sépulture commune. Ayant toujours vécu, disoit-il, comme un étranger sur la terre, je ne voudrois pas perdre ce titre après ma mort. Il ne faut donc pas que j'aie une sépulture particulière. Aucun lieu ne doit porter le nom de Grégoire. La seule possession dont je sois jaloux, est celle qui ne me fera soupçonner d'aucun attachement sur la terre (1).

XI. *Éloge du saint martyr Théodore* (2).

(Extraits.)

Pag. 1010. Troupeau sacré de Jésus-Christ! vous que le Sauveur a choisis pour son peuple, nation sainte, race royale honorée du sacerdoce, troupes nombreuses de fidèles qui accourez en ce lieu des villes et de la campagne, quel sujet vous y amène? Qui vous a portés à quitter vos foyers, à entreprendre un voyage long et pénible dans une saison rigoureuse?

Est-ce le saint martyr dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire qui a sonné de la trompette pour vous attirer de toutes parts, et fait de son

(1) Traduit par Godescard, *Vies des Saints* de Butler, tom. XI, pag. 216.

(2) Mort, l'an de J.-C. 306, sous l'empire de Galère et de Maximin ; on le surnommoit Tyron, parce qu'il étoit nouvellement enrôlé dans l'armée romaine, lorsqu'il souffrit le martyre.

tombeau comme un rendez-vous général où l'on se rasssemble, non pour aller marcher à l'ennemi, mais pour se réunir sous les enseignes de la paix chrétienne? Oui, c'est lui-même; car nous en sommes tous convaincus : c'est lui qui, l'an dernier, conjura par ses prières l'orage dont nos provinces étoient menacées; arrêta cette inondation de barbares, ce déluge de Scythes dont nos champs alloient être couverts, s'il n'eût été au-devant d'eux, répandant la terreur dans leurs bataillons, se montrant à leurs yeux, armé non du casque ou du glaive, mais de la croix de Jésus-Christ, de cette croix devant qui les maux les plus horribles prennent la fuite, cette croix féconde en miracles, cette croix enfin à qui notre saint doit toute sa gloire.

Sa grande âme, en quittant la terre, est allée prendre sa place dans le Ciel, associée aux Esprits bienheureux à qui elle ressembloit; tandis que son corps repose ici parmi nous dans un magnifique tombeau, l'objet de notre vénération et de notre culte, et qu'il reçoit l'honneur auquel a droit celui dont la pureté ne fut souillée jamais par l'atteinte du vice. Ses reliques sacrées sont comme un dépôt précieux que chaque siècle conserve soigneusement pour le représenter au jour de la résurrection générale. Corps bien différent des autres corps dont la mort a été commune et vulgaire : car, à la vue de ceux-ci, on se sent pénétré d'une certaine horreur; Pag. 1011.

on fuit l'aspect des tombeaux, on redoute de pénétrer de l'œil l'intérieur d'un sépulcre; et si nos regards viennent à rencontrer la triste dépouille qu'il récèle, l'âme, glacée par un subit sentiment d'effroi, se replie à l'instant sur elle-même pour gémir de la malheureuse condition des hommes. Il n'en est pas ainsi des tombeaux des saints; de ces lieux pareils à celui où nous sommes aujourd'hui rassemblés, où le juste est honoré, où ses reliques deviennent l'objet de la vénération des peuples. Les yeux sont d'abord arrêtés agréablement par la pompe des premiers aspects qui viennent les frapper : un temple d'une magnifique architecture, où l'art a attaché mille ornements : ici, des bas-reliefs que le génie de la sculpture semble avoir animés; là, des tableaux qui représentent au naturel les scènes diverses qu'ils rappellent. Vous y voyez toute l'histoire de notre saint confesseur : vous assistez à son martyre. Le voilà en présence du tyran, et l'horreur qu'il a du sacrifice abominable qu'on lui propose est exprimée sur son visage; là, on aperçoit divers instruments de supplices ; ici, une fournaise qu'on allume pour y jeter le saint; Jésus-Christ paroît comme juge du combat : en un mot, la main savante qui a tracé toutes ces figures, nous met devant les yeux comme un grand livre où nous pouvons lire agréablement les travaux, la victoire, la mort heureuse, et l'entrée triomphante du saint martyr dans la gloire. Le

pavé même de cet auguste temple (ouvrage à la mosaïque) est un tableau où l'assemblage surprenant d'un million de petites pierres de différentes couleurs achève d'apprendre au pieux voyageur l'histoire du saint qu'on y révère (1).

S. Grégoire ajoute que les fidèles prioient, prosternés devant ces précieuses reliques, qu'ils se disputoient la faveur de pouvoir emporter la poussière de ce tombeau comme un trésor d'un grand prix; qu'ils regardoient comme un bonheur inestimable d'appliquer sa dépouille mortelle sur leurs yeux, sur leurs bouches, sur leurs oreilles, et sur les autres organes de leurs sens.

Les yeux baignés de larmes, ils s'adressent au saint martyr, comme s'il étoit présent; ils prient, ils invoquent celui qui est devant Dieu, et qui obtient toutes les grâces qu'il y demande (2). Concevez

(1) De la traduction de Maupertuy, *Actes des martyrs*, tom. II, pag. 267.

(2) Après des textes aussi précis et d'aussi antiques traditions, comment les protestants viennent-ils encore nous reprocher le culte que nous rendons aux saints, comme étant moderne, et couvraut un acte d'idolâtrie? Nous égalons, disent-ils, nos saints à Dieu, en leur érigeant des temples, en leur consacrant des jours de fêtes. Quoi! tant de respectables monuments ne parleront jamais assez haut? Quoi, l'on s'opiniâtrera toujours à fermer les oreilles aux réponses si nettes, si précises de nos docteurs? N'y aura-t-il point, demande quelque part l'évêque de Meaux, quelque ministre assez officieux, pour nous décharger de l'ennui de répéter cent fois la même chose, sans qu'on veuille nous écouter (1)? Il ajoutoit :

(1) *Avertissement aux protestants sur le reproche d'idolâtrie*, *OEuv. posth.*, tom. II, pag. 347.

de là, mes frères, de quelle gloire Dieu prend plaisir à combler ses saints; combien leur mort est précieuse devant lui. Quel est le monarque, quel est le conquérant qui ait triomphé plus glorieusement durant sa vie, que les serviteurs de Dieu après leur mort? Où sont les grands, les puissants de la terre? qu'ils nous disent si jamais pareils honneurs ont accompagné leur sépulture? Quels vœux les hommes ont-ils portés à leurs tombeaux? Qui, de ces preneurs de villes, de ces dompteurs de peuples, de ces fameux conquérants, a vu sa mémoire célébrée par tout le monde, chantée par toutes les nations, son nom exalté, annoncé par des milliers de bouches, comme l'est aujourd'hui la mémoire d'un pauvre soldat que Paul arma de sa main, que les Anges préparèrent au combat, que Jésus-Christ a couronné?

Mais je n'ai pas besoin d'un ministre officieux : toute l'Angleterre plaide notre cause, puisqu'elle célèbre comme nous les fêtes des saints, et, pour ne manquer à aucun, même la fête de la Toussaint. Le calendrier où elles sont marquées, et l'office qu'on y fait ne sont pas encore abolis. Ils le seroient; jamais on ne fera qu'on ne les ait célébrés durant tant de siècles depuis la plus haute antiquité, ni que l'évêque Burnet, l'apologiste du schisme de Henri VIII et d'Élisabeth, n'ait écrit qu'on devoit les célébrer, même par principe de conscience; « parce que (ce sont ses propres paroles) aucun de ces jours n'est proprement dédié à un saint, mais qu'on les consacre à Dieu, en la mémoire des saints dont on leur donne le nom (2). » Ce qui est mot à mot notre doctrine, comme il paroît en tout et partout par nos calendriers; et tout ce qu'on nous impute au-delà est une manifeste calomnie.

(1) *Hist. de la réform.*, tom. I, pag. 191. *Hist. des variat.*, liv. VII, n° XCI.

L'heureuse région qui a vu naître notre illustre soldat, est la même qui fut autrefois le berceau du bienheureux Job. S'étant enrôlé dans les troupes romaines, il vint avec sa légion passer l'hiver à Amasée. En ce temps-là, une guerre sanglante s'éleva tout-à-coup dans l'empire, non par l'incursion inopinée des Barbares, mais par les manœuvres, les intrigues de Satan. Il en fit publier la déclaration impie qui attaquoit Dieu directement, en obligeant les chrétiens ou à le renoncer ou à perdre la vie. Théodore ne dissimula point sa foi : il la portoit en quelque sorte imprimée sur son front. Nulle précaution pour se soustraire au danger, nulle inquiétude sur les suites, nulle molle réserve dans ses réponses. Traduit devant le tribun de sa légion et le gouverneur de la province, on lui demanda comment il osoit professer une religion que les empereurs avoient proscrite sous peine de mort. « Je » ne connois point vos dieux, répondit-il, j'adore » Jésus-Christ, fils unique de Dieu. Je vous abandonne mon corps, vous pouvez le déchirer, le » mettre en pièces, le livrer aux flammes. » Les juges, affectant d'être touchés de compassion pour sa jeunesse, lui donnèrent du temps pour délibérer, et le renvoyèrent.

Pag. 1013.
Pag. 1014.

« Théodore employa ce temps à demander à Dieu la grâce de la persévérance; et, pour convaincre ses juges qu'il étoit inébranlable dans sa première

résolution, il mit le feu à un temple de Cybèle qui étoit au milieu de la ville, et le réduisit en cendres. Une impulsion extraordinaire l'avoit poussé à cette
Pag. 1015. action (1) ». Les juges le citent une seconde fois; il comparoît comme s'il n'eût eu rien à craindre, et leur parle avec une liberté à laquelle ils étoient bien loin de s'attendre. On eût dit le juge interrogeant un criminel, plutôt que l'accusé comparaissant devant son juge.

On le frappa cruellement de verges, on l'étendit ensuite sur le chevalet, on déchira tout son corps avec des ongles de fer. Durant ce supplice, Théodore ne perdit rien de sa tranquillité; on l'entendoit répéter ce verset du psaume : « Je bénirai le Seigneur en tout temps; sa louange sera toujours dans ma bouche ». Les juges voyant que tous leurs efforts ne servoient qu'à rendre l'admirable Théodore plus ferme et plus inébranlable dans sa foi, il fallut en venir à la sentence de mort, par laquelle il fut con-
Pag. 1016. damné à être brûlé tout vif. Ainsi a-t-il achevé sa course; mais en mourant, il nous a laissé sa vie pour nous servir d'exemple, et sa mort pour être l'objet de notre vénération. Il rassemble depuis un siècle les fidèles autour de son tombeau; de là, il enseigne l'Église, il met en fuite les démons, il rappelle les Anges de paix, il prie pour nous, il demande, il

(1) Butler, *Vie du saint*, tom. XI, pag. 53.

obtient... Pour nous qui avons aujourd'hui le bonheur de solemniser ce jour que le cours du soleil ramène régulièrement chaque année, nous venons tous ensemble, bienheureux martyr, renouveler la mémoire de votre triomphe, et adorer, sous vos auspices, le Dieu tout-puissant qui vous a fait vaincre. Pag. 1017.

Venez donc, ô grand saint! présider à cette fête, venez honorer de votre présence un peuple qui vous implore. Ce n'est plus une troupe impie d'idolâtres qui se fait un spectacle agréable de vos tourments; c'est une assemblée de fidèles serviteurs de Jésus-Christ, qui aime à vous contempler par les yeux de la foi, environné de la gloire dont vous jouissez dans le Ciel. Nos besoins sont grands : intercédez auprès du grand roi en faveur de votre patrie; car la patrie d'un martyr c'est le lieu où il a reçu la mort. L'ennemi assiège nos frontières : comme soldat, combattez pour nous; comme martyr, parlez librement pour nous. Demandez la paix, afin que nos saintes assemblées ne soient point interrompues, et dissipées par la guerre; que le soldat idolâtre ne vienne point d'une main sacrilége nous arracher des autels et de votre tombeau. Que l'hérésie, cette plante malfaisante, ne croisse point dans la vigne du Seigneur; que l'ivraie n'étouffe pas le bon grain; que les pierres et la terre stérile et sans humidité qui ne peuvent donner la nourriture à la parole, soient je- Pag. 1018.

tées hors du champ de l'Église ; mais que par votre puissante intercession, la république chrétienne devienne une contrée fertile ; qu'elle soit couverte de riches moissons, qu'elle soit abondante en fruits, que tous les habitants y cueillent en tout temps ceux de la vie éternelle !

XII. *Éloge de saint Melèce* (*).

(Extraits.)

Pag. 1019. Un nouvel apôtre s'est allé réunir au collége apostolique. Les bienheureux habitants du Ciel ont appelé, ils ont reçu dans leur compagnie celui qui leur avoit ressemblé sur la terre ; il est allé partager leur gloire et leurs triomphes.

Pag. 1025. Essuyons nos larmes. Melèce n'est point perdu pour nous. Il réside encore au milieu de nous, bien que nos yeux ne l'aperçoivent pas. C'est que notre pontife est renfermé dans son sanctuaire. Dégagée de sa prison terrestre, son âme est allée prendre possession du temple où Jésus-Christ nous a devancés. Il n'est plus dans la dépendance des ombres de la vie présente ; il jouit de la réalité : ce n'est plus à travers les enigmes et par la fente d'un rocher, c'est face à face qu'il contemple la gloire de la divine essence.

(1) Prononcé au jour de ses obsèques, en présence des évêques réunis en concile à Constantinople, en 381, et du peuple de cette ville.

XIII. *Éloge de saint Éphrem.*

Parlerai-je de la noblesse de son extraction, des succès de ses premières études, des avantages qu'il avoit reçus de la nature? Ce n'est point par là que les saints ont droit à nos éloges. Bien qu'ici le panégyriste eût de quoi s'étendre; ce n'est point là qu'est le mérite personnel. En dire du mal, manque de justice; en dire du bien, manque de bon sens. Comment voudroit-on se faire de la naissance un titre d'éloge, quand on n'a pour la noblesse et la pompe du siècle qu'un généreux dédain? et que sont tous les titres de la vanité humaine auprès de la dignité d'enfants de Dieu, quand on peut l'acquérir par les bonnes œuvres? Quelle gloire mettre au nom de sa patrie, quand on se croit étranger dans toute l'étendue de la terre?

Pag. 1027.

Pag. 1030. et suiv.

Saint Éphrem avoit reçu de la nature le don des larmes. Elles mouilloient continuellement ses yeux; il en versoit nuit et jour sur les calamités publiques, sur ses propres misères, sur celles du moins dont il s'accusoit lui-même. On connoîtra, en le lisant, ce qui les faisoit couler. Chacun de ses traités est en quelque sorte pénétré de ses larmes; l'onction qui y respire passe aisément dans l'âme du lecteur pour le ramener dans la véritable voie; car il est impossible, quelque dur, quelque insensible que l'on soit,

de n'en être pas attendri, ému profondément, converti. Pouvez-vous lire la peinture qu'il a tracée du dernier jugement, sans croire assister à cette épouvantable scène, sans être glacé d'effroi, comme si déjà vous entendiez l'arrêt qui doit vous juger?

A la suite d'une vie toute pleine de miracles, Ephrem est allé se reposer au sein de Dieu, comme dans un port à l'abri des orages. Au moment où cette âme bienheureuse entroit en possession du royaume des immortelles béatitudes, je me figure que toutes les vertus qu'il avoit cultivées durant sa vie marchoient au-devant de lui, qu'à leur tête paroissoit la Charité, lui tenant ce langage : Venez, ô âme bienheureuse, contempler les trésors que je vous ai procurés. Après elle, l'Humilité et successivement les autres vertus.

XIV. *Panégyrique des quarante martyrs* (*).

Nous nous bornerons à l'historique.

(Analyse.)

Pag. 205. Dans l'opinion de saint Grégoire, les martyrs dont il s'agit ici servoient dans cette fameuse légion

(*) Au nombre de trois, *in Appendice*.

Ils moururent à Sébaste. Ce sont les mêmes dont saint Basile avoit fait déjà l'éloge funèbre, avec beaucoup d'applaudissements, dit saint Grégoire de Nysse; ajoutant que, s'il entreprend de les louer, ce n'est pas pour disputer d'éloquence avec lui, mais seulement pour ranimer la piété de ses auditeurs.

Thébéenne, qui avoit obtenu par ses prières la délivrance de l'armée entière, menacée de mourir de soif. Jaloux de leur vertu, le démon se déchaîna contre eux, ainsi qu'autrefois contre le saint homme Job. Il persuada au chef de cette milice que, pour s'assurer la victoire contre les Barbares, il falloit commencer par sacrifier les chrétiens. D'après leur généreuse confession, celui-ci avoit d'abord résolu de les faire périr par le glaive. Ce n'étoit pas assez pour la haine du démon. On déploya sous leurs yeux l'appareil des supplices. Leur unique crainte étoit de n'être pas réunis à Jésus-Christ. Le tyran essaya un nouveau genre de tourments. Il ordonna que les confesseurs fussent exposés tout nuds sur un étang glacé. Ils y demeurèrent durant trois jours entiers; ils y étoient tous morts de froid, à l'exception d'un seul qui avoit encore sa mère. Celle-ci étoit accourue près de son fils expirant. Héroïne vraiment chrétienne, bien loin de s'abandonner à la douleur : « Tu n'es pas mon fils, s'écrie-t-elle, tu appartiens à » Dieu, hâte-toi d'aller à ton père. » Et, sans répandre une larme, sans proférer une seule parole indigne de la générosité, elle l'accompagne jusqu'au bûcher avec un visage plein de joie (1).

(1) Voyez dans le volume précédent de cette *Bibliothèque* (pag. 395 et suiv.) le même sujet traité par saint Basile.

XV. *Éloge funèbre de l'impératrice Placcille, épouse de Théodose.*

Pag. 956. De nos jours, les plus terribles fléaux ont ravagé la terre; aucun ne fut comparable à la calamité nouvelle que nous avons à déplorer. La mort de Placcille a frappé tout l'univers...Le monde tout entier a perdu son plus bel ornement, la justice son gouvernail, l'humilité sa plus noble image, l'Église celle qui en étoit l'appui, les pauvres et les affligés leur soutien et leur asile (1). Que les vierges fondent en larmes, que les veuves gémissent, que les orphelins s'abandonnent à la douleur, que tous connoissent le bien qu'ils viennent de perdre, après qu'ils ont cessé de le posséder.

Nous nous bornons à cet extrait.

Motifs de consolation, puisés dans la vanité des choses humaines, dans les espérances de la religion. Placcille a échangé une royauté périssable contre une royauté immortelle.

(1) Point d'exagération dans cet éloge. Théodoret parle des vertus de cette princesse, avec le sentiment d'estime et de vénération. S. Ambroise lui a donné d'aussi magnifiques éloges; et l'Eglise grecque la mise au nombre des saintes.

XVI. *La Grande Catéchèse de saint Grégoire de Nysse,*

Divisée en quarante chapitres, précédés d'un prologue. Pag. 475.

(Analyse et extraits.)

La méthode de l'enseignement doit être différente, selon le caractère des sujets que l'on traite, et des adversaires que l'on veut ramener.

Saint Grégoire n'entreprend pas ici d'instruire ceux que l'on disposoit à recevoir le baptême, mais les catéchistes mêmes, à qui il enseigne à prouver par le raisonnement les mystères de la foi à ceux qui ne défèrent pas à l'autorité de l'Écriture. La discussion est toute théologique. L'auteur y réfute les Juifs, les Manichéens et les autres hérétiques de son temps. Pag. 476.

Sur l'Eucharistie : Voici en quels termes il explique le changement des espèces du pain et du vin dans le corps et le sang de notre Seigneur. L'homme étant composé de deux parties, du corps et de l'âme mêlés et unis ensemble, il faut nécessairement que ceux qui doivent être sauvés communiquent par l'un et par l'autre avec celui qui mène à la vie, c'est-à-dire, avec Jésus-Christ. Ainsi l'âme, en s'unissant à lui par la foi, arrive au salut par cette voie; ce qui est uni à la vie participant sans doute à la vie. Pag. 534.

Mais il faut que le corps trouve une autre voie pour se mêler et s'unir à celui qui le doit sauver. Car comme lorsque ceux qui ont été empoisonnés veulent détruire la violence mortelle du poison, par un remède qui le combatte, il faut que ce contrepoison salutaire entre dans leur corps, ainsi qu'a fait le poison, afin de répandre et d'insinuer sa vertu dans toutes les parties que le venin a pénétrées; de même, après que nous avons pris le poison funeste du péché, qui détruit notre nature, il est absolument nécessaire que nous prenions un remède qui répare et rétablisse ce qui avoit été corrompu et altéré, afin que le puissant antidote, introduit dans notre substance, chasse et répare, par une vertu contraire, le mal que le poison cause dans notre corps par sa malignité et sa contagion. Et quel est cet antidote? Il n'y en en a point d'autre que ce divin corps, qui a fait voir qu'il étoit plus fort que la mort même, et qu'il étoit le principe de notre vie. Or le Seigneur nous a fait part de ce don divin, lorsqu'il change et transforme en son corps la nature des espèces visibles, par la vertu de la bénédiction sacrée...

« Il faut considérer comment il se peut faire que cet unique corps, étant distribué à des milliers de fidèles, soit tout entier en chacun par la partie qu'il reçoit, et demeure tout entier en soi-même.»

« La puissance du Verbe qui, étant homme, se

nourrissoit de pain, rendoit le pain qu'il mangeoit son saint corps : de même ce pain est sanctifié par la parole de Dieu et l'oraison, non pas en passant dans le corps du Verbe, par le boire et le manger, mais étant changé tout d'un coup au corps du Verbe par la parole (1). »

Parlant du baptême : Ce sacrement donne à ceux qui le reçoivent le pouvoir *de devenir les enfants de Dieu;* or, celui qui devient l'enfant de quelqu'un participe à la nature de celui qui l'a engendré. Puis donc que vous êtes devenu l'enfant de Dieu, faites reconnoître par vos œuvres le Dieu que vous avez pour père. Pag. 541.

XVII. *Éloge de la virginité* (*).

(Extraits et analyse.)

Son excellence. Embarras du mariage, ses dangers. La virginité en affranchit. Exemples du prophète Élie et de saint Jean-Baptiste. Pag. 548. Pag. 565.

Toutefois on auroit tort de conclure qu'il faille condamner le mariage : non sans doute, puisque Dieu l'a béni. Ne blâmons point celui qui en use avec modération. Toujours faut-il savoir y défendre son cœur contre des affections trop sensibles, qui déroberoient à Dieu l'amour qui lui est dû. Dieu, Pag. 568 Pag. 573.

(1) Trad. par M. de Trévern, *Discus. amic.*, tom. II, pag. 39. 40.
(*) Tom. II, pag. 543.

Pag. 574 vraie beauté. Nulle comparaison à faire entre lui, et tout ce que les hommes admirent ; il n'est pas possible de servir les voluptés du corps, et les
Pag. 599. saintes règles de la tempérance.

Deux excès également à craindre : l'un d'ensevelir son âme dans les sensualités du corps, l'autre d'énerver son âme par d'indiscrètes austérités. Dans tout ce qui regarde la direction spirituelle, s'en remettre aux avis d'une personne éclairée à qui l'on donne toute sa confiance.

XVIII. *Réfutation d'Eunomius* (*).

L'ouvrage le plus étendu qu'ait publié le saint
Pag. 1 et suiv. évêque de Nysse, est la *Réfutation d'Eunomius*. Cet hérétique, si solidement combattu par S. Basile(1), avoit répliqué par une prétendue apologie, où il se donnoit à lui-même les plus fastueux éloges, et enchérissoit sur ses premières erreurs. Saint Grégoire de Nysse avoit à venger et la mémoire de son frère, et la vérité catholique. Il le fait avec la plus éclatante supériorité, dans ce savant traité qu'il a partagé en douze livres. C'est le plus beau monument de son zèle pour la foi de la consubstanstialité du Verbe, et de la divinité du Saint-Esprit.

(*) Tom. II, pag. 1 et suiv.

(1) Voyez au précédent volume, pag. 400 et suiv.

(Analyse.)

La foi des chrétiens ne leur vient pas des hommes, mais de Jésus-Christ, Verbe de Dieu, qui la leur a fait connoître, tant par sa propre bouche, durant le séjour qu'il a fait sur la terre, revêtu d'une chair semblable à la nôtre, que par la voix de ses apôtres. Il n'est permis ni d'y rien changer, ni d'y rien ajouter. Telle est la règle de la vérité, hors de laquelle il n'y a que mensonge. Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes : tel est le dogme fondamental de notre foi chrétienne. Produire d'autres expressions que celles qui nous ont été transmises par ces augustes fondateurs de notre foi chrétienne, devient une impiété sacrilége. Tom. I, p. 1. Pag. 2. Pag. 3.

Exposé de la croyance sur l'essence du Père, la consubstantialité du Fils; sa plénitude de divinité; l'éternité de sa génération au sein de Dieu son Père; sa qualité propre de médiateur; sa parfaite ressemblance avec Dieu; sa toute-puissance personnelle. Pag. 4 — 5e.

O Paul, et vous fils du tonnerre! apôtres, évangélistes! quels sont donc ces hommes qui osent élever à l'encontre de votre doctrine leurs bouches empoisonnées? quels démons sortis de l'enfer osent mêler leurs blasphèmes à vos accents? Que dit-il donc, ce fils du tonnerre? Pag. 50.

Preuves de la divinité du Saint-Esprit. Pag. 62 et suiv.



Pag. 67 et suiv. Témoignages des livres saints.

Pag. 126. Que si l'on nous objecte que les principes que nous avançons ici comme établis, ont besoin d'être prouvés par des raisons et par des arguments; nous n'hésiterons pas à répondre qu'il nous suffit pour toute démonstration d'avoir pour nous la tradition de nos pères, qui leur venoit des apôtres; que tel est l'héritage que nous ont transmis par succession ces saints personnages qui ont succédé aux apôtres. C'est aux novateurs seuls à s'embarrasser dans les raisonnements et les captieuses paroles.

Pag. 140. Tant que les paroles de nos Évangiles prévaudront, lesquelles déclarent Jésus-Christ fils unique de Dieu; l'hérésie aura beau faire, elle sera réduite à se combattre et à se détruire elle-même par ses vaines subtilités. Puisque la désignation de Fils suppose nécessairement rapport avec un père : où est l'esprit assez dépourvu de sens pour préférer aux déclarations précises qu'en font nos saints prédicateurs, les chicanes d'un Eunomius? Eh! qu'est-ce donc que cet Eunomius? Qui en a fait le docteur des Chrétiens? Peut-être toutefois que la chaleur du zèle et le profond sentiment de l'indignation qui m'enflamme contre de pareils blasphèmes, m'emporte au-delà de mes intentions; mais le moyen de s'en défendre, en voyant le Dieu maître et Seigneur de l'univers, l'auteur de la vie, le Sauveur du genre

humain, outragé de la sorte par des êtres sortis du néant? Quoi! l'insolent qui, en ma présence, attaqueroit l'honneur de mon père ou de mon bienfaiteur, exciteroit à bon droit mon courroux : quelle proportion y a-t-il entre des hommes quels qu'ils soient, et cette majesté souveraine devant qui tout genou fléchit au Ciel, sur la terre et dans les enfers? Ici donc, l'indignation n'est-elle pas bien légitime?

Dans sa réplique à saint Basile, Eunomius reprochoit à son éloquent réfutateur de rougir de la croix, Pag. 152.
d'avoir parlé peu respectueusement des saints, d'avoir réduit Jésus-Christ à n'être qu'un pur homme, de soutenir qu'il y avoit deux Christs et deux Dieux, etc., au- Pag. 155.
tant d'impostures que son adverversaire réfute par les propres paroles de saint Basile, dont il justifie la doctrine par les arguments théologiques.

S'il ne nous sert de rien de proclamer les noms Pag. 257.
adorables de la sainte Trinité, il ne nous sert pas davantage de reconnoître dans l'Église des rites et cérémonies qui en deviennent le sceau. A quoi nous servent la prière, le baptême, la confession des péchés, une loi de pénitence, des commandements qui nous obligent à la tempérance, à la vigilance sur nous-même; si rien de tout cela n'a d'influence sur la sage direction des mœurs; s'il n'est pas vrai que nos sacrements et nos mystérieux symboles soient les moyens les plus efficaces pour s'y maintenir, comme nous faisons la profession de le croire?

Il en faudra conclure que ce sont de pures séductions du malin esprit; et le paganisme a raison de s'en moquer....

Pag. 284. Pourquoi le Sauveur ressuscité s'est-il fait voir d'abord à Madeleine? J'en donnerai cette raison que me fournit la doctrine de l'apôtre : parce que, dit-il, une femme fut l'instrument de la prévarication, il a voulu qu'une femme fût le premier organe de sa résurrection, et qu'elle réparât en quelque manière la perte que son sexe nous avoit causée.

Pag. 295. Qu'Eunomius mêle le sarcasme aux attaques violentes qu'il dirige contre nous; ce n'est pas à moi à le combattre par les mêmes armes. Que ceux-là qui trouvent du plaisir dans la raillerie, se jettent dans la lecture de ses écrits. Quant à nous, autant nous apporterons de franchise et d'ardeur à la réfutation de ses dogmes impies, autant nous nous abstiendrons des plaisanteries et des personnalités que nous laissons à la satire.

Pag. 296. [Eunomius ne s'en tint pas là, il publia ce qu'il appeloit un second combat. Saint Grégoire se vit obligé de rentrer encore dans la lice. Il y revient,
Pag. 297. non, dit-il, pour couper la tête du nouveau Goliath, mais pour montrer qu'elle est tombée sous le glaive de saint Basile. Aujourd'hui que la cité de Dieu, c'est-à-dire son Eglise, est assiégée, que ses murailles sont ébranlées par l'hérésie, que la parole de Dieu
Pag. 298 est en danger d'être mise en captivité par l'armée

du démon ; il m'eût semblé honteux, dans ce commun péril des chrétiens, de demeurer dans l'inaction. Mettant donc ma confiance dans celui qui dresse mes mains au combat, et mes doigts à la guerre, j'ai formé le dessein de m'opposer de toutes mes forces aux attaques de l'hérésie.] Ps. XVII. 35.

Le douzième livre, beaucoup plus long que les autres, semble faire un traité à part, où toute la question est approfondie. Les mêmes arguments s'y reproduisent, parce que l'adversaire, dans sa réplique, ne faisoit que répéter ses objections, bien qu'elles eussent été foudroyées déjà par ses deux savants antagonistes.

Ces livres ont été justement célèbres dans l'antiquité. L'opiniâtre ennemi de cette vénérable antiquité, Richard-Simon, n'a pas plus ménagé saint Grégoire de Nysse, qu'il n'avoit fait et saint Basile et saint Grégoire de Nazianze. A l'en croire, il n'est, lui aussi, « qu'un rhéteur tâchant de persuader ses lecteurs » autant par la beauté de son art que par la force de ses » raisons (1) ». Il est heureux, du moins, que ce critique sévère consente à avouer *la beauté de l'art* dans nos théologiens, bien que ce mérite n'y doive passer qu'après tous les autres. On voudroit faire entendre qu'ils sont foibles en raisonnement ; surtout on les accuse de ne pas entrer assez avant dans l'intelligence des saintes Écritures, de *glisser sur les passages*, de ne les pas *expliquer dans le sens le plus naturel*. Jamais accusation ne fut plus mal fondée. Outre que, de l'aveu de tous les bons esprits,

(1) *Hist. crit. des commentat. du N. T., depuis le commencement du christianisme jusqu'à nous*, par M. Simon, prêtre, pag. 114.

le raisonnement y est vigoureux, au point que, comme l'affirme un juge d'une toute autre autorité que Richard-Simon, « les hérétiques n'y pouvoient répondre que » par des absurdités manifestes (1); » il est impossible de voir sans étonnement la prodigieuse multitude de passages, tant de l'ancien que du nouveau Testament, discutés, approfondis, ramenés au sens le plus naturel et le plus lumineux à la fois dans ces douze livres contre Ennomius. Ils y sont, ou étalés au long, ou pressés ensemble, de manière à ne laisser rien à désirer.

XIX. HEXAEMÉRON (*)

L'Hexaëméron de saint Grégoire de Nysse est un supplément aux Homélies de saint Basile, sur l'œuvre des six jours (2).

Pag. 1 et suiv. L'auteur y suit l'ordre de la création jusqu'au quatrième jour, s'y propose quelques difficultés omises par l'archevêque de Césarée, explique solidement certains phénomènes de la nature, et, par le mécanisme prodigieux des choses créées, fait ad-

(1) Bossuet, *Défense de la tradit. et des saints Pères*, pag. 58 du tom. III des *OEuvr. posth.*, in-4°.

(*) Tom. 1, edit. Paris., ann. 1615.

(2) Dupin l'attribue à saint Basile lui-même. Il a tort. Voyez les *Remarques critiques* de Petit-Didier, *sur la Biblioth. ecclés.*, tom. III, pag. 172. Saint Grégoire de Nysse réfute cette assertion, en s'excusant sur les instances de ses amis, qui lui avoient commandé cet ouvrage (p. 1). Il se compare (p. 2) au jardinier qui introduit, sous l'écorce d'un arbre vigoureux, un foible rameau qui, nourri et développé par une sève hospitalière, s'accroît et se confond bientôt avec la substance de l'arbre qui l'a reçu.

mirer la puissance et la sagesse du Créateur. Sa puissance : Avant la création, rien n'existoit que Dieu ; rien, ni le ciel ni la terre, ni la matière dont le tout-puissant architecte a composé l'universalité des choses créées. Sa sagesse, qui a rangé toutes choses dans un ordre si admirable, éclate par le magnifique témoignage que lui rendent les œuvres de la création. Nous ne voyons que les effets ; à Dieu seul il appartient de connoître les causes. Pag. 8.

« Il paroît que saint Grégoire fait consister l'essence de la matière dans l'assemblage des différents accidents qui la composent ; car, s'étant objecté comment Dieu, qui est d'une nature spirituelle, invisible et sans étendue, avoit pu créer la matière qui est corporelle, étendue et visible, il répond que le Créateur ayant, par un effet de sa puissance infinie, allié la pesanteur et la fluidité, le dur et le mou, l'humide et le sec, le froid et le chaud, la couleur et la figure qui, séparées, ne sont que de pures notions, en avoit formé la matière (1). »

Dieu dit : Que la lumière soit : et, avec la rapidité de la flèche qui fend l'air, pour atteindre le but, la lumière, ce feu recélé dans les éléments divers, s'est dégagée de ses liens, pour aller se fixer aux lieux où la volonté souveraine du Créateur l'a appelée, et, du haut du firmament, dominer sur le reste de l'univers. Pag. 9—10.

(1) D. Ceillier, tom. VIII, pag. 213.

L'historien de la Genèse nous fait, dit-il, voir partout la parole de Dieu agissante, pour nous convaincre que rien n'a été exécuté que par son ordre, et par la contemplation des merveilles étalées sous nos yeux, nous faire remonter à leur sublime auteur.

Pag. 16 et suiv. Recherches philosophiques sur l'eau, l'air, le feu, sur les harmonies de la nature, sur les effets du
Pag. 30. mouvement et de l'attraction, sur l'origine des sources et des fontaines, etc.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans ces détails, étrangers à notre sujet.

Pag. 42. Telles sont les solutions des demandes qui m'ont été proposées. Je n'ai point mêlé d'explications morales et allégoriques à mes réponses, purement puisées dans l'ordre de la nature.

XX. *Traité de la formation de l'homme.*

Pag. 43. C'est dans le même esprit qu'avoit été composé antérieurement le traité *de la formation de l'homme*, par le même philosophe chrétien. Celui-ci est distribué en chapitres, au nombre de trente. Il y décrit l'homme tel qu'il étoit au moment de la création, tel qu'il est aujourd'hui, et tel qu'il sera au jour de la résurrection. L'homme ne fut créé qu'après le monde. Il étoit convenable que celui qui devoit commander comme roi à toutes les choses créées, trouvât

son palais achevé, et ses sujets disposés à recevoir ses ordres. Avant d'introduire le convive dans la Pag. 51. salle du festin, il falloit bien que le banquet fût préparé.

Dieu, qui d'une seule parole avoit fait sortir l'univers tout entier du néant, délibère au moment où il s'agit de créer l'homme; il tient conseil, il semble dessiner à l'avance l'ouvrage nouveau qui va sortir de ses mains. Il s'arrête, se parlant à lui-même : Faisons, a-t-il dit, l'homme à notre image; Pag. 52. qu'il commande à tous les animaux, qu'il exerce son empire sur toute la terre. Chose remarquable! Le soleil, le firmament, les deux productions jusque-là les plus admirables de ses mains divines, ont ont été formés sans nul préliminaire. L'écrivain sacré ne nous apprend point de quelle manière ils ont été produits autrement que par la féconde parole du Tout-Puissant. Pour l'homme seul, un conseil, un examen réfléchi, une nature préexistante, un dessein particulier qui exprime la forme dans laquelle il va paroître, et le magnifique original dont il doit recevoir l'empreinte! Parce qu'il est destiné à l'empire, son auteur en a tracé les caractères sur tout son être, tant dans les qualités de son âme, que Pag. 53. dans la forme de son corps. Tout en lui respire le commandement, tout annonce le roi de la nature. Et c'est moins encore dans sa forme extérieure qu'éclate sa beauté principale, que dans la faculté d'être

heureux par l'exercice de la vertu. « Cette âme dont la vie devoit être une imitation de la sienne, qui devoit vivre comme lui de raison et d'intelligence, qui lui devoit être unie, en le contemplant et en l'aimant, et qui, pour cette raison, étoit faite à son image, ne pouvoit être tirée de la matière; l'âme donc, faite à son image et qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création; elle doit venir d'en-haut, et c'est ce que signifie ce souffle de vie que Dieu tire de sa bouche (1). »

« La Trinité commence à se déclarer, en faisant la créature raisonnable dont les opérations intellectuelles sont une image imparfaite de ces éternelles opérations par lesquelles Dieu est fécond en lui-même (2). »

L'auteur réfute en passant les Anoméens. Que veut dire dans l'homme cette attitude élevée vers le ciel? Pourquoi le Créateur n'a-t-il pas donné à son corps, ainsi qu'à celui des autres animaux, les moyens naturels de défendre son existence contre les dangers qui la menacent de toutes parts? Vous le voyez qui entre dans le monde, foible, débile, privé de tout ce qui est nécessaire à la vie, vraiment misérable. Est-il armé de cornes robustes, d'ongles

(1) Bossuet, *Disc. sur l'Histoire universelle*, 2e part., art. 1, pag. 165, édit. in-4°. Paris, 1681.

(2) *Ibid.*, pag. 165.

qui l'aident à déchirer sa proie? Non. S'il en avoit, à quels excès de cruauté ne se porteroit-il pas? C'est parce qu'il n'en a point, qu'il s'est vu obligé de suppléer, par les ressources de son industrie, à ce que l'auteur de la nature lui a refusé. Foible, il domptera le taureau et le cheval, pour l'aider à supporter ses fatigues, à tirer du sein de la terre l'aliment qui le nourrit. Nu, il dérobera à la brebis sa toison, pour s'en faire un tissu, dont il se défendra contre l'inclémence de l'air., etc. Pag 57.

[Description circonstanciée des différentes parties du corps, du mécanisme de la parole, des organes assortis entre eux avec la plus parfaite harmonie, des sens qui servent à l'âme d'instruments par lesquels elle exécute ses volontés (1).] Pag. 63. Pag. 64.

Vainement chercheriez-vous à comprendre la nature de l'âme humaine. Parce qu'elle fut créée à l'image de Dieu, elle est incompréhensible comme la divine essence. Elle ne seroit pas conforme à son prototype qui est incompréhensible, si elle ne l'étoit pas elle-même. Pag. 66.

[Notre saint docteur attaque fortement l'opinion des physiciens qui, de son temps comme du nôtre, Pag. 67.

(1) Ceux qui voudroient porter plus loin leurs recherches sur cette matière, liront avec fruit le premier livre de l'excellent ouvrage du docteur Nieuwentit, *De l'existence de Dieu*, le Traité de Fénélon sur la même matière, et les notes que nous avons répandues dans nos extraits de saint Basile.

plaçoient le siége de l'âme dans le cœur ou dans le cerveau. Il établit que, sans être renfermée dans aucun espace, elle anime tous les membres du corps auxquels elle donne un mouvement plus ou moins régulier selon qu'ils sont bien ou mal disposés.]

Pag. 68. 70. 80. Mais d'où vient l'union de l'âme avec le corps? Mystère impénétrable à l'homme (1). L'âme qui se laisse conduire par les passions du corps, en est l'esclave: mais elle est souveraine dans celui où règne la vertu. Il n'y en a point qui, à proprement parler, mérite le nom d'âme que celle de l'homme, puisqu'elle est seule intelligente et raisonnable. Elle n'est point, comme l'ont imaginé quelques philosophes, un petit monde, ni un com-
Pag. 83. posé d'éléments (2). On pourroit en dire autant du ciel, de la terre, de chacun des objets créés, tous sujets au changement. Toute l'Église chrétienne donne à l'âme une origine bien plus excellente. Elle fut faite à l'image de son divin créateur. Ce sont les passions qui dégradent en nous cette auguste ressemblance, en nous ravalant jusqu'à celle des animaux sans raison.

Pag. 107. Saint Grégoire réfute l'opinion de l'éternité de

(1) Développé par Fénélon, *Existence de Dieu*, chap. IV, art. II, pag. 188, édit. Paris, 1811. Saint Grégoire y revient avec encore plus d'étendue dans le chap. XXX, pag. 127 et suiv., mais pour émettre des opinions que les expériences modernes ont rectifiées.

(2) Voyez Fénélon, *ibid.*, pag. 186.

la matière ; et conclut que par cela seul, que le monde a eu un commencement, il aura une fin ; ce qui l'amène au dogme de la résurrection, prouvée tant par les témoignages des livres saints que par les arguments naturels.] Pag. 108

XXII. Suivent deux discours sur la même matière, d'après le texte de la Genèse : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Ce n'est qu'un abrégé des deux ouvrages précédents (1). Le passage le plus remarquable est celui-ci que nous abrégeons. Pag. 139.

Que l'homme commande aux bêtes. (Gen. I. 26.) Pag. 151.
Règne sur toutes les bêtes qui sont en toi. Que voulez-vous dire ? des bêtes dans moi ? Oui, et en grand nombre. Ce langage vous étonne ? Écoutez-moi. N'est-ce pas une bête féroce que la colère, que Pag. 152. la fourberie, que la vengeance, que l'avarice, que l'impureté ? Certes, et des bêtes plus féroces que le chien, que l'ours, la vipère, le loup, etc. Que vous sert d'avoir l'empire au-dehors, quand vous êtes esclave au-dedans ? de commander aux animaux, quand vous êtes subjugué par vos passions ? Commencez donc par vous rendre maître de vous-même. Pag. 153. On ne vous fera pas un crime de ne point dompter de lion : mais ne pas réprimer sa colère, foiblesse impardonnable.

(1) On n'est pas bien d'accord qu'ils appartiennent à saint Grégoire de Nysse pas plus qu'à saint Basile, à qui on les a indifféremment attribués. (Voy. D. Cellier, tom. VIII, pag. 221.)

XXIII. *Deux traités sur les Psaumes.*

Pag. 257 et suiv. L'objet que saint Grégoire se propose est de conduire l'homme par degrés à la béatitude, en le mettant sur les voies qui y mènent, c'est-à-dire à Dieu qui seul mérite, à proprement parler, le nom de bien, et en l'éloignant de celles qui l'en pourroient détourner. C'est le même qu'avoit en vue le divin Psalmiste dans ces chants sacrés où le charme de
Pag. 261. l'harmonie invite tous les hommes à venir puiser les plus salutaires leçons. Aussi les a-t-on sans cesse à la bouche, en santé, en maladie, dans la prière comme en voyage, durant même les repas.

La plupart des explications sont allégoriques.

XXIV. *Homélies sur l'Ecclésiaste*, au nombre de huit.

Éloge de ce livre.

Pag. 375. C'est la voix de notre Eglise chrétienne, la voix de l'Esprit-Saint qui la dicté. Les livres historiques de l'Ancien Testament présentent à la curiosité des récits d'événements bien faits sans doute pour l'intéresser, mais qui ont un rapport moins direct avec la piété. Celui-ci parle à toutes les classes de la société, il embrasse toutes les circonstances de la vie humaine; il est en quelque sorte l'Évangile anticipé, parce que tout s'y rapporte aux maximes de la vie spirituelle.

Ce que l'on appelle vanité, c'est ce qui n'a rien Pag. 376.
de solide dans sa nature ou dans ses résultats. *Vanité des vanités ;* c'est tout ce qu'il y a de plus sté- Eccl. I. 2.
rile en soi et dans les conséquences qui s'y attachent. Telles sont les choses du monde présent, par rapport à celles du monde futur.

[Tout l'ouvrage est le commentaire de cette proposition.]

A l'occasion de ces paroles : *J'ai possédé des ser-* Eccl. II. 7.
viteurs et des servantes. Possédé, dites-vous. Mais Pag. 405.
quel autre en est le possesseur que Dieu ? de quel droit? Ces hommes que vous dites vous appartenir, Dieu ne les avoit-il pas fait libres? Commandez aux animaux brutes; à la bonne heure : ne dégradez pas l'image de Dieu : soumettez à votre empire les bœufs des campagnes; faites-en vos esclaves, à la bonne heure : mais les hommes sont-ils de vils troupeaux, pour être mis à l'encan? et à quel prix? en est-il qui puisse payer un être créé à l'image d'un Dieu? Le monde tout entier lui-même est sans nulle proportion avec la dignité de cette âme où le Très-Haut a imprimé le sceau de sa ressemblance. Ce monde périra : l'âme de l'homme est immortelle. Montrez-moi donc quelque part les titres de votre possession. Cet étrange privilége, qui vous l'a donné? Votre nature? Elle est la même que celle de ces serviteurs. Même origine, mêmes destinées.

Pag. 405 et suiv. Saint Grégoire combat avec une égale vigueur l'amour des richesses et des plaisirs.

Pag. 465. Cet homme, qui a consumé laborieusement sa vie à la recherche de ces vanités diverses, que lui en revient-il à la fin? parvenu au terme de la vie, il en sort abandonné de tout ce qui lui avoit été si cher, nu, n'emportant avec lui rien de ce qu'il avoit possédé, rien que ses œuvres? A quoi ont abouti tant de veilles et de fatigues? où sont ces magnifiques habitations, ces riches amas d'or et d'argent, ces statues de bronze, ces panégyriques que lui décernoient ses flatteurs. A la place de tout cela, un lieu de supplice, un jugement sévère et irrévocable. Imprudent! Dieu n'avoit mis à votre disposition tant de biens que pour vous élever, par leur contemplation, vers un autre bien seul réel et permanent, etc.

XXV. *Homélies sur le Cantique des Cantiques.*

Pag. 475. L'auteur de cet ouvrage est Salomon, non le fils de Betsabé que l'amour d'une étrangère jeta dans le crime; mais un autre Salomon né comme celui-ci du sang de David, roi de paix, vrai monarque d'Israël, dont la science embrasse tout, dont la sagesse est infinie. Le premier Salomon ne fut que l'instrument employé par celui-ci pour nous faire entendre ses oracles, d'abord dans le livre des Proverbes,

puis dans celui de l'Ecclésiaste ; enfin, dans ce cantique où, sous l'image d'une alliance nuptiale, se découvrent à nous les chastes délices de l'union de l'âme fidèle avec son Dieu.

Il arrive nécessairement que quiconque se détache de celui qui demeure toujours immuable, est continuellement agité avec tous les êtres qui sont muables ; et que quiconque abandonnant celui qui est stable, suit ce qui passe, les perd tous deux, l'un en le quittant, et l'autre en ne pouvant le retenir.

XXVI. *Traités de la perfection chrétienne*, au nombre de trois (*).

Ce sont des entretiens de piété que le saint évêque avoit eus avec Harmonius, son ami et son disciple. Il paroît qu'il étoit fort âgé lorsqu'il les écrivoit.

(Analyse.)

Dans le premier, il examine à quoi nous oblige le nom et la profession de chrétien. Qui veut mériter ce nom, doit travailler à acquérir toutes les vertus renfermées dans l'idée qu'il présente. On ne peut s'en rendre digne que par la fidèle imitation de Jésus-Christ, *expressa Christi figura*. « Chacun, dit saint Grégoire de Nysse, est le peintre et le sculpteur de sa vie (1). »

(*) Tom. II, pag. 700 et suiv.
(1) Bossuet, *Serm.*, tom. II, pag. 241.

Nous ne sommes chrétiens, qu'autant que nous sommes les images de notre divin modèle. « Celui-là donc est un faux chrétien, de qui la vie et la conduite n'est point conforme ni à la doctrine de son maître, ni à ses vertus.... *Frustrà appellamur Christiani, si imitatores non suam Christ* (1). »

Le second porte sur les même maximes.

Le troisième s'adresse particulièrement aux religieux.

Nous ne parlerons ni des lettres du saint évêque, ni de quelques autres traités qui ne nous ont pas offert le même intérêt.

Notre saint affirme qu'il y avoit un peuple barbare, chez qui les enfants avoient coutume de sacrifier à leurs idoles leurs parents, lorsqu'ils avoient passé l'âge de soixante et dix ans ; et, afin que les cris et les larmes de ces pauvres vieillards ne fissent pas impression sur leurs cœurs, ils faisoient cette cruelle et sanglante cérémonie au son du tambour et au bruit de plusieurs instruments. Vous eussiez vu, ajoute-t-il, ces enfants dénaturés, et plus cruels que les tigres et les bêtes les plus féroces, embrasser leurs pères au son des instruments, et en même temps leur plonger le poignard

(2) Laur. Chesnard, *Discours de l'Imitation de notre Seigneur Jésus-Christ, Serm.*, tom. IV, pag. 268.

dans le sein, et, du sang de ces pauvres victimes, ils frottoient le visage de leurs idoles. Un moderne prédicateur, rappelant ce trait de barbarie, en fait ainsi l'application : « Se peut-il rien faire de plus
» cruel, et qui choque bien plus les sentiments de
» la nature? Cependant c'est ce que vous faites tous
» les jours, et peut-être plusieurs fois le jour, mal-
» heureux pécheurs qui m'écoutez, lorsque, par ce
» péché infâme, cette envie cachée, ce jugement
» détestable,..... vous privez votre âme de la vie de
» la grâce, vous en faites un sacrifice au démon,
» et, après toutes ces cruautés et ces massacres réi-
» térés, commis en votre propre personne, vous
» en faites le sujet de votre joie et de vos divertisse-
» ments ordinaires; *morientem animam recreant*
» *voluptate membrorum* (1). »

XXVII. *Règles de discipline établies par saint Grégoire de Nysse* (*).

Celui qui, de son propre mouvement, vient s'accuser de ses péchés secrets, et témoigne par là un commencement de réforme, a droit à plus d'indulgence. Pag. 950.

(1) Laur. Chesnard, *Discours sur l'horreur du péché*, *Serm.*, tom. III, pag. 56.

(*) Tom. I, pag. 946. Lettre à l'évêque Létoiüs, qui l'avoit consulté sur divers cas de conscience, et les divers degrés de pénitence à imposer.

Pag. 951. De même qu'il y auroit une coupable imprudence à jeter, comme l'on dit, des perles devant les pourceaux, de même aussi y auroit-il absurdité à outrer la rigueur envers ceux qui ne sont tombés que par suite de la fragilité humaine.

Math. vii. 6.

Pag. 952. Si quelqu'un est près de mourir avant d'avoir accompli le temps prescrit par les canons pour sa pénitence, l'indulgence des Pères veut qu'on le fasse participer aux sacrements, et qu'on ne le laisse pas entreprendre ce dernier et si long voyage, sans l'avoir muni du saint Viatique. Que si, après avoir participé au sacrement, il revient en bonne santé ; il faut qu'il accomplisse le temps prescrit, en rentrant dans le même degré de pénitence où il étoit avant d'obtenir cette communion qui ne lui a été accordée que par nécessité.

Ne soyez pas si facile à séparer et à retrancher les fidèles de la communion de l'Église, vous qui devez prier le Seigneur qu'il ne les en retranche pas ; et ne désespérez pas si tôt de leur conversion. Employez vos soins ; creusez aux pieds de ces méchants arbres, par de vives réprimandes ; réchauffez-les comme dans votre sein par de charitables exhortations ; arrosez-les comme avec l'eau de vos salutaires enseignements ; et assurez-les par vos préceptes comme par des fossés contre les incursions des ennemis du dehors. Faites votre affaire d'apaiser en leur faveur la colère du juge éternel ; et tâchez de

mériter le même nom de consolateur que notre Seigneur s'est acquis parmi les hommes, quand il leur a rendu son divin père favorable (1).

La sainte Écriture défend manifestement l'usure, comme étant une manière illégitime de s'approprier le bien d'autrui, n'importe de quelque manière qu'on le fasse, par contrat ou par quelque espèce de transaction. Pag. 953.

(1) Traduit par Laval, *Sentences*, tom. II, pag. 129.

Ce qui a fait dire à l'abbé Clément, dans un de ses *Panégyriques* : « Il (saint Sulpice) avoit appris de saint Grégoire de Nysse, qu'un évêque, vrai pasteur, doit rarement se servir de la houlette pour frapper et pour contraindre; que c'est plutôt par la douceur et les charmes de sa voix qu'il doit attirer et comme entraîner son troupeau ». (*Panégyr.*, tom. I, pag. 186.)

LIVRE TROISIÈME.

S. AMBROISE, ARCHEVÊQUE DE MILAN (*).

SOMMAIRE.

1° S. ÉPHREM, diacre d'Édesse, docteur.
2° S. CYRILLE, archevêque de Jérusalem.
3° S. GAUDENCE, évêque de Bresse.
4° S. AMBROISE, archevêque de Milan.
5° S. ZÉNON, évêque de Vérone.
CONCILES.

ARTICLE PREMIER.

S. ÉPHREM, diacre d'Édesse, docteur.

SAINT ÉPHREM est à l'Eglise de Syrie, ce que saint Augustin est à celle d'Afrique, et saint Jean Chrysostôme à l'Église grecque (1). Il occupera toujours un rang distingué dans cet ordre de génies supérieurs que Dieu a donnés à sa religion, comme il a placé les archanges et les séraphins à la tête des cœurs d'Esprits bienheureux qui entourent son trône dans le Ciel.

(*) Nous désignons ce troisième livre sous le titre particulier du saint archevêque de Milan, comme étant le plus célèbre des Pères que nous nous proposons d'y faire connoître.

(1) Il est appelé *le docteur des Syriens*. Voy. *Acta sancti Ephrem*, tom. III, édit. *Græc. Romæ. per* Assemani. *Prolegom.*, pag. LXIII.

Saint Jérôme, qui ne le connoissoit que par les traductions grecques et latines qui s'en étoient répandues dès son temps dans tout le monde chrétien, vante la force et la pénétration de son esprit. Il l'appelle un écrivain sublime (1), et c'est là aussi le jugement qu'en porte Photius, non moins savant et délicat. « On a raison, dit ce dernier, d'admirer dans ce saint personnage le pathétique profond avec lequel il remue et persuade, l'agrément qu'il a su répandre dans son élocution, et une onction affectueuse qui ne tarit jamais (2). » Tels sont en effet les caractères principaux qui distinguent cet écrivain vraiment original, d'autant plus étonnant qu'il n'avoit point eu comme les autres les secours que donnent l'étude, et l'exercice public de la prédication. Saint Ephrem ne fut qu'un solitaire enseveli dans son désert, entouré d'un petit nombre d'auditeurs que le commun désir de la perfection religieuse rassembloit autour de lui, pour recueillir de sa bouche des instructions toutes familières. Mais il écrivoit comme il

(1) *Acumen sublimis ingenii etiam in translatione cognovi.* (*In Catalog.*, cap. CXV, tom. IV, pag. 126.) Demandez au rhéteur Longin ce que c'est que le sublime. Les caractères qu'il en donne (chap. XXX) s'appliquent tous à saint Éphrem.

(2) *In his admonitoriis sancti viri sermonibus jurè quis admiretur quàm altè penetret persuadendi vis, quantumque ab his fluat jucunditatis, quàm denique affectuum copia referti sint.* (Cod. CXCVI, pag. 514.) *Velut fons manabat ex ore ipsius.* (SS. Senum *Apophthegmata apud* Coteler, *Eccles. græc. monum.*, tom. I, pag. 431, edit. Paris, 1677.)

parloit, en présence de Dieu et de ses Anges, en présence des tombeaux et des tristes témoignages de notre mortalité. Ces aspects, fortement conçus, imprimoient à ses méditations et à son langage une élévation et une chaleur, une abondance, où il n'a point d'égal dans aucune langue. Il vous laisse accablé sous le poids d'une majesté sombre et terrible, qui vous enveloppe comme un nuage que sillonnent la foudre et les éclairs. Pas un écrivain des temps antiques et modernes où se rencontrent avec autant d'énergie et de variété les peintures les plus éloquentes de la fragilité de la vie, du néant des biens terrestres, des terreurs de la mort, du jugement qu'elle amène, et de ses formidables suites. « Vous croyez, disoit saint Grégoire de Nysse (1), assister à la dernière scène qui accompagnera la consommation des temps. Vous êtes présent à l'arrivée de Jésus-Christ porté sur les nuées du ciel. Vous êtes réveillé de votre assoupissement, comme les morts au fond de leurs sépulcres par les sons de la trompette; et il ne manque en effet à la vérité du tableau que la présence même du juge futur des vivants et des morts. » C'est surtout dans ces descriptions que son style s'élève à toute la pompe de la poésie (2).

(1) *In Encom. sancti Ephr.*, tom. IV, ed. Rom. pag. 8, 9. Bingham, *Origen. eccles.*, tom. VI. pag. 142.

(2) *Ad Rhythmum et numeros*, Centuriat. Magdeburg., *apud* Assemani, tom. III, *proleg.*, pag. LXVII.

Saint Ephrem pourroit être appelé le prophète du dernier jugement; aussi les écrivains de sa nation le qualifient-ils de ce nom (1); et les Pères du concile de Calcédoine, en paroissant réduire son éloge à celui *d'une sagesse consommée*, en ont fait le plus beau des panégyriques (2).

Saint Ephrem naquit à Nisibe dans la Mésopotamie, probablement sous le règne de Dioclétien, où ses parents, d'une condition pauvre, eurent l'honneur de confesser la foi de Jésus-Christ (3). Il ne reçut le baptême qu'à l'âge de dix-huit ans, et bientôt après il se retira dans la solitude près d'Édesse, pour s'y livrer tout entier aux plus rudes exercices de la pénitence, et aux plus sublimes vertus de la vie religieuse. Si l'humilité des saints ne les ravaloit à leurs propres yeux, autant et plus encore qu'ils sont estimables et grands aux yeux de Dieu et des hommes, on pourroit croire, d'après les termes qu'il emprunte en parlant de soi, qu'il avoit à expier certains désordres de jeunesse (4). Mais il

(1) Hebed-Jesu, *In Catalog. libror. caldaic.*, n° 60. Cave, *Scriptor. eccles.*, pag. 151. D. Ceillier, *Histoire des écriv. ecclés.*, tom. VIII, pag. 76.

(2) Concil. Calcedon., *act.* X. Theodoret., *Hist. eccles.*, lib. II, cap. 30, et lib. IV, cap. 29. Theophan., *Chronograph.*, *apud* Assemani, tom. IV, pag. XLV.

(3) Sozom., *Hist. eccles.*, lib. III, chap. XVI.

(4) Il a plusieurs discours sous le titre de *Confessio, seu reprehensio sui*

faudroit ici d'autres témoignages pour l'accuser. Quoi qu'il en soit, notre saint ne tarda point à devenir aussi célèbre par sa piété que par ses talents; et l'on pensa à le tirer de son désert pour lui confier le ministère épiscopal. Il s'y refusa avec une invincible persévérance, et ne se crut pas même digne du sacerdoce. S'étant rendu à Édesse de Césarée, pour y visiter le grand archevêque saint Basile, il consentit à recevoir de ses mains l'ordre du diaconat; dignité considérable dans un temps où le sacerdoce étoit honoré comme il doit l'être (1). Il y a tout lieu de croire qu'il prêcha, quoiqu'il ne fût que diacre.

Personne n'a jamais su comme lui unir la pompe de l'expression au pathétique du sentiment. La foiblesse même de la traduction n'enlève rien à cette éloquence qu'anime la grandeur des pensées et la vivacité des images. C'est le jugement qu'en portent Sozomène et saint Jérôme, rappelant l'un et l'autre les versions grecques qui, de son temps, en avoient été faites du syriaque (2). Souvent, il emprunte la

ipsius, où il rappelle quelques fautes commises dans sa première jeunesse; et partout il se représente comme le plus grand des pécheurs. Voy. *Oper.*, tom. I, pag. 119, et tom. II, pag. 37. *Biblioth. orient.*, tom. I, pag. 141.

(1) Voyez la Dissert. VI du P. Noël Alexandre, *Hist. eccles.*, tom. II, pag. 124 et suiv. « S. Jérôme dit que les diacres étoient fort considérés, » parce qu'ils étoient en fort petit nombre. » Tillemont, *Mém.*, tom. I, notes, pag. 513.

(2) *Hist.*, lib. III, cap. XVI; *De script. eccles.*, col. 126.

forme du dialogue; et par là, il ajoute à l'énergie de ses tableaux un intérêt vraiment dramatique, se mettant lui-même en scène, s'interrompant par ses larmes, se faisant interroger, et répondant par ses propres sanglots aux sanglots de son auditoire. « Rien ne marque mieux l'estime qu'on faisoit de » ses écrits, que l'usage où l'on étoit dans quelques » Eglises, dès l'an 372, de les lire dans les assem- » blées après l'Ecriture-Sainte (1). »

Les ouvrages que nous avons de lui étonnent par leur nombre autant que par le talent qui s'y manifeste. Saint Chrysostôme en réunit les divers caractères dans cette analyse : « Ce grand homme, dit-il, » excelle à échauffer les âmes tièdes et languis- » santes, à relever le courage des affligés, à donner » à la jeunesse des règles de conduite, à diriger les » solitaires dans les voies de la perfection, les pé- » cheurs dans celles de la pénitence, à confondre » l'hérésie sous les traits dont il la perce (2). »

Il nous a laissé lui-même des Mémoires sur sa vie, sous le nom de *sa Confession*, *Reprehensio sui ipsius*, dont nous allons donner quelques traits (*).

(1) D. Ceillier, *Hist.*, tom. VIII, pag. 114.

(2) S. Joann. Chrysost. *De pseudo-proph.*, tom. VI, *opuscul.*, p. 480, edit. Morel. On n'est pourtant point d'accord que ce discours soit du saint patriarche de Constantinople.

(*) Tom. I, *græcè*, pag. 119 et suiv.

S'il est vrai, mes Frères, que mes services vous soient souvent utiles, comme vous le croyez, il est juste aussi que je songe à servir mes intérêts personnels ; car il seroit déraisonnable de se laisser soi-même manquer du nécessaire, quand on distribue aux autres la nourriture dont ils ont besoin. Ce qui auroit lieu, si je ne faisois un sérieux examen de ma conscience.

Du temps où j'étois engagé dans les embarras du siècle, l'ennemi du salut profita de ma jeunesse pour me faire tomber dans ses piéges. Il pensa me persuader, que ce qui nous arrive dans la vie n'est que le jeu du hasard (1). Je ressemblois au vaisseau qui vogue sans gouvernail, exposé, soit à reculer, soit à n'avancer pas, soit même à aller se briser contre les écueils, à moins d'un secours surnaturel qui le sauve du péril dont il est menacé. C'est là mon histoire. La bonté du Seigneur veilloit sur moi.

(1) Le même saint revient souvent sur le souvenir de cette faute, pour s'en accuser comme de la plus grave qu'il eût commise. Il l'exagère singulièrement, quoiqu'elle fût arrivée avant son baptême, et que le doute n'eût été qu'une pensée vague et nullement réfléchie. (Butler, *Vie du Saint*, trad. de Godescart, tom. VI, pag. 103.) Les protestants ont étrangement abusé de ce mot de confession, pour calomnier la mémoire du saint anachorète. Tillemont et Noël Alexandre ont réduit à leur juste valeur ces accusations, que sa délicatesse de conscience lui avoit extrêmement grossies, et que, d'ailleurs, il a expiés par les mortifications et la pénitence de toute sa vie.

Un jour que je voyageois dans la campagne de la Mésopotamie, je rencontrai un berger, avec qui je liai conversation. Celui-ci, m'ayant demandé où j'allois; sur ma réponse : Jeune homme, me dit-il, si tu veux me croire, tu n'iras pas plus loin, parce qu'il commence à se faire tard; viens te reposer chez moi. Son offre me toucha; je l'acceptai. Sur le milieu de la nuit, des loups survinrent, ils attaquèrent le troupeau, et le dissipèrent. Le berger, qui s'étoit enivré, dormoit profondément. Les personnes à qui le troupeau appartenoit, ne se contentèrent pas de faire conduire le berger en prison. Parce qu'elles m'avoient trouvé avec lui, elles m'appelèrent devant le juge, sous le prétexte que j'étois complice du vol. J'eus beau me défendre, en racontant comme les choses s'étoient passées; je n'en fus pas moins conduit en prison. Bientôt après y arriva avec nous un homme accusé d'adultère; puis un autre prévenu de meurtre. Pas un d'eux n'étoit plus coupable que moi. Sept jours s'étoient écoulés; durant que j'étois endormi, un Ange m'apparut en songe : « Ouvre, me dit-il, ton cœur aux sentiments » de la piété, et tu apprendras à connoître les secrets » de la divine providence. Rends-toi compte de tes » pensées, de tes actions. Ta propre conscience te ré- » pondra si l'on est puni sans l'avoir mérité. C'est ce » qui paroîtra de même par ces prisonniers qui sont » ici détenus avec toi, et qui paroissent souffrir injus-

» tement. » A mon réveil, je me sentis fortement ému de cette vision ; et, suivant le conseil qui m'avoit été donné, revenant sur mes égarements passés, je me rappelai que, dans cette campagne même où l'on m'avoit arrêté, j'avois, pendant la nuit, chassé la vache d'un pauvre homme sur des montagnes, où elle avoit été dévorée par les bêtes (1). Je racontai mon songe à mes compagnons d'infortune, et les exhortai à en faire autant. Le lendemain le juge fit comparoître tous les prisonniers. Ils furent trouvés innocents de ce dont on les accusoit; mais ayant été convaincus de divers autres crimes, soit d'après leurs propres aveux, soit d'après des dépositions constantes, ils subirent chacun la peine qu'ils méritoient (2). Je fus mis en liberté, sur la connoissance qu'on eut du véritable voleur du troupeau.

La nuit d'après, j'eus une autre vision, où j'entendis ces paroles prononcées avec autorité : « Re-
» tourne au lieu d'où tu viens, fais pénitence, et
» demeure bien convaincu qu'il y a un Dieu à qui
» rien n'est caché. »

Agité, baigné de larmes, je partis sans savoir

(1) Long-temps encore après, saint Éphrem se reproche ce fait avec amertume. Dans le récit de sa conversion, qui se lit au tom. III, pag. 23, il ajoute cette circonstance, en effet aggravante : que sur la représentation qu'on lui fit de son étourderie, il s'étoit permis de charger d'injures le pauvre homme qui avoit perdu sa vache.

(2) L'auteur donne l'histoire la plus circonstanciée de chacun d'eux. On peut sans peine sacrifier ces détails.

encore si j'avois satisfait à la justice divine. C'est pourquoi je me recommande aux prières de tous; car j'ai dans l'âme des plaies bien vives et difficiles à guérir. Ce qui m'afflige, ce n'est point l'orgueil d'avoir été favorisé par des visions, c'est le souvenir des pensées impies dont mon cœur se remplissoit alors. Pharaon vit comme moi un Ange qui lui prédisoit l'avenir; son inflexible cœur ne changea point. Je sais, oui je sais avec assurance que mes yeux ne m'ont point trompé, que nulle illusion n'a agi sur mes sens; mais l'outrage que j'ai fait à Dieu est un poids qui m'accable. Oser dire que toutes les choses d'ici-bas arrivent au hasard, c'est anéantir la divinité même. Je m'en suis rendu coupable, je ne le désavoue pas. J'ai rétracté ce doute criminel; ai-je fléchi la colère du Seigneur? Voilà ce que j'ignore. J'ai annoncé aux autres sa parole : a-t-il béni mon ministère? Je ne saurois en répondre. J'ai écrit sur la Providence : Dieu m'a-t-il approuvé? Je n'en sais pas davantage. J'ai jeté les yeux sur le monde; et j'ai reconnu qu'il y avoit une Providence. J'ai vu que le vaisseau, auquel manque son pilote, est exposé à périr; et j'ai conclu que les travaux de la main des hommes étoient ruineux et vains, à moins que la main de Dieu ne les soutienne. J'ai vu des cités et des états bien gouvernés : j'en ai tiré cette conséquence. Il y a donc un Dieu dont la sagesse et les lois invariables maintiennent l'ordre général. C'est

le pasteur qui fait la force du troupeau; c'est Dieu qui donne à ce qui est sur la terre, son principe de vie et de fécondité. Rien ici-bas qui n'ait eu un commencement; ce commencement, à quoi remonte-il? A Dieu. La terre a besoin, pour nous donner ses fruits, des eaux du ciel qui l'arrosent; autrement elle ne produiroit rien d'elle-même. La lumière qui nous éclaire durant le jour, provient des rayons du soleil qui la lui fournit. Ainsi les hommes peuvent exécuter de bonnes œuvres; mais c'est Dieu qui les commence et les accomplit.

Le reste du discours contient les sentiments de la plus fervente componction.

Dans un autre de ses ouvrages, il nous apprend qu'il entreprit, vers l'an 372, un long voyage pour faire visite à saint Basile. Arrivé à Césarée, il se rendit à l'église, au moment où le saint archevêque prêchoit à son peuple. Après le sermon, Basile l'envoie chercher, et lui demande, par le moyen d'un interprète, s'il n'étoit point Éphrem, ce serviteur de Jésus-Christ. « Je suis, répondit-il, cet Éphrem qui est » bien éloigné du chemin du Ciel. » Puis, fondant en larmes, et prenant un ton de voix plus élevé, il dit: « O mon père, ayez pitié d'un misérable pécheur, et » daignez le conduire dans la véritable voie ». Saint Basile lui demanda en l'embrassant pourquoi il l'avoit loué à haute voix? « C'est, dit Éphrem, que je » voyois sur votre épaule droite une colombe d'une

» blancheur éblouissante, qui sembloit vous suggérer ce que vous disiez au peuple. »

Quelques modernes ont avancé que saint Basile, avant de le laisser partir, l'éleva au sacerdoce. Il est certain que saint Éphrem ne voulut jamais permettre qu'on lui conférât cette dignité. Saint Jérôme et Gennade ne l'appellent point autrement que le diacre d'Edesse.

De retour à Edesse, il se renferma dans une petite cellule, où il se prépara avec une nouvelle ferveur au passage de l'éternité, et où il composa la dernière partie de ses ouvrages. Non content de travailler pour l'utilité d'un peuple ou d'un siècle, il étendit son zèle à tous les hommes, à tous les temps. Il sortit de sa retraite à l'occasion des ravages que causoit une grande famine, pour voler au secours du prochain, et surtout pour assister les pauvres. Il engagea les riches à ouvrir leurs bourses; il fit mettre des lits dans les places publiques, visitoit chaque jour les malades et les servoit de ses propres mains. Après la cessation du fléau, il retourna dans sa solitude où il fut bientôt pris de la fièvre.

Sentant sa fin approcher, il rassembla ses disciples, et plusieurs des habitants d'Édesse, pour leur faire connoître ses dernières dispositions. Il leur recommanda de ne point chanter d'hymnes funéraires à son enterrement, et de ne point permettre qu'il fût fait de lui aucun éloge funèbre. « N'enveloppez,

» ajouta-t-il, mon corps dans rien de précieux, et
» n'élevez aucun monument à ma mémoire. »

La même humilité se manifeste dans son testament (1). « Moi, Ephrem, je vais mourir. Sachez tous que j'écris ce testament, pour que vous vous souveniez tous de moi dans vos prières, après ma mort... Je sens mes forces s'abattre, le tissu de mes jours est prêt à se rompre ; je vois approcher ceux qui doivent porter ma dépouille mortelle à sa dernière demeure. Mercenaire appelé au service du père de famille, j'ai rempli ma tâche ; pélerin étranger sur la terre, me voici arrivé au terme de ma course. Les licteurs de la mort s'avancent, impitoyables, pour traîner au supplice ce malfaiteur qui n'a plus rang dans la société. Larmes stériles! cris qui ne seroient pas entendus! Hélas! il ne me reste que l'attente du formidable jugement. »

Il proteste qu'il a toujours vécu dans la vraie foi.

Saint Ephrem ne survécut pas long-temps à cet écrit. Après avoir donné sa bénédiction à ses disciples, il les assura que Dieu leur feroit miséricorde, prononça quelques prédictions qui furent fidèlement accomplies, renouvela les anathèmes qu'il avoit portés contre les Apollinaristes, et rendit son âme à Dieu, mourant dans la paix du Seigneur. On ne convient point de l'année de sa mort.

(1) Il se trouve à la page 230 du tom. II en grec, et à la page 395 en syriaque.

Saint Ephrem avoit composé des commentaires sur tout l'Ancien et le Nouveau Testament. Une grande partie de ce travail ne nous est point parvenue. Il explique l'Écriture, tantôt à la lettre, tantôt dans le sens spirituel, et quelquefois dans le sens mystique. On voit qu'il avoit soigneusement consulté les versions publiées avant lui; il ajoute aux interprétations anciennes une foule d'aperçus ou de développements que l'on ne rencontre point ailleurs. Son commentaire n'a point la sécheresse de ces sortes d'ouvrages. Lumineux et savant, il est de plus animé, sententieux, profond, noble et pittoresque dans son élocution.

Outre ce commentaire, Saint Éphrem a traité dans une longue suite de discours, de la vie des patriarches, de plusieurs filles et femmes célèbres de l'ancien et du nouveau Testament.

Nous avons encore de lui un très-grand nombre de discours et d'exhortations, de traités ascétiques, d'homélies et de prières, de questions et de réponses sur tous les objets de la foi et de la morale Il est rare qu'il ne ramène pas ses auditeurs à la pensée de la mort et du jugement. Il fournit également des modèles à la poésie et à l'éloquence (1).

Gérard Vossius avoit publié une édition de ses œu-

(1) *Trecentas myriades ab homine rerum divinarum peritissimo compositas affirmant.* (Theophan., *Chronogr.* Assemani, *Prolegom.*, tom. IV, pag. XLIV. Sozom., lib. III, cap. XVI.)

vres en trois volumes in-fol. (1). Elle étoit loin d'être complète. Un siècle après, le savant cardinal Quirini en entreprit une nouvelle, qu'il forma en six vol. in-fol., de la plus magnifique exécution. Il fut aidé par un jésuite, missionnaire dans le Levant, le père Benoît, très versé dans les langues orientales, et par le célèbre bibliothécaire du Vatican, Assemani (2).

C'est cette dernière que nous avons suivie (*).

Pourtant l'ordre de cette édition ne nous a point paru méthodique. La seule distribution qui s'y fasse remarquer, est celle des ouvrages publiés dans la langue syriaque, et celle de ceux que nous n'avons qu'en grec et en latin. Dans une lettre manuscrite de Rondet, annexée à l'exemplaire de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, ce savant semble insinuer qu'il n'en étoit pas absolument satisfait. D. Ceillier ne l'avoit point connue; aussi n'a-t-il pu en profiter; et l'article de saint Éphrem y est très défectueux. Le but de notre ouvrage étant de pré-

(1) Romæ 1589, 1593, 1597, dédiée au pape Clément VIII. Réimprimée à Cologne, puis à Anvers. (Voy. D. Ceillier, tom. VIII, pag. 17.)

(2) Elle fut publiée à Rome (*ex typis Vaticanis*) en 1732, et fut dédiée au pape Clément XII. Quatre ans après, parut le premier volume des œuvres en syriaque, Rom. Vatic. 1737, dédié au même souverain pontife; en 1746, et successivement, les autres volumes en grec et en latin, dédiés au pape Benoît XIV. (*Vid. præfat.*, Tom. II. pag. XXVI.)

(*) *Sancti Patris nostri Ephraem Syri opera omnia quæ extant græcè, syriacè et latinè, Romæ ex typogr. Vatic.*, 1737, VI vol. in-fol.

senter à la curiosité de nos lecteurs tout ce qui intéresse l'éloquence sacrée; dans le vaste recueil du saint diacre d'Edesse, nous n'avons pas dû nous conformer à un ordre rigoureux, ni dans les volumes, ni dans les matières : autrement nous n'aurions pu échapper à de fastidieuses répétitions. J'observerai, de plus, que saint Éphrem est un des Pères qu'il a fallu le plus abréger.

Le premier volume contient le Commentaire sur le Pentateuque, les livres de Josué, des Juges, de Samuel, et les deux premiers livres des Rois (1).

(Extraits.)

Tom. I syr., Pag. 33. 34. Gen. III. 8.

1. Sur ces paroles de la Genèse : *Et audierunt vocem Domini de ambulantis in paradiso sub declinationem diei, et absconderunt se a facie Domini in medio arborum paradisi.* Avant de leur parler et d'adresser aux coupables aucun reproche, Dieu essaie de faire entrer le remords dans leur cœur. Il se promène sur leurs pas dans le jardin. Le mouvement de sa marche se faisant entendre à leurs oreilles, les avertira de sa présence, les fera rentrer en eux-mêmes, et les disposera à demander grâce. Non,

(1) Saint Éphrem avoit fait, au rapport de saint Grégoire de Nysse, un travail complet sur tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament; et partout il s'y montroit le digne interprète de l'Esprit Saint qui les inspira. (Assemani, *De vita S. Ephr.* tom. II, pag. 1033.) Nous ne l'avons plus qu'en partie.

la patience du Seigneur, le bruit qu'ils entendent, rien ne les touche, rien ne les arrête : quand à la fin le Seigneur, déployant sa voix, prend la parole pour porter l'acte d'accusation : *Adam, où êtes-vous?* C'eût été à lui à prévenir par un humble aveu, à désarmer par de timides supplications la sévérité de son juge : que répond-il? *J'ai entendu votre voix dans le jardin, et j'ai eu peur, parce que j'étois nu; voilà pourquoi je me suis caché.* Peut-être que par ce bruit éclatant, pareil à une *voix* formidable, qui annonçoit la marche du Seigneur avant qu'il ne se montrât aux coupables, et qu'il ne prononçât l'arrêt fatal de condamnation qui alloit peser sur la tête d'Adam et de sa postérité, peut-être, dis-je, que Dieu vouloit figurer la future arrivée du précurseur de son divin fils, ce Jean-Baptiste prêchant à la nation infidèle le jour terrible où le juge des vivants et des morts viendra, son van à la main, nettoyer son aire, ramasser le blé dans son grenier, et brûler la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais.

Ibid. 9. *Ibid.* 10. Luc. III. 17.

J'ai entendu votre voix, et je me suis caché. Que dites-vous, Adam? Vous avez entendu la voix du Seigneur : étoit-ce donc pour la première fois? Vous l'avez entendue s'exprimer par le mouvement de ses pieds; deviez-vous attendre jusque-là pour aller au-devant, pour confesser votre crime, accuser la séduction du serpent, la foiblesse d'Ève et la

vôtre? Si votre main pécha en touchant à l'arbre défendu, votre bouche eût expié son crime en l'avouant. Mais une fausse honte le retient; comme si rien pouvoit être caché à l'œil du Dieu qui sait tout!

Pag. 130. De tout temps les hommes ont voulu toucher au fruit de l'arbre défendu; et comme Adam, ils n'ont recueilli que des fruits de mort. Je parle de ceux qui veulent examiner avec une téméraire curiosité l'essence divine, ou qui se révoltent contre les ordonnances du Seigneur.

Hebr. VII. 3. Il est dit de Melchisédech, qu'il n'eut ni père ni mère, que l'on ignore le moment de sa naissance et
Pag. 160. celui de sa mort. Élevez plus haut vos pensées, reconnoissez Jésus-Christ dans la chair, né sans père, Dieu éternel, sans commencement et sans fin. Placé par une providence particulière au milieu d'un peuple idolâtre, Melchisédech conserve la foi des anciennes traditions, non pas seulement, comme
Ibid. I. et suiv. dit l'Apôtre, pour nous retracer dans son nom et dans les événements de sa vie, l'image de Jésus-Christ, mais pour témoigner à Abraham que la même providence, pour récompenser sa foi au milieu d'un peuple infidèle, lui avoit ménagé dans Melchisédech un consolateur; et qu'elle lui vouloit faire connoître qu'au milieu des peuples les plus abandonnés à leur aveuglement, il y avoit encore de fidèles serviteurs de Dieu. C'est là une des rai-

sons pourquoi Abraham est poussé à s'aller établir dans une contrée où il devoit être reçu par Melchisédech. Aussi, après avoir béni Abraham au nom Gen. xiv. 14. du *Dieu Très-Haut*, ajoute-t-il, *qui a fait le ciel et la terre;* afin de bien convaincre le saint patriarche qu'il adoroit le même Dieu que lui, qu'il étoit donc de la même religion que lui. Abraham, connoissant qu'il étoit non-seulement le roi de la contrée, mais prêtre du Dieu Très-Haut, prosterné profondément à ses pieds, en reçoit la bénédiction, et s'empresse de lui donner la dîme du butin qu'il avoit fait sur l'ennemi. Mais ici, une circonstance non moins frappante que nous apprend l'historien sacré, c'est que Melchisédech, s'éloignant de l'usage général des sacrifices de ces temps-là, offre au Seigneur du pain et du vin; et par ce sacrifice extraordinaire, il figure de la manière la plus sensible l'hostie spirituelle et non sanglante du corps et du sang de Jésus-Christ. Mais en quoi il désigne le plus particulièrement Jésus-Christ, c'est qu'on ne voit point que personne lui ait conféré ni la royauté ni le sacerdoce, et qu'il ne les transmet à personne. En quoi il devient la parfaite image de Jésus-Christ, nommé par Dieu son père *le prêtre éternel*, offrant Hebr. vi. 20. continuellement à Dieu son père, pour sacrifice, les prières de tous ceux qui ont cru en lui et par lui, et qui le servent avec une piété vraie et sincère.

II. *Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge.* (Exod. xv. 1 et suiv.) (1)

Pag. 216 — 217. *Chantez au Seigneur, riche en magnificence.* Oui certes; car c'est lui qui, déployant ses justes vengeances, a précipité dans la mer Pharaon et toute
Vers. 2. sa cavalerie. *Au Seigneur, la force et la louange.* La force, parce qu'il a enseveli dans les flots l'armée de l'Égypte; la louange, parce qu'il sauve et qu'il affranchit Israël. Vive le Seigneur! C'est lui qui est le dominateur souverain; c'est lui qui a voulu être notre Sauveur, lui, et non ces vaines idoles que la
Ibid. main des hommes a faites. Voilà pourquoi *il est mon Dieu, et je le glorifierai. C'est le Dieu de mes pères, et je célébrerai sa gloire : il est celui-là le Dieu tout-*
Vers. 5. *puissant, le guerrier* par excellence, qui seul a combattu contre l'Égypte, sans que nous nous soyons mêlés du combat; seul a vaincu Pharaon, l'a submergé lui et sa redoutable armée, a enseveli dans un même naufrage, et le monarque et les chefs de ses légions et tous ses soldats d'élite. A sa voix, ils sont tous descendus dans l'abîme des eaux : les voilà dans les gouffres profonds de la mer, gisants, immobiles comme la pierre enchaînée au fond des

(1) Ni Rollin, ni Hersan, ne connoissoient ce commentaire de saint Éphrem. Voyez l'explication donnée selon les règles de la rhétorique, au 1er volume du *Traité des Etudes*, in-4°, pag. 664 et suiv.

eaux par son propre poids. *Votre droite, ô Seigneur!* Vers. 6.
s'est signalée dans la force. Vous aviez ordonné la
ruine des Égyptiens ; elle s'est exécutée. Vous avez
envoyé votre colère : elle les a dévorés comme une
paille légère dans les plaines de l'Égypte, et dans
les entrailles de la mer. *Par le souffle de votre fu-* Vers. 8.
reur, les eaux se sont ramassées ; soit que des vents
opposés l'un à l'autre, divisant le sein de la mer,
l'aient partagée en une double montagne, soit que la
mer docile à votre voix, se soit fendue d'elle-même,
arrêtant ses vagues et les tenant emprisonnées et
suspendues tout le temps qu'il a fallu aux six cents
mille enfants d'Israël pour arriver à l'autre bord.
Les abîmes des eaux se sont pressés pour retomber
sur les Égyptiens. Et pourquoi cet effroyable châti-
ment? *L'ennemi disoit : Je les poursuivrai, et je les* Vers. 9.
atteindrai, et je partagerai les dépouilles, je me ras-
sasierai de leur sang. Mais *vous avez répandu votre* Vers. 10.
souffle, et *la mer les a enveloppés ;* et tout leur or-
gueil a péri avec eux. *Qui est semblable à vous parmi* Vers. 11.
tous ces dieux si renommés? Qui est comparable à
vous, qui êtes éclatant de sainteté : à vous, le Dieu
terrible et digne de toute louange ; *terrible* aux Égyp-
tiens, fait pour être à jamais loué par votre peuple ;
vous qui faites éclater les merveilles de votre puis-
sance sur la mer et dans l'Égypte? *Vous avez été le* Vers. 13.
guide d'Israël, le faisant précéder par la nuée et par
la colonne envoyées *dans votre miséricorde* après que

Vers. 14. vous l'eûtes arraché au joug de l'oppression. *Les peuples*, c'est-à-dire les Amorrhéens, *ont entendu* raconter le prodige de l'eau du fleuve changée en sang; et ils ont pâli d'épouvante. *Les habitants de la Palestine ont été saisis d'effroi* en apprenant que les premiers-nés de l'Egypte n'étoient plus. Les
Vers. 15. princes d'Édom et les forts de Moab ont été glacés de terreur au récit de la mer ouvrant un passage à Israël. Tous ceux qui habitoient la terre de Canaan,
Vers. 16. ont fui çà et là. *Que l'épouvante et l'effroi tombe sur eux* de plus en plus, Seigneur! Qu'ils tremblent pour eux-mêmes, qu'ils n'espèrent pas échapper à la vengeance! Il n'y a plus de Pharaon; son armée est au fond des eaux. Après que votre peuple a traversé les ondes des mers; qui arrêteroit son passage à travers les terres? Qui désormais osera s'élever contre votre peuple, *racheté par vous*, *planté*
Vers. 17. par vos mains *sur la montagne de votre héritage*, dans la terre de Canaan? *C'est vous-même, Seigneur, qui avez préparé pour vous et pour lui le lieu qui vous est destiné* dans Jérusalem, *où votre*
Vers. 18. *sanctuaire sera établi* à jamais. *Le Seigneur règnera sur nous dans tous les siècles.*

Après cette éloquente ébauche, nous sera-t-il permis de produire ici une autre exposition du même cantique, prononcée, il y a douze ans, dans une de nos séances publiques du cours d'éloquence sacrée. La bienveillance

avec laquelle elle fut alors entendue, alla jusqu'à en demander l'impression. Nous la donnons aujourd'hui, mais ce n'est pas sans conseil; et certes nous n'avons pas pris celui de l'amour-propre : car nous savons trop combien il seroit facile à d'autres de faire mieux.

Nous conservons les formes du discours quand il se trouve en présence d'une grande assemblée.

Exposition oratoire du cantique de Moïse, après le passage de la mer Rouge.

Le cantique chanté par le peuple hébreu, au sortir de la mer Rouge, intéresse à la fois l'histoire, la poésie et l'éloquence.

L'histoire. Il lui fournit le témoignage le plus illustre, comme le plus incontestable, d'un événement impossible à expliquer par des causes purement humaines.

Le miracle du passage de la mer Rouge est au peuple d'Israël ce que la résurrection de Jésus-Christ est aux chrétiens. La pâque juive fut le présage et la figure de la nôtre. A ce seul fait, tient la chaîne tout entière des vérités qu'embrasse notre croyance. Plus l'événement fut extraordinaire, et surnaturel; et plus il faut qu'il soit vrai, pour être devenu le fondement, non-seulement de la législation, mais de toute l'histoire d'un grand peuple. Il seroit impossible de le nier, sans se jeter dans le plus absurde pyrrhonisme : autant vaudroit-il nier

qu'il y ait eu jamais un peuple Juif. Non-seulement ce peuple tout entier fut témoin du miracle, mais toute la suite de ses annales, mais toutes les époques de son histoire, mais toutes les cérémonies de son culte, tous les détails de sa constitution, tant politique que religieuse, présentent autant de témoignages, qui venant se rattacher à ce fait, comme au premier anneau qui soutient toute la chaîne, en rappellent et en consacrent solennellement la vérité. Pas un siècle, pas une génération qui ne l'atteste. Pas un des monuments postérieurs qui n'en retraçât le souvenir à tous les yeux, et ne le rendît en quelque sorte contemporain de tous les âges. C'est au nom du Dieu, qui avoit aplani les eaux de la mer Rouge sous les pieds des Israélites, que Josué, que Gédéon, successeurs de Moïse au commandement, poursuivent ses conquêtes, et entrent en possession de la terre promise. *Sicut Dominus fecerat priùs in mari Rubro, quod siccavit, donec transiremus*. (Jos. IV. 24.) Ainsi chantoient, en traversant à pied sec les eaux du Jourdain, ces mêmes hommes qui naguères avoient franchi, par une même voie, les abîmes de
I. Reg. x. 18. la mer Rouge. C'est au nom du même Dieu libérateur d'Israël, que Samuel rassembla les tribus à Maspha, pour proclamer le premier de ses rois. David vient à la suite, et, prenant à témoin les cieux et la terre, le Dieu qui opéra le prodige, et la mer elle-même, dont le Seigneur enchaîna les ondes, et

ces milliers de familles rassemblées sous ses yeux, et les enfants qui lui durent la délivrance de leurs pères, vous l'entendez qui s'écrie : « Alors qu'Israël » sortoit de l'Égypte, que la maison de Jacob échap- » poit au joug d'un barbare oppresseur : à l'aspect » de l'Eternel, la mer a pris la fuite pour livrer à » son peuple un libre passage. Dis-nous, ô mer! » quelle puissance t'obligeoit à fuir devant les pas » du Dieu d'Israël ? » et le reste que tout le monde sait. Dans un autre de ses hymnes, sa lyre féconde répète les mêmes accents : « Le Seigneur a opéré des » prodiges en présence de nos pères, dans les » plaines d'Egypte, dans les plaines de Tanis. Il a » ouvert les abîmes de la mer, pour leur frayer une » route, et fait de ses eaux suspendues une masse » solide (1). » L'héroïne de Béthulie ne voit dans sa victoire sur Holopherne que le renouvellement de celle que Jéhovah remporta sur Pharaon, par les mains de Moïse; et avec plus de précision encore que David, et non moins de magnificence : « Les » eaux de la mer, s'écrie-t-elle, se sont élevées ; » elles se sont durcies comme deux murs de glace, » des deux côtés d'Israël. » Les prophètes, dans la longue succession des siècles, ne cessoient pas de ramener sous les yeux de la nation entière ce tableau

Ps. CXIII. 1 et suiv

Ps. LXXVII. 12. 13. CV. 7. 9. 22.

Jud. IX. 6.

(1) *Coram patribus eorum fecit mirabilia in terrâ Ægypti, in campo Taneos. — Interrupit mare et perduxit eos : et statuit aquas quasi in utre.*

que la reconnoissance et l'admiration animent des
Isa. XLIII. 16. plus vives images. « Où est, demandoit Isaïe, celui
17. » qui a tiré de la mer le pasteur de son troupeau,
» qui a divisé les eaux devant eux, et les a conduits
» dans le fond des abîmes, comme un cheval qu'on
» mène dans la campagne (1)? » L'auteur du livre de
la Sagesse porte plus loin l'exactitude de la narration :
Sap. x. 18. » Le Seigneur a conduit son peuple par une route
» admirable; il les a menés au travers de la mer
» Rouge; il leur a ouvert un passage libre au tra-
» vers des eaux profondes, et par un champ couvert
» d'herbes, au milieu des abîmes. » Circonstance
qui se rapporte parfaitement avec la description que
le géographe Strabon et Pline le naturaliste nous
ont laissée du lit de la mer Rouge.

Partout le souvenir de l'événement ramène à la mémoire le premier des cantiques qui l'avoit célébré. Aussi, à chaque page de l'histoire sainte, voyez-vous le nom de Moïse se placer immédiatement après le nom du Dieu tout-puissant qui l'avoit choisi pour être l'instrument de la plus éclatante de ses merveilles.

On n'invente point de semblables prodiges, pas plus qu'on ne commande de si antiques et de si constants souvenirs. N'y eût-il, en faveur du passage de la mer Rouge, d'autre preuve que le cantique

(1) A quoi Jérémie fait allusion, cap. XLIX. 18. *Vid. Dav. Michaëlis in Lowth prælect.* IX, pag. 162, 163, edit. Gotting. in-8°. 1758.

qui l'atteste, c'en seroit assez pour réduire au silence les objections par lesquelles on s'est efforcé de le combattre. Monument plus ferme, plus durable que le marbre des obélisques et des pyramides, il a triomphé des temps qui ne sont plus, il triomphera des temps qui ne sont pas encore : et tel que cette colonne fameuse dans l'histoire et dans les récits des voyageurs, laquelle, élevée par les mains de César près du rivage de la mer, en voit les flots se briser à ses pieds, le monument érigé par Moïse, en l'honneur du Dieu des armées, semble sortir du sein des eaux et s'élever par-dessus les siècles et les contradictions, pour attester à jamais et le crime de Pharaon, et la victoire du seul conquérant à qui il soit vrai de dire : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

S'il intéresse l'histoire, parce qu'il est le titre le plus authentique de l'événement qu'il raconte, le cantique de Moïse n'intéresse pas moins la poésie, parce qu'il présente le modèle le plus parfait de ce sublime, que les maîtres de l'art regardent comme le dernier effort du génie humain. En effet, tous les caractères qui constituent la véritable poésie s'y trouvent rassemblés; merveilleux dans le sujet, élévation dans les pensées, chaleur de sentiment, élans pathétiques et passionnés, images vives et pittoresques, noblesse et concision énergique dans les similitudes, accord soutenu entre ce qu'il y a de plus

hardi et de plus pompeux ; avec ce qu'il y a de plus simple et de plus familier dans l'expression. Le savant professeur d'Oxford, Robert Lowth, démontre à chaque page de son beau Traité, *De sacrâ Hæbreorum poesi*, que c'est surtout dans nos livres saints qu'il faut chercher l'enthousiasme, le génie d'inspiration, et la magnificence de langage, à quoi seul on peut reconnoître le poète :

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

Si, au lieu de se borner à des aperçus généraux, et à des exemples de détail, auxquels le plan de son ouvrage l'asservissoit, cet estimable littérateur nous avoit laissé un commentaire particulier du cantique de Moïse ; son travail, sans doute instructif et lumineux, en auroit développé la poétique avec une supériorité que nous n'osons pas espérer pour le nôtre ; et que seroit-ce encore, Messieurs, si c'étoit Bossuet qui eût bien voulu se charger de cette étude ?

Mais, par là même qu'il offre à notre admiration le modèle de la plus haute poésie, le cantique de Moïse intéresse surtout l'art qui fait l'objet spécial de notre enseignement. Tout ce qui vivifie et soutient l'éloquence, se trouve ramassé dans nos livres saints. « Ce n'est, a dit, après cent autres, un écri-

» vain de nos jours, ce n'est qu'en les lisant et les » relisant sans cesse, qu'on apprend à parler cette » belle langue de la piété, du zèle et de l'onction, » qui répand tour à tour sur le style des images » touchantes, majestueuses ou terribles, sans les» quelles on ne s'emparera jamais ni de l'imagina» tion, ni du cœur de l'homme (1). » Bossuet n'est grand orateur, que parce qu'il sait éminemment s'en approprier les richesses, et sans cesse en parler le langage. Aussi n'est-ce pas seulement aux poètes, mais aux jeunes orateurs, que Rollin, entre autres, recommande la méditation de nos livres saints; et dans la foule de beautés admirables qui y sont contenues, vous ne serez pas étonnés, Messieurs, que son excellent goût lui ait fait choisir, avec quelque sentiment de prédilection, le cantique *Cantemus Domino*.

Bien qu'au jugement de M. le cardinal Maury, « tous les secrets de la rhétorique semblent nous » avoir été parfaitement révélés dans l'explication » que Rollin en a publiée, dans son *Traité des étu- » des*, d'après M. Hersan (2) » ; nous avons cru que l'on nous pardonneroit, que peut-être on nous sauroit quelque gré de fortifier, par des observations nouvelles, l'éloquente paraphrase de notre devan-

(1) M. le cardinal Maury, *Essai sur l'éloquence de la chaire*, tom. II, édit. Paris, 1810, pag. 194.

(2) *Ibid.*, pag. 196.

cier, et d'encourager, ne seroit-ce que par l'exemple de nos efforts, l'émulation de ceux qui viendront après nous. L'Écriture est une mine qui, loin de s'épuiser, se féconde même, sous les mains qui l'exploitent.

Voici, Messieurs, la marche que nous allons suivre.

Nous préluderons par la lecture simple du texte dans la version de la Vulgate, afin d'en mettre l'ensemble sous vos yeux; nous détaillerons successivement chacun des versets, en l'accompagnant de la traduction de M. Lefranc de Pompignan, et de notre commentaire.

Exod. xx. *Cantemus Domino; gloriosè enim*, etc.

Reprenons en détail.

Vers. 1. *Cantemus Domino; gloriosè enim magnificatus est: equum et ascensorem dejecit in mare.*

Le moment où le danger se fait sentir avec le plus d'énergie, n'est pas celui où il se manifeste, mais celui où il cesse d'être à craindre. C'est alors que la réflexion l'apprécie. Le sentiment, absorbé par l'effroi, se relève pour donner à la reconnoissance une vive explosion. Elle éclate par des chants d'allégresse. *Cantemus.* La poésie fut de tout temps le langage des grandes passions. Ses premiers transports se dirigent naturellement vers le Ciel. C'est

de là qu'est venu le bienfait; et Israël a proclamé son Sauveur : C'est le Seigneur, le maître de tout, l'arbitre de la vie et de la mort. *Cantemus Domino.* Dominateur des mers, il a parlé; et l'onde a obéi, comme l'esclave à son maître.

Quels souvenirs! quels aspects! quels contrastes! Hier, fugitifs, poursuivis, prêts à chaque instant à redevenir la proie d'un barbare oppresseur! Le bruit affreux que faisoit dans sa marche cette multitude innombrable, ces clameurs confuses, ces défis insolents, ces cris de rage et d'extermination! Par-derrière, ce rivage qui les séparoit de leurs ennemis, le glaive de l'Égyptien qui pend sur leurs têtes; les montagnes d'alentour, ces mêmes montagnes, où venoient de se traîner avec effort leurs vieillards débiles, et leurs femmes tremblantes pour leurs fils à la mamelle, de toutes parts occupées par les bataillons de Memphis, couvertes de ses chariots et de sa cavalerie; au-devant, une mer menaçante, dont l'immense étendue s'accroît encore sous les yeux qui la contemplent, et dont les mugissements semblent leur présager déjà le naufrage inévitable qui les attend; quand tout à coup le Ciel s'est déclaré. A l'ordre de Moïse, la mer s'anime, elle recule, ses rives s'étendent et se prolongent, ses vagues se divisent, elles se replient sur elles-mêmes, s'élèvent, montent, et s'arrêtent immobiles, partagées en un double amphithéâtre, au

travers duquel le lit de la mer, laissé à sec, ouvre un chemin ferme et spacieux. Israël y est entré. Son ennemi s'y jette après lui ; il va l'atteindre encore, et saisir ses victimes. Une colonne miraculeuse, qui semble tombée du ciel, vient se placer entre les deux peuples, couvrant les premiers d'une lumière vive qui dirige leurs pas ; répandant sur l'Égyptien une nuit sombre qui l'enveloppe. Enfin les Hébreux sont arrivés à l'autre bord, franchissant un espace de plusieurs lieues ; c'est là le moment préparé pour la vengeance. Moïse étend une seconde fois les mains : et à l'instant les mêmes eaux retombent avec un horrible fracas. Tranquille sur ses bords, Israël les a vues se précipiter avec fureur sur tout ce peuple enfermé si loin de ses rivages, ne pensant plus qu'à chercher son salut dans la fuite ; mais poursuivi à son tour, mais atteint sans pouvoir échapper, ni aux feux du Ciel qui l'épouvantent, ni aux flots qui l'assiégent; et tout entier enseveli au fond de la mer. Voilà ce qu'a vu Israël. Tels sont et les souvenirs, et les aspects et les contrastes qui viennent à la fois se presser sous ses yeux et dans sa pensée. Ce peuple, jusque-là si méprisé de ses tyrans, ce troupeau de captifs, que l'orgueil de Pharaon enchaînoit à des travaux si durs, et dont la voix ne savoit plus que gémir, il lui est donné enfin de faire retentir les chants de la joie : *Cantemus*. Son triomphe est aussi le triomphe du Dieu qui a brisé ses chaînes : *Cantemus*

Domino. Hier encore, on demandoit ce qu'étoit devenu le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Ces dieux de l'Égypte, qui marchoient comme en conquérants à travers les flots de cette mer, qui s'appeloit leur *mer*, ces simulacres vains, ces dieux sourds et muets qu'adore l'idolâtre, que sont-ils devenus à leur tour? Qu'ils aillent désormais au secours de leurs stupides adorateurs, eux qui n'ont pas su se défendre eux-mêmes! En un seul jour, en un moment, le Dieu d'Israël les a tous vaincus; *Domino*. Et quelle victoire! Jamais son pouvoir souverain ne l'avoit fait reconnoître avec autant de magnificence, que dans ce seul prodige, où il vient d'étaler tous ses trésors de terreur et de miséricorde : *Gloriosè enim magnificatus est*. C'étoit une armée nombreuse à l'égal du sable de la mer, forte de la présence de son roi et de ses pontifes, de son immense appareil de guerre, de sa formidable cavalerie; traînant avec elle les chaînes qu'elle préparoit aux vaincus : elle n'est plus. Dieu l'a noyée tout entière, comme autrefois tout le genre humain. Elle s'imaginoit, dans son fol orgueil, que c'étoit pour elle, pour le peuple favorisé des dieux, que la nature interrompoit ses lois; que les eaux s'arrêtoient, suspendues en une double montagne élevée jusqu'au ciel, attendant en silence le moment où l'Égypte alloit saisir sa proie : elle n'est plus. Et ce superbe Pharaon, et ses pontifes, et ses six cent mille combattants, et sa re-

doutable cavalerie, que ni la vitesse des chevaux, ni l'habileté de leurs écuyers, n'ont pu soustraire au trépas ; c'est au fond des eaux qu'il faut les aller chercher. Tout a péri, sans qu'il en reste un seul pour aller en porter la nouvelle à leurs vieillards, qui gémissoient de ne pouvoir partager et leurs victoires et nos dépouilles. Sur cette vaste étendue des mers, à peine quelques corps qui se débattent dans les convulsions de l'agonie ; à peine quelques cadavres, flottant çà et là, retombant au fond, puis se relevant pour s'enfoncer encore, et disparoître : *Equum et ascensorem dejecit in mare ;* tandis qu'Israël repose en paix sous ses tentes.

Au lieu de *Cantemus*, l'hébreu porte : *Cantabo* (aschira), bien plus énergique, dit M. Hersan, bien plus intéressant, bien plus tendre que le pluriel *Cantabimus*. « Ici, tout est propre à chaque Israélite, tout est personnel. »

En effet, c'est un même élan qui, partant à la fois de tous les cœurs, met sur les lèvres de chacun les mêmes expressions ; et de toute cette multitude ne fait qu'un seul homme.

Moïse a commencé. Le peuple entier, partagé en deux chœurs, répète après lui, strophe par strophe. Mais le premier verset, qui vient d'être chanté, servira à l'autre de refrain. Nous avons dans les psaumes de David, ainsi que dans la poésie profane,

une foule d'exemples de cette méthode, qui la justifie contre le reproche de répétitions, qui lui a été fait par certains critiques modernes (1). Imaginez, Messieurs, l'intérêt vraiment dramatique qui devoit résulter de l'accord des voix et des instruments, soutenus de la plus magnifique poésie, sur le théâtre même de l'événement.

Traduction française.

Je chanterai le Seigneur,
Je chanterai sa puissance;
Par une illustre vengeance
Il signale sa grandeur.
Contre son ordre suprême,
Contre son peuple qu'il aime,
L'Égypte en vain combattoit :
Il en triomphe; il foudroie
Le cavalier qui se noie
Sous le coursier qu'il montoit.

Nous ne relèverons point les différences. Toute traduction, fût-elle supérieure à celle-ci, languira constamment auprès de l'original.

Moïse reprend :

Fortitudo mea et laus mea Dominus; et factus est Vers. 2.

(1) *Hoc multis exemplis clarè confirmatur, usu obtinuisse, ut sacros hymnos sæpè alternis choris invicem cantarent, ita Mosem cum israelitis oden ad mare Rubrum cecinisse accepimus.* (Lowth., *De Sacr. Hebræor. poes. prælectio* XIX, pag. 356.)

mihi in salutem, Iste Deus meus, et glorificabo eum. Deus patris mei, et exaltabo eum.

Comment la victoire s'est-elle opérée? Il n'y a plus d'ennemis pour Israël; l'onde et la mort les ont dévorés. Israël a vaincu, mais sans combat. Ce n'est donc pas à lui qu'appartient l'honneur du triomphe; mais au Dieu qui est sa force; donc l'objet de ses louanges. Dieu fort, il a tenu lieu à son peuple de courage et d'adresse. Seul il a tout fait, tout ordonné, tout exécuté; seul, sans cavalerie, sans instruments, sans auxiliaires. *Fortitudo mea et laus mea*
Ps. LX 4. *Dominus*. Ainsi David: *Robur meum et turris mea Dominus*. Métaphore hardie, qui, confondant l'objet avec son image, le rend bien plus sensible. La puissance du Seigneur n'admet nulle comparaison. Il est la force, la grandeur par essence: *Dominus fortitudo*. Quels moyens a-t-il empruntés pour me sauver? Rien que sa volonté. Seul il a été mon salut: *Factus est mihi in salutem;* non-seulement, mon protecteur et mon appui, mais le principe et l'agent unique de mon salut. Le poète inspiré reporte tout à sa source; « C'est, dit M. le cardinal Maury, un » homme qui vous parle de haut et de loin; il n'a » que le mot important de son idée à vous trans- » mettre, ne s'énonce que par traits; et, dans cette » rapide concision, il vous découvre la cause, en » vous poussant à ses effets les plus éloignés. »

Iste Deus meus, il y a dans ce mot quelque chose qui paroît sentir l'orgueil du triomphe. L'insulte et l'ironie s'y trouvent mêlées à la confiance et à l'amour. *Iste*, celui-là, ce Dieu des Dieux, *Deus Deorum*. Ce n'est pas une vaine idole à la manière des dieux des nations; c'est celui que je sers. Il est à moi, comme je suis à lui; il est le Dieu jaloux, je serai son peuple fidéle, *glorificabo eum*. Il est juste de lui rapporter et toute la gloire et tous les hommages, comme à l'auteur de tous les biens, comme étant le seul qui sauve et qui perd. Que les autres adorent des dieux ouvrages de leurs mains, venus après les hommes, et qu'hier on ne connoissoit pas: moi, celui que j'adore, c'est celui que mes pères ont adoré, l'Ancien des jours, l'Éternel, qui exista avant tous les temps : *Deus patris mei*. Vous sentez, messieurs, combien ce trait a de délicatesse; il retrace les bienfaits antiques, les promesses faites à Abraham, les engagements du Seigneur envers la postérité du saint patriarche. Il associe tous les siècles à la reconnoissance filiale du peuple hébreu envers le Dieu libérateur, à qui il promet à son tour de ne servir, de ne célébrer que lui seul : *Et exaltabo illum*. Ah! puisse-t-il n'être jamais infidèle à sa promesse!

M. de Pompignan.

> Son bras, quand la mort m'assiége,
> Est ma force et mon salut.

Jamais sur ceux qu'il protége
L'ennemi ne prévalut.
Seul objet de ma tendresse,
Je célébrerai sans cesse
Mon invincible soutien.
Avec lui tout me prospère.
Il fut le Dieu de mon père;
Il sera toujours le mien.

Dominus quasi vir pugnator: Omnipotens nomen ejus.

Pour cela qu'a-t-il donc fait? Du séjour de sa céleste gloire, il est descendu sur le champ de bataille. Il s'est fait voir les armes à la main; soldat et capitaine, marchant à la victoire, précédé de l'épouvante, et suivi par le carnage. *Dominus quasi vir pugnator.*

L'hébreu est bien plus poétique. *Jehovah, vir belli.* — Jéhovah, le nom sous lequel Dieu lui-même s'est fait connoître au législateur des Hébreux, le nom saint et terrible, par lequel est désignée dans Dieu la plénitude de l'être, l'essence et la nécessité d'être; le nom incommunicable, que, dans le Ciel, les Anges eux-mêmes ne prononcent qu'en tremblant. Pourquoi donc le faire retentir sur la terre? C'est qu'il vient d'y faire éclater sa puissance comme dans le Ciel; aussi souverainement *Jehovah*, quand il foudroie, que quand il favorise. C'est qu'il a franchi la nue inaccessible où il repose, pour venir

lui-même au secours de son peuple. *Vir belli*, l'homme de la guerre, la guerre en personne. Nos Ecritures l'appellent en cent endroits le Dieu des armées. C'est le monarque qui, du fond de son palais, ordonne et dirige les plans de la campagne. *Vir belli*, c'est le héros dans le feu de l'action, décidant la victoire. L'auteur d'Esther a dit :

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.

Le *vir belli* de Moïse est bien plus fier.

Omnipotens rassemble toutes ses attributions. C'est de toutes les perfections divines celle qui éclate à tous les yeux par les signes les plus sensibles. C'est par elle que Moïse achève le tableau.

Notre poésie française a dit encore, pour exprimer cette puissance :

Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
Il parle ; et dans la poudre il les fait tous rentrer.

Ici, il n'a pas besoin de parler ; il se montre.

Currus Pharaonis et exercitum ejus projecit in Vers. 4.
mare : electi principes ejus submersi sunt in mari
Rubro. — Abyssi operuerunt eos ; descenderunt in Vers. 5.
profundum quasi lapis.

Dieu d'un côté, le Dieu tout-puissant ! de l'autre, quels ennemis, et combien formidables ! C'étoient Pharaon et ses chariots de guerre, terribles par

leur nombre, autant que par leurs armures; c'étoient l'élite de ses officiers, et sa cour pressée autour de son roi, comme à un jour de fête, et son peuple entier rassemblé dans une armée immense. La pompe de l'énumération relève magnifiquement la grandeur de la victoire remportée par le Seigneur. D'un souffle de sa bouche, il les a renversés, balayés devant lui, *projecit*, comme le vent disperse quelques grains de sable. Le *projecit* de la Vulgate est bien loin de rendre l'énergie du mot hébreu *Iara : jaculatus est*, il les a lancés au fond des eaux, comme une flèche qu'on tire, et qui part avec rapidité.

Remarquez la gradation : comme elle est pittoresque autant qne naturelle! Epouvantés, écrasés par la chute soudaine des eaux, ils veulent fuir; vous les voyez saisis au loin dans leur fuite par la main toute-puissante qui les ramène au naufrage; vous les voyez submergés sous le poids de cette double montagne, au travers de laquelle ils marchoient avec une si orgueilleuse sécurité : *Submersi sunt in mari Rubro*. Dans le texte original: *in mari Suph*, dans la mer d'Egypte. Le domaine, l'empire des Pharaons, c'est là le théâtre que Dieu a choisi pour en faire leur tombeau. Naguère cette armée couvroit la vaste étendue des terres. La voilà submergée, engloutie, perdue tout entière au fond de cet abîme, qui bientôt va se refermer sur elle,

sans qu'on puisse reconnoître la place où elle demeure gisante, telle que la pierre : *Descenderunt in profundum quasi lapis.* « Tout fiers qu'ils sont, » ils ne font pas plus de résistance, dit M. Hersan, » pour remonter contre le bras de Dieu qui les enfonce, qu'une pierre qui tombe au fond des eaux ».

Déjà sans doute, Messieurs, vous avez été frappés de ce grand caractère d'une simplicité sévère, majestueuse, sobre de développements qu'elle abandonne à l'admiration du lecteur, ennemie de tout artifice, à qui, répéterons-nous avec M. Lowth, un mot suffit, pour exprimer une foule de pensées et de sentiments, comme un trait de lumière sorti du sein de la nue éclaire un vaste horizon. Demandez à tous les maîtres de l'art, si ce n'est pas là le vrai sublime.

Tout le reste est de même ton.

M. de Pompignan :

Jéhovah s'est montré comme un guerrier terrible.
Il ouvre dans les flots une route paisible
Aux peuples dont il est le roi ;
Et dans ces mêmes eaux, ouverts pour notre fuite,
Sa voix renferme et précipite
Le char de Pharaon, les chefs qui l'ont suivi.

Nous rencontrons, dans un contemporain, une traduction de ce même verset, qui nous semble unir plus d'énergie à plus de précision :

Le Seigneur a paru comme un guerrier terrible.
Il a fait retentir son nom :
Et ce nom, plus puissant qu'une armée invincible,
A seul foudroyé Pharaon.

Poursuivons dans M. de Pompignan :

La mer alors, la mer qui baigne son empire,
De toutes parts les investit.
Son propre roi qu'elle engloutit
Disparoît dans l'abîme où sa fureur expire.

J'ai vu chefs et soldats, coursiers, armes, drapeaux,
Au bruit des vents et du tonnerre,
Comme le métal ou la pierre,
Tomber, s'ensevelir dans le gouffre des eaux.

Godeau, l'évêque de Vence, avoit détourné le sens de cette comparaison, qu'il a ainsi étendu dans ces vers, faits il y a plus de cent quatre-vingts ans.

Comme on voit un rocher, dont l'orgueilleuse tête
Ne peut plus résister aux coups de la tempête,
Avec un bruit affreux tomber au fond de l'eau;
Ainsi ces ennemis dont la rage brutale
Alloit de notre vie éteindre le flambeau,
Font au creux de la mer une chute fatale.

Divers traducteurs modernes se sont rangés à ce sens.

Dextera tua, Domine, magnificata est in fortibus; dextera tua, Domine, percussit inimicum. Vers. 6.

A la description, succède une apostrophe vive et animée : *Dextera tua, Domine.* Cette variété dans les figures et les images est la langue naturelle des grandes passions, le véritable accent de l'éloquence; elle est tout en mouvement : *Motus animi continuus.*

Remarquons la chaîne des idées. Elles doivent suivre la succession des tableaux; l'enthousiasme lui-même a sa méthode jusque dans l'apparent désordre des sentiments impétueux qui l'excitent. Le *dextera* continue la métaphore du *vir belli. Magnificata est* n'a pas de synonime en français. *In fortitudine:* réunissez cette image à celle de l'*Omnipotens* de l'un des versets précédents. C'est la toute-puissance elle-même qui se déploie et se travaille pour produire tout ce qu'elle a de force, de grandeur et de merveilleux. *Dextera tua, Domine,* cette répétition n'est pas oiseuse. Elle est affirmative; elle rappelle, elle fixe l'attention sur l'auteur et sur l'événement précis indiqués par la proposition générale : *Percussit inimicum.* Elle enchérit sur cette même proposition : Votre bras s'est vengé de l'Égyptien, votre ennemi personnel. La poésie lyrique surtout admet et commande ces sortes de répétitions. Horace a dit dans une de ses odes : Victoire! et nous répéterons

encore plus d'une fois ici Victoire : *Non semel dicemus : Io triumphe !*

Vers. 7. *In multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos ; misisti iram tuam, devoravit eos sicut stipulam.*

In multitudine gloriæ tuæ.

Ainsi David dira-t-il : *In multitudine iræ suæ*, plus souvent *in multitudine misericordiæ, in multitudine dulcedinis* (1) ; pour marquer, soit l'effroyable amas de colère et de vengeance qu'il tient suspendu sur la tête des coupables, soit l'intarissable fécondité de ses trésors de compassion et de bienfaisance. Ainsi un autre de ses descendants, inspiré du même génie que Moïse et David dira-t-il : *Gradiens in multitudine fortitudinis suæ* (2), parlant de Jésus-Christ ressuscité, pour exprimer que ce n'est pas une simple force, quoique invincible, que ce n'est pas la seule toute-puissance, mais une force, mais une toute-puissance escortée de tout ce qui la rend insurmontable.

De même, *in multitudine gloriæ*, une gloire investie de tout l'éclat de sa magnificence.

L'expression manque à Moïse lui-même, pour célébrer le prodige. On a essayé de rendre *In multi-*

(1) Ps. x. 4 ; xxx. 16 ; l. 3 ; xxx. 20 ; xxxvi. 11.

(2) Isa. LXIII. 1.

tudine gloriæ tuæ par ces mots : *Par la grandeur de votre puissance et de votre gloire*. Comme cela est languissant ! Le poète inspiré ramasse en un seul faisceau tous les rayons de cette gloire si fort élevée au-dessus de tout ce qui n'est pas elle. Traduisons le latin par l'hébreu : *Elationis tuæ*, ou *celsitudinis tuæ*. De ce centre de gloire, est parti le trait qui est venu de si haut renverser aux pieds de Jéhovah ses insolents adversaires. *Deposuisti adversarios tuos*, dit la Vulgate ; l'hébreu, d'un ton plus fier : *Destruxisti insurgentes contra te*. Le trait lancé par la main de Dieu est allé frapper au cœur et réduire au néant ces orgueilleux rivaux, qui osoient s'attaquer à Dieu même comme à leur égal.

Misisti iram tuam. Citons M. Hersan : « Quelle » figure ! Quelle expression ! Le Prophète donne à la » colère divine de l'action et de la vie. Il la transforme » en un ministre ardent (implacable), que le juge » tranquille envoie du haut de son trône exécuter les » arrêts de sa vengeance. Les rois ont besoin contre » leurs ennemis de cavalerie, de troupes, d'armes et » d'un grand attirail de guerre. A Dieu, sa colère » seule lui suffit pour punir des coupables. » David demande au Seigneur : Qui peut mesurer la puissance de votre colère ? *Quis novit potestatem iræ tuæ ?* La réponse se trouve ici. Dans cette colère, sont tous les fléaux. C'est le nuage sombre qui renferme l'éclair, la foudre et la tempête. Jugez la

Ps. LXXXIX. 11.

cause par l'effet : *Devoravit eos sicut stipulam.* Une armée de six cent mille combattants dévorée comme une paille !

Pompignan :

Ta droite à signalé sa force inépuisable,
Seigneur ! où sont ces rois contre ta loi durable
Follement conjurés ?
De leur impiété quel sera le salaire ?
Je les cherche : où sont-ils ? Le feu de ta colère
Les a tous dévorés.

Ver. 8. *In spiritu furoris tui congregatæ sunt abyssi. Stetit unda fluens ; congregatæ sunt abyssi in medio mari.*

Dans le premier transport de son admiration, Moïse a chanté la délivrance d'Israël, et la ruine de l'armée égyptienne. Il n'avoit point caractérisé l'événement, les eaux suspendues pour fournir un passage au peuple de Dieu, et ramenées dans leur bassin pour ensevelir son ennemi. C'est là l'objet du Cantique, là le prodige présent à tous les cœurs comme à tous les yeux. Maintenant une description plus détaillée en va retracer toutes les circonstances.

In spiritu furoris tui. Ce miracle, ce n'est pas l'épée de l'ange exterminateur qui l'a opéré. Un vent, un souffle de la colère du Très-Haut, mais de sa colère montée jusqu'à la fureur, a tout fait.

A ce souffle tout-puissant, les eaux se sont animées, elles ont fui, laissant leur lit à sec, et se ramassant en une double colline, *congregatæ*, en se condensant, *coagulatæ*, oubliant leur fluidité naturelle ; elles attendoient, immobiles, que le peuple de Dieu eût atteint le rivage : *stetit unda fluens* ; et, à l'heure indiquée, quand elles ont vu l'ennemi de Dieu engagé au milieu de la mer, *in medio mari*, à une égale distance des deux rives ; les mêmes eaux se sont ébranlées à la fois pour fondre ensemble sur l'Égyptien, l'envelopper de toutes parts dans leurs tourbillons amoncelés, le poursuivre dans sa fuite, s'étendre sous ses pieds et sur sa tête, l'écraser sous leur poids, multiplier l'abîme pour multiplier les tombeaux, et l'anéantir dans leurs gouffres profonds.

Ton souffle impétueux à soulevé les ondes :
Il ouvre de la mer les entrailles profondes
De l'un à l'autre bord :
Soudain les flots durcis au milieu des abîmes,
Forment l'affreux chemin qui conduit tes victimes
Aux portes de la mort.

Dixit inimicus : Persequar et comprehendam ; dividam spolia ; implebitur anima mea ; evaginabo gladium meum, interficiet eos manus mea. Vers. 9.

Ce n'est pas assez de raconter la catastrophe : la poésie pénètre plus avant que l'histoire. Le chantre

divin met les acteurs en scène. Il disoit notre superbe ennemi, *Dixit inimicus :* Moïse assiste au conseil de Pharaon et de ses ministres ; il lit au fond de leurs cœurs les passions diverses qui les agitent; il entend les complots de la vengeance, les hurlements de la haine, les calculs de l'avarice, les cris d'une joie féroce, qui déjà, dans l'ivresse de ses espérances, savoure le sang ou les larmes des vaincus. *Persequar, comprehendam, dividam spolia.* Vous avez sous les yeux cette assemblée confuse ; vous aussi, vous entendez leurs insolents discours ; vous les voyez, au sortir de là, s'élancer sur Israël comme sur une proie sans défense.

Implebitur anima mea, j'assouvirai et mes désirs et mes ressentiments. Encore un moment, et tous les vœux de l'Égypte seront comblés : ses désastres, ses pleurs sont expiés ; tout ce troupeau de fugitifs est à elle ; elle retrouve et ses esclaves et ses richesses.

Evaginabo gladium meum; le fer brille à vos yeux. *Interficiet*, il égorge à plaisir ; il s'enivre de carnage. *Interficiet eos manus mea;* chacun veut avoir sa part du massacre ; chacun se choisit ses victimes. Ce mot vous présente cet effroyable tableau: tout nage dans le sang, ou suit enchaîné le char du vainqueur (1).

(1) Judith célébrant la victoire du Tout-Puissant sur l'armée assyrienne : *Venit Assur ex montibus ab Aquilone.... Dixit se incensurum fines meos,*

L'hébreu porte ce sens : *Possessioni restituet eos manus mea*, ma main les assujettira de nouveau sous mon joug. Ce sens est conforme à l'histoire. Nous lisons dans le livre de l'Exode : « On vint dire au » roi des Égyptiens que les Hébreux s'étoient enfuis; » ils dirent : A quoi avons-nous pensé de laisser ainsi » aller les Israélites, afin qu'ils ne nous soient plus » assujettis (1)? » Une servitude humiliante, et pire que la mort, s'apprête ; c'en est fait d'Israël, et son Dieu lui-même devient le captif des dieux de Pharaon.

Pompignan a conservé ce sens dans sa traduction:

Notre ennemi disoit : Je poursuivrai ma proie,
Leur sang, leur propre sang, inondera leur voie
Jusqu'au fond des déserts.
Ils étoient sous le joug ; ils ont brisé leur chaîne ;
Qu'ils rentrent dans mes fers.

Ce mouvement, d'un fréquent usage chez les prophètes, et toujours éminemment dramatique, a été cent fois reproduit. Il se retrouve, entre autres, dans ces fameux chants guerriers dont la Prusse retentit durant la guerre de 1756. Le Thyrthée de l'Alle-

et juvenes meos occisurum gladio, infantes meos dare in prædam, et virgines in captivitatem. (Judith. XVI. 5. 6.)

(1) *Et nuntiatum est regi Ægyptiorum quod fugisset populus : Immutatumque est cor Pharaonis et servorum ejus super populo, et dixerunt : Quid voluimus facere ut dimitteremus Israel, ne serviret nobis?* (Exod. XIV. 5.) Assuré qu'Israël se dévouoit à une mort certaine, il regrettoit ses esclaves.

magne, Gleim, célébrant la victoire de Rosbach, s'écrie : « Que pensoit alors l'ennemi abusé? il » croyoit que nous prenions la fuite. Il se commu- » nique cette pensée, et il s'anime de l'ardeur de » la victoire. Il forme une grande demi-lune au- » tour de notre fuite; il crie à haute voix : N'épar- » gnons pas le Prussien! Qu'il étoit abusé! » — Peu après ce foible élan, le même poète s'écrie de nouveau : « Où est leur grande demi-lune? où? se » demandoient-ils, enflés du désir de la victoire; » n'épargnons pas le Prussien. » — Ainsi encore, dans le chant triomphal qui suivit la bataille de Lissa : « Ils comptoient célébrer à Vienne de gran- » des fêtes de réjouissance. Demain, disoit Charles, » ce reste d'armée sera détruit (1) ».

Je croirois, Messieurs, faire injure à votre goût, si j'insistois sur la foiblesse de ces imitations. La seule, je crois, qui puisse soutenir ici la comparaison avec le saint enthousiasme de notre écrivain sacré, est celle qu'en a faite notre Bossuet, dont la prose éloquente s'élève si souvent jusqu'à l'enthousiasme de la poésie d'inspiration. C'est l'endroit de son oraison funèbre de Marie-Thérèse, où s'adressant à Alger : « Tu disois en ton cœur avare, Je tiens la » mer sous mes lois, etc. ».

(1) Voyez le *Recueil de poésies allemandes*, par Huber. Un autre chant de triomphe, non moins remarquable, est celui qui se lit dans Ramler, pag. 117.

Ainsi parloit Pharaon :

Flavit spiritus tuus, et operuit eos mare. Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus. Vers. 10.

Dieu a soufflé : la mer les a engloutis ; voilà le dénouement. C'est l'œuvre de Dieu ; les forces humaines n'y sont pour rien. Moïse ne sauroit trop le redire à ce peuple, qui sera si prompt à l'oublier. L'apostrophe à Dieu lui rapporte l'honneur de la victoire. Ainsi David : *Non nobis, Domine, non nobis ; sed nomini tuo da gloriam.* — Mais en revenant sur sa pensée, la féconde imagination du poète lui fournit de nouvelles images. *Flavit,* etc. Quelle idée ce peu de mots nous donne encore de la divine toute-puissance ! Nous lisons ailleurs : *Dixit, et facta sunt.* Ici il y a plus : Rien qu'un souffle. *Flavit, et operuit eos mare :* Point d'intervalle entre le souffle et la vengeance. Ps. CXIII. 1.

Homère seul, parmi les écrivains profanes, a quelquefois de ces traits où la sobriété dans les termes fait ressortir la grandeur des idées. Notre Écriture en est pleine ; et les poèmes d'Homère ne nous en offriroient pas un seul égal à celui-ci, je ne dis pas seulement pour l'importance de l'objet, mais par la vigoureuse précision du langage. La comparaison *quasi plumbum,* qui achève le tableau, n'est pas moins remarquable par sa brièveté que par sa jus-

tesse. Le prophète avoit dit plus haut *quasi lapis*. Mais une pierre peut encore se remuer; les vagues soulèvent le rocher. Cette nouvelle image enchérit sur l'autre. Une masse de plomb présente ce qu'il y a de plus lourd. C'est le sceau apposé à un sépulcre, où l'on entre pour n'en jamais sortir.

Il le disoit; et leurs blasphèmes
Sont étouffés au sein des flots.
Dieu fait retomber sur eux-mêmes
L'audace de leurs vains complots.

Le reste de la strophe française appartient au verset suivant.

Vers. 11. *Quis similis tuî in fortibus, Domine, quis similis tuî, magnificus in sanctitate, terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia?*

La grandeur du miracle demandoit le retour des louanges. Elles recommencent par une exclamation vive, passionnée, *Quis similis tuî*(1)? La chaleur des émotions fortes ne se tempère que par degrés; aussi, jusqu'à la fin du cantique, laisse-t-elle jaillir des sentiments impétueux, mêlés d'interstices plus

(1) Lowth sur ces paroles : *Quis similis tuî inter deos Jehovah?* « *Effert se gaudium, atque exultat audacius, grandes habet conceptiones, splendidas imagines arripit, verba injicit ardentia, nec veretur figuras maximè præcipites et insolentes periclitari.* » (*Prælect.* XVII. pag. 329.

calmes. Ce caractère se fait bien sentir dans tout le reste du poème.

In fortibus, parmi les forts. On peut traduire : *parmi les dieux*. C'étoit le combat des faux dieux contre le Dieu véritable ; des enfers contre la religion du Messie.

La répétition *quis similis tuî* est le cri de la victoire, et le transport d'une sainte indignation à l'aspect d'une lutte aussi inégale. *Quis similis tuî?* Et de suite, un tableau rapide des principaux attributs de Dieu : sa sainteté, sa justice redoutable, les bienfaits de sa miséricorde, la magnificence de ses merveilles. Point de commentaire parasite. Le contraste n'est pas même indiqué, parce qu'il s'offre de lui-même. Un plus long parallèle seroit un outrage fait à la majesté suprême.

Extendisti manum tuam, et devoravit eos terra. Vers. 12.

Ce verset, appliqué aux forts, aux puissants du siècle, à ces dieux étrangers qui demandoient :

Où donc est-il ce dieu si redouté
Dont Israël nous vantoit la puissance ?

ce verset, dis-je, étend la victoire de Jéhovah, tant sur le peuple égyptien, que sur son culte idolâtre. Le Seigneur, en étendant la main sur leurs simulacres, les a voués à l'anathème. Les voilà gisants dans

les entrailles de la terre, qui ne les rendra point à leurs aveugles adorateurs.

Vers. 13. *Dux fuisti in misericordiâ tuâ populo quem redemisti ; et portasti eum in fortitudine tuâ ad habitaculum sanctum tuum.*

Les merveilles présentes s'enchaînent aux merveilles passées; elles ne sont que le développement des promesses. Mais remarquez auparavant avec quelle souplesse la voix du poète fait succéder aux tableaux les plus terribles, les plus douces images. *Dux fuisti;* parce qu'en effet le Seigneur avoit daigné lui-même diriger la marche qu'il avoit tracée à son peuple, et lui servir de conducteur à travers le désert, en l'éclairant, durant l'obscurité des nuits, par la colonne lumineuse ; en le sauvant des piéges que lui préparoient les Philistins; en assurant la liberté de sa fuite à travers les eaux d'une mer aussi cruelle que l'épée des Egyptiens. *Et portasti eum ;* comme une mère, son enfant qu'elle soutient dans ses bras, comme un aigle porte ses aiglons sur ses ailes. Ce n'est pas là seulement de la miséricorde, c'est de la tendresse. Non content d'être son guide, il a bien voulu le *porter* d'un plein vol au terme d'un si dangereux voyage, au sein de la terre promise, où il doit l'établir.

Grand Dieu ! que tu fais de prodiges !
Ces dieux d'erreurs et de prestiges

Ont-ils pu s'égaler à toi?
Terrible maître des empires,
Les chants mêmes que tu m'inspires
Me pénètrent d'un saint effroi.
Tu chasses la mort et la guerre
Loin des cœurs qui te sont soumis.
Tu romps les voûtes de la terre
Sous les pas de tes ennemis :
En tous lieux ta main paternelle
Soutient la nation fidelle
Que ton bras vient de racheter;
Et pour couronner ton ouvrage
Tu la conduis dans l'héritage
Que toi-même veux habiter.

Mais cette conquête ne sera pas sans obstacles. Le Prophète les voit; il les raconte avec la fidélité de l'histoire. Le livre de l'avenir est ouvert tout entier à ses regards. Avec quelle vigueur de pinceau il crayonne les principaux actes de la conjuration qui s'apprête!

Ascenderunt populi, et irati sunt. Dolores obtinuerunt habitatores Philistiim. Vers. 14.

Tunc conturbati sunt principes Edom : robustos Moab obtinuit tremor : obriguerunt omnes habitatores Chanaan. Vers. 15.

Quelques versions substituent le futur au passé. *Ascendent, audient populi, et irascentur,* etc. Le passé a bien plus de chaleur et d'inspiration. Ce n'est

pas la simple prédiction; c'est le récit de l'action, c'est l'action elle-même : tant elle est présente à l'œil du prophète!

L'auteur d'Esther et d'Athalie, Racine, plein de la lecture et du sentiment des livres saints, a imité ce mouvement dans l'admirable scène où Joad prédit les futures destinées de Jérusalem, et parle de ses malheurs comme s'ils étoient déjà arrivés.

Déjà les peuples d'alentour, complices de l'idolâtre Egypte, se sont armés pour venger sa querelle. La cause de Sérapis devient celle de Béelphégor.

On a rendu *Ascenderunt populi*, par, *Les peuples se sont élevés contre le dessein du Seigneur*. Ce sens est beau; mais en voici un plus littéral : Les peuples se sont portés en foule sur les hauteurs qui bordent la mer d'Égypte, curieux, impatients à la fois et de découvrir s'il existe encore quelques restes de cette formidable puissance, et d'apprendre ce que c'est que cet Israël sorti plein de vie et de force du sein des abîmes; et aussitôt la colère a donné le signal des combats, *et irati sunt*. Colère aveugle, qui brave les conseils du Très-Haut, et court d'elle-même au-devant de la vengeance! La contrée tout entière s'ébranle. L'Iduméen, le Madianite, le Jébuséen, plus redoutable qu'eux tous, le Philistin, accourent; ils arrivent des déserts de Pharan, d'Édom et de Cadès, des rives du Jourdain, et des

torrents d'Arnon et de Zarès. Amalec croit sentir les mains du Dieu de Moïse qui bientôt vont s'appesantir sur lui, et se baigner dans son sang; Jéricho s'agite et frémit comme si déjà elle avoit entendu le son des trompettes qui feront tomber ses murailles. *Habitatores Philistiim, principes Edom, robustos Moab, omnes habitatores Canaan.* La pompe de l'énumération vous retrace et le nombre et le tumulte de ces rassemblements inquiets et confus où chacun apporte sa nouvelle, où la peur exagère le mal, et s'accroît encore par la communication, où tout le monde propose son moyen de sauver la patrie, et où rien ne se résout. *Principes Edom, robustos Moab;* ce n'est pas seulement une multitude vaine et méprisable, précipitée dans ses jugements, aussi facile à s'abattre qu'elle le fut à s'enflammer; ni une jeunesse débile, prenant son emportement pour de la force; ce sont les chefs des nations qu'ils entraînent par leur influence, par le poids de l'âge et du conseil, *principes;* ce sont des guerriers fameux par cette vigueur de corps qui, dans les temps antiques, tenoit lieu de vertu, et qui sembloient issus de ces races de géants dont parlent toutes les premières histoires, *robustos.* En proie à cet esprit de vertige et d'erreur, que le Ciel fait tomber sur les peuples qu'il veut perdre, les voilà, tous, qui viennent, par essaims, déclarer au Seigneur une guerre impie, lui disputer son héritage, cette terre

de Chanaan, par eux usurpée sur la postérité d'Abraham, *omnes habitatores Chanaan. Conturbati*, c'est le trouble où jettent la surprise et l'effroi. *Tremor*, le frémissement qu'excite l'attente d'un danger imprévu. *Dolores obtinuerunt*, ce sont les angoisses d'un douloureux enfantement. *Obriguerunt*, la stupeur qui enchaîne les sens, et glace jusqu'à l'espérance.

De la Palestine alarmée
Je vois la rage et la douleur.
Tous les princes de l'Idumée,
Sont dans le trouble et dans l'horreur.
Moab quitte ses champs fertiles ;
Ses soldats restent immobiles.
Sous ton glaive victorieux,
Dans l'effroi mortel qui les glace,
Seigneur! sur ton peuple qui passe
Ils n'oseroient lever les yeux.

Toutefois Moïse a pressenti l'opiniâtreté de la résistance, après que ces premières frayeurs se seront dissipées. Il s'alarme à son tour pour son peuple : Que d'ennemis renaissants, implacables, contre une si foible poignée de fugitifs ! Et, pour conjurer la tempête, s'adressant au Seigneur, il invoque ses conseils de vengeance et la puissance de son bras.

Vers. 16. *Irruat super eos formido, et pavor in magnitudine brachii tui ; fiant immobiles quasi lapis, donec per-*

transeat populus tuus, Domine, donec pertranseat populus tuus iste quem possedisti.

Ce sont là les instruments de guerre du dieu des armées.

Irruat super eos, etc. Que la peur et l'épouvante tombe sur eux comme un nuage impétueux ; qu'ils en soient investis, pénétrés, enchaînés sans mouvement, pieds et mains liés, sans pouvoir ni avancer ni reculer, tel que la pierre qui s'attache à la terre, et devenus incapables de fuir, *fiant immobiles, quasi lapis ;* jusqu'à ce que s'accomplisse le parfait établissement du peuple que vous avez adopté, ô mon Dieu, de ce peuple que voici, dont vous avez fait votre famille, votre conquête, votre bien, que personne n'a droit de vous disputer : *Donec pertranseat populus tuus, domine, donec pertranseat populus tuus iste quem possedisti.* Il y a dans la répétition des pensées, une expression et une accumulation de sentiment des plus touchantes : et qu'il est impossible de méconnoître. Dieu lui-même est intéressé au salut de son peuple.

Aussi le prophète, avec l'accent que donne l'assurance du triomphe :

Introduces eos, et plantabis in monte hæreditatis Vers. 17.
tuæ, firmissimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine : sanctuarium tuum quod firmaverunt manus tuæ.

La parole du Seigneur ne sera pas vaine : Oui, vous l'introduirez ce peuple, vos enfants, dans la terre que vous lui avez promise. C'est l'héritage d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; c'est votre propre héritage que vous devez défendre contre tous les compétiteurs. Vous les y établirez à jamais, comme une ville bâtie sur une montagne, cidatelle inexpugnable, protégée par votre propre assistance, où vous ferez avec lui votre propre demeure. Vous en ferez le lieu consacré à votre nom, plein de vos oracles et de votre majesté sainte ; votre sanctuaire pour tous les siècles. Moïse ne s'en tient pas à ces images : Vous les planterez, *plantabis eos*, comme une vigne que l'on se charge de cultiver, d'arroser, d'entourer de fossés et de haies, d'en multiplier et d'en étendre au loin les branches. Ah ! puisse cette vigne chérie répondre aux tendres soins de son maître! Cette comparaison, appliquée au peuple Juif, est très fréquente dans nos livres saints.

Tout ce verset fait voir que Dieu, par la bouche de son ministre, se fait reconnoître pour être le roi, le pontife et le père du peuple d'Israël.

Tes soins l'établiront sur la montagne sainte
Où tu veux élever le trône de ta loi.
Dans ces lieux tant promis, législateur et roi,
De ton riche palais tu fonderas l'enceinte.
L'univers t'y rendra des honneurs éclatants ;
Ton règne est éternel, Seigneur! Et sa durée

Par les âges ni par le temps
Ne sauroit être mesurée.

Ces derniers vers entrent dans la pensée du verset qui suit :

Dominus regnabit in æternum et ultrà, Vers. 18.

que le poète Jean-Baptiste Rousseau a rendu bien plus heureusement par ceux qui terminent sa neuvième ode :

Mais de son règne illimité
Les bornes ne sont point prescrites,
Ni par la fin des temps, ni par l'éternité.

Ingressus est enim eques Pharao cum curribus et equitibus ejus in mare; et reduxit super eos Dominus aquas maris : filii autem Israel ambulaverunt per siccum in medio ejus. Vers. 19.

Dans le miracle présent, Moïse voit la garantie des miracles à venir, *Ingressus est enim :* la conséquence est immédiate.

Ce verset présente la récapitulation de tout l'ouvrage. L'expression en est simple : elle doit l'être comme tout récit purement historique (1). Mais pourquoi Moïse revient-il sur l'événement? Parce que de

(1) Ainsi le Seigneur s'étoit-il exprimé, dans l'annonce du prodige qui alloit avoir lieu le lendemain : *Dixit Dominus ad Moisen : tu eleva virgam tuam, et extende manum tuam super mare, et divide illud : ut gradiantur filii Israel in medio mari per siccum.* (Exod. xiv. 15. 16.)

tous les miracles du Seigneur, c'est là le plus éclatant, le plus capital, le titre le plus authentique de la prédilection accordée à Israël, et le plus inébranlable fondement de la divine légation de Moïse ; il y revient parce que, dans son esprit prophétique, le saint Législateur y voit figuré le prodige plus merveilleux encore réservé à la plénitude des temps, d'une autre délivrance plus étendue dans ses effets, celle-là que notre Église chrétienne célèbre dans tous ses cantiques d'allégresse. Il n'est plus besoin d'employer ici la pompe des descriptions, ni la magnificence du langage. Il falloit une exposition naïve et sommaire du fait confié à la mémoire de tous les âges, propre à servir, dans sa simplicité, de texte à toutes les narrations qui devoient en perpétuer à jamais le souvenir.

M. de Pompignan que nous avons vu constamment échouer, comme le reste des traducteurs, à rendre les beautés poétiques de son original, n'a pas été plus heureux dans la familiarité du récit historique.

Pharaon sur son char est entré dans la mer :
Il portoit dans ses mains et la flamme et le fer ;
Tout un peuple à suivi ce monarque inflexible :
Il s'avance : Dieu tonne : et dans leur chute horrible,
Les flots se sont rejoints sur ce peuple cruel ;
Mais ils sont devenus une plaine solide,
Sous la marche rapide
Des enfants d'Israël.

Boileau a dit quelque part que la sublimité divine de nos cantiques étoit l'écueil de tous les traducteurs; que leur simplicité majestueuse ne pouvoit être rendue que bien difficilement par la plume de nos plus grands maîtres. Ce qu'il dit de leur simplicité n'exclut pas le jugement à porter de leur magnificence; car l'un et l'autre genre de mérite s'y trouve réuni au plus haut degré de perfection. Notre Bossuet a créé un mot particulier pour exprimer en latin ce dernier caractère. Il l'appelle *Grandiloquentia*. Et dans son éloquente *dissertation sur les psaumes* (1), vous le voyez défier à tous moments la poésie profane de rien produire d'égal aux passages nombreux qu'il indique. J'en appelle, Messieurs, à votre sensibilité, à tous vos souvenirs : Vous a-t-il été possible d'entendre ce cantique, même dans la foible exposition que nous venons de vous en présenter, sans vous associer à l'enthousiasme divin qui l'a fait naître?

Une seule observation encore, et je finis. Quand Moïse le composa, c'étoit la première fois que les chants de victoire retentissoient avec une aussi imposante magnificence. Depuis, ils n'ont pas cessé de se confondre avec ceux de la guerre. Nous en avons dans toutes les langues. Il s'en rencontre un assez

(1) *Dissertatio prævia in psalmos*, cap. II. Nous en avons essayé une traduction française (1 vol. in-8°. Paris. 1822.) qui se trouve chez Delaistre Boullage.

grand nombre où l'enthousiasme qui les inspira se fait reconnoître à la chaleur de la pensée et de l'expression; témoin plusieurs des odes de Pindare, d'Horace, de Sarbieski; témoin les chants des Bardes, Calédoniens, Finlandois, et autres recueillis par Macpherson dans ses poésies d'Ossian, par Olaüs-le-Grand, Saxon le grammairien, Rusbeck et Mallet dans leurs histoires des peuples septentrionaux. Liés intimément à la religion, tous ces poèmes rapportent les succès qu'ils invoquent, et ceux qu'ils célèbrent, à une cause supérieure, à Dieu, arbitre suprême des combats. La plupart de leurs auteurs avoient à discrétion les ressources de la fiction, soit mythologique, soit allégorique. Tous les modernes ont eu sous les yeux les cantiques de Moïse, et le génie a dû s'accroître naturellement des richesses de l'imitation. Pourquoi donc tous, sans en excepter un seul, sont-ils à une si grande distance de notre sublime original? Pourquoi Moïse seul, qui les a tous précédés de plusieurs siècles, Moïse, sans modèles, sans auxiliaires, s'est-il élevé à la perfection du genre? C'est, Messieurs, que Moïse n'est pour rien dans cette œuvre; il n'est que l'interprète de l'inspiration immédiate qui dicte ses chants. C'est que, partout, les ouvrages de Dieu n'admettent nulle comparaison avec les ouvrages des hommes. Principe unique de tout ce qui est beau, comme de tout ce qui est bon, il s'est plu à semer sur toute la nature les modèles

émanés de son sein fécond. Les productions du génie ou de la main des hommes n'ont de beauté qu'autant qu'elles se rapprochent du divin original, immuable, éternel, qui s'est réservé à lui seul la gloire de l'invention réelle, comme de la perfection absolue, et à qui les chefs-d'œuvre ne coûtent pas plus à produire, que les miracles à créer.

Revenons à notre saint et éloquent solitaire.

III. *Autres explications des livres de l'Écriture.*

(Extraits.)

Les cérémonies ordonnées par le Lévitique, les livres des Nombres et du Deutéronome, sont expliqués allégoriquement. Les livres historiques sont traités dans le même esprit. En voici un exemple : Sur ces paroles du livre des Juges : *La nourriture est sortie de celui qui mangeoit, et la douceur est sortie du fort.* (Énigme proposée par Samson aux Philistins). Qu'est-ce que *celui qui mangeoit?* Qu'est-ce que *ce fort?* La mort, gouffre insatiable, qui a dévoré le corps même de Jésus-Christ, quand il a bien voulu s'y dévouer de lui-même, a rendu sa proie. Ce même corps, vainqueur de la mort, sorti triomphant des entrailles du monstre qui l'avoit englouti, s'est répandu sur notre nature pour y verser un baume de vie et de salut; *la douceur est véritablement sortie du fort*, c'est-à-dire que du sein même de la mort, la chose du monde la plus formidable, est

Pag. 324.

Judic. XIV. 14.

sorti un aliment d'une douceur et d'une vertu telle que notre humanité mortelle et toute sauvage, en a reçu un germe fécond d'immortalité, et des mœurs pleines de douceur. *Celui qui l'avoit mangé* nous a rendu le corps ressuscité du Sauveur, qui fait la nourriture de son Église; l'*amertume s'est changée en douceur* par la conversion de tous les peuples à la justice et à la charité qui a remplacé leurs féroces institutions.

Pag. 412. Le démon ne commence point par attaquer à force ouverte une âme qu'il voit être simple et naïve. Il s'y prend avec plus d'adresse. Il s'insinue par un langage plein de douceur; il la tente par des plaisirs qui n'ont rien en apparence que d'honnête et de légitime; il éveille dans le cœur les passions naissantes qui s'y introduisent par des pensées auxquelles on ne donne encore aucune attention, parce qu'on ne s'en défie pas, et dont le poison se glisse parce qu'il ne présente rien de criminel. Ce sont des discours oiseux, des conversations enjouées, un langage tourné vers la galanterie, des empressements, des complaisances; et bientôt les soulèvements de la chair, qui ne tiennent encore qu'à la faiblesse de notre nature; les images voluptueuses qui se produisent durant le sommeil, et dont le démon fascine l'imagination. C'en est assez pour inspirer aux âmes vraiment justes un salutaire effroi, les plonger dans l'affliction la plus profonde, et les faire recourir aux larmes et aux mortifications de la pénitence.

IV. Cantique du roi David : *Diligam te Domine.*
(Ps. XVII. vers. 1.)

La reconnoissance que Dieu veut de ses bienfaits, c'est que nous l'aimions. Moïse, après avoir rappelé au peuple d'Israël les bienfaits sans nombre dont le Seigneur l'avoit comblé, le délivrant d'une terre de servitude, et dans le désert le nourrissant du pain des Anges, termine par ces paroles : Maintenant, ô Israël ! quelle autre chose le Seigneur ton Dieu demande-t-il de toi, sinon que tu le craignes, que tu marches dans la voie de ses commandements et que tu l'aimes? Pag. 428 — 432. Deut. x. 12.

Ma force, mon refuge et mon libérateur. Les motifs sur lesquels se fonde le devoir de cet amour, sont d'abord que ce n'est point, dit-il, par mes seules forces, ni par ma propre sagesse, mais uniquement par les conseils de votre providence, par le secours de votre protection, que j'ai terminé heureusement tant de guerres. Eh! comment en serai-je venu à bout sans l'assistance spéciale de votre bras tout-puissant? La créature peut-elle rien sans le secours de son Créateur? Si elle pouvoit s'en passer, elle seroit égale à lui. Si donc j'ai fait quelque bien, c'est votre ouvrage. Si je n'ai éprouvé nulle disgrâce, c'est votre bienfaisante main qui m'a préservé. Vers. 2—3.

Vous avez été mon bouclier, mon Sauveur. Par la terreur que vous avez imprimée à mes ennemis,

vous avez empêché qu'ils ne pussent me nuire ; et, quand ils ont osé l'entreprendre, vous avez bien su les en faire repentir.

Vers. 6. *Les douleurs de la mort et de l'enfer m'avoient environné.* Il appelle ainsi, soit les dangers qu'il avoit eus à courir de la part de Saül, quand ce prince le tenoit enfermé de toutes parts dans le désert de Maon, sans espoir d'échapper, soit les embûches secrètes qui lui étoient dressées par ses ennemis, et auxquelles il auroit infailliblement succombé sans la puissance divine qui l'a protégé.

I. Reg. XXIII. 24.

Vers. 5. *Et les torrents de l'iniquité m'ont bouleversé*, comparant ces mêmes ennemis pour le nombre, pour leur violence, et leur ligue menaçante, au bruit des torrents qui se précipitent avec fracas, tombent avec impétuosité, entraînant, renversant tout ce qui s'oppose à leur brusque irruption.

Vers. 9. *Une fumée épaisse s'est élevée dans sa colère ; un feu dévorant est sorti de la bouche* (du Seigneur), *et des charbons en ont été allumés.* Le Psalmiste rappelle les prodiges par lesquels le Seigneur a signalé sa toute-puissante bienfaisance, non pas seulement envers lui-même, mais à l'égard d'autres justes, tels que Moïse, Josué, Samuel. Quel protecteur! Combien il pouvoit se rendre redoutable à mes ennemis, ce Dieu, à la présence de qui les montagnes vomissent des tourbillons de flamme et de fumée! par allusion aux feux du mont Sinaï, aux

vengeances exercées contre l'Égypte, aux flammes qui dévorent les profanes sacrificateurs du désert..!

Il a abaissé les cieux et il est descendu. On l'a vu Vers. 10.
au jour où il daigna venir en personne donner sa loi Exod. XIX.
au peuple d'Israël. Les cieux dociles à sa voix, lui ouvrent un passage. Tout élevé qu'il est au-dessus de tout, il veut bien, par excès de bonté, se communiquer aux hommes malgré leur bassesse. Ici, le prophète désigne l'incarnation du Verbe descendu du ciel pour notre salut, s'abaissant jusqu'à se revêtir de notre nature et se faire homme pour se donner tout entier à l'homme.

Il a pris son vol, monté sur les Chérubins; il a Vers. 11.
volé à mon secours, porté sur les ailes des vents. Noble image par laquelle David exprime bien avec quelle promptitude Dieu vient au secours de ceux qui l'implorent. On peut croire qu'il désigne ici les vents qui, à l'ordre du Seigneur, se répandent dans l'air, sur la terre et sur les eaux, pour les bouleverser, y exciter les tempêtes.

L'éclat qui brille devant lui a fendu les nuées; il Vers. 13.
en est tombé de la grêle et des tourbillons de feu. Témoin Sodome embrasée, l'Égypte ravagée, la terre de Canaan désolée par les fléaux des vengeances célestes.

Seigneur, au bruit de vos menaces, à cause du Vers. 16.
souffle impétueux de votre colère, on a vu le fond des abîmes, et les fondements de la terre ont été

découverts. Dans le sens historique et littéral : Quand la mer Rouge et le fleuve du Jourdain se sont ouverts pour laisser un libre passage à l'armée d'Israël, que la mer a fui et que les eaux du Jourdain ont laissé leur lit à sec. Figurativement : Les rois et les puissances de la terre, qui en sont comme les fondements, ont beau former des conjurations impies : celui qui habite dans les cieux les a vus, et il s'en est moqué ; et les auteurs et les machinations, il les renverse quand il lui plaît d'un seul souffle de sa bouche. Nous en avons la preuve dans les Juifs et les païens, dont les efforts réunis contre l'Église de Jésus-Christ, n'ont fait que tourner à leur honte et à leur châtiment.

Vers. 17. *Dieu m'a tendu la main du haut du ciel, il m'a pris, et m'a tiré des grandes eaux*, des tribulations, d'où j'ai été sauvé, non par aucun secours humain, mais par la seule protection du Ciel.

Vers. 18. *Il m'a délivré d'un ennemi très puissant*. Rapporté à David, ce verset peut indiquer Joab et son frère
II. Reg. II. 18. Abisaï ; dans un sens plus relevé, il marque les victoires de Jésus-Christ sur la mort et sur l'enfer ; les triomphes de l'Église sur la synagogue et sur l'idolâtrie, renversées par la prédication évangélique.

Tout le reste du psaume est une prophétie des conquêtes et de l'empire universel, promis à Jésus-Christ.

v. Les explications des livres suivants, ainsi que des grands et petits prophètes, contenues dans le second volume, sont plus littérales, et conséquemment pour la plupart historiques. S. Éphrem, habitant la contrée qui fut le théâtre des grands événements sur lesquels portent les prophéties, s'étoit attaché à en recueillir les traditions ; ce qui rend son commentaire très précieux. T. II. syriacè.

Voici, entre autres choses, ce que j'y ai rencontré.

Quand il (Dieu) *me donneroit la mort, je ne laisserai pas de mettre en lui toute mon espérance;* et rien ne pourra l'ébranler. Quelle force de courage ! quel sublime héroïsme ! Bénir et glorifier la main qui le frappe, et qui s'apprête à lui arracher la vie ! Mais il sait bien que celui qui lui donneroit la mort, c'est le Dieu d'Abraham, le Dieu qui le rendra à la la vie. Il croit fermement qu'il a le pouvoir d'arracher des tombeaux ceux qu'il y a plongés. Pag. 5. Job. XIII. 5.

Souvenez-vous, dit à ses amis le saint patriarche, *que toute votre puissance n'est qu'un peu de boue ;* c'est-à-dire que vous êtes hommes, vivant parmi des hommes. Pag. 12.

Voici ce que dit le Seigneur: Le ciel est mon trône, et la terre mon marche-pied, pour exprimer l'immensité de la nature divine. Celui que la vaste étendue des cieux et de la terre ne sauroit contenir, pourroit-il donc être resserré dans l'étroite enceinte d'un édifice bâti par la main des hommes? *Quelle* Pag. 94. Isa. LXVI. 1.

maison me bâtiriez-vous donc? Quel édifice nécessairement borné pourroit contenir celui qui n'a point de bornes? Oui, vos temples, tout spacieux qu'ils puissent être, sont encore trop étroits pour une pareille majesté : elle n'est à l'aise que dans les cœurs humbles et pacifiques.

Pag. 252. Joel. II. 24. Dieu promet aux Juifs que *que leurs pressoirs regorgeront de vin et d'huile.* Prédiction accomplie dans le sens historique, après que le Seigneur, fléchi par les prières de la nation, eût dissipé les Assyriens déclarés contre elle. Mais il y a dans cette promesse un sens bien relevé : Ce qui étoit annoncé aux Juifs s'est pleinement vérifié dans le peuple chrétien, à qui Jésus-Christ a donné le vin, le pain et l'huile mystique; à savoir, le pain de son corps sacré, le vin de son sang qui sanctifie, l'huile au parfum agréable, dont les initiés sont oints dans le baptême, et fortifiés comme d'une armure dont l'Esprit Saint lui-même les revêt.

Pag. 319 — 320. Le monde s'écroule de toutes parts; l'habitant du monde n'y pense pas. L'homme ne s'en occupe pas moins à aller à la découverte des terres, des mers; il s'inquiète, il se consume à étudier ce qui est à sa portée, à rechercher ce qui est loin de lui. Qu'il vienne à perdre l'animal qui lui sert de monture, il se désole; qu'il s'expose à perdre son âme, il n'y songe pas! Avec la prodigieuse intelligence dont il

est doué, quels étranges contrastes! Tout entier à la recherche de biens dont il ne jouit qu'un moment, quelle activité pour se les procurer! quelle ardeur pour des objets futiles! quelle léthargie pour les seules choses nécessaires! Rien ne lui coûte pour tout le reste; l'affaire du salut, il ne s'en embarrasse point.

Dirai-je que sa science demeure court, que ses vues soient étroites, que sa pensée ne s'étende pas loin? C'est lui qui a inventé tous les arts. Mais pour quel usage? Je l'appellerai un insecte égaré dans un palais royal, où il ronge tout ce qu'il rencontre.

Il s'élève jusqu'à la cîme des montagnes, détourne le cours des fleuves, plonge dans les abîmes des mers, perce l'épaisseur des forêts et l'obscurité des cavernes les plus profondes. C'est l'image de Dieu sur la terre. Il rassemble, il élève les eaux, les soutient et les suspend dans l'air. Rival de la divinité, il supplée par les prodiges de son industrie les œuvres du Créateur. Quelle foule de découvertes dans tous les genres!... Sa table seule rassemble les richesses du paradis terrestre. Mais parlez-lui de nos plus graves vérités, du dernier jugement, du rigoureux examen qui l'attend; il s'endort; il croit rêver : il ne se réveille que pour courir après de nouveaux gains; et toute l'activité de son esprit se perd à conserver son argent. Ses mains envahissent tout. A-t-il des serviteurs, son orgueil les fait plier sous le joug du plus

dur esclavage. A son gré, l'ouvrier n'est jamais assez diligent; l'exacteur, jamais assez impitoyable. Point de distance, si reculée qu'elle soit, qui l'arrête. Il franchit en un moment les terres et les mers; il n'y a que l'Église qui ne soit jamais à sa portée. Vous l'entendez parler avec affectation de son peu de mérite. Ne l'en croyez pas sur parole; il veut paroître simple pour vous tromper. Pour comble d'orgueil, né d'hier, il veut en savoir autant que celui qui a devancé tous les siècles; il interroge sa nature, il en parle comme d'un ouvrage de ses mains; il le soumet à ses calculs, et prétend limiter la puissance de celui sans qui il n'existeroit pas. Adam voulut, en mangeant du fruit de l'arbre défendu, s'égaler à son Créateur. Nous ressemblons à notre premier père.

Eccl. I. I. VI. *Tout est vanité et affliction d'esprit.*

Pag. 338 — 341 Le prophète s'écrie : L'homme n'est qu'une vapeur, sa vie s'échappe et disparoît comme une
Ps. IV. 3. ombre. *Jusqu'à quand donc, enfants des hommes, aimerez-vous la vanité, et chercherez-vous le mensonge? La scène* de ce monde passe, emportée par un continuel mouvement. Une saison succède à une autre; on passe d'un âge à un autre pour n'y plus revenir. Le cours fugitif des années, des mois, des jours, nous dit avec quelle rapidité le monde fuit! On n'est entré dans cette carrière de la vie qu'à la

condition d'en sortir. Chaque pas que vous y faites, vous pousse vers la fin. Vous n'êtes sorti du sein où vous avez pris naissance, que pour cheminer vers le tombeau, pour n'en plus sortir. Au moment où paroît un nouvel habitant de la terre, un autre l'a quittée. A côté de cet avare qui thésaurise et cache soigneusement son or, un autre s'en va les mains vides, forcé de tout abandonner. Jetez les yeux sur cette succession éternelle des héritages d'une famille à une autre. Riches, pauvres, n'importe; il faut faire place à ceux qui viennent après nous. *Vanité des vanités, et tout est vanité*, s'écrie le sage. C'est une roue qui tourne sans cesse sur elle-même, entraînant avec soi les saisons et les années. Ce que l'on appelle biens, ce que l'on appelle maux, est sans réalité, sans nulle consistance. Un moment dans l'abondance, pour tomber après dans l'indigence. Le plaisir vient, vous en jouissez quelques instants, vous croyez l'avoir saisi, il est déjà loin ; le chagrin l'a remplacé. Aujourd'hui dans la joie, demain dans les larmes et les gémissements. Hier vous célébriez votre mariage ; une épouse dans la fleur de la jeunesse vous laissoit espérer de longs jours passés avec elle : la mort étoit venue prendre sa place au banquet nuptial ; elle l'attendoit, cette épouse, pour la frapper au moment où elle s'y attend le moins, l'arracher d'entre vos bras, et vous plonger dans les amertumes d'un deuil bien plus sensible que ne le

furent tous les plaisirs qui précédèrent. Cet homme que vous voyez éclatant sous la pourpre, étaler son orgueil avec la pompe de sa parure, attendez un moment : dépouillé de ses riches ornements, il va descendre dans la tombe, pour y apprendre qu'il n'a fait qu'un beau songe, et pour s'y retrouver seul avec les insectes qui lui filent un autre vêtement. Voilà donc à quoi viendront aboutir les pensées de cet autre, qui s'occupe aujourd'hui de construire un magnifique palais, qui en parcourt déjà les vastes galeries : saisi par la mort, le voilà gisant sur un lit de quelques pieds, enchaîné à la souffrance ; bientôt mourant. A peine il a fermé les yeux, les ministres de la mort sont accourus ; ils garottent et ses pieds et ses mains ; ils l'enveloppent des pieds à la tête du linceul funèbre, pour l'entraîner hors de sa propre maison, sans lui accorder une demi-journée de grâce. On l'emporte à la hâte ; et le voilà au fond du sépulcre pour y rester tout seul. Tel est le dénouement par lequel se termine la vie ; oui, *tout n'est que vanité et affliction d'esprit*. Ses jours ont disparu, ils ont fui à tire-d'ailes, avec l'agilité d'un songe ; et c'est comme s'il n'avoit jamais été. Que devient, à ce redoutable moment, ce grand, si fier de sa puissance et du haut rang qu'il occupe, employant tour à tour la violence et l'artifice, qui ne songe qu'à écraser tout ce qui l'environne du poids de son insolence, qu'à en faire ses tributaires et ses

esclaves, qu'à s'enrichir des dépouilles qu'il ravit? Lui et tout son faste, ce ne sera qu'un peu de cendre; *vanité et affliction d'esprit*. Je compare le monde à la nuit où l'on dort, bercé par des rêves trompeurs. Dupe de ses illusions, on croit tenir ce que l'on voit, on est riche, on est gouverneur de province, élevé par-dessus les autres, magnifiquement vêtu, on voit un peuple entier ramper à ses pieds; on est ivre de son bonheur. Le jour vient; on s'éveille; tout a disparu. Ce n'étoit qu'un vain songe. Pas la moindre trace de ces prospérités imaginaires. Voilà le monde. Ainsi, au moment où le corps se trouvera plongé dans la nuit du tombeau, l'âme, réveillée de son assoupissement, ouvre les yeux, elle cherche inutilement autour d'elle les songes agréables auxquels elle s'abandonnoit; elle gémit, elle s'étonne et s'effraie de sa crédulité, elle aperçoit ce qu'elle n'avoit pas soupçonné jusque-là. Elle déplore son erreur; il n'est plus temps. Il lui arrive ce qu'éprouvent tous ceux qui, au sortir d'un songe flatteur, se retrouvent dans leur indigence et leurs chagrins d'auparavant. Ils s'en croient être plus pauvres encore par les comparaisons. On n'envisage qu'avec effroi cette nudité réelle, cette longue accumulation de crimes dont on s'est rendu coupable, et dont la chaîne vous enlace de toutes parts. Il en sort comme un nuage sombre dont on se sent enveloppé, sans pouvoir y échapper. Nulle issue; partout des crimes, des ini-

quités qui s'offrent à votre vue. L'ennemi du salut vient alors assiéger vos derniers moments : il se présente tel que l'exacteur impitoyable, reproduisant sous vos yeux ces songes mêmes, dont le monde fascina votre imagination séduite. Il vous rappelle ces biens dont la poursuite vous faisoit oublier le service de Dieu, ces faux biens dont la mort vous a dépouillés; il insulte à votre indigence; il accuse et ces passions honteuses de qui les jouissances vont être châtiées par les supplices des enfers, et ces concussions, ces violences, ces artificieuses manœuvres, ces emportements, ces jalousies secrètes qui de loin attisoient les feux du courroux céleste. Il déroule sous vos yeux le tableau tout entier d'une vie pleine tout entière d'iniquités. Amères révélations! elles remplacent bien douloureusement les songes décevants qui remplirent le cours de cette vie, et qui deviennent alors autant d'instruments de supplices. Ah! gardons, gardons-nous donc des perfides amorces d'un monde qui passe. N'oublions pas avec quelle promptitude il s'écoule et se précipite vers sa fin. Le jour, l'heure présente n'arrêtent point le jour et l'heure qui s'avancent; vainement feriez-vous tous les efforts imaginables pour empêcher qu'ils n'arrivent; c'est comme si l'on vouloit détourner le cours d'un fleuve par le mouvement de sa main. Vous êtes dans le monde. C'est pour le quitter au moment fixé, il ne vous est pas donné

de le reculer tant soit peu. Chaque portion de votre vie vous la dérobe en détail, sans que vous vous en aperceviez. Chacune des heures que vous avez vécu, en a emporté une partie; elles la minent et l'altèrent insensiblement, jusqu'à ce que la trame en soit complètement épuisée.

VII. *Que le pécheur disparoisse, et qu'il ne voie point la gloire du Seigneur.* Sentence effroyable, et qui doit surtout faire trembler le pécheur! Que l'impie s'en aille là où la louange du Seigneur ne se fait point entendre. Tout dans la nature célèbre son auteur; tout nous révèle sa gloire : les éléments, tout muets qu'ils sont, ont une voix pour raconter ses merveilles; *Les cieux*, dit le divin Psalmiste, *racontent sa gloire, et le firmament annonce les œuvres de sa puissance.* La terre et les mers, tout publie ses grandeurs. Il n'y a pas jusqu'à l'insecte caché sous l'herbe, qui ne rende un éclatant hommage à sa puissance. En quel endroit du monde ira le pécheur, où ne retentissent point les louanges divines? Dans quelle contrée, si fort reculée qu'elle soit, peut-il se rencontrer où il ne trouve l'empreinte de la gloire de l'Éternel? Qu'il essaie de pénétrer dans le ciel : il en est aussitôt repoussé impitoyablement. Qu'il veuille s'arrêter sur la terre : la terre lui refuse un asile; il n'y a pas jusqu'à la mer qui ne le rejette avec horreur. Que veut donc dire le Prophète? si ce n'est

Pag. 334 — 349.
Isa. XL. 6.
Ps. XVIII. 1.

que, chassé de toute l'enceinte de ce vaste univers, il ne lui reste plus que ce séjour affreux des ténèbres extérieures, où la louange divine ne se fait point entendre, où la présence de Dieu ne se fait plus sentir. Hélas! la violence des supplices, les angoisses et les gémissements, les ennuis dévorants, le ver persécuteur, sans cesse acharné à sa proie, la flamme qui brûle sans jamais s'attiédir, ne laissent point de place aux cantiques de louanges. C'est un nuage épais qui s'est appesanti sur les yeux des réprouvés. Les rayons de la gloire divine ne parviennent point jusqu'à eux ; ils ne sentent rien que leur implacable châtiment ; ils ne voient que les feux dont ils sont consumés. Ce n'est pas au milieu des frémissements et des éternels grincements de dents, qu'il est possible d'applaudir à la gloire du Seigneur. Et leurs bouches ne s'ouvrent que pour répéter à chaque moment ce cri lamentable : Malheur à moi !

Venez, pécheurs, unissez-vous à moi pour pleurer ensemble dans ce monde, afin de ne pas pleurer dans l'autre. Tout ce qu'il y a jamais eu de justes et de saints, ne se sont rendus agréables au Seigneur, ils n'ont désarmé sa justice que par les pleurs de la pénitence.

Exemples d'Adam après son péché, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, du saint homme Job, du roi David, des prophètes Jérémie, Ezéchiel, éprouvés par les souffrances, pleurant les iniquités de leurs

concitoyens, ou leurs propres infidélités ; de Jésus-Christ lui-même pleurant la perte de Jérusalem. L'Écriture ne dit nulle part que Jésus-Christ ait ri ; elle remarque en maintes occasions qu'il a pleuré. Motifs de pénitence : la douleur que votre péché fait au cœur de Dieu ; la mort qu'il cause à votre âme ; l'espoir du pardon qui vous est offert par la miséricorde divine, le prix que votre rédemption a coûté au fils de Dieu.

VIII. *Malheur à nous, parce que nous avons péché!* (Thren. v. 16.)

(Extraits.)

Deux pensées occupent mon âme tout entière, qu'elles plongent à la fois dans les plus mortelles frayeurs ; la première, c'est cette longue suite de péchés que je n'ai cessé de commettre, depuis le moment où je suis entré dans le monde, et dans tout le cours de ma vie ; la seconde, c'est le compte terrible qui m'en sera demandé au jour du jugement.

Contraste déplorable! mes sens affoiblis par l'âge ont perdu leur vigueur ; le feu des passions brûle dans mon âme avec une égale chaleur : mon corps, courbé sous le poids de la vieillesse, ne se traîne qu'avec efforts ; mon cœur a conservé toute l'impétuosité de ses désirs. Tel que je fus dans la jeunesse,

je le suis sous les cheveux blancs ; et mes dernières années ressemblent à celles que je n'ai plus. La mort va bientôt m'atteindre ; après la mort, la résurrection, le formidable jugement, suivi du châtiment réservé aux pécheurs.

Être à jamais banni de la présence de Dieu, ce seroit déjà un assez rigoureux supplice ; mais brûler dans un feu qui ne s'éteindra jamais ! oui, dans un feu qui ne s'éteindra jamais ; car il n'en est point de ce feu comme de celui que nous voyons ici-bas. Celui-ci, plus il est éclatant, plus il a d'énergie ; le feu des enfers, toujours ardent, toujours actif, est enveloppé de ténèbres épaisses, et ne dissipe point l'horreur de la nuit profonde qui règne dans le séjour des supplices. Celui-ci dévore ce qu'il reçoit, et s'éteint quand il n'a plus d'aliments ; celui des enfers brûle sans détruire : tel est l'ordre du Tout-Puissant. Il ne consume pas ; il ne fait que brûler et tourmenter. Celui-là, utile à nos besoins, réchauffe les corps qui s'en approchent. L'autre, joint à ses ardeurs dévorantes à une ténébreuse obscurité, des pleurs et des grincements de dents ; il déchire, il désole, il torture ; également sans lumière et sans terme. Tel est l'oracle : *un feu éternel.*

L'exécution du jugement sera précédée de la manifestation des consciences, qui sera faite aux yeux de l'univers tout entier. Quelle confusion à ce moment où mes iniquités secrètes seront toutes révélées

au grand jour! Ceux qui m'admirent aujourd'hui, parce qu'ils ne me connoissent pas, me voyant alors tel que je suis, changeront de langage; ils s'étonneront de leur illusion, et deviendront mes accusateurs. Que deviendrai-je alors que le juge sévère prononcera le terrible arrêt qui me fermera les portes de la béatitude céleste, et m'ouvrira les abîmes des enfers? Telle est l'effroyable perspective que j'ai sans cesse devant les yeux; et pourtant je n'en suis pas meilleur. La lecture des saints oracles m'épouvante; ma volonté perverse ou timide m'entraîne. Oh! pourquoi suis-je venu au monde; et combien plus sont heureux ceux qu'une mort prématurée enlève à d'aussi laborieux combats!

Occupé de ces tristes réflexions, j'ai tout à coup senti naître dans mon cœur une pensée qui est venue relever mon courage abattu. Au moment où je me laissois aller au désespoir, j'ai vu sortir, comme d'une retraite profonde, la Pénitence qui, s'approchant de mon oreille avec un visage plein de douceur, m'adresse ces consolantes paroles : Écoutez-moi, je vais vous apprendre les moyens de mettre à profit votre douleur et vos larmes. D'abord, bannissez ce sombre chagrin qui vous trouble, et vous jette dans un désespoir qui seroit funeste à votre salut. Le Seigneur est bon et miséricordieux; il désire vous voir habiter sa céleste demeure. Entrez dans les voies de la pénitence; et plein de joie de votre retour à

lui, il sera le premier à vous ouvrir les bras pour vous recevoir. Quelque grandes que soient vos iniquités, sa clémence est mille fois plus grande. La Pénitence désarmera sa justice; elle viendra plaider votre cause au jour du jugement, elle est sûre d'obtenir votre grâce d'un Dieu sauveur, qui a donné sa vie pour vous.

VIII. *Le Seigneur adressa la parole à Jonas et lui dit : Allez présentement en la grande ville de Ninive, et y prêchez; et Jonas se leva, et alla à Ninive, selon le commandement qu'il en avoit reçu du Seigneur.* (Jonas III. 1 et suiv.)

(Extraits et analyse.)

Pag. 359 — 370. Un étranger, un Juif, va porter la parole de la pénitence à des hommes plongés dans le crime. Plein d'un magnanime courage, il attaque, il ébranle une grande ville par l'effrayante menace qu'il y fait retentir. A la voix du prophète, Ninive se dépouille, pour revêtir l'habit de la pénitence. Tel que l'ouragan soulevant la mer, Jonas, sorti du sein des ondes, porte le trouble dans Ninive. Au moment où il fuit, la mer se bouleverse; au moment où il parle, la terre tremble. La prière du prophète apaise les vagues irritées; les larmes de la pénitence rendent le calme à la terre. Jonas est sauvé par la prière, Ninive par la pénitence. A la fois pré-

dicateur et modèle, Jonas offre dans sa personne la preuve que c'est par la pénitence que s'obtient la miséricorde, et que Ninive peut échapper au naufrage du péché, puisque lui-même il vient d'échapper à un autre naufrage.

Jonas prêche la pénitence : le monarque dépose son diadème et se couvre de cendres; les grands tremblent et s'humilient; les riches ouvrent leurs trésors, et les pauvres sont secourus. Le créancier, l'usurier avide ont cessé d'être impitoyables. Chacun ne pense qu'à son salut. Plus de ravisseurs du bien d'autrui ; plus de jugements téméraires prononcés contre le prochain : on ne songe qu'à s'accuser, qu'à se condamner soi-même. Jonas prêche la pénitence : à sa voix, celui qui a des esclaves, les affranchit ; le serviteur chérit sa dépendance, et apprend à être soumis à son maître ; le faste des parures fait place à la modestie ; et l'orgueil, à l'humanité.

Notre pénitence à nous, ce que nous appelons prier, s'humilier, n'est qu'une ombre, un vain songe auprès de l'exemple que donnent les Ninivites : ce n'est que le masque de la pénitence.

La menace terrible du Prophète fait voir le glaive suspendu sur les têtes. Les plus fiers courages, les cœurs les plus intrépides cèdent à la crainte. Jonas est au milieu d'eux comme l'exécuteur qui s'apprête à frapper sa victime. Bientôt de la peur on passe à la pénitence, et Ninive est sauvée.

Ibid. 7. Plus de banquets; si l'enfant à la mamelle est repoussé du sein de sa nourrice, qui se permettra de charger sa table des mets de l'opulence? Quand l'eau même est interdite aux animaux, quel homme penseroit à s'enivrer? Quand le monarque se montre couvert d'un cilice, oseroit-on se parer de riches habits? Qui pourroit se livrer à la joie, au milieu du deuil et de la consternation publique? Et quand la ville tout entière est menacée de n'être bientôt plus qu'un monceau de ruines, ira-t-on, dans un commun danger, s'occuper de son propre intérêt?

Une sainte émulation réunit toutes les pensées dans un seul et même sentiment. Les justes demandent à Dieu grâce pour les pécheurs; les pécheurs lui demandent qu'il soit propice à la prière des justes.

On suppute les jours et les heures; on se demande avec effroi combien il y en a d'écoulés, combien il en reste jusqu'au jour marqué par le Prophète, ce formidable jour où tout un peuple descendra tout vivant dans le tombeau, où cette ville si grande aura disparu, où les étrangers venant à passer là où fut Ninive, n'en reconnoîtront la place que par ses ruines et les cadavres amoncelés de ses habitants. Les enfants en pleurs pressent de ces questions les parents qui tremblent de leur répondre. Nouveaux
Gen. XXII. 7. Isaacs, les fils demandent à leurs pères *où est la victime* du sacrifice; et les pères leur répondent: Re-

posons-nous sur l'inépuisable miséricorde du Seigneur. La pénitence nous obtiendra notre pardon.

Spectacle lamentable ! Le roi s'avance au milieu de ses concitoyens, la tête couverte de cendre ; tous imitent son exemple. Il ordonne un jeûne public ; l'armée, la ville tout entière obéissent. — Mais peut-être cet étranger n'est-il qu'un imposteur ? — « Lui, » un imposteur ! répond le monarque ; je l'ai interrogé, j'ai essayé de l'intimider par des menaces, » de le gagner par des promesses ; le Prophète s'est » montré également insensible à la peur et à la séduction. Il est donc vraiment l'envoyé de Dieu. » Mais Jonas n'a point mis de restriction à sa menace ; il a dit que dans tel temps précis *Ninive seroit détruite*. Espérons que la clémence de Dieu l'emportera sur la sévérité de l'homme. Jon. III. 4.

L'espérance des Ninivites ne fut pas trompée. Dieu révoqua sa sentence ; la prophétie n'en fut pas moins accomplie, puisque Ninive fut renouvelée par la pénitence.

IX. La monnoie est marquée à l'effigie du prince, et il n'est permis à personne ni de lui en subsistuer une autre, ni d'en fabriquer en secret, sous peine des plus sévères châtiments. Combien n'est pas plus criminel celui qui violeroit l'image de Dieu pour l'échanger contre une autre ! Pour vous, ô mon frère, rendez gloire à Dieu qui nous a marqués du sceau de Pag. 486.

sa ressemblance ! Ce n'est pas sur de l'or ou de l'argent qu'il a tracé son image, matières viles à ses yeux ; c'est sur l'homme, le plus excellent de ses ouvrages, le prix de sa rédemption. Qui croit au nom de Dieu, porte l'image de Dieu gravée dans son cœur.

x. *Prière à Dieu.* Prosterné à vos pieds, je vous en conjure, ô mon Dieu ! daignez vous souvenir de moi. Dans quelque égarement que la séduction de mes sens ait pu jeter mon esprit, toutefois ils n'ont pu l'entraîner au point de l'égarer dans une téméraire curiosité sur votre essence divine. Non ; à quelques excès que je me sois abandonné, je n'ai point franchi la limite sacrée de la foi. Je suis un pécheur ; à Dieu ne plaise que je consentisse jamais à être du nombre des impies. Quel avantage aurai-je donc sur l'impie, si j'ai à redouter de votre justice la même rigueur que lui ?

Le troisième volume(*) comprend d'abord une suite de de discours sur la foi, contre ceux *qui veulent scruter* la divine Majesté (1). Ils sont au nombre de quatre-vingt-dix, tous fort courts. Ce sont autant d'hymnes ou d'élévations sur les mystères de l'Essence divine. Nous les réduirons à quelques extraits sommaires.

Pag. 2—3. xi. La nature de Dieu est impénétrable. Bornes de

(*) Syriacè et latinè.

(1) *Adversus scrutatores à* pag. 1 usq. ad pag. 208.

notre intelligence, nous ne nous connoissons pas nous-même. Notre âme est une énigme. Diversité des opinions sur sa nature. Ce qui s'ignore soi-même, peut-il raisonner sur la nature de celui qui l'a fait? L'Être divin est quelque chose de supérieur à toutes nos conceptions. Qui cherche à l'expliquer, ne pouvant l'agrandir, le rapetisse. Heureux celui qui l'adore en silence, chante ses louanges, et chante ses divines perfections! Quand le séraphin lui-même n'ose ouvrir la bouche en sa présence; comment l'homme, un vil limon, entreprendra-t-il d'en parler? Son immensité remplit le Ciel, la terre, les mers. Partout la divinité se montre, et partout elle se dérobe à nos regards. Votre intelligence croit la saisir, elle lui échappe. Du sommet où vous êtes élevé pour l'atteindre, vous retombez au fond du vallon, écrasé sous le poids de sa majesté sainte. L'idée que vous avez pu vous en faire, vous ne sauriez l'exprimer. C'est un océan sans fond et sans rivages, que vous ne pouvez sonder ni parcourir jamais.

Pag. 3—4. Pag. 5—6. Pag. 7.

Il n'est pas plus possible d'approfondir la nature du Fils que celle du Père. Contentons-nous d'en connoître ce qu'il a bien voulu nous en révéler de sa propre bouche, durant son séjour sur la terre. Mystère de son éternelle génération. C'est par lui que toutes choses ont été faites. Alliance de sa divinité avec l'humanité, dans son incarnation. Il ne paroissoit être qu'un simple homme, le jour où on le vit

Pag. 10 et suiv. Pag. 15.

Marc. IV. 36. 40. monté sur une barque ; mais, quand il apaisoit la tempête, et marchoit d'un pas assuré sur les eaux de la mer, les nautoniers, frappés d'un spectacle si nouveau, reconnurent bien qu'il y avoit là quelque
Matth. II chose de plus que l'homme. Les mages, venus l'adorer dans sa crêche, ne s'informèrent pas, ni qui il étoit, ni d'où il venoit; ils se prosternèrent en silence, sans s'embarrasser de questions oiseuses, et
Ibid. II. déposèrent à ses pieds leurs présents. Faites comme eux ; qu'il vous suffise de savoir qu'il est assis au plus haut des cieux, et, laissant là toutes les recherches de la curiosité, déposez à ses pieds, pour offrandes,
Pag. 22. vos bonnes œuvres. Les plus sublimes génies de tous les siècles se sont donné bien des mouvements, sans pouvoir arriver à comprendre celui qui est incompréhensible. Tout ce que l'on peut mesurer n'est pas l'infini. Si vous pouviez mesurer l'immensité du Père et du Fils, vous seriez plus grand qu'eux.

L'œil de la foi, lorsque, pareil à la lumière, il brille dans le cœur du chrétien, contemple à découvert l'agneau de Dieu, qui a été immolé pour nous, et qui nous a donné son corps saint et sans tache, pour nous en nourrir continuellement... Celui qui est doué de cet œil de la foi, aperçoit Dieu dans une clarté intuitive; et, d'une foi pleine et bien assurée, il mange le corps sacré et boit le sang de l'agneau sans tache, sans se livrer sur cette sainte et divine doctrine à des recherches curieuses... Pourquoi

sondez-vous ce qui n'a point de fond? Si vous sondez avec curiosité, vous ne méritez plus le nom de fidèle, mais celui de curieux. Soyez donc innocent et fidèle. Participez au corps immaculé et au sang du Seigneur, avec une foi très pleine, assuré que vous mangez l'agneau même tout entier. Car les mystères de Jésus-Christ sont un feu immortel. Gardez-vous de les sonder avec témérité, de peur qu'en y participant, vous n'en soyez consumé. Le patriarche Abraham servoit autrefois des aliments terrestres à des anges célestes qui en mangèrent. Ce fut sans doute un grand prodige de voir des êtres spirituels prendre sur terre une nourriture matérielle. Mais voici ce qui passe vraiment toute admiration, toute intelligence et tout langage: c'est ce que le fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ a fait pour nous. Car à nous autres hommes charnels, il nous a fait manger et boire le feu et l'esprit même, c'est-à-dire, son corps et son sang. Pour moi, ne pouvant saisir par la pensée les sacrements du Christ, je n'ose m'avancer plus loin ni essayer encore d'atteindre à la hauteur de ces mystères profonds et sacrés; et si j'en voulois parler audacieusement, je ne les comprendrois pas davantage (1). Gen, XVIII, 5.

Jamais nous n'aurions appris à connoître le Verbe, Pag. 23.

(1) Trad. par M. l'abbé de Trévern (*Discuss. amic.*, tom. II, pag. 76), qui voit dans ce texte éloquent un témoignage invincible de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

s'il n'eût daigné venir s'enfermer dans le sein de Marie, comme dans un sanctuaire qui, en voilant sa divinité, nous a rapprochés d'elle.

Pag. 40. [La plupart des discours qui suivent sont des méditations que j'appellerai poétiques; car l'auteur interpelle souvent *sa lyre* pour lui demander de se
Pag. 43. prêter *à ses accords* (1). Qui me donnera l'enthousiasme des prophètes, pour chanter un hymne à la louange du Créateur et de son divin Fils?]

Pag. 79—80 Il ne sert de rien de reconnoître le Père, si l'on ne reconnoît le Fils. Les Juifs ont été condamnés pour n'avoir pas cru au Fils. Examinez bien pourquoi leur ville a été détruite, et vous comprendrez que le châtiment les poursuivra tant qu'ils ne se seront pas réunis à notre croyance.

Pag. 95—96. C'est Dieu qui nous a appris ce qu'il est. Il s'est manifesté à nous dans ses saintes Écritures, par les noms qui lui appartiennent. Nous savons qu'il est saint, qu'il est juste, essentiellement bon, essentiellement parfait. Nous croyons qu'il a un Fils tout semblable à lui, parce que lui-même il s'est appelé Père; ce qui suppose nécessairement qu'il a un Fils. En même temps qu'il est le père de tous les hommes,

(1) « Retentis, ô ma lyre; il ne te conviendroit pas de garder le silence, etc. », pag. 40. Le saint docteur a cru devoir combattre dans le même style les assertions insensées de l'hérétique Bardesane (ou plutôt d'Harmonius son fils), dont les ouvrages s'étoient répandus dans la Syrie. (Voy. Euseb., *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. 30, et Cave, pag. 51.)

par l'effusion d'une charité souveraine qui émane de sa bonté; par la richesse d'une nature heureuse et parfaite, il a engendré un Fils unique qui l'a fait Père, aussi véritablement Père que le Fils est véritablement Fils. Non moins Père qu'il est Seigneur, puisqu'il a des sujets, Roi comme le démontrent les œuvres de la toute-puissance; Créateur, puisqu'il a tiré le monde du néant. Contester à Dieu cette qualité, vouloir qu'il ne soit point Père par sa nature, et sa propre fécondité, c'est anéantir toutes les autres perfections qui ramènent à celle-ci; c'est lui disputer la vérité de son infaillible parole. Quand il déclare si expressément qu'il est Père, de quel droit vous, cendre et poussière, contredire son témoignage? Qui! vous, oser citer à votre tribunal celui à qui nous aurons tous à rendre compte; lui demander raison de ses œuvres! Insensé! vous voulez plonger dans un double océan; vous allez vous perdre dans leurs abîmes, et vous ne présenterez à la vague soulevée qu'un cadavre qu'elle rejettera sur le rivage.

Que Dieu existe, qu'il existe de toute éternité, Pag. 105.
il n'est pas possible d'en douter; ici la démonstration est l'évidence elle-même. En partant de ce principe, nous concluons, avec une égale certitude, que de toute éternité aussi il a un Fils éternel comme lui. En douter, c'est mettre en problème qu'il soit éternel. Adorons en silence le mystère de son éternité

et de sa fécondité; l'un et l'autre est hors de notre intelligence; l'un et l'autre se tiennent intimément : il n'est pas possible de les isoler. Sa fécondité est pour nous une source de bienfaits, nous devons l'aimer; son éternité, nous n'y pouvons penser sans frayeur.

Nos pères croyoient simplement à la parole de Dieu. Ils se seroient crus coupables d'une sacrilége témérité d'oser disputer des choses divines, d'introduire arbitrairement des questions nouvelles, et de semer des pierres dans le grand chemin de la vérité.
Pag. 106. Ils avoient grand soin de les écarter. C'est le père du mensonge, l'ennemi du salut qui a inventé toutes ces disputes oiseuses, dans le dessein de nous détourner des divins oracles, pour nous faire donner tête baissée dans les plus extravagantes rêveries. Du temps de Noé, ses contemporains ne manquoient pas sans doute de le presser de questions : quand arrivera ce déluge dont vous nous menacez? Nous ne voyons pas que le saint patriarche répondît à ces hommes si curieux de connoître le secret de Dieu. Lui-même n'interrogeoit pas le Seigneur sur l'époque où éclateroient ses vengeances. Abraham, sur le point d'immoler son fils, ne demande point à Dieu compte des motifs pourquoi un sacrifice si contraire à la nature et à ses espérances, lui étoit imposé : il obéit en silence, et déploie le glaive que la main protectrice du Seigneur alloit arrêter.

Croyez, non comme simple opinion, mais comme article de foi, à tout ce qui nous est enseigné, soit par l'Écriture, soit par la tradition... Le Verbe divin est essentiellement un Dieu de paix. Ce sont nos travers d'esprit qui amènent la guerre, et avec elle tous les dangers qu'elles entraînent. Nous refusons de nous soumettre à la parole de Dieu, parce que nous cherchons à nous dérober à sa présence après avoir péché. Nous abusons de sa parole pour troubler la paix, allumer les dissensions et les haines, et pour nous perdre nous-mêmes. La source étoit pure; les novateurs, en la remuant, en ont altéré l'onde calme et limpide. Le pasteur est venu sans défiance boire à la source ainsi troublée ; le troupeau a suivi, et bientôt la division s'est jetée parmi les pasteurs et le troupeau...... Pag. 113.

Je vous demande à mon tour raison des secrets de la nature. Expliquez-moi le système de la nutrition. Pourquoi tant d'animaux d'espèces si différentes; pourquoi cette prodigieuse variété de plantes; le mécanisme de leur développement? Quelle est la nature du feu? Comment, enfermé dans un caillou, il en jaillit pour former l'étincelle qui bientôt allumera l'incendie? L'aveugle entrevoit les rayons du soleil; il n'en aperçoit point le globe lumineux; son imagination même ne lui en fournit pas l'idée : à plus forte raison n'en sauroit-il connoître les révolutions. Il est donc réduit à en Pag. 127.

croire là-dessus à la parole d'autrui ; autrement il s'expose à mille dangers, et joint à l'aveuglement du corps, l'aveuglement de l'esprit. Aveugle, qui voulez pénétrer les mystères de la génération du Verbe !

Vous coupez court à toutes les questions par ce seul mot : Dieu l'a dit. Entre Dieu et l'homme, la foi doit passer avant l'examen. En croyant au témoignage de Dieu, vous l'honorez ; en discutant ses paroles, vous l'offensez. Pour vous en rapprocher, vous avez deux moyens simples : la foi, qui vous fait croire à sa vérité ; la prière, qui vous fait trouver grâce auprès de lui. Vous croyez que c'est lui qui a fait le monde, parce que c'est lui qui l'a dit ; autrement vos sens ne vous l'auroient pas appris. C'est la foi toute seule qui vous en convainc. Qu'elle combatte la raison, elle combat bien plus encore la curiosité. Vous doutez, vous êtes encore à la recherche si ce qu'il a dit est vrai ; vous n'êtes donc pas persuadé. Si vous l'étiez, vous ne chercheriez pas. La foi se laisse conduire par la vérité à la découverte de la vérité. Le moyen le plus infaillible pour y arriver, c'est de l'attendre.....

Pag. 163. Le démon, n'ayant pu réussir à triompher de la foi chrétienne par tous les efforts de sa rage contre la personne du Sauveur, honteux d'avoir vainement employé contre lui les violences et les humiliations, les instruments divers du plus cruel supplice, a changé de batterie ; il a remplacé les ignominies par

les disputes et les divisions. Il a commencé par jeter dans le cœur des prêtres l'ambition des préséances et du pouvoir. Les dignités ecclésiastiques ont été envahies. Pour y arriver, on a employé tantôt la violence, tantôt la ruse et l'artifice : on les a mises à l'encan ; on a affecté les dehors de la vertu et de la piété ; tous, par des moyens divers, se sont dirigés vers le même but. Les jeunes gens ont compté pour rien leur inexpérience, qui les repoussoit de telles fonctions dont ils n'étoient pas dignes ; les vieillards, le poids des années qui leur enlevoit l'espérance de faire aucun bien. Le subtil ennemi des âmes a trop bien réussi à faire tomber la plupart dans ses filets ; et l'on voit aujourd'hui non plus seulement les vieillards et les jeunes gens, mais jusqu'à des enfants aspirer aux premiers emplois du sanctuaire.

Aigres à leur commencement, les fruits s'adoucissent en mûrissant. Image naturelle des exercices de la pénitence : ils commencent par être amers, ils finissent par être doux. Pag. 169.

Mettez un frein à l'avidité de savoir. Contentez-vous de pouvoir étancher votre soif dans quelques ruisseaux détournés ; mais ne vous flattez pas d'arriver à la source, moins encore de l'épuiser. Jouissez de ce que vous avez ; n'aspirez point à ce que vous n'avez pas. Pag. 193.

Quoique la science soit bien avant tous ceux qui enseignent ou qui apprennent, elle ne dédaigne pas Pag. 195.

de se prodiguer même à la simple enfance : elle se communique à tous indifféremment. Elle s'assied sur la chaire du docteur, et sur le banc du disciple ; elle donne et reçoit l'instruction, se distribue à toutes les conditions comme à tous les âges. La science préside à tous les actes de la vie. Mais ne vous flattez pas d'en embrasser toute l'étendue ; jamais personne sur la terre n'a pu parvenir à sa source.

Pag. 196 — 199. La création avec toutes ses merveilles n'a point épuisé la toute-puissance du Créateur. Dieu se reposa après l'avoir faite : est-ce qu'il étoit fatigué par le travail ? Nullement ; lui à qui, pour créer, il suffit de vouloir. Il pourroit, s'il le vouloit, produire chaque jour de nouveaux mondes. Il auroit pu étendre bien davantage le monde où nous sommes. Il ne l'a pas voulu. Son plan arrêté, il l'a exécuté avec poids et mesure. Lui-même, il resserre sa toute-puissance, et ne lui permet pas de déborder en quelque sorte sur des ouvrages que sa sagesse juge inutiles. Principe essentiel de l'ordre, il se contente de le répandre dans toutes ses productions. Ce qu'il auroit pu faire, il ne nous est pas plus possible de le deviner, qu'il ne nous est possible de pénétrer ce qu'il a fait.

Pag. 201. L'esprit le plus borné peut trouver le Fils de Dieu ; les plus savants le cherchent. Des étrangers sont venus des contrées lointaines se ranger à son école ; et, heureux du trésor qu'ils possédoient, ils se sont étonnés que l'on allât chercher bien loin

les richesses dont ils jouissoient. Les mages viennent du fond de l'Orient le reconnoître et l'adorer; les Juifs ne se doutent pas qu'il soit au milieu d'eux.

XII. *Méditations sur la mort* (*).

La mort a donc enfin terminé la longue lutte du corps avec les souffrances qui l'assiégeoient! Elle rend la paix à nos justes, elle couronne nos athlètes victorieux. Tel est le partage de la vertu sur la terre. A peine entrée dans la carrière de la vie, elle a des combats à soutenir; pas un moment de trêve; guerre laborieuse jusqu'au dernier souffle de la vieillesse. On ne cesse d'être sur le champ de bataille qu'en cessant de vivre. L'heure de la récompense arrivée, l'ouvrier a rempli sa tâche; sa journée est finie; la mort l'introduit dans son repos. Il y restera jusqu'à ce que le souverain arbitre de la vie et de la mort, dissipant la nuit des tombeaux, commande à cette poussière de s'éveiller, pour entrer dans une vie où il n'y a plus de mort.... Pag. 225 — 227.

Au reste ne croyez pas que les justes, séparés de notre société par la mort, éloignés de nos yeux, cessent pour cela de nous appartenir. Bien que la mort, qui les tient enchaînés dans ses liens de fer,

(*) Discours ou chants funèbres, au nombre de quatre-vingt-cinq, que les églises de Syrie récitent encore à présent dans leur office des morts. Nous avons dû les resserrer considérablement.

les réduise au silence, ils n'en continuent pas moins à nous diriger par leurs sages instructions. Le corps seul, tel qu'un vêtement dont on se dépouille, a pu succomber à la souffrance : il n'en est pas ainsi de l'âme. Que le corps s'anéantisse, l'âme demeure; elle ne change point, et rien n'empêche que celles des justes, toujours présentes au milieu de nous, ne s'associent à nos entretiens et ne nous aident de leurs conseils, ne nous soutiennent dans les voies de la piété. Admises au séjour du bonheur, elles prolongent au-delà du trépas leur vie et leurs affections, tandis que le corps repose au sein de la terre qui le garde comme un dépôt pour le jour où elle le rendra à l'existence.

Consolations sur la mort d'un vertueux pontife.

C'est nous, nous seuls qui sommes à plaindre d'avoir perdu le guide attentif à tous nos besoins. Ce qui nous jette dans le deuil, c'est ce qui fait son triomphe. Il a su faire valoir le talent qui lui avoit été confié; il en reçoit la récompense. Aussi a-t-il envisagé sans pâlir la voie qui s'ouvroit à lui. La mort l'a ramené de la haute mer dans le port, affranchi désormais des agitations d'une vie mortelle, et de la servitude d'un corps condamné à la souffrance. Nouveau Moïse, son égal en douceur, il a été le conducteur fidèle de la tribu confiée à ses soins, faisant marcher devant elle la divine Ecriture
Exod. XIV. 19. comme la colonne du désert éclairant les Hébreux

par la lueur des feux qui en jaillissoient. Nouvel Élie, il abattoit les idoles, faisoit régner le culte du vrai Dieu, et cesser la sécheresse et la famine. Désolante réflexion! quel pasteur nous sera donné à sa place? Nous ne recevrons plus de sa bouche les instructions du salut. Nous n'entendrons plus cette voix qui faisoit descendre du ciel le remède aux maladies de l'âme les plus invétérées. Nous ne verrons plus cette main, qui imprimoit sur le front de ses enfants le signe de la croix. Que l'on ne s'étonne donc pas de voir nos yeux se remplir de larmes, lorsque, en entrant dans l'église, nous y cherchons vainement notre pontife dans le sanctuaire où il alloit s'asseoir. Le jour de la prière solennelle arrivé, son peuple y étoit accouru en foule, dans l'espérance d'y recevoir encore ses bénédictions; il n'y étoit point. Assuré qu'il ne l'y reverroit plus, il s'est livré tout entier à l'affliction qui l'écrase. Non point, encore une fois, qu'il s'attriste de vous savoir heureux; mais en vous perdant, il n'envisage qu'avec amertume votre siége vacant, l'Église sans époux, et pleurant son veuvage, tant qu'elle n'aura pas retrouvé un pasteur qui vous ressemble.....

III. Reg. XVIII.

Est-il personne qui ne félicite notre pontife d'avoir obtenu la palme de gloire? Sans doute, nous devons regretter qu'il nous soit enlevé pour le triomphe; mais puisque le terme de notre pélerinage est arrêté dans les décrets immuables de la Providence,

mes frères, essuyez vos larmes; livrez-vous plutôt à la joie que nous devons à la victoire de notre généreux athlète. Glorifions le souverain arbitre de la vie et de la mort, qui ne nous l'enleva, que pour l'associer à la compagnie des justes bienheureux. Vous leur ressembliez, ô saint pasteur, par les éminentes vertus dont vous fûtes le modèle; pourquoi donc n'en partageriez-vous pas aussi les béatitudes?.... Oui, vous n'avez plus à gémir sous le poids des liens du corps. Vous êtes réuni à jamais au séjour des élus. Gloire à Dieu, qui vous prédestina à ses immortelles félicités! C'étoit là, ô notre père! l'objet de vos journalières méditations, le but vers qui se dirigeoient toutes vos actions. Le même Dieu qui vous montroit le port, vous y a fait entrer. Irions-nous pleurer une semblable mort?....

Pag. 237 — 240. Voilà que ma vie est à son déclin; je touche au dernier de mes jours : déjà je vois accourir les ministres du trépas, qui, semblables à des chasseurs avides, pressent leur marche pour saisir leur proie. Encore un peu de temps, et j'aurai fui cette terre; la place que j'occupe ici-bas ne sera plus la mienne; je l'aurai quittée pour un lieu qui m'est totalement inconnu. Le jour de la moisson est arrivé; l'aire m'attend. La vendange s'apprête; cep, peut-être échappé jusqu'ici à la vigilante main du vigneron, mais seulement pour quelques jours, j'implore les

prières de tous ceux qui m'ont aimé, de tous ceux qui me connûrent. Combien n'ai-je pas à redouter de n'être aux yeux du Souverain juge qu'une ivraie inutile, quand je passais aux yeux des hommes pour être du froment?

Je vais donc abandonner ce coin de terre, qui ne me fut donné que pour quelques moments; je vais l'abandonner pour aller dans un lieu, d'où je ne reviendrai jamais. Je ne vous reverrai plus! ô vous qui m'êtes si chers; je ne jouirai plus, ni de votre présence, ni de vos entretiens. Car il disoit vrai, ce saint homme qui, sur le fumier où l'enchaînoit la souffrance, s'écrioit : *Celui qui redescend dans le tombeau n'en remonte point : il ne revient point dans* Job. VII. 9. 10.
sa maison, et le lieu où il habitoit ne le revoit plus. Et, jusqu'à ce que le ciel et la terre soient effacés, il ne se relèvera point. Mais à ce moment aussi, tous ceux qui dormoient au fond de leurs sépulcres se réveilleront; ils sortiront des retraites profondes où leurs ossements reposoient dans la région de la nuit et du silence. Le commerçant, quand il s'éloigne du sol qui l'a vu naître, compte bien y revenir après quelque temps d'absence; le laboureur espère moissonner après qu'il aura semé : j'ai, moi, l'assurance que mon âme, après qu'elle se sera détachée de mon corps, n'y reviendra pas avant le jour de la résurrection générale......

Ce n'est point la mort que je redoute; elle nous

délivre de la chaîne du péché. Hélas ! une longue vie pour celui qui ne pense pas à la quitter, ne fut qu'une prolongation de désordre, qui en a rendu le terme plus désolant. Oh ! combien la mort devient amère pour celui-là, au moment où elle l'arrache des bras d'un frère, d'un ami, d'un fils ! Vous, que je respectai toujours comme mes maîtres, comme mes pères, je vous en conjure, ne m'oubliez pas : pensez à moi, dans les moments surtout où s'immole la victime sainte. Bien que je fusse le dernier des hommes, j'ai été attaché inviolablement à la foi catholique, que j'avois le bonheur de professer. On n'a point à me reprocher d'avoir semé l'ivraie dans le champ du père de famille, ni d'avoir altéré aucunement la pureté de l'Evangile de Notre Seigneur Jésus-Christ. Jamais je n'ai douté un moment de l'adorable Trinité, ni permis à ma pensée rien de contraire à la sainteté de celui qui m'a mis au monde, et comblé de tant de grâces..... Je vous en supplie donc de m'aider de vos prières, de demander grâce pour moi. Ne le refusez pas, je le demande avec instance, avec larmes : priez pour moi, implorez pour moi la miséricorde du Seigneur, afin qu'au jour du jugement, il veuille bien me remettre tous mes péchés......

Courage, courage, ô mon frère ! Puisque l'heure a sonné pour vous, où vous allez entrer dans la voie

frayée pour tout le genre humain ; ne murmurez pas de ce que la mort vous sépare de vos frères. Le Seigneur vous prépare une demeure nouvelle, bien préférable à celle-ci ; au séjour de la lumière, dans la région qu'habitent les justes. Tous ceux qui vous y ont devancé, vos frères, vos pères, vous y attendent à leurs côtés. Cette bouche, qui ne s'ouvre plus pour nous appeler aux exercices du ministère saint, n'est point pour cela muette. Mêlé aux chœurs des Esprits bienheureux, vous faites retentir dans la céleste Jérusalem les plus mélodieux accords. Si vos pieds engourdis par le trépas ne peuvent plus vous porter dans la maison que le Seigneur habite sur la terre, vous êtes dans ses palais, au centre de toutes les béatitudes. Le jour où vous nous fûtes enlevé, affligeant par l'amertume de la séparation, a été à la fois un jour de joie, puisqu'il vous a réuni à l'assemblée des saints.

Pour le juste, qui a fourni une carrière de vertus, la mort est un port qui le met à l'abri des orages. Pour la piété elle-même, la vie n'est qu'une suite de combats à livrer au démon ; la mort en est le terme. Bien loin de la redouter, celui qui a vécu dans la méditation assidue des livres saints, dans les veilles, dans les jeûnes et la prière, la reçoit comme un sommeil plein de charmes ; il compte sur la récompense promise aux bonnes œuvres. *Votre mort, ô* Pag. 240 — 242. Ps. cxv. 15.

mon père, a été précieuse devant le Seigneur; elle a été un jour de fête pour tous les bienheureux ravis de vous posséder au milieu d'eux. La mort, semblable à la barque qui transporte le voyageur à l'autre bord, vous a conduit loin des tentations et des souffrances; elle n'a eu rien d'affligeant que pour nous, qu'elle a laissés dans le deuil de la séparation. Hélas! qu'est devenu ce trésor de science? Quelles mains ont fermé cette bouche, dont les accents pénétroient tous les cœurs! L'impitoyable mort l'a réduite au silence; elle a éteint cette vive lumière; elle a renversé ce bel arbre, qui nous donnoit tant de fruits.... Le ciel et la terre disputent aujourd'hui à qui vous rendra plus d'honneurs.

L'on nous dit que les morts ressusciteront, qu'ils n'appartiennent donc pas pour toujours, pas pour longtemps, à la solitude du tombeau. L'on nous dit que les âmes séparées de leurs corps y rentreront, pour subir le jugement. Dans cette pensée, j'ai profondément gémi au souvenir des désordres de ma vie. Ne valoit-il pas mieux, si je ne devois quitter la vie que pour subir une sentence de condamnation, n'y être entré jamais? Traîner ici-bas une vie misérable; après cela, subir un formidable jugement! Que gagnerai-je d'avoir vécu, ou de ressusciter? Avec un juge aussi sévère, quel coupable pourroit échapper? Avec d'aussi impitoyables exécuteurs des

arrêts de sa justice, est-il des supplices supportables? Dans leurs mains, des glaives de feu, pour que le corps et l'âme aient leur torture. Si ce qu'il y a de plus caché doit être révélé au grand jour; où trouver un refuge? Si les pensées les plus secrètes sont manifestées; le moyen de soutenir les regards du Juge? S'il n'est personne d'innocent sur la terre; qui sera trouvé pur? Et, si je dois rendre compte de chacune de mes paroles, quel homme sera sans reproche?

Alors, plus de miséricorde. S'il en est ainsi, plût à Dieu que je ne fusse jamais né! Les péchés même commis dans ma jeunesse seront punis: dois-je espérer plus de grâce pour ceux de ma vieillesse? Une fois relégué dans les ténèbres extérieures, plus de prières qui puissent fléchir la vengeance. Traîné du sépulcre au lieu du supplice, enseveli dans les enfers! La parabole du riche et du pauvre ne me per- Luc. XXVI. 24.
met pas d'en douter. Le malheureux, enchaîné dans son cachot, ne peut pas même recevoir une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue altérée; et le plus rigoureux châtiment ne sera jamais une expiation. Oh! qui ouvrira sous mes yeux le gouffre infernal! Si je n'ai pas encore appris à le craindre de loin, peut-être apprendrai-je à le craindre de près. Qui me donnera de voir, dans une perspective lointaine, les peines des damnés, pour que j'en conçoive une salutaire frayeur; et que, pénétré de la même dou-

leur que Jérémie, je puisse pleurer mes iniquités. Car alors il ne sera plus temps; il n'y a ni prières ni vœux ni gémissements qui puissent désarmer la colère du Juge implacable.

Quelle épouvantable variété dans les supplices! De toutes parts des bourreaux occupés, l'un, de plonger sa victime dans les eaux d'un lac; un autre, de la traîner dans un antre obscur et ténébreux : celui-ci est en proie aux remords qui le déchirent; celui-là, consumé par les flammes sans pouvoir mourir; d'autres, garottés de liens de fer, ou rongés par un ver immortel qui les dévore lentement. Si j'allois accroître le nombre des victimes! Ah! périssent à jamais et les richesses, et les dignités, et les plaisirs qui peuvent être les instruments d'un pareil supplice! La sentence qui aura été rendue à ce formidable jour, l'aura été pour l'éternité tout entière. De même que le bonheur des justes aura commencé pour ne jamais finir, de même le châtiment des coupables les poursuivra sans terme et sans relâche. Quel triomphe pour les premiers, pour ceux surtout qui auront confessé jusqu'à la mort le nom de Jésus-Christ, lorsque, au sortir de leurs tombeaux, revêtus de la couronne d'immortalité, dont les investira la sentence du Juge, ils prendront leur essor vers le royaume céleste pour y jouir de ses ineffables délices, changeant en trophées de gloire les instruments de leurs supplices! Au contraire, quel

désespoir pour ceux qui, placés à la gauche de Jésus-Christ, entendront sortir de sa bouche l'effroyable arrêt : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel.* Que deviendrai-je, hélas! en présence de cette heure qui m'a toujours semblé si redoutable? Ce ténébreux abîme s'offre de toutes parts à mes yeux ; j'y vois la place qui m'attend : fuirai-je vers le chœur des saints, en les suppliant d'intercéder pour moi auprès de l'inexorable Juge? Des bourreaux impitoyables ne me permettront pas d'en approcher. Les saints anges accourront pour me repousser (1). Matth. xxv.

Affreux souvenirs! Tous les péchés de ma vie fourniront contre moi autant d'actes d'accusation. Rien de ce que j'ai fait de plus caché, n'échappera aux regards des anges et des hommes. Quel dépouillement! quel abandon universel! La mort, ce terme fatal de toutes les choses humaines, engloutit avec elle dans le sépulcre tout ce qui coûta tant de peine à acquérir. Il faut le laisser sur le seuil de la tombe; il faut y descendre tout nu. De tous ces hommes que vous voyez brillants de santé, de force et d'opu-

(1) Laur. Chesnard, docteur de Sorbonne, prédicateur peu connu, et qui mériteroit de l'être plus que certains orateurs d'une plus brillante renommée, a emprunté la plupart de ces traits dans ses discours sur les remords de conscience, sur la mort, le dernier jugement, l'éternité des peines, et doit à notre saint diacre, qu'il ne manque pas de citer, le pathétique qu'il a répandu dans ses sermons.

lence, pas un n'emportera avec soi rien de ce qui fut à lui. A la porte du tombeau viennent s'arrêter et se confondre le coupable audacieux, le brigand avide de pillage, le savant et l'ignorant, le maître et le disciple, jetés pêle-mêle au-devant d'un tribunal, où toutes leurs actions sont pesées dans les balances d'une justice rigoureuse; où il n'y a plus de distinction de rang et de condition; où le monarque comparoît dépouillé de son diadème; où le magistrat vient recevoir son arrêt; où le juste, si souvent ici-bas égorgé par le crime, attend un nouveau jugement qui le réhabilite et lui assure la récompense
Luc. xvi. 23. de ses vertus; où le mauvais riche, autrefois na-
24. geant dans l'opulence, implore vainement une goutte d'eau; où Lazare est mis en possession de tous les biens. Alors, quel contraste! D'une part, à la place de ces richesses qui le rendoient si fier, des feux vengeurs, une nuit épaisse; de l'autre, pour l'humble solitaire, à la place du cilice et de la bure grossière qui le couvroit, les plus brillantes parures, un paradis tout de lumière, et toute la magnificence des rois.

Du fond de l'abîme où ils sont précipités, les réprouvés aperçoivent les justes dans le séjour de gloire et de bonheur où ils sont parvenus. A chaque instant, leurs voix suppliantes s'élèvent vers eux, en gémissant, en réclamant leur assistance: Ayez pitié de nous, priez pour nous, obtenez-nous quelque soula-

gement, ne seroit-ce que pour un quart d'heure, pour moins encore! Leurs prières ne sont pas exaucées.

Infortuné! j'aurai donc inutilement immolé tant de fois la victime sainte; inutilement prié, distribué aux autres la parole du salut; pratiqué toutes les observances d'une discipline sévère! Mais vous êtes juste, Seigneur! ne me confondez pas avec les impies. J'ai confessé votre nom; ne me traitez pas comme ceux qui l'outrageoient. J'ai abjuré Satan et ses œuvres; ne me reléguez pas au nombre des réprouvés. Vous voyez les pleurs qu'aujourd'hui je répands en votre présence; vous entendez les gémissements, les cris de ma douleur, les cantiques d'actions de grâces que ma voix fait monter jusqu'à vous, interrompant le silence des nuits: ne permettez pas que le séjour des damnés retentisse de mes hurlements. Ne marquez point ma place parmi les ennemis de votre croix, de cette croix que je regarde comme mon asyle, en qui j'ai mis toute mon espérance. Je confesse n'être qu'un pécheur. Vous seul, ô mon Dieu, êtes sans péché. Faites grâce à mon corps, à mon âme, vous qui avez bien voulu prendre un corps et une âme semblables aux nôtres. Par le saint baptême nous sommes devenus vos propres membres, une partie de vous-même; permettriez-vous qu'une partie de vous-même soit condamnée à d'éternels châtiments? Vous êtes le Dieu des miséricordes; le seul *bon*, ainsi que le déclara votre divin Fils; re-

Pag. 242 — 247.

Matth. XIX. 16.

nonceriez-vous à ce titre ? Vous vous plaisez à soulager l'indigence, à pardonner au pécheur, à effacer de votre mémoire le souvenir de ses iniquités; ne mettrez-vous pas de différence entre vos serviteurs et vos bourreaux, entre celui qui s'est nourri de votre
Pag. 250 — 251.
chair, et celui qui osa porter sur elle des mains sacriléges, la couvrir de crachats et de soufflets (1)?

Telle est l'admirable économie établie par le Tout-Puissant. Il a semé la vie présente de tribulations, pour nous faire goûter le prix de la vie future. En nous créant immortels, il a jeté la mort à travers notre immortalité; mais une mort temporaire, une mort qui n'est qu'un sommeil, qui ne nous retient un moment sous son joug que pour nous affranchir à jamais. Il avoit imprimé dans les cœurs la crainte de la mort, pour être un frein qui les détournât du mal; et il a fini par détruire le péché et la mort, et délivrer le genre humain de cette double servitude (2).

Il nous donne dans les corps des saints un témoi-

(1) Les mêmes sentiments ont inspiré la touchante péroraison de la première Passion du P. La Colombière, et quelques-uns des versets, si tendres, si pathétiques, de la prose du jour des Morts, *Dies iræ*, dont on s'étonne qu'il n'y ait pas une éloquente paraphrase dans aucun de nos prédicateurs.

(2) Développé admirablement par un prédicateur italien. (Le P. Joseph Chiribiri, *Predica quinta*, Venez.; 1772, pag. 152 et suiv.)

gnage sensible de l'affranchissement et de la vie nouvelle, à quoi nous sommes appelés, par les miracles qu'opèrent leurs précieuses reliques. La vive foi, l'ardente charité, dont leurs membres portèrent l'empreinte durant leur vie, se manifestent après leur trépas, et se montrent chaque jour, jusque dans la poussière de leurs tombeaux, par les bienfaits qui s'en répandent. L'univers tout entier est témoin des merveilleuses guérisons qu'ils opèrent du fond de leurs sépulcres. Or, si des corps inanimés sont doués d'une telle puissance, quelle est donc la gloire qui leur est réservée pour leur triomphe à la consommation des temps!

Il étoit défendu par l'ancienne loi aux prêtres, Levit. xi. 24.
et aux Nazaréens de se souiller par l'attouchement d'un corps mort; mais, dans le temps où nous sommes, quiconque touche les ossements d'un saint confesseur, se rend en quelque sorte participant de sa sainteté, et attire sur sa propre personne la grâce qui réside dans ce corps bienheureux : telle est notre foi fondée sur cet oracle : *Que la mort des saints est* Ps. cxv. 15.
précieuse devant le Seigneur.

Non, vous n'êtes pas mort, ô excellent homme! Pag. 258.
vous vivez toujours; toujours nous entendons votre voix. Pour ceux *qui meurent en Jésus-Christ,* il n'y a point de mort, ce n'est qu'un sommeil. Vous étiez arrivé au jour où chacun des mortels doit aller à sa

demeure; vous n'avez fait qu'obéir à la nécessité qui vous fait entrer dans cette voie du tombeau, ouverte à tout le genre humain. Ce n'est point une violence qui vous ait été faite. La mort a obéi simplement à l'ordre du souverain Maître; elle est venue finir vos travaux.

Dialogue entre un vieillard mourant, et les fidèles qui l'assistent.

Très vénérable père! Menacés de vous perdre, nous vous souhaitons toutes les prospérités. Nous espérons que le Seigneur, qui vous appelle à lui, vous réunira à ses saints, pour vous faire partager les biens dont ils jouissent.

— Je suis au moment d'entreprendre un long et hasardeux voyage : mes frères, prêtez-moi votre appui, assistez-moi de vos prières, pour que j'arrive à un terme heureux.

— Mon père, ne vous laissez point aller à la crainte : ayez la confiance que vos bonnes œuvres vous précéderont, et que vous les trouverez avec vous aux pieds du Seigneur, près de qui vous allez vous rendre.

— Le Seigneur connoît toutes mes œuvres : il sait combien je l'ai offensé; et je ne puis me défendre de trembler, à la pensée de la justice sévère qu'il exerce contre le pécheur.

— Il connoît aussi les secrètes pensées de votre

cœur. Il sait que vous l'aimez, et il n'a cessé de répondre à votre amour par sa tendresse ; il sait avec quelle fidélité vous vous êtes montré toujours docile à ses commandements.

— Mais puis-je détacher ma pensée de la crainte de ses jugements? Ils ne laissent aucun espoir de miséricorde et d'indulgence.

— Détrompez-vous, mon frère ; il s'est engagé à donner aux justes un royaume ; vous y avez votre part. Comptez sur la récompense promise à vos saintes ardeurs.

— Hélas! je quitte ce monde, indigent, dénué de tout, n'emportant pour toute escorte que des péchés.

— Vous le quittez comme Moïse, au milieu des bénédictions de votre peuple, qui vous demande de ne cesser pas de prier pour lui.

— Ne me flattez point, mes frères, j'entends retentir à mon oreille les accents de la trompette fatale, qui portera la consternation dans toutes les parties de l'univers.

— Reposez-vous plutôt sur une vie sans reproche, sur les vertus que vous avez pratiquées, sur les aumônes que vous avez versées dans le sein des pauvres. C'est là ce qui nous rend votre perte amère et déplorable. Mais le juste, ce n'est pas lui qui est à plaindre. Il ressuscitera pour chanter à jamais les louanges du Seigneur. Oui, ce Dieu que vous avez

servi avec tant de foi et de soumission, usera envers vous de toute sa miséricorde.

— Vous, qui êtes mon unique asile, Dieu de bonté, divin Jésus! protégez-moi, sauvez-moi du châtiment que j'ai pu mériter; rendez le calme à mon âme; recevez-la dans le séjour de votre lumière.

— N'en doutez pas; votre souhait ne demeurera pas stérile; le Dieu que vous implorez vous paiera au centuple de vos travaux.

— Adieu, mes frères et mes pères; puissent vos vœux être exaucés! Ne m'oubliez pas dans les prières que vous faites à Dieu pour le salut de tous.

Quel est ce tombeau? Quel fut ce mort que je vois là gisant dans sa corruption? car je ne saurois le reconnoître parmi tout cet amas d'ossements confondus pêle-mêle.

Quelqu'un étoit assis sur le seuil du sépulcre; c'étoit la Justice. Elle me répondit: Ce que tu vois, c'étoit un potentat, fameux par sa puissance, par ses exploits guerriers, par l'éclat de son règne. Arrête un moment ta marche, et considère ce qui est sous tes yeux. Un peu plus loin gît un autre mort. Celui-là, c'étoit un pauvre; voilà les deux extrémités des conditions humaines, réunies dans une même enceinte. Dis-moi, s'il y a aujourd'hui quelque différence entre l'un et l'autre.

J'entre plus avant : j'aperçois un cadavre laissé

sans sépulture, la tête enveloppée pour tout linceul de toiles d'araignées, dépouillé de ses chairs, déjà à moitié consumé et réduit en poussière; c'étoit celui du pauvre. Rien d'étonnant à cela, me disois-je. Né dans la fange, il se retrouve après sa mort dans son état naturel. Retournons vers le monarque; il est sans doute parmi les morts ce qu'il fut parmi les vivants. Honneur à son cadavre, comme autrefois à sa personne! Combien je reconnus mon erreur! J'approche de ce royal cadavre. Pas le moindre vestige de sa grandeur passée; rien qu'un peu de terre infecte; vil fumier, jeté sur du fumier. O déplorable orgueil des humains! être réduit, bon gré, mal gré, à tant d'abjection! Tant de diversités dans les conditions! L'un, monarque; l'autre, pauvre; se terminer à l'égalité du tombeau! Comptez après cela sur des biens que vous n'emporterez pas avec vous, sur une beauté qui ne dure qu'un moment, et que le tombeau va dévorer le moment d'après!

J'ai vu la mort affamée de victimes, engloutir dans Pag. 277 — 279. son sein insatiable les générations vivantes, redoublant ses ravages à mesure qu'ils s'exerçoient.. Le nombre de ceux qu'elle tient sous son empire, n'est connu que de celui qui les a soumis à sa puissance. Pas une condition qui n'en soit tributaire. Personne qui revienne sur ses pas; personne qui puisse arracher de ses mains celui qu'elle a saisi. Le monarque n'y

a rien à soi ; l'orgueilleux ne sauroit s'y préférer aux autres ; le voluptueux s'y trouve loin de ses plaisirs ; l'avare, loin de son or. Engloutis dans les entrailles de la terre, ils la surchargent d'un poids inutile ; les biens qu'ils laissèrent pourront profiter à un héritier, jamais à celui qui les posséda. Le crime du médisant est descendu avec lui dans la tombe, pour le suivre bientôt dans les enfers. Le juste est bien entré dans le sépulcre, parce que c'est là le commun dénoûment de toutes les choses de la vie ; mais pour y voir terminer ses épreuves et commencer sa félicité. Beauté, parures, richesses, plaisirs, orgueil, ambition, science, jalousie entre les rivaux, tout s'est anéanti.

Pag. 281. Le terme où nous allons tous aboutir, c'est la mort. Région obscure, ténébreuse, où règne un cahos impénétrable. A son entrée, se montre la mort, tout à la fois geolière de ce noir séjour, souveraine de cet affreux empire, bête féroce qui sans cesse rugit, sans cesse attend ou poursuit ses victimes, dont pas une ne lui échappe. Vous y voyez arriver à tout moment enchaînés, confondus pêle-mêle les grands et les petits, laissant leur dépouille mortelle en proie à la pourriture, aux insectes dévorants, qui s'en disputent entre eux les lambeaux dégoûtants. Sans pitié pour la jeunesse et la beauté, le monstre s'acharne sur l'adolescent, et sur la vierge qu'il immole à sa rage inépuisable. Près du trône où il siége,

des bourreaux cruels, les maladies, implacables comme le tyran farouche dont elles forment l'escorte, et qui se répandent sur tout le genre humain, pour l'asservir à l'empire de la mort ! Les corps les plus robustes tombent à ses pieds. J'étois naguères éclatant de jeunesse et de beauté. Malheureux! descendre si tôt dans la tombe ! Je vois la mort qui s'avance, gueule béante, prête à s'élancer ; et, de son souffle empoisonné, répandant autour d'elle le trépas, flétrissant de son haleine infecte tout ce qu'il y a de plus attrayant, et l'abattant sous la terre. Ne viendra-t-il jamais du fond des enfers personne pour nous en rapporter des nouvelles, et nous donner l'exacte relation de ce qui s'y passe ? Pleurez, mes frères, pleurez sur vos propres misères, et sur un commun désastre qui bientôt vous arrachera à tout ce que vous avez de plus cher.

Tandis que la mort applaudit à ses triomphes, et que l'enfer répond à ses chants de victoire par des cris d'allégresse ; que le tombeau élargit ses entrailles pour y recéler les mortels de tous les siècles ; que, semblable à un tyran cruel, implacable, elle appesantit son bras de fer sur l'innocent et le coupable, sans égard pour les plus gens de bien : voilà que celui qui est la sainteté, l'innocence même, le fort, le Tout-Puissant par essence, est tombé sous les coups de la mort ; elle l'a entraîné lui-même

dans ses réduits obscurs, elle l'y tient captif; elle semble en avoir triomphé : mais ce ne sera pas pour long-temps. Mon roi tout-puissant s'éveille; c'est lui qui triomphe à son tour. Il a saisi son ennemi; il en a fait sa conquête, et l'a jeté pour jamais dans les fers, lui et ses farouches satellites. Il est sorti victorieux des antres de la mort, emmenant avec lui le premier des patriarches rendu enfin à la li-
Gen. III. 6. berté. Où es-tu, infortuné Adam, qui jadis te laissas surprendre par les perfides conseils de ta femme? Sors de ta prison, ô homme créé à l'image d'un Dieu! viens contempler la mort et le démon vaincus et terrassés; la tête du dragon est écrasée. Viens célébrer la gloire de la Trinité sainte par le Fils unique, dont la grâce a rallumé le flambeau de ta race éteinte, et lui assure une vie immortelle dans le Ciel. Tu as recouvré le jardin de délices, d'où ton crime te fit bannir toi et ta postérité; toi et ta postérité réhabilités dans vos antiques droits, vous n'avez plus à redouter les insultes du serpent meurtrier des âmes.

La mort s'approche; elle va me plonger dans la nuit du tombeau. De tant de richesses que j'avois amassées, rien ne me restera que mes iniquités passées. Voilà tout le bagage que j'emporterai pour la route que je vais faire; la mort m'aura dépouillé de tout. Plût au Ciel qu'elle m'enlevât à la fois les

péchés que j'ai commis ! C'est donc pour un autre que j'ai travaillé à les acquérir ces richesses qui vont me laisser tout nu, et dans la plus complète indigence! Nulles provisions pour le voyage ; mes proches, mes amis les plus chers ne sauroient m'en fournir ; ils me rejetteront loin de leur présence, comme un étranger.

Allez visiter les demeures des morts. Que d'utiles leçons vous fournira l'aspect de ces chairs putrides et tombant en lambeaux, de cette hideuse famille d'insectes dévorants, de ces ossements amoncelés ! Combien un pareil spectacle est propre à confondre l'orgueil des mortels, à couvrir de honte ces voluptueux qui placent le bonheur dans des objets qui seront la proie de la mort ! Cherchez à reconnoître dans ces débris ce jeune homme que vous connoissiez, toujours occupé du soin de sa personne : quelle nudité ! La mort, tel qu'un tourbillon impétueux, l'a dépouillé de tous ses ornements. Autour de ce cadavre la pourriture et l'infection. Jusqu'aux amis les plus chers, c'est à qui s'éloigne et fuit avec horreur. Pag. 295 — 296

Pénétrez dans l'intérieur de ces sépulcres, fouillez par-dessous ces pierres que vous foulez sous les pieds. Vous, grands orgueilleux, voyez quelle honteuse dégradation ; et comprenez enfin le néant de tout ce qui fonde votre orgueil. Bientôt vous irez les peupler vous-mêmes. Tous ceux qui les habitent, c'étoient comme vous d'illustres personnages : des

princes, des magistrats, qui comme vous, se faisoient traîner sur de magnifiques équipages. Cherchez à reconnoître leur cendre d'avec celle du plus obscur des citoyens. Sortis tous du même limon, tous ils sont rentrés dans le même néant.

Pag. 296 — 297. O mort! pourquoi viens-tu me frapper si inopinément? O monde trompeur! tu abusas de mon inexpérience pour m'asservir à tes pompes vaines, et m'entraîner loin du devoir. Tu me persuadois de renoncer à la vertu pour l'amour du gain, comme l'imprudent oiseau à qui l'on présente une perfide amorce; il s'y laisse prendre; il mange sans défiance, il y trouve la mort. Tu me flattois de la chimérique espérance d'un bonheur qui, comme une ombre, m'échappa toujours au moment où mes mains cherchoient à le saisir. Tu m'attendois au sein de mes distractions mensongères, pour fondre sur moi. Du moins le brigand qui en veut à sa proie l'attaque-t-il avec audace; il emporte ce qui étoit apparent, et se retire avec son butin. Toi, c'est par une agression sourde; toi, non contente de m'arracher ce qu'il y avoit au dehors de moi, tu m'enlèves moi-même tout entier; tu me frappes en détail, tu fais ta proie de chacun de mes sens l'un après l'autre, enchaînant successivement mes pieds, mes mains, jusqu'à mon intelligence et ma raison, pour me plonger après cela dans la nudité et dans la solitude.

Notre Seigneur lui-même n'a pas dédaigné de pleurer les morts. Le saint patriarche Abraham pleura amèrement la perte de Sara, et témoigna, par l'abondance de ses larmes versées en présence d'une grande multitude de peuple, combien il étoit pénétré du regret d'en être séparé. Nous voyons Isaac, Jacob, Joseph surtout accompagner, par l'expression de la plus vive douleur, les funérailles de leurs pères. Mais ce qui doit aussi calmer notre affliction, c'est la certitude bien plus ferme pour nous que pour les Hébreux, que, grâce à la victoire remportée par notre roi Jésus sur la mort et les enfers, les justes ressuscités sortiront du tombeau où la mort les aura jetés pour un peu de temps. N'êtes-vous pas en effet persuadés que la porte de l'affreux cachot, auparavant fermée de tant de verroux, a été enfin rouverte? Oui, mes frères, elle est tombée à l'ordre de notre grand monarque, quand il alla soumettre les enfers avant de remonter dans les cieux. Nous n'avons donc plus sujet de nous tant affliger, depuis que Jésus a frayé aux morts de tous les âges, le chemin par où ils peuvent parvenir aux immortelles béatitudes. Il n'est plus d'étrangers : ici-bas *Toute la terre est au Seigneur, comme tous ceux qui l'habitent*. On n'est point étranger, quand on est sûr d'être accueilli par un Dieu de miséricorde, qui a fait également et le monde présent et le monde à venir; et dont la Providence nous garde dans l'un

Gen. xxiii.

Ibid. L. 1 et seq.

Ps. xxiii 1.

et dans l'autre. Vous n'auriez ni parents, ni amis pour accompagner vos obsèques; vous ne seriez point pour cela sans cortége. Vous auriez avec vous les légions des Esprits bienheureux, empressés de verser sur votre dépouille non des pleurs stériles, mais les douces rosées des bénédictions célestes, et de fortifier votre âme contre toute appréhension.

Deut. xxxiv. 6. Le législateur des Hébreux, Moïse, mourut loin de sa patrie, et ses concitoyens n'assistèrent point à ses funérailles. Le Seigneur lui-même prit soin de sa sépulture.

Pag. 305. L'ami peut accompagner son ami jusqu'au seuil de son sépulcre; il ne peut aller plus loin. Arrivé là, l'ami devient inutile à son ami. Non-seulement il devient incapable de le servir, trop souvent il l'oublie. Dieu seul, constamment fidèle aux lois de l'amitié, n'abandonne pas dans le tombeau celui qui l'aima durant sa vie; il y descend avec lui quand il est délaissé par tout le monde.

Pag. 309 — 310. Tandis qu'autour de nous, tout s'échappe, tout meurt; le royaume qui seul ne périra pas s'approche. Tant de révolutions, ce flux et reflux de toutes les choses humaines, cette scène toujours mobile du monde qui passe, tout cela ne nous montre-t-il pas du doigt le terme vers lequel nous allons sans
Matth. xxii. 3. cesse nous précipitant? C'est la voix de l'époux qui nous appelle au festin des noces; et, par ses aver-

tissements réitérés, nous presse de hâter notre marche. Vous qui êtes sourd à cette voix, enfoncé dans le limon des choses de la terre, descendez plus bas, contemplez au-dessous le sépulcre qui vous attend. Réfléchissez donc qu'il vous y faudra descendre, en dépit de toutes vos résistances. Un jour chasse l'autre; rien ne demeure en place; pouvez-vous douter que vous aussi la mort ne vienne bientôt vous saisir et vous renverser?

Arrêtez vos regards sur les cités les plus spacieuses, les plus opulentes qui furent autrefois. Dites-moi, comment ont-elles succombé? Quelles mains ont abattu dans la poussière ces colosses de grandeur et de puissance? Cherchez où sont aujourd'hui ces fameux potentats, dont la domination embrassoit le monde tout entier! Qui les a pu faire tomber de si haut, et les dépouiller de ces trésors grossis des dépouilles de l'univers? Dans quelles contrées sont allés ces héros si vantés, de qui les exploits entouroient le nom de tant d'honneurs; et ces savants, prodiges d'érudition, dont les écrits se sont répandus jusqu'aux extrémités de la terre, et ces orateurs sublimes qui fixoient à leur gré les délibérations du sénat? Demandez où sont et ces riches orgueilleux, et ces jeunes voluptueux, et ces nobles altiers, et ces maîtres durs à qui il falloit obéir avec une si rigoureuse exactitude? Demandez-le à la terre : elle vous montrera quel est le lieu où ils résident. Interrogez

la tombe : la tombe vous répondra dans quelle étroite enceinte gisent leurs corps. Leurs corps ? il n'y en a plus. Ce n'est rien qu'un peu de cendre.

Pag. 319 — 320. Lamentable péché de notre premier père, dans quel abîme de maux tu nous as jetés ! Nous voilà aujourd'hui pleins de vie, conversant les uns avec les autres, occupés d'intérêts divers ; demain, dans le tombeau, sans parole et sans mouvement ! Aujourd'hui cette beauté vous enchante ; demain elle ne sera plus à vos yeux, à tous vos sens qu'un objet d'horreur. Ces pieds, aujourd'hui si agiles, demain ils seront engourdis, enchaînés par les glaces de la mort ; et cet orgueilleux, qui se croit être d'une nature supérieure, jusqu'à prétendre à des hommages qui ne sont dus qu'à Dieu, demain vous l'allez voir emporté de sa maison pour aller pourrir dans un sépulcre. L'y voilà, sans voix, sans honneur, sans vie. Étoit-ce ainsi, ô Adam, que tu étois entré dans le monde ? Étoit-ce ainsi que tu devois en sortir ? Ton berceau fut le Paradis ; l'obscurité du tombeau, la pourriture, l'infection, l'ignominie du sépulcre, voilà ce qui a remplacé tant de gloire et de félicités ! O déplorable chute ! Contraste digne de toutes nos larmes ! Au lieu de la compagnie des Anges, un essaim toujours renaissant de vers et d'animaux immondes et dévorants ! Au lieu des délices du Paradis, l'abjection et la solitude du tombeau !

Une considération non moins profonde s'élève encore dans mon esprit, à l'aspect des tombeaux. Je vois dans la mort l'exécutrice et l'image des sévères jugements de Dieu, par l'égalité qu'elle établit entre tous les hommes. Pour elle, nulle distinction entre les rois et les sujets, les riches et les pauvres. De même que la justice divine ne fait aucune acception de personnes, dans la distribution des peines et des récompenses ; de même la mort ne met aucune différence entre les mortels. Le monarque est pour elle à l'égal du dernier des sujets ; enchaînés par les mêmes liens, traînés l'un et l'autre dans le sépulcre pour n'en plus sortir. Ainsi la justice céleste l'a-t-elle ordonné pour corriger l'orgueilleuse insolence, en faisant voir aux grands de la terre qu'il leur convient peu de s'élever au-dessus des petits, puisqu'ils ne sont pas moins qu'eux appelés à l'ignominie du tombeau. Comme ils ont commencé de même, ainsi finiront-ils de même. Le tombeau égale toutes les conditions. Morts, ensevelis de la même manière, ils ressusciteront de même tous à la fois, sans plus de distinction. Il n'y aura de différence que pour les œuvres, bonnes ou mauvaises. Il sera donné à chacun, en proportion de leurs mérites. C'est à vous à préparer, durant que vous êtes sur ta terre, l'édifice que vous allez habiter après la mort. Voyageurs, qui ne sommes ici-bas que comme dans une hôtellerie, où nous séjour-

nons précairement, c'est au jour de la consommation des siècles, que l'on assignera à chacun de nous la maison que nous devons occuper en conséquence de nos œuvres (1).

Pag. 320 — 321. Pour nous rendre la mort moins amère, Jésus-Christ a bien voulu la goûter lui-même, comme fait le médecin pour le breuvage qu'il présente au malade. Parce que les enfants d'Adam redoutent la mort, il a consenti à s'y soumettre, afin de nous en diminuer l'horreur. Depuis Jésus-Christ elle a changé de nature; elle n'est plus qu'un sommeil, qu'un échange de la vie présente dans une vie meilleure, que la séparation de l'âme d'avec le corps, pour y rentrer au jour de la résurrection. Je vous remercie donc, ô mon Sauveur, de nous avoir donné votre propre mort pour gage de notre immortalité, votre résurrection pour arrhes de celle qui nous est promise à nous-même. C'est là l'espérance qui soutient et ranime les morts au fond de leurs tombeaux. Foyer inépuisable de lumière et de chaleur, que vos rayons percent l'obscurité de nos sépulcres; qu'ils réchauffent nos cendres; qu'ils rendent le mouvement et l'allégresse à nos ossements desséchés! Nous dormons dans la terre, comme des semences jetées dans son sein. Vivifiées

(1) L'auteur du livre de l'Ecclésiaste avoit dit : *Quoniam ibit homo in domum æternitatis suæ.* (Eccle. XII. V.)

par vos rosées bienfaisantes, nous y germerons, pour être revêtus de feuilles nouvelles, et croître jusqu'au jour de la moisson. Nous attendons en silence le moment où votre voix toute-puissante commandera à notre poussière de se lever, pour renaître à une vie immortelle, et célébrer à jamais les louanges du Dieu Sauveur.

Cette vie qui s'est si tôt écoulée, voyez : quels avantages réels pouvez-vous lui promettre ? Au contraire, que d'embarras! quelle diversité dans les conditions! que d'inconstance et de vicissitudes dans son cours! Autour de vous tout change, tout s'échappe, tout périt, excepté les œuvres de la foi, l'innocence et la sainteté des mœurs, seuls biens qui se manifesteront avec confiance à tous les yeux. Nos pères sont tombés avant nous sous les coups de la mort sans s'y être attendus. Que de travaux, que de tribulations, pour aboutir à ce terme commun! On a vu mourir les rois et leurs royaumes avec eux, sans que tous les efforts de l'univers dompté par leurs armes, pussent d'un seul moment retarder leur chute; sans que leurs trésors, ni toute leur puissance, pussent les arracher au trépas. Pourtant, que n'avoient-ils pas fait pour se rendre immortels? Ils ont bâti des villes, élevé des remparts, érigé des monuments qui nous étonnent. La mort s'est jouée de leurs espérances; elle a renversé leurs des-

Pag. 322 — 323.

seins; elle a tout abattu avec eux dans la poussière du sépulcre..... La magnificence de leurs tombeaux ne fait que montrer avec plus d'éclat le néant des grandeurs humaines. Ils y sont entrés tout seuls; et ces vastes constructions, ces tables opulentes, ces couches voluptueuses, où dormoient ces mêmes hommes aujourd'hui gisants dans les cachots de la mort, ces richesses, acquises au prix du juste et de l'injuste, ne les ont point accompagnés au lieu de leur dernière demeure. Viendra le jour, où le juste Juge nous appellera tous aux pieds de son tribunal. Le son de la trompette, précurseur de l'avénement du Fils de l'homme, retentira par tout l'univers pour l'ébranler jusque dans ses fondements. Le soleil ne donnera plus sa lumière; la lune disparoîtra; les astres interrompront leurs mouvements réguliers; les cieux perdront leur brillante parure, tous les chefs-d'œuvre du génie et de l'industrie humaine seront anéantis; les premières cités de l'univers ne seront plus qu'un amas de ruines, dispersées à travers une immense solitude. Les justes, appelés à la jouissance du royaume céleste, y posséderont les immortelles délices du paradis; les impies, condamnés aux supplices des enfers, s'écrieront, dans les déchirements de leur conscience: Vos jugements sont justes, ô Seigneur, ô monarque suprême de toute la nature!

J'ai entendu la Mort et le Démon disputer entre eux à qui pouvoit faire à l'homme le plus de mal. La Mort faisoit valoir la puissance où elle est de soumettre tous les mortels à sa domination ; le Démon étoit fier de la facilité avec laquelle il se vante de les faire tomber, quand il lui plaît, dans les plus grands désordres, et dans les crimes les plus monstrueux.

Vous allez reconnoître, mes frères, si l'un et l'autre avoient raison de prétendre nous avoir vaincus ; ou plutôt, si ce n'est pas eux qui ont eu toute l'humiliation de la défaite, sans avoir l'espérance de s'en relever jamais.

Le Démon s'écrioit donc : De quel droit, ô Mort, insultes-tu aux justes comme à ceux qui ne le sont pas? Tous appartiennent également au Seigneur qui les a faits : ce n'est pas de toi, mais de lui seul qu'ils reçoivent l'ordre de quitter la vie.

La Mort répliquoit : Misérable séducteur! tout homme est libre d'obéir ou d'échapper à tes manœuvres : personne ne l'est de se soustraire à mon empire.

Jésus-Christ a résolu le problème. Par l'immortalité, il a vaincu la mort; par la grâce de ses sacrements, il nous assure le prix de la victoire, en même temps que notre liberté nous en laisse le mérite.

Pour un temps de mortalité.

Quel immense trophée pour la Mort! Des peuples entiers, les rois et les gouverneurs de provinces, quels nouveaux exploits pour ce terrible conquérant du genre humain! La terre est agitée; les îles et les mers les plus reculées ont retenti des plus violentes secousses. La Mort a ouvert un vaste gouffre, où tous les âges viennent se précipiter et s'engloutir. Assise sur des monceaux de cadavres, la Mort siége comme sur un trône élevé, environnée d'une escorte innombrable de victimes, dont aucune n'a pu se dérober à ses coups. Aujourd'hui, confondant les morts avec les vivants, elle fait de chaque maison un sépulcre, où celui qui respire encore gît à côté de celui qui n'est plus. Ici, des habitations qui regorgent de cadavres; là, d'autres vides d'habitants. La route qui conduit au rendez-vous de la Mort, seule, est fréquentée; celle qui mène à la ville, elle est déserte. La Mort et le tombeau se montrent insatiables; le sépulcre ne sait plus dire : C'en est assez. Tout est abandonné, maisons, travaux, culture des champs. Une seule pensée remplit tous les esprits : c'est que l'on va mourir. Nuit et jour on a la mort sous les yeux. C'est pour aujourd'hui; demain l'on sera mort. Chacun s'empresse de disposer pour soi-même la tombe qui va le recevoir. Le lit le plus délicat n'est rien auprès de

la couche funèbre qui s'apprête. Le pauvre est tout entier à cet unique soin; le riche ne sait plus entasser l'or dont il est si avide. A force de se multiplier, les morts s'embarrassent dans la route qui mène au commun dépôt; les ravages de la contagion sont tels, que la terre manque à ceux qu'elle a déjà dévorés. Plus de bras pour ensevelir les morts; ils gissent çà et là dans les voies publiques; et parce que la terre, comblée de morts, n'en peut plus recevoir de nouveaux, les cadavres restent sans sépulture, abandonnés à la corruption qu'ils exhalent.

La maladie se propageant par les soins donnés aux mourants, et l'image de la mort se présentant sans cesse à tous les yeux, on est tombé partout dans le découragement. Parce qu'on n'espéroit plus conserver sa vie, toutes les pensées se sont tournées vers la mort. On a préféré mourir avant le temps, plutôt que d'être privé de sépulture. Trompeur espoir! Ceux qui n'avoient pas été encore atteints par le fléau, ont envié le bonheur de ceux qui les ont précédés assez à temps pour recevoir les honneurs de la sépulture. Cependant, la terre infectée par les poisons pestilentiels, corrompoit l'air chargé de vapeurs meurtrières qui, en retombant sur les vivants, y déposoient les germes de la contagion. La plus florissante jeunesse a succombé. Tout ce qu'il y eût jamais de plus beau, dévoré par la mort, est

aujourd'hui la proie de la corruption. Tout est devenu méconnoissable : plus de forme humaine, plus de différence dans les conditions. Telle qu'un moissonneur impitoyable, la mort a tout abattu. L'enfant encore au berceau a péri dans les bras de sa mère, sur le sein qui l'allaitoit. Le jeune homme errant dans les campagnes, la vierge retirée sous le toit domestique, n'ont pas été épargnés. Les époux venoient de quitter à peine le pied de l'autel qui reçut leurs serments, qu'ils ont vu le lit nuptial changé dans une couche funèbre; les chants de joie ont fait place aux cris de la douleur, et aux gémissements du deuil. Tel avoit fui loin de la ville : arrêté dans sa course, il a péri; tel autre venoit chercher un asile dans la maison voisine : on lui a répondu du dedans par le cri de la mort. Partout la mort; partout avec elle la souffrance, les plaintifs gémissements, le désespoir et l'épouvante. Ceux qui survivent implorent la miséricorde divine : Mettez, Seigneur, s'écrie-t-on, un terme à tant de maux! Arrêtez les ravages de la mort; du moins qu'elle épargne ce peu qui reste encore! Voyez cette terre veuve de ses habitants, délaissée, changée dans une effroyable solitude. Voyez ce troupeau désolé, errant sans pasteurs, à l'aventure. O vous tous qui avez entendu le récit de nos calamités, et dans quel lieu du monde n'est-il point parvenu? Vous, nos frères, n'oubliez pas quelle est la cause du fléau qui

nous consume. Quel homme, eût-il un cœur de roche, ne reconnoîtroit pas ici la main vengeresse du Dieu qui châtie nos péchés?...

Il n'est pas besoin de chercher dans les histoires étrangères ni dans les contrées lointaines les tristes preuves des ravages de la mort : ils sont sous nos yeux. Nous la voyons dans nos propres maisons dévaster tous les âges. Armée de la verge de sa fureur, elle frappe ses coups, moissonnant le fils avec les auteurs de ses jours, entassant les cadavres, au point que les sépulcres ne suffisent plus au nombre des victimes. La mère voit son jeune enfant expirer sur son sein, comme la fleur tranchée par le fer ; bientôt, elle va le suivre dans la tombe, quand elle ne l'y a pas précédé. On le voit : et le sombre désespoir qui glace tous les cœurs, n'a pas la ressource de pleurer ni de faire éclater ses gémissements. Les maisons sont abandonnées; on les a fui dans l'espoir d'éviter la mort que l'on va chercher plus loin. Dans les voies publiques, des monceaux de morts ou de mourants sans sépulture et sans secours. Les temples sont muets; la mort a dévoré le pontife et le simple fidèle. Plus de consolateur, plus de soutien pour le vieillard expirant. Tout est la proie de la mort. Spectacle déchirant! Épouvantable calamité! Mort affreuse! Il est pourtant quelque chose de plus affreux encore; c'est la mort de l'impie, qui tombe en mourant dans ces brasiers qu'alluma la colère

Pag. 330.
Pag. 338.
Pag. 347.

divine, et qui ne s'éteindront jamais. O vous, mon unique asile, Dieu tout-puissant, Dieu des miséricordes, nous ne cesserons pas d'implorer votre clémence ! Ayez pitié de nous. Ce sont nos péchés qui ont provoqué votre colère : nos iniquités étoient parvenues à leur comble ; vous nous châtiez par les plus terribles fléaux. Nous sommes pécheurs, appelez-nous à la pénitence (1).

XIII. *Traité du libre arbitre* (en quatre discours ou chapitres.)

Pag. 364. — 365. La grâce a ses mouvements marqués et qui ne nous manquent jamais. Elle vient souvent frapper à la porte de nos cœurs pour y remuer les principes de justice qui y sont déposés. Elle pourroit bien, si elle le vouloit, les soumettre et les entraîner malgré nous-mêmes ; elle ne le fait pas, pour ne pas anéantir la liberté dont notre intelligence et notre raison sont douées. Elle en agit avec nous, comme on feroit à l'égard d'un homme à qui l'on présente une lumière, mais qui ferme les yeux pour n'en

(1) Ce morceau fut inséré dans une de nos feuilles publiques, il y a quelques années. C'étoit dans un temps où l'Espagne étoit ravagée par un fléau pareil à celui dont saint Éphrem fait ici une description si éloquente. On se plut à comparer les peintures les plus célèbres, que le génie des écrivains profanes des temps antiques ou modernes en a tracées; et tous les suffrages donnèrent à celle-ci la préférence sur celles des Thucydide et des Lucain.

être pas éclairé. On ne force pas un homme à voir le soleil malgré lui. La comparaison est exacte. Que diriez-vous d'un homme qui, en plein jour, s'obstineroit à se renfermer dans les ténèbres? Seroit-ce la faute de la lumière? Un tel homme vous sembleroit un insensé. Vous avez des yeux pour voir, et vous ne voulez pas voir: faut-il vous en prendre à Dieu, si vous repoussez sa main quand elle s'offre à vous pour guider vos pas?

C'est encore comme si quelqu'un, ayant le libre usage de ses deux mains, en demandoit une troisième pour porter ses aliments à sa bouche. Vous le regarderiez avec raison comme un insensé. Demander à Dieu d'autres moyens pour agir que celui de notre libre arbitre, c'est méconnoître le prix de la grâce qu'il nous a donnée, c'est oublier ses bienfaits.

Le libre arbitre est pour nous, comme la main qui peut atteindre à toutes sortes de fruits; Adam fut libre de cueillir le fruit empoisonné; vous êtes libre à présent de choisir le remède de la vie.

XIV. *Les Discours parænétiques*, au nombre de soixante-seize, sont des exhortations à la pénitence. Les principaux motifs qui y sont développés, c'est la crainte des jugements de Dieu, et la confiance dans sa miséricorde. Les exemples sont puisés dans l'ancien et le nouveau Testament. L'histoire de la conversion de Magdeleine, racontée dans le plus grand détail, remplit le quatrième Pag. 389 et suiv.

discours. Les instructions sont mêlées de prières, comme le livre des confessions et des soliloques de saint Augustin.

En voici quelques traits.

Pourquoi gardez-vous le silence, ô grand Paul, ô vous le principal soutien et le rempart de notre Église? Pourquoi votre voix ne tonne-t-elle pas, à l'aspect de tant de prévarications qui intervertissent vos saintes lois? L'avarice, l'amour insensé des richesses que vos sages instructions tendoient à bannir du cœur des mortels, règnent aujourd'hui avec insolence, jusque dans le sanctuaire...

Pag. 445. Gardons-nous de nous laisser aller à un amour inconsidéré de la science. Si vous vous livrez à l'étude des lettres, évitez que leur attrait, agissant avec trop d'empire sur votre cœur, n'y refroidisse vos progrès dans la vertu. Votre première, votre plus constante étude, c'est celle des bonnes œuvres. Ce n'est point par les grands discours que l'on accomplit la loi, mais par les actes de piété et de religion. Il n'est que trop ordinaire de voir des savants dont les mœurs, en contradiction avec leur profession, les exposent aux plus justes reproches; tandis que d'autres, sans autre science que celle de la justice, laissent bien loin par derrière eux les hommes les plus vantés pour leur science. Il vaut mieux agir sans avoir lu, que de lire sans agir.

Nous sortons de ce monde comme nous y entrons. Nous y entrons par le sein maternel, nous en sortons par le sépulcre. La première voie nous mène au travail, aux tribulations; l'autre, au jugement et à l'éternité des récompenses ou des châtiments. Nous marchons dans la première quelques instants; nous allons vers l'autre pour n'en plus jamais sortir.

Comment se fait-il, ô monde pervers, que les Pag. 513 —
hommes, toujours dupes de tes perfides attraits, 514.
s'y laissent toujours prendre? A peine tu t'offres à nos yeux enchantés, que tu t'échappes comme un songe aussitôt évanoui. Monde imposteur! combien tes pompes sont viles et méprisables!

A l'aspect de ce que tu as de spécieux, mon cœur se partage. D'un côté, si je me range sous tes lois, je me perds et deviens criminel, je m'expose à un éternel châtiment; de l'autre, si je te fuis, je me vois réduit à traîner une vie misérable.

Quel fruit retirer de ton service, sinon une chaîne pesante de crimes et d'iniquités? Tes fausses délices aveuglent, elles égarent, elles passent avec la rapidité de la fleur, que le même moment voit briller et se flétrir.

Malheur à l'insensé qui s'engage dans les piéges que tu lui tends! Au moment de la mort, est-ce toi qui viendras le secourir? Réponds: où sont tes empereurs et tes rois les plus vantés? ces colosses de grandeur et de force; où sont-ils?

Les sages eux-mêmes ne savent pas toujours se défendre de tes séductions. Si jaloux en apparence de leur liberté, ils sont devenus tes esclaves; tu as ouvert sous les pas des mortels un gouffre immense, où l'on périt sans pouvoir échapper au naufrage. Qui s'est jamais attaché impunément à tes étendards? As-tu jamais donné tes faveurs, que l'on n'ait eu à s'en repentir? Au contraire, s'est-on jamais éloigné de toi, que l'on n'en ait été amplement récompensé?

Tu entraînes par tes perfides caresses tous les âges; hélas! c'est pour les précipiter dans tous les maux.

Ceux qui prennent plaisir aux conversations du monde, font assez voir qu'ils ne haïssent pas encore le monde. Et, comme en soufflant le feu, on excite la flamme, ainsi les entretiens du siècle émeuvent dans le cœur les passions et les affections déréglées (1).

Pag. 607. La divine incarnation a fait du sein de Marie un ciel où réside la divinité... Seule parmi toutes les vierges, elle a été choisie pour être l'instrument de notre salut. A Marie viennent se terminer tous les oracles des justes et des prophètes. C'est d'elle qu'est sorti l'astre éclatant de lumière qui a éclairé tous les peuples assis dans l'ombre de la mort. Nous pouvons

(1) Traduit par Laval, *Sentences*, etc., tom. II, pag. 15.

appeler Marie le sanctuaire du Fils de Dieu, ce nouveau ciel mystérieux dont il est parlé dans l'Apocalypse, où le Roi des rois établit sa demeure; Pag. 629. une vigne d'où s'épanche un parfum délicieux; une source jaillissante du ciel, d'où se répandent des eaux vives : qui en boit n'éprouvera jamais la soif.

Avec la crainte du jugement, on est assuré d'obtenir la couronne de gloire. Apoc. II. 11. Moïse étoit plein de la crainte du Seigneur : le monde et les éléments lui sont soumis. (Miracles de Josué, du prophète Élie). L'empire qu'ils obtiennent sur toute la nature, leur vient de la crainte dont eux-mêmes étoient pénétrés pour le Seigneur, qui résidoit dans leur cœur comme sur son propre trône. Toutes les créatures révéroient dans leur personne la toute-puissance du Très-Haut. Qui craint Dieu devient respectable à toute la nature. Qui craint Dieu s'élèvera au-dessus des terreurs et des menaces de ce monde; elles sont pour lui des fantômes vains qu'il méprise, et qu'il a bientôt dissipés. Ce n'est pas lui qui pâlit à l'aspect de la mort. Elle n'est redoutable que pour ceux à qui elle enlève tout.

Les animaux féroces ne nous font peur que parce que nous ne savons ni craindre ni aimer le Seigneur. Homme sans foi et sans courage! vous tremblez à l'aspect d'un insecte; vous ne craignez pas Dieu, ni sa parole. Vous ne savez pas, insensé, quelle est la puissance de la crainte de Dieu! Daniel craignoit le

Seigneur; les lions affamés n'osent le toucher. Nos saints martyrs craignoient le Seigneur; les plus affreuses tortures les trouvent insensibles.

XV. *Traité des vertus et des vices.* (*)

Suite de portraits, ou caractères qui mettent en opposition les vertus chrétiennes, avec les vices qui leur sont contraires.

Pag. 2—17. 1. Qui a la crainte de Dieu, est supérieur aux suggestions du démon, aux attraits de la volupté, aux embarras et aux agitations du siècle. Vigilant, actif, animé de l'esprit de zèle et de ferveur, il possède tous les biens. Le cœur où n'est pas la crainte de Dieu, est une place ouverte de toutes parts aux traits de l'ennemi du salut. Sans inquiétude du lendemain, il s'endort dans un calme perfide; il s'abandonne en aveugle aux plaisirs des sens, sans autre mobile que son caprice, tout entier à l'orgueil. Mais le Seigneur vient : il le trouve vide de bonnes œuvres, et le fait jeter au sein des ténèbres extérieures.

2. Heureux celui en qui est la charité, il porte Dieu lui-même; car *Dieu est charité, et qui demeure dans la charité, demeure en Dieu*. Qui possède la charité, est comme Dieu lui-même, au-dessus de tout; inaccessible à la crainte, car *la charité exclut la crainte*; sans dédain, sans aigreur, sans accep-

1. Joann. IV. 16.

Ibid. 18.

(*) Tom. IV; c'est le premier des œuvres grecques et latines.

tion de personnes, riches ou pauvres, grands ou petits, se mettant au-dessous de tous; supportant et couvrant tout. Bien loin d'attenter à la réputation du prochain, il ne donne au médisant nul accès auprès de lui. Nulle envie, nul emportement; l'aspect du malheur d'autrui l'afflige, et ne lui laisse d'autre sentiment que le besoin de l'assister au prix de tous les sacrifices, au prix même de la vie, s'il le falloit. C'est par la charité que l'on se fait reconnoître pour être véritablement le disciple de Jésus-Christ. Avec la charité, l'on n'a rien en propre; on ne connoît point d'étrangers; l'on regarde tous les hommes comme ses frères; l'on n'a d'autre ennemi que le démon. Patient, résigné dans les maux, miséricordieux et bienfaisant envers les autres, on est assuré d'être réuni à la société des Anges, et de régner avec Jésus-Christ.

Sans la charité, on est condamné à traîner ses jours dans le malheur, dans l'éloignement et la privation de Dieu. Vous n'avez point de charité : vous êtes sujet à tous les péchés, à l'emportement, à la colère, à la vengeance. On aime à voir les autres mal faire; on est sans compassion pour leurs chutes; on est dans un aveuglement d'esprit qui vous range sous les bannières du démon, ouvre votre cœur aux jalousies, aux inimitiés, aux disputes, à l'orgueil et à une vaine présomption. On est dans les mains du démon comme un instrument qu'il fait agir à son

gré. On vit dans les ténèbres, loin de la droite voie, et l'on ne s'en doute pas.

3. *De la fermeté d'âme*. Qui possède cette vertu est toujours dans la joie ; son espérance repose dans le Seigneur. On bannit de son cœur tout mouvement de colère, parce que l'on supporte tout. Ni les injures, ni les calomnies, ni les mauvais traitements ne font sur vous nulle impression. La disgrâce ne vous atteint pas. La patience est un exercice où l'âme se renouvelle perpétuellement. A défaut de cette vertu, l'on s'irrite au moindre choc, on prend feu à la moindre contradiction ; on rend l'injure pour l'injure, on ne respire que vengeance. Léger, inconstant, aussi mobile que la feuille jouet de tous les vents, on passe en un moment, d'une volonté à une autre ; on préfère à toute autre société celle des méchants. On ne sait rien garder pour soi, et l'on donne son secret au premier venu : y a-t-il rien de plus misérable ?

Matth. v. 5. *Heureux ceux qui pleurent !* nous dit Jésus-Christ : « Non pas ceux qui pleurent la mort de leurs proches, de leurs amis, la décadence de leurs maisons et la ruine de leur fortune, maux inévitables du siècle et de la vie ; mais heureux ceux qui pleurent leur chute et leurs égarements des voies du Ciel (1). »

(1) Traduit par Segaud, *Carême*, tom. 1, pag. 428, *Sermon sur la pensée du ciel*.

4. *De la patience.* Heureuse vertu! elle est le ciment de l'espérance, et l'espérance n'est point trompeuse. La patience s'embellit de toutes les vertus. Les adversités font sa joie, les épreuves son triomphe. Toujours soumise dans la disgrâce, parfaite en charité, elle rend bénédictions pour malédictions. En paix au sein de la guerre, forte dans le calme pour attendre la tempête, toutes ses actions sont composées, toutes ses réponses sont calculées avec mesure, et réglées par la droiture. Fidèle à observer tous les points de la loi, exacte à maintenir la discipline dans le commandement, affable et prévenante, complaisante dans la conversation, affectueuse envers ses frères, empressée à courir au-devant des étrangers, à soulager les malades dans leurs infirmités, à venir au secours de tous ceux qui sont dans la souffrance. Rom. v. 5.

Malheur au contraire, dit l'Écriture, à qui n'a point la patience! un rien l'abat; il est la victime de qui l'attaque. Au lieu d'adoucir ses maux par la patience, il les aigrit par le murmure et la révolte. Ne lui parlez pas de prier, de veiller, de jeûner, d'observer rigoureusement les lois de la continence. Incertain dans ses réponses, sans règle dans ses actions, ne revenant jamais quand il a tort; altier dans le commandement, il s'emporte dans la dispute, et ne sait jamais se posséder en paix. Est-on juste : il se prévient; et ne vous pardonne pas de valoir mieux Eccl. II. 16.

que lui. Qui manque de patience, n'arrivera jamais à la vertu, ni à la couronne qui sera le prix du combat.

5. *De la douceur.* Elle consiste à ne se laisser aller à aucun mouvement de colère et d'emportement, à vivre toujours en paix. Avec cela, jamais de guerre ni d'agitations : tranquillité, joie constante. On pratique les œuvres de justice et de vérité; on supporte sans fatigue les esprits contentieux, les grands parleurs. On ne fait de la peine à qui que ce soit. Tout ce qui sent la dispute et l'esprit de parti, on s'en éloigne avec grand soin ; on est empressé, affectueux à l'égard de tous. Qui ferme son cœur à l'esprit de colère, devient le sanctuaire de l'Esprit-Saint. Toujours disposé à l'indulgence, à la charité, à la patience, à l'humilité; orné de toutes sortes de bonnes œuvres, on se concilie les bonnes grâces de Jésus-Christ. Le corps, l'âme, l'esprit, tout est dans un état de santé parfaite.

Jacq. I. 20. *De la colère. Ce n'est pas elle*, dit l'Apôtre, *qui opère la justice de Dieu.* Quelle chaîne de maux pour celui qui se rend esclave de cette passion ! Il est le meurtrier de son âme. Oui; à la lettre, le meurtrier de son âme : car il vit dans une tempête continuelle; dans l'absence de tous les biens. Il n'y a pas jusqu'à son corps qui ne soit en souffrance ; c'est un feu qui le ronge et le consume, le flétrit et le dessèche, en même temps qu'il pénètre jusqu'à

son cœur, énerve ses sens en même temps qu'il altère son esprit, fait de sa personne un objet d'épouvante pour tout ce qui l'entoure. Sans douceur, sans charité, on se trouble au moindre mot; on se prend de querelle pour le sujet le plus frivole; on amasse des haines implacables; et pourquoi? on se répand dans un flux de paroles, on se passionne pour ce qui en vaut le moins la peine. L'homme colère est également abominable aux yeux de Dieu et des hommes; il est à charge, insupportable à lui-même.

Heureux au contraire *ceux qui sont doux*, a dit le Sauveur des hommes, *parce qu'ils posséderont la terre*. Quelle terre? La plus fortunée, la plus désirable de toutes, la terre du paradis. Magnifique récompense attachée à cette vertu! Que tous nos vœux se dirigent vers cette heureuse terre. Que de regrets, que de pleurs nous aurions à répandre, si nous venions à en être repoussés! Les bonnes œuvres ne coûtent rien à celui qui est doux; les injures ne le touchent point; les adversités ne l'ébranlent point: il s'en réjouit. Il surmonte la colère par la charité, conserve la paix au fort du combat; il obéit avec joie, il ne s'énorgueillit point, pas même de ses bonnes actions. Simple, éloigné de toute dissimulation, ennemi de la médisance et de ceux qui s'y livrent; il ne rencontre partout que des cœurs qui l'aiment, et des bouches qui célèbrent ses louanges.

Matth. v. 4.

Mais aussi combien est déplorable le sort des
Ps. XXVI. 10. méchants! car *ils périront*, dit l'Écriture. Malheureux dès cette vie, vous les voyez sans cesse dans le trouble et l'agitation, pleins de fiel, d'artifice, d'emportement, dédaigneux et mécontents de tout, jaloux en secret, et en public, frondeurs et révoltés contre l'autorité; censurant ce qui est bien, et ligués pour le détruire; incapables de se laisser diriger par les bons conseils; ceux même qui se déclarent pour eux, ils les tournent en ridicule : ils n'ont pour eux que du mépris. Si l'on avance, ils en prennent de l'ombrage et deviennent persécuteurs. Sourds aux sages remontrances, ils ne s'appliquent qu'à semer la discorde et la calomnie, à tourmenter les simples, à repousser les amis de l'ordre et de la paix, à verser la satire sur ceux qui les tolèrent; en guerre avec tout le monde, ils excitent les ressentiments et les vengeances : médisances, faux rapports, déclamations éternelles, téméraires agressions, rien ne leur coûte. Plaignons-les, mes frères, et gardons-nous bien de les imiter.

6. *De la vérité.* Mille fois heureux celui qui s'attache religieusement à la vérité! Peut-on ne pas applaudir à celui qui fait de la vérité la règle de toute sa conduite? Il est l'image de Dieu, qui est essentiellement vérité. Agréable au Seigneur, il sert également les hommes. La vérité préside à toutes ses démarches, et lui gagne tous les suffrages.

Point d'acception de personnes; point de fausses préventions; il ne se laisse point éblouir par l'éclat des dignités et des honneurs, ni surprendre par les apparences de l'abjection et de la misère. Simple dans ses paroles, il est droit dans ses jugements; tout artifice lui est étranger; toute dissimulation est bannie de sa pensée.

Le menteur au contraire ressemble au démon, qui fut le père du mensonge. Le menteur perd tout I. Joann. III. 8.
crédit: il s'attire la haine du Ciel et de la terre. On se défie de lui; et, quoi qu'il dise, il est suspect. Il suscite dans les communautés les disputes et les querelles; c'est la rouille qui s'attache au fer. Il a un air d'audace qui étonne, mais dont on n'est pas dupe. Avide de recueillir les choses cachées, pour aller les révéler au grand jour, en les dénaturant, pour ruiner les réputations les mieux établies. Il conçoit les plus criminels projets, avec la précaution de n'en être point déclaré l'auteur. Il ne dit rien qu'il n'affirme avec serment, et semble persuader à force de paroles. Il se déguise sous tous les masques; mais il n'y gagne rien: tout le monde le repousse avec horreur, et finit par s'en moquer.

7. *De l'obéissance.* C'est par une vraie et franche obéissance que l'on se rapproche de notre divin législateur, qui *s'est fait obéissant jusqu'à mourir pour* Phil. II. 8.
nous. En imitant Jésus-Christ, on aura droit à son héritage. Avec l'obéissance, on s'unit à tous par le

lien de la charité ; on acquiert l'amitié, l'estime et la louange de tout le monde ; l'on avance rapidement. Qui aime l'obéissance, n'oppose ni résistance ni murmure à l'autorité qui parle ou qui le reprend. Quelque bien se présente-t-il à faire, il est prêt. De quelque manière qu'on en use avec lui, il est toujours content. Il ne demande point à être transféré d'un lieu à un autre ; quelque part qu'il se trouve, il s'y plaît.

Le murmurateur au contraire est à charge aux autres et à lui-même. C'est le fléau des communautés. Toujours en contradiction avec les supérieurs, toujours de mauvaise humeur, il voudroit n'avoir rien à faire. Jamais il ne manque de prétextes pour se dispenser du travail : il a mal à la tête, à l'estomac ; il trouve à redire à tout, même à ce qui regarde les autres : à quoi bon ceci, cela ? ce n'est pas ainsi que l'on auroit dû s'y prendre. Si on le fait changer de maison ; l'ordre tout entier souffrira de son déplacement. Vous lui donnez un avis, il vous répond : J'en sais là-dessus autant que vous. Vous lui donnez quelque chose à faire : il ne sauroit l'entreprendre tout seul ; il lui faut des aides. Ennemi de l'abstinence, il recherche les bons repas ; il se plaint à tort et à travers, et n'épargne ni la médisance ni la calomnie. Ami équivoque, c'est un ardent et dangereux ennemi.

8. *De l'envieux et du jaloux.* Quand on est l'un,

on est l'autre. On est haineux; on s'afflige du bien qui arrive aux autres. La bienveillance est loin de ce défaut. Au lieu d'en vouloir à personne, elle se ravale au-dessous de tous. Elle ne recherche point sa propre gloire, mais elle se réjouit avec ceux qui qui sont dans la joie; elle applaudit à leurs succès; elle est la première à les célébrer, à les augmenter encore par le concours de tous ses moyens. Si elle voit quelqu'un jouir d'un certain repos, loin de lui en faire un crime, elle l'en félicitera... L'envieux n'aime rien. Il ne peut pas souffrir qu'on l'emporte sur lui par le rang. S'il entend louer le mérite, il le déprime, et jette sur sa route des pierres pour le faire tomber. Les actions les plus vertueuses, il les dénature, censurant hautement ceux qui les font, et n'en parlant que du ton le plus méprisant. Jamais vous ne le verrez seconder leurs progrès dans le bien. Celui qui fait mal, loin de le reprendre, il l'y excite encore davantage, et il a grand soin d'en répandre la nouvelle et d'exagérer la faute. Changeant de masque comme de parti; aujourd'hui pour celui-ci, demain pour celui-là. A l'entendre, on le croit l'ami de tout le monde : c'est pour brouiller l'un avec l'autre, et les mettre tous en guerre les uns avec les autres.

9. *De la médisance.* «Ce vice fait aujourd'hui l'enchantement et la félicité des oreilles. Il y a un orgueil et une vanité insupportables dans les médi-

sants. Car, pourquoi impriment-ils des défauts et des vices à leur prochain, si ce n'est afin qu'on ne remarque pas les leurs, qu'ils passent au contraire pour des gens d'une conscience tendre et délicate (1)? »

10. *De la tempérance et de la réserve.* En quoi elles consistent? En parlant; à ne dire que ce qu'il faut, évitant toutes paroles oiseuses et inutiles, tout ce qui peut blesser la modestie ou la charité, tout jurement et toute parole offensante; à garder son secret, et à ne pas se mêler des affaires d'autrui. En écoutant : à ne pas prêter son attention à des propos vains et injurieux. Dans les regards : à ne pas les porter sur tous les objets indifféremment, moins encore sur ce qu'on ne verroit pas sans crime. Elle consiste encore à maîtriser les mouvements de son cœur, à le défendre contre toute passion violente, à en écarter l'amour des dignités, des honneurs, des applaudissements; à fuir les personnes du sexe. Dans les repas; à ne point aller au-delà du besoin; à ne pas rechercher les mets délicats; à n'en point prolonger ni avancer l'heure; à soumettre en tout la chair à l'esprit.

(1) Traduit par Fromentières, *Carême*, tom. 1, pag. 447, 450.

XVI. *Confession de saint Ephrem* (1).

Ayez pitié de moi, ô vous tous, mes frères, qui avez des entrailles de miséricorde, car ce n'est pas sans dessein, que l'Écriture a dit : *Le frère qui est secouru par son frère ressemble à une ville fortifiée*...... Hélas! à quelle humiliation je me vois réduit! Quelle différence entre ce que je parois être, et ce que je suis en effet! Au moment même où je parle de la pureté du cœur, mon cœur, embrasé nuit et jour par les feux de la concupiscence, se remplit de criminelles affections. Quel rigoureux examen m'attend au redoutable jugement! Dois-je désespérer de mon salut? Non, mais invoquer et la clémence divine, et vos prières. Gloire à Dieu! gloire à vous qui êtes inépuisable en miséricorde! gloire à vous, source de bienfaisance! gloire à vous, qui seul êtes sage! gloire à vous qui secourez nos corps et nos âmes, qui *faites luire votre soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber votre rosée sur les justes et les injustes*! gloire à vous qui donnez au plus petit des passereaux sa nourriture: car *tout ce qui vit espère en vous, pour recevoir de vos mains la nourriture qui lui est propre!* gloire à vous, Providence universelle, qui prenez soin de la

Pag. 18 — 22
Prov. XVII. 19.
Matth. V. 45.
Ps. CXLIV. 15.

(1) Nous en avons extrait plus haut ce qui se rapporte à l'histoire. La prolixité des détails nous oblige à n'en donner ici que la substance.

nature entière et de tous les peuples du monde, comme si tous les peuples du monde n'étoient qu'un seul homme!.. Vous connoissez toutes les blessures de mon âme, guérissez-les... Dans mon cœur, quel fonds d'orgueil! je reprends les autres, et ne sais pas me reprendre moi-même. L'orgueil des autres me révolte, et j'accable les autres du poids de mon orgueil. Dur, impitoyable pour mes frères, je vais partout implorant la commisération. Sensible à l'excès à la moindre contrariété, je rends les autres malheureux. Je n'aime pas à louer; et je suis avide de louange. Je ne supporte pas que personne domine sur moi; et je veux dominer sur tout le monde. Empressé à exhorter, combien je suis paresseux à agir! Pleurez sur moi, ô vous, les bien-aimés du Seigneur!

J'ai mis à nu sous vos yeux mes plaies les plus secrètes. N'en concevez point de mépris pour le malade, mais unissez-vous plutôt à lui, pour demander sa guérison au médecin de qui la miséricorde est sans bornes.

XVII. *Contre l'orgueil.*

Sans l'humilité, les austérités de la pénitence ne servent à rien. L'ennemi du salut des âmes les attaque par leurs vertus mêmes. Il y sème l'orgueil, comme l'ivraie jetée à travers le bon grain qu'elle étouffe. Que sommes-nous venus chercher

au désert, si nous échouons contre l'orgueil? Vous êtes riche en justice : l'êtes-vous plus qu'Abraham, qui se regardoit comme un peu de terre et de cendre? Vous avez la conduite d'une communauté : Moïse avoit à régir un grand peuple ; Dieu l'honoroit de ses entretiens, l'admettoit à la contemplation de sa gloire ; en étoit-il moins humble? Gen. XVIII. 27.

Autres exemples, entre autres de saint Paul.

Êtes-vous un Élie? Comme lui avez-vous fait des miracles ; ouvert et fermé les nuées du ciel ; fait trois fois descendre le feu du ciel par l'efficacité de la prière? Vous avez la plénitude de la foi : venons aux preuves ; montrez-moi les œuvres surnaturelles que vous ayez faites ; les morts que vos prières aient rappelés à la vie ; les aveugles que vous ayez guéris ; les démons que vous ayez chassés : allez, marchez sur les eaux de la mer comme sur une terre ferme ; nourrissez un peuple entier avec quelques pains. Car, nous est-il dit : *Qui croit en moi fera les œuvres que je fais et de plus grandes encore.* Quoi, m'allez-vous répondre, ne peut-on être sauvé à moins de faire des miracles? Pour l'être, il ne faut pas des miracles, mais l'humilité. Si vous ne l'avez pas, l'orgueil n'est qu'un frêle appui, qui vous laissera tomber jusqu'au fond de l'abîme. Joann. XIV. 12.

Point de péché plus funeste que l'orgueil. Il détruit même les dons de Dieu ; il dessèche, il consume en

quelque sorte jusqu'aux germes de la vertu. Faut-il qu'on s'éloigne toujours de la pensée, qu'au dernier jour toutes nos vertus seront éprouvées par le feu, et que l'humilité seule y pourra résister! malheureux orgueil qui infecte tout le monde! On voit des hommes qui, possédés d'une étrange frénésie, cherchent à le satisfaire par des petitesses et des vanités ridicules, auxquelles une opinion ridicule a attaché une prétendue dignité, et une valeur imaginaire.... Comment peut-il arriver que la vertu elle-même devienne un piége, et quelquefois un principe d'orgueil, quoiqu'elle soit un don du Ciel? Si Dieu, par sa miséricorde, nous a enrichis de ce don, nous n'en devons pas moins nous regarder comme des serviteurs lâches et inutiles.

Luc. xvii. 10. *L'amour-propre.* «Il n'y a point de péché dont l'amour-propre ne soit capable; et comme la moindre chose l'engendre, et qu'il est très difficile de s'en défendre, il arrive qu'il porte un homme à une criminelle indifférence pour Dieu et pour son salut. C'est comme une certaine rouille qui s'imprime si avant dans une âme, qu'elle pénètre jusque dans le fond de sa substance; et cette détestable passion est si véhémente, si enracinée, qu'elle en produit une infinité d'autres (1). »

(1) Traduit par Fromentières, *Carême*, tom II, pag. 244.

XVIII. *Exhortation à la vie spirituelle.*

Pensées diverses.

Le voyageur qui vient à rencontrer dans son chemin un corps ensanglanté, est saisi d'horreur; il frissonne, il pâlit. Nous, on apporte sous nos yeux les corps sanglants des prophètes et des apôtres lapidés; et nous restons froids et insensibles. On fait retentir à nos oreilles l'histoire de la Passion de notre Sauveur, attaché à une croix, mourant pour nos péchés; nous sommes distraits, occupés d'autres choses, de pensées frivoles. Le soleil ne peut voir sans s'éclipser les souffrances de son maître : au moment où expire Jésus-Christ, le voile du temple se déchire, la terre tremble et se bouleverse; nous, rien ne nous émeut. Pag. 41 et suiv. Matth. XXVII. 45.

Nous sommes la semence que le père de famille est venu jeter dans son champ. Voici le temps de la moisson arrivé. Les moissonneurs sont là, leurs faucilles à la main, attendant, pour couper, l'ordre du maître. Malheur à nous, si nous ne sommes qu'une stérile ivraie que le botteleur ramasse pour la jeter au feu! Ibid. XIII. 30. 39.

Nous sommes embarqués sur une mer orageuse. Distraits par des soins étrangers, nous ne prenons aucune précaution pour échapper à ses tempêtes, et nous conduire heureusement au port du salut. Com- Pag. 45—53.

bien il est craindre qu'au moment où le vent soufflera, nous ne soyons surpris, et précipités dans un naufrage d'où l'on ne revient plus! que, comme les
Matth. xxv. 2. vierges folles de la parabole, ou comme l'imprudent
xxii. 12. qui s'étoit introduit dans le festin des noces, sans avoir la robe nuptiale, nous ne soyons traînés dans les ténèbres extérieures! Que faisons-nous pour l'éviter? Nous avons l'habit et les dehors de la pénitence; au-dedans, tout mondains. Qui jamais s'est engagé dans un long voyage, sans s'être approvisionné? Supposez que tout à coup, au milieu de la nuit, quand tout le monde est enseveli dans le sommeil, un bruit éclatant vienne à se faire entendre: la foudre gronde, l'éclair brille, la terre agitée s'ébranle et tremble; on s'éveille brusquement, saisi d'effroi; la pensée de la mort se présente; le tableau de la vie tout entière se déroule; les péchés que l'on a commis se retracent à la mémoire; on se frappe la poitrine: où fuir, où se cacher? Telle est l'image de la consternation qui
Ibid. xxiv. 27. saisira tous les mortels au jour, où pareil à l'éclair qui fend la nue, le Fils de l'homme viendra juger les vivants et les morts. La terre s'agite par de violentes secousses, elle se couvre d'épaisses ténèbres; les éclats répétés du tonnerre, mêlés aux feux des éclairs, portent l'épouvante dans tous les cœurs. Les accents de la trompette qui, du haut du ciel, retentit jusque dans les tombeaux, a réveillé tous les morts. Les vertus du Ciel sont ébranlées; la terre et les

mers frémissent à l'aspect de la majesté souveraine. Un feu terrible, précurseur du Juge suprême, enveloppe cet univers qu'il purifie de tous les crimes dont il fut le théâtre. L'abîme des enfers s'ouvre; la mort est anéantie. Toutes les générations ensevelies dans les sépulcres, que le son de la trompette a ranimées, sont rappelées à une existence nouvelle. Dans un clin d'œil, ce peuple innombrable de morts qui dormoient dans la poussière, est debout sur ses pieds, s'écriant : Gloire à Dieu tout-puissant! Triomphez, peuples justes. Les saints solitaires, les confesseurs et les martyrs, les apôtres et les prophètes, vont recevoir la récompense de leurs travaux. Heureux d'avoir eu toujours présente à l'esprit cette heure formidable! Les voilà transportés à travers les nuages au-devant de l'Époux immortel. I. Thess. IV. 16.
Le père de la race humaine, l'antique Adam, contemplera avec étonnement cette immense famille née de sa race. Mais pour lui-même, quel nouveau sujet de surprise et de douleur, de voir dans cette innombrable multitude, sortie de son sang, les uns, destinés à la gloire du paradis, les autres, relégués dans l'abîme des enfers! Gloire au Dieu qui seul a la sagesse!

Ce que l'on appelle vertu, c'est un ensemble parfait de qualités vertueuses. De même qu'un royal diadème n'admet, dans le tissu des ornements dont il se compose, que des diamants et les pierres les plus Pag. 61.

précieuses ; de même, le mot *vertu* exige la réunion de tout ce qu'il y a de vertueux. Otez une seule vertu : il n'y a plus d'ensemble, il n'y a plus de vertu.

Pag. 62.
Matth. XIII. 45.

Jésus-Christ compare son royaume à une perle d'un prix infini, qu'il faut acquérir à tout prix. Que fait celui qui veut trouver une perle de grand prix au fond de la mer? Il se dépouille tout entier, plonge et s'enfonce dans l'eau jusqu'à ce qu'il s'en soit rendu maître. C'est l'image du chrétien qui veut acquérir cet inestimable trésor. Il doit tout quitter, se dépouiller de tout, et veiller encore pour ne s'exposer point à la perdre.

Pag. 110.

Il y a trois sortes de larmes : les unes que l'on répand sur des objets sensibles ; celles-là sont aussi vaines que communément amères. D'autres, celles de la pénitence, qui sont excitées par le désir de posséder les biens éternels. Il y a aussi d'autres larmes de pénitence, celles qui sont réservées au lieu des pleurs et du grincement de dents, qui ne doivent jamais finir. Celles-là, stériles autant qu'amères ; car il ne sert plus de rien d'en répandre, vu qu'il n'y a plus lieu au repentir.

XIX. *De Dieu et de sa Providence.*

Dire que dans ce monde les choses se fassent au hasard, c'est anéantir la divinité (1). J'ai vu des maisons, et j'ai conclu qu'il y avoit un économe ; le monde, et j'en ai argué qu'il y avoit une Providence. J'ai compris qu'un vaisseau sans pilote devoit être la proie des flots ; que, comme il y a des villes et des états bien gouvernés, tout étoit régi dans le monde par l'ordre et la conduite de Dieu. Point de troupeau sans pasteur. Si Dieu n'existoit pas ; comment tout ce que nous voyons sur la terre y subsisteroit-il avec ses développements successifs? La discipline qui règle les mouvements d'un vaste corps d'armée, suppose un général qui la commande. Il n'y auroit pas un Dieu qui gouverne le bel ordre que nous voyons établi dans le monde? Rien dans la nature qui ne remonte à un principe. Ce principe, c'est Dieu. Tout fleuve vient d'une source; de même toute harmonie vient de la Sagesse

Pag 123 — 125.

(1) Nous avons eu déjà l'occasion de remarquer qu'avant de recevoir le baptême, notre saint diacre avoit eu, sur la Providence, des doutes qu'il avoit bientôt abjurés, mais dont il ne cessa, durant toute sa vie, de faire pénitence. La divine providence se plut, en quelque sorte, à se manifester à lui par un enchaînement d'incidents extraordinaires arrivés sous ses yeux, et disposés de telle manière, qu'on ne pouvoit les prendre pour des effets du hasard; ce qui le convainquit qu'il y a un œil toujours ouvert sur l'univers, et une Providence qui veille sur toutes choses. (Baillet, *à son article : Vie des saints*, tom. II, in-4°, pag. 36, col. 1.)

divine. La terre, pour produire ses fruits, a besoin d'être arrosée par les eaux du ciel ; autrement elle resteroit stérile. Une dépendance universelle lie ensemble les différentes parties de la nature. Dieu seul est indépendant. Rien ici-bas n'existe par soi-même, parce que rien n'a pu se donner l'être à soi-même. Pour se faire soi-même, il faudroit exister avant que de se faire ce que l'on est; ce qui implique contradiction. Dieu seul n'a point été fait, parce qu'il n'a pu recevoir l'être de personne. Lui seul se connoît lui-même ; et il n'est pas une intelligence humaine qui puisse le concevoir. Dieu fit
Exod. xx. 19. entendre sa voix du Sinaï; et son peuple, glacé d'épouvante, supplia le Seigneur de lui parler par l'organe de Moïse. Que seroit-ce, s'il nous permettoit d'aborder son Essence infinie? Il ne se dérobe à nos yeux que par égard pour notre foiblesse ; il ne nous voile ses mystères, que parce que nous ne saurions les comprendre. Il n'accorde à sa créature que ce qui n'excède point sa portée. Il a mis des bornes à notre intelligence, pour prévenir l'orgueil où nous auroit jetés une science plus étendue. Il ne sera exigé de nous rien de plus que ce que nos forces comportoient.

XX. *De la pénitence.*

Le Dieu Sauveur, qui a bien voulu descendre du sein de Dieu son père, pour nous ouvrir les voies du salut, a daigné nous appeler à la pénitence par ces paroles; *Je ne suis pas venu appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs.* Et encore : *Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du médecin, mais ceux qui sont malades.* Si c'étoit moi qui vous tinsse ce langage, vous pourriez ne pas m'en croire sur parole; mais c'est le Seigneur qui nous l'adresse. Pourquoi ne l'écouterions-nous pas? Pourquoi nous exposer au danger de nous perdre? Si votre âme a des plaies cachées, pourquoi ne pas chercher à les guérir? Vous redouteriez le médecin? Mais qu'a-t-il de dur et de si repoussant? Il ne vient point armé du fer ni du feu. Sa simple parole peut vous guérir. Ne fuyez pas sa présence; vous le verrez plein de compassion et d'indulgence. C'est pour vous qu'il est descendu sur la terre, qu'il a pris une chair semblable à la vôtre, pour que vous approchiez de lui sans aucune crainte; pour vous qu'il s'est fait homme, pour vous sauver des blessures qui vous donnoient la mort. Il vous invite dans les termes qui respirent le plus la tendresse et l'amour : Approche pécheur; et il t'en coûtera peu pour être guéri; dépose seulement le

Pag. 148 — 153.

Matth. XIX. 13.

Ibid. 12.

fardeau de tes iniquités; quelques prières, quelques larmes, c'en est assez pour t'arracher à la corruption. Approchez donc, et ne craignez point. Découvrez-lui vos blessures; pleurez, gémissez, voilà les seuls remèdes qui vous soient nécessaires. La porte de la pénitence vous est ouverte; mais prenez garde qu'elle ne se ferme. On ne s'en remet pas sur vous pour le choix du moment. Votre peu d'empressement laisseroit croire que vous ne voulez pas être guéri; et le médecin, méprisé, vous délaisseroit. Pourquoi cette malheureuse indifférence, qui vous deviendroit si funeste? Qui vous doit être plus cher que votre âme? Vous la méprisez, ô pécheur! Mais, ô mon frère, vous ne savez donc pas qu'il viendra un moment où il n'y aura plus pour vous de médecin. Le Seigneur veut que votre retour à lui soit un jour de fête pour tous les habitants du Ciel. Le soleil incline vers son couchant; il retarde sa course, pour vous donner le temps d'arriver au lieu où il établit sa demeure. Jusques à quand resterez-vous attaché à la bannière de son ennemi, qui est aussi le vôtre, et vous faites-vous son esclave? Pouvez-vous l'être, sans risquer qu'il ne vous entraîne dans le feu éternel? Car il n'a pas d'autres présents à faire à ceux qui le servent; voilà l'unique intention de la guerre sans relâche qu'il nous fait à tous par ses artificieuses manœuvres, et les faux plaisirs qu'il nous présente. Le perfide! il ne vous caresse que pour

Luc. xv. 7.

vous perdre. Eh que vous dit notre Dieu? *Venez à moi, vous tous qui êtes dans le travail et la souffrance, et je vous soulagerai. Portez mon joug, et apprenez de moi que je suis doux, humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos âmes.* Quels biens ne vous promet-il pas? lui-même il est la source de tous les biens. Il n'attend pas qu'on vienne; c'est lui qui fait les avances. Vous n'aurez pas encore élevé les yeux vers lui, que vous l'entendrez vous dire : Me voici. A peine vos larmes auront coulé, qu'il étalera devant vous tous ses trésors. Vous ne l'aurez pas encore prié, qu'il vous aura prévenu par sa miséricorde. Il ne vous recevra point le reproche à la bouche : Pourquoi si long-temps au service de mon ennemi? Pourquoi cette indifférence et ce mépris opiniâtre que vous avez fait de votre Dieu? Non, pas le moindre retour sur le passé. Il ne voit que les larmes et les saintes confusions du pécheur qui revient à lui. Il est le premier à lui remettre ses offenses, à courir au-devant de l'enfant prodigue, à le revêtir de sa première robe, à lui mettre au doigt l'anneau, symbole de l'alliance, à inviter tous les Anges à le féliciter de ce que cette âme, si long-temps égarée, est enfin retrouvée. Il nous appelle, il nous supporte, il nous invite, par l'attrait des plus douces récompenses, à mériter pour la vie présente et pour la vie future, pour peu que nous le voulions. Tant que nous sommes dans cette vie,

Matth. XI. 28.
Ibid. 29. 30.
Luc. XV. 22.
Ibid. 24.

nous pouvons désarmer sa justice, et obtenir sa miséricorde. Ailleurs, il ne seroit plus temps. Ce n'est qu'ici qu'il exauce les vœux qui l'implorent, et qu'il pardonne au repentir. Plus tard, tous les droits de sa justice ; sévérité implacable. Dans ce monde, lenteur à punir, pleine carrière ouverte à notre liberté, faux biens, criminelles jouissances, fêtes et divertissements, passions effrénées d'orgueil, de cupidité, d'ambition, d'amour des plaisirs, mollesse et tiédeur dans le service de Dieu, mépris de ses jugements, insultes, outrages prodigués à sa majesté sainte, aux excès de son amour ; dans l'autre, plus de fausses apparences, plus de choix entre le bien et le mal, rigoureux examen, arrêt sans miséricorde, sentence sans appel, vengeance sans mesure, châtiments, supplices sans fin. Pour toute parure, le ver qui ne meurt point, les pleurs, les grincements de dents, la confusion et le désespoir, la sombre obscurité des ténèbres, le feu qui ne s'éteindra jamais. Pouvons-nous balancer encore? Quelques larmes dans ce monde ; pour n'avoir pas à en répandre éternellement dans l'autre. Hélas! on y prie, mais en vain ; on y gémit, mais sans nulle consolation. Ici, avec peu de chose, vous serez quitte envers le créancier ; là, avec beaucoup, vous resterez toujours débiteur. Là, des monceaux d'or et d'argent ne paieront pas notre dette. Là, le frère ne répondra point pour son frère, ni le père pour son

fils. Chacun pour soi. Nous comptons ici grand nombre de pieux et saints solitaires, qui ont renoncé à tout pour s'attacher uniquement à Jésus-Christ. Ils font la joie des Esprits célestes ; le ciel et la terre s'unissent pour applaudir à leur bonheur. Le Rénumérateur souverain les met en possession de son royaume ; ils jouiront à jamais de sa présence, dans la compagnie des saints Anges, au sein des immortelles félicités. Mais il est aussi un bien grand nombre d'hommes asservis aux biens corruptibles du siècle, tout entiers à leurs affections sensuelles, et vivant ici-bas comme s'ils ne devoient jamais mourir. Que faites-vous, ô homme ! Vous vous ravalez à l'égal de la brute sans raison ; vous oubliez que Dieu vous a fait, et pourquoi il vous a fait. Vous êtes appelé au festin du céleste époux ; vous Matth. XXII. 3.
dédaignez de vous y rendre, vous hésitez. Vous prétendez y entrer sans la robe nuptiale, ou sans *Ibid.* 11.
avoir votre lampe fournie d'huile. Mais à la porte du banquet retentit cette formidable parole : Mon *Ibid.* 12.
ami, qu'êtes-vous venu faire ici, n'ayant point la robe nuptiale? La nudité où vous êtes est une insulte à la joie du festin. Et le maître du festin, irrité, dira à ses serviteurs : Saisissez cet homme, et le *Ibid.* 13.
jetez pieds et mains liés dans la fournaise qui ne s'éteint pas. Effroyable avenir ! il n'est pas loin : l'époux arrive. La trompette va sonner. Déjà les rayons des célestes béatitudes viennent se reposer sur les justes.

J'entends la voix de l'époux leur adresser ces consolantes paroles : Levez-vous, ô les bien-aimés de Jésus-Christ ! le Roi des cieux descend pour vous introduire dans son éternel repos, et dans son immortelle joie, en échange des laborieuses épreuves que vous avez endurées pour lui plaire. Levez-vous, et contemplez votre monarque, l'époux immortel après qui vos cœurs soupiroient.

XXI. *Prière de saint Éphrem* (*).

Pag. 160. Luc. XV. 18. 21. J'ai péché contre le Ciel et contre vous, Seigneur Dieu tout-puissant : et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, ni de lever les yeux vers le ciel, à cause de la multitude de mes iniquités, ni d'invoquer votre saint nom, tant de fois profané par mes impuretés. Je me suis rendu indigne des faveurs du ciel et de la terre, parce que j'ai provoqué les vengeances du Dieu des miséricordes. Toutefois daignez, Seigneur, je vous en conjure, ne pas me rejeter de votre face. Si vous vous retirez de moi, c'est fait de moi. Si votre grâce ne m'eût secouru, j'aurois déjà péri ; et, telle qu'une vaine cendre que le vent disperse, j'aurois été réduit au néant. Hélas ! depuis que je me suis écarté de vos commandements, pas un jour de bonheur n'a lui pour moi ; et les joies que je goûtois

(*) Tom. V græc. et lat.

dans le crime, se sont changées bientôt dans les plus amères douleurs. Mais avec l'assistance de votre grâce, j'espère recouvrer assez de force, pour travailler désormais à l'œuvre de mon salut. Vous me voyez suppliant, prosterné à vos pieds, vous demandant d'avoir pitié d'un pécheur égaré, et de me ramener dans le sentier de la justice. Comme l'enfant prodigue, j'ai dissipé les richesses de votre Luc. xv. 13.
amour : relevez-moi comme lui ; que votre charité compatissante se répande encore sur moi, effacez de votre mémoire les iniquités qui ont souillé ma vie, et l'ont rendue si méprisable à vos yeux. Ayez pitié de moi. Vous avez bien pardonné à la pécheresse, au publicain, et au larron. Lorsque, dans la condition misérable où ils vivoient, tous les yeux se détournoient de dessus eux avec mépris ; vous, ô Ibid. vii. 39.
mon Dieu, bien loin de les rejeter, vous les avez appelés aux saintes délices de votre royaume. Ne Ibid. xxiii. 44.
dédaignez pas le repentir du dernier de vos serviteurs, vous qui êtes venu, non pour les justes, mais Matth. ix. 13.
pour appeler les pécheurs à la pénitence. A vous la gloire dans les siècles des siècles.

XXII. *Parabole.*

Deux hommes voyageoient pour se rendre à Pag. 231.
une ville éloignée de trente stades. Ils en avoient parcouru déjà deux ou trois, lorsqu'ils se trou-

vèrent dans un bocage riant, baigné d'eaux rafraîchissantes, orné de tout ce qui flatte la vue. L'un des deux voyageurs, sans s'arrêter aux charmes du lieu, poursuit sa route; l'autre ne veut pas le quitter, et laisse son compagnon aller en avant. Resté en arrière, il ne pensoit qu'à jouir de ce délicieux ombrage, qui le défendoit si agréablement des ardeurs du soleil; quand un animal féroce, de ceux qui habitent les forêts, venant à s'élancer sur lui, en fit sa proie. Son compagnon étoit déjà loin, et ne tarda point à se rendre dans la ville.

Ces deux voyageurs sont deux hommes qui s'engagent dans le chemin de la piété. Ils y marchent ensemble; quand l'ennemi, pour les en détourner, leur inspire les tentations de vaine gloire, d'orgueil, et autres semblables. L'un des deux, c'est le chrétien qui, saintement épris des charmes de la cité céleste, n'a qu'elle en vue, et ne se laisse point arrêter aux faux plaisirs qui se rencontrent sur la route. L'autre a le malheur d'y abandonner son cœur, et devient victime de son imprudence.

XXIII. *Pensées détachées.*

Pensez au bien, pour éviter de penser au mal; car l'esprit de l'homme ne sauroit être sans rien faire.

Qu'est-ce qu'un chrétien a de commun avec le

siècle? Un chrétien, c'est un homme mort au monde (1).

Heureux celui qui supporte son prochain ; mais malheur à celui qui, sans s'en apercevoir, oblige son prochain à le supporter.

Le pasteur qui s'éloigne de son troupeau, pour se livrer au sommeil, s'expose à de grands risques; la négligence du pasteur fait la joie du loup (2).

Le marchand ne laisse point passer un jour sans tenir compte de ce qu'il a perdu ou gagné. Faisons la même chose pour notre âme. Qu'il n'y ait pas un jour où, soir et matin, nous n'examinions comment va notre commerce spirituel. Venez-vous à découvrir que votre âme est en perte, travaillez à gagner demain ce que vous avez perdu hier.

Ce palmier que vous élaguez pousse ses branches en haut; de même pour votre âme, coupez ces vaines sollicitudes qui vous attachent au monde, elle prendra essor pour avancer dans le bien.

Entretenez-vous beaucoup avec Dieu, peu avec les hommes (3).

Dieu permet que nous soyons attaqués par les tentations, afin de nous éprouver. Si nous n'en ressentions pas, peut-être jugerions-nous avec une Pag. 233.

(1) *Quid nobis et sæculo, qui mortui sumus mundo?*

(2) *Non exiguum sibi damnum conciliat pastor, dum extra ovile dormit ovium; pastorum enim negligentia luporum est gaudium.*

(3) *Cum Deo, multis; cum hominibus, paucis loquere.*

excessive sévérité ceux qu'elles éprouvent ; et, faute de connoître l'ennemi, l'on se livreroit à d'orgueilleuses comparaisons.

Pag. 235. Il y a dans la vie humaine deux sortes de tribulations, dont personne sous le soleil n'est exempt ; l'une, selon Dieu, l'autre, selon le monde. Il est impossible, tant que l'on est dans le monde, d'échapper à l'une et à l'autre. Celles qui viennent du monde sont pénibles et sans dédommagement ; celles qui viennent de Dieu sont accompagnées de l'espérance de la vie éternelle.

Pag. 265. Vous admirez ces prétendus biens d'un moment, qui s'échappent avec la rapidité d'une eau qui coule et va se perdre dans la mer ; vous y faites consister le bonheur. Insensé ! cette pompe funèbre, élevée à grands frais, à quoi vous servira-t-elle ? Que reviendra-t-il à l'impie de ces sépulcres embellis par les arts, de ces fastueux panégyriques prodigués à sa mémoire ? Pour lui-même, pas le plus léger secours.

Pag. 272. Quelque part que la Providence vous ait placés, restez-y. Ce n'est pas en changeant de lieu que vous imposerez silence à votre cœur, mais en veillant sur tous ses mouvements.

Pag. 273. Parce que tel et tel s'égare des voies du salut ; est-ce à dire pour cela que vous ayez droit d'y prétendre ? N'y aura-t-il que pour vous place dans le Ciel ? Dans le transport de votre zèle, vous vous in-

dignez contre ceux qui se perdent. Mais Dieu vous a-t-il donné à vous seul le privilége de jouir des félicités de son royaume? Prenez garde de substituer à l'esprit d'une véritable charité, l'esprit d'aigreur et de haine.

Telle est la règle de conduite que le fidèle doit se prescrire dans les événements de la vie. S'il lui survient quelque chose d'heureux, il doit craindre que l'affliction ne soit pas loin. Si c'est quelque chose de fâcheux, qu'il s'attende à quelque sujet de joie. Prenons exemple sur ceux qui voyagent en mer. Parce que l'on est assailli par un ouragan impétueux, par un vent qui souffle avec violence, perd-on l'espérance de se sauver? Non, l'on résiste à la tempête; on attend le retour du calme; et, quand il arrive, on est toujours sur le qui vive; ainsi l'on est sur ses gardes, pour n'être pas surpris par les nouvelles bourasques. Nous devons agir, et nous tenir prêts à tout événement. Qui s'attend à la disgrâce, la reçoit quand elle se présente, sans en être effrayé comme d'une chose nouvelle et imprévue. Vient-elle, jetons-nous dans les bras de Dieu, pour qu'elle ne nous accable pas. S'il nous envoie des prospérités, attendons-nous à la tempête; et que l'excès de la joie ne nous fasse pas oublier le retour de l'affliction. Pag. 332.

XXIV. *Sur la transfiguration de Notre Seigneur.*
(Matth. XVII. 2 et seq.) (*)

Pag. 45. *Simon-Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici.* Que dites-vous, ô apôtre de Jésus-Christ? Mais si vous vous établissez sur cette montagne, comment s'accompliront les oracles des prophètes,
Ps. XXI. 17. et les mystères de justice? Que deviennent ces pa-
19. roles : ils ont percé mes mains et mes pieds; ils se sont partagé mes vêtements; ils ont jeté ma robe au sort;
Ps. XLVIII. 22. ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif, ils m'ont donné du vinaigre pour breuvage?
Ps. LXXXVII. 6. Comment se vérifiera ce mot : libre dans les liens de la
Coloss. II. 14. mort? Si nous restons ici ; qui déchirera la cédule de mort du malheureux Adam? qui paiera la dette de l'humanité? Si nous restons ici; les promesses qui
Matth. XVI. s'adressent à toi-même, ô Simon-Pierre, comment
18. pourront-elles avoir leur exécution? Quand y aura-t-il une Église chrétienne? Comment recevras-tu de
Ibid. 19. mes mains les clés du royaume des cieux, et avec elles, le pouvoir de lier et d'absoudre? En demeurant ici, nous anéantissons tout ce qu'ont annoncé les prophètes.

Faisons ici trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une autre pour Élie. Simon-Pierre est envoyé pour fonder l'Église par tout le monde, et il

(*) Même volume.

s'occuppe de tentes à établir sur une montagne ! Il ne voyoit encore Jésus-Christ qu'avec des yeux tout humains ; il le mettoit au même rang que Moïse et Elie. Le Maître lui fait bien voir qu'il n'avoit pas besoin de tentes, lui qui, durant les quarante années du séjour d'Israël dans le désert, avoit étendu autour de lui une nuée, pour lui servir de tente. Exod. XIII. 22.

Ils parloient encore, quand tout à coup une nuée lumineuse vint les couvrir. La voyez-vous, Simon-Pierre, cette tente qui n'a pas coûté beaucoup d'efforts à son constructeur ; une tente qui garantit des chaleurs, et n'amène aucune obscurité ; une tente qui, de toutes parts, rayonne de gloire et de lumière ?

Pendant que les disciples étoient dans l'admiration, voilà qu'une voix partie du ciel se fit entendre du sein de la nuée, disant : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le.* Cette parole remet à leur place Moïse et Élie : elle renverse à terre les apôtres, et Jésus reste seul debout, comme s'adressant à lui seul. Dieu témoignoit que l'économie mosaïque étoit expirée, et que Jésus-Christ étoit le seul législateur qu'il fallût désormais écouter.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé, etc. Le Fils n'est pas séparé de la gloire de Dieu son Père. Père, Fils, Saint-Esprit, ne composent qu'une seule nature, une même toute-puissance. Marie l'appellera son Pag. 46—48.

fils, parce que son humanité n est point séparée de sa divinité. Il est Fils unique de Dieu, comme le fils unique de Marie. Il se fait reconnoître comme Dieu, par les merveilles de sa vie ; comme homme, par les souffrances auxquelles il se soumet. S'il n'étoit pas homme, à quoi bon une mère? S'il n'est pas
Luc. I. 32. Dieu, comment l'archange Gabriel l'appelle-t-il de ce nom? S'il n'est pas homme, qu'est-ce que l'enfant reposant dans une crêche, enveloppé de langes, soumis à la circoncision, allaité par Marie, porté dans les bras de Siméon, fuyant en Egypte, recevant le baptême des mains de saint Jean, dormant sur le tillac du navire, mangeant avec Simon le Pharisien, éprouvant la faim, la soif, la lassitude, pleurant Lazare mort, se livrant aux mains des Juifs qui le chargent de liens, permettant qu'on lui crache au visage, qu'on le dépouille, qu'on l'attache à la croix, où il est suspendu entre deux voleurs? S'il n'est pas Dieu, qu'est-ce que ce même enfant à qui les Anges et les bergers viennent rendre hommage dans son berceau, aux pieds de qui les Mages déposent leurs adorations et leurs présents, de qui Dieu lui-
Matth. II. 15. même avoit dit : *J'ai rappelé mon Fils de l'Égypte ?* S'il n'est pas Dieu et homme tout ensemble, qu'est-il donc, pour que Dieu lui dise au jour de son baptême : Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances? Qu'est-il, pour commander à toute la nature ; changer l'eau en vin à Cana

en Galilée ; nourrir un peuple entier dans le désert avec cinq pains et deux petits poissons ? Qu'est-il, pour remettre les péchés, gourmander les flots et calmer les tempêtes ; rendre la vue aux aveugles, par un simple attouchement, ressusciter Lazare enfermé depuis quatre jours dans le tombeau ; sur le mont des Oliviers, faire trembler la terre, et renverser d'une seule parole les soldats venus pour le prendre, remettre à sa place l'oreille que l'épée de Pierre a coupée, faire descendre l'Esprit saint sur les Apôtres, faire qu'au jour de sa Passion le soleil s'obscurcit, que la terre s'ébranle jusque dans ses fondements, le voile du temple se déchire, les rochers se fendent, les morts sortent de leurs monuments ? S'il est homme s'écriant : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné :* Il est Dieu, lui disant encore : *Mon Père, pardonnez-leur ;* et au larron : *Tu seras aujourd'hui avec moi dans le Paradis* ; brisant après sa mort les chaînes de la mort, et se ressuscitant lui-même ; paroissant au milieu de ses Apôtres, les portes fermées ; s'élevant dans le ciel, et allant s'y asseoir à la droite de Dieu son Père. S'il ne fut pas Dieu et homme tout ensemble, les oracles des prophètes ont manqué leur accomplissement, et l'espérance du salut est illusoire.

Matth. XXVII. 46.
Luc. XXIII. 34.
Ibid. 43.

La charité est une flamme toujours active qui, de la terre, s'élève jusqu'au ciel et consume autour d'elle tout ce qui est terrestre. Pag. 53.

XXV. *Homélie sur le second avénement de Jésus-Christ.*

Ce discours, loué avec enthousiasme par saint Grégoire de Nysse (1), et bien digne de l'être, commence par un éloge de la charité, dont voici les traits principaux :

La charité est l'accomplissement de toute la loi. Rien de plus excellent dans le Ciel et sur la terre. La charité est la base et le perfectionnement de toutes les vertus, le principe de tous les biens. Elle embrasa de ses feux les patriarches et les prophètes ; elle fit descendre du Ciel le Fils de Dieu. C'est elle qui nous a manifesté tous les biens, a vaincu la mort, enchaîné l'enfer, réhabilité la race humaine, élevé les hommes à la dignité des Anges, rouvert le royaume des cieux. C'est elle qui a donné à de simples pêcheurs, aux Apôtres, la plus haute sagesse, a enflammé le courage des martyrs et les a soutenus contre la terreur des supplices, a peuplé les déserts, a fait retentir les solitudes du chant des divins cantiques, a fait embrasser non pas seulement

(1) « Peut-on lire, ou entendre sa description du jugement dernier, ou » du second avénement de Jésus-Christ, sans être pénétré aussi vivement » que si déjà l'on y étoit appelé ; sans en ressentir le même effroi que si » l'on alloit être jugé ? On a sous les yeux la scène épouvantable qu'il décrit. » (S. Greg. Nyssen., *in Encom. sancti Ephrem*, tom. IV, *oper. sancti Ephr.*, ed. Rom., pag. 8.)

à des hommes, mais au sexe le plus délicat, les rigueurs de la pénitence. Les Anges eux-mêmes ne sauroient louer dignement la charité. C'étoit la charité qui inspiroit à saint Paul ces héroïques paroles, etc. Elle porte à aimer non-seulement ceux qui nous aiment, mais ceux qui nous haïssent, témoin le diacre saint Étienne. La charité fait l'essence de Dieu lui-même. Pag. 210.

Puis, ces paroles si remarquables sur l'efficacité du signe de la croix.

Couronnons les portes de nos maisons du signe de la croix, animés du même esprit que l'Apôtre, quand il disoit : *A Dieu ne plaise que je me glorifie d'autre chose que de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ.* Gal. vi. 14 Armons-nous de la croix comme d'un bouclier ; Revêtons-nous de cette armure invincible du chrétien : elle est le trophée de la victoire remportée sur la mort, l'espérance du fidèle, le flambeau qui a éclairé le monde. Ne cessons jamais de la porter nuit et jour avec nous. Qu'elle nous accompagne, quelque chose que nous fassions, au travail, à l'étude, à table, en voyage, au-dedans, au-dehors, jusque durant notre sommeil. Elle écartera de nous tous les maux. Celui qui présente sur sa personne le sceau du prince, n'a point à craindre qu'on l'insulte. A plus forte raison le chrétien qui porte l'étendard du Roi des rois est-il en sûreté Pag. 211.

contre toutes les attaques. A cet aspect, les puissances ennemies seront frappées d'épouvante. C'est la lumière de la croix qui a dissipé les ténèbres de l'erreur, rassemblé les nations du levant au couchant, du midi au septentrion. C'est par la croix que notre Sauveur a triomphé des enfers, et rendu à la liberté les captifs qu'ils retenoient dans leur puissance; par la croix, que les apôtres ont fait échouer toutes les conjurations de l'ennemi; que les martyrs ont surmonté tout l'appareil des plus affreuses tortures, que les saints pénitents ont affronté l'horreur des solitudes les plus sauvages.

De là saint Éphrem entre dans son sujet :

Pag. 212. Nous la verrons tous cette croix triomphante au jour de la consommation des siècles, et du second avénement de Jésus-Christ; nous la verrons tous environnée de gloire et de majesté, escortée des légions célestes, paroître dans le ciel, objet de terreur pour les méchants, de joie et de consolation pour les justes, annoncer l'arrivée du grand Roi, qui vient juger les vivants et les morts.

L'imagination du pieux solitaire, saisie de la pensée du dernier jugement, s'enflamme, et va prendre le plus sublime essor. Opprimée d'abord sous le poids des effrayantes scènes qu'elle a conçus, elle se recueille en elle-même, et s'arrête en silence aux pieds du souverain

Juge. L'auditoire s'étonne; on veut apprendre de lui-même le sujet de cette brusque interruption.

Il répond :

Bien-aimés de Jésus-Christ, prêtez une oreille attentive à ce que je vais vous dire sur le formidable avénement du Seigneur. En y pensant, je me sens glacé d'effroi. Eh! qui pourroit raconter de sang-froid d'aussi épouvantables choses? quelle langue humaine, quels discours peuvent décrire cette lugubre scène? Du plus haut des cieux, le Roi des Pag. 213. rois, porté sur un trône éclatant de lumière, environné de gloire, est descendu; il vient siéger comme juge à la face de tout l'univers, et faire comparoître, aux pieds de son tribunal, tous les humains. A ce seul aspect, je me sens prêt à m'évanouir; la plus violente agitation s'est emparée de tout mon corps; mes membres palpitent; mes yeux se remplisent de larmes; ma langue balbutie; mes lèvres tremblent; ma voix, entrecoupée par les sanglots, s'arrête; il n'y a plus dans mes idées que désordre et confusion. Un coup de tonnerre, qui vient tout à coup à retentir à nos oreilles, porte la terreur au fond de l'âme : que sera-ce alors, que les accents de la trompette, mille fois plus éclatants que le bruit du tonnerre, se faisant entendre jusque dans les tombeaux, iront réveiller tous les hommes, justes et pécheurs, qui existèrent depuis la nais-

sance du monde ; alors que le genre humain tout entier, renaissant à la fois, viendra comparoître aux pieds du souverain Juge? Il a parlé, et soudain, la terre ébranlée à rendu tous les morts ensevelis dans ses entrailles. Ceux que l'Océan avoit engloutis dans ses abîmes, et ceux que les animaux féroces dévorèrent, reparoissent tous résuscités ; tous vivants dans leur propre chair. Un fleuve de feu, épanché des lieux où naît le soleil, avec l'impétuosité d'une mer en furie, s'est précipité sur la terre; il embrase montagnes et vallées, il consume l'univers tout entier. Plus de riantes campagnes, plus de fontaines rafraîchissantes, de fleuves et de rivières portant au loin l'abondance avec leurs eaux; l'air est embrasé, les étoiles tombées du ciel, le soleil anéanti, la lune changée en sang. Tout a disparu. Le Ciel s'est replié comme un livre. Les Anges ont reçu l'ordre de rassembler, d'une extrémité à l'autre, les fidèles serviteurs de Dieu ; ils l'exécutent en un moment. Un nouveau ciel, une nouvelle terre ont remplacé le ciel et la terre anéantis. Tout à coup un trône majestueux s'avance. Le signe du Fils de l'homme paroît resplendissant de lumière ; et son éclat remplit un immense horizon. Tous les peuples ont reconnu le royal sceptre du monarque terrible qui se découvre enfin à leurs regards. Comment oser alors se présenter à Jésus-Christ, et entrer avec lui en jugement? Accablé par le souvenir de ses péchés,

vide de bonnes œuvres, le pécheur est là, nu et tremblant, dans l'effroyable attente de l'arrêt qui va être rendu contre lui. Chacun lit le tableau de sa vie tout entière. Ceux qui ont marché par la voie étroite, qui ont racheté leurs péchés par une pénitence sincère, qui ont exercé la miséricorde envers les indigents, les étrangers, attendent, pleins de confiance, la bienheureuse espérance, et le glorieux avénement du grand Dieu Sauveur, notre Seigneur Jésus-Christ. C'est le jour de leur triomphe. Le voilà, non plus venu de la terre, mais descendu du Ciel. Il se montre pareil à l'éclair qui fend la nue. A son aspect, s'est fait entendre ce cri : Voici que l'Époux arrive ; voici que le Juge paroît ; il vient prononcer le jugement ; c'est le Dieu de l'univers qui vient juger le monde, et rendre à chacun selon ses œuvres. A ce cri, un frémissement général à saisi tous les cœurs; tout tremble, tout est consterné. De nombreux éclairs ont sillonné la nue ; les armées célestes se déploient. Les chœurs des Archanges se développent ; les Chérubins et les Séraphins chantent l'hymne de gloire : Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées, qui est, qui étoit, et qui doit venir dans sa toute-puissance. Et les cieux et la terre ont repondu : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*. A ce moment, le ciel s'entr'ouvre, et laisse voir le Roi des rois, le souverain dominateur des puissances, revêtu de gloire et de ma-

Pag. 214.

Tit. II. 13.

Matth. XXV. 6.

Matth. XXII. 39.

jesté. Tous les yeux le voient ; ceux-là, qui l'attachèrent à une croix, le reconnoissent ; et tous les anciens habitants du globe pleurent sur eux, déplorant leur aveuglement. Ainsi l'évangéliste-prophète avoit-il marqué sa venue : *J'ai vu*, dit-il, *un grand trône blanc, et quelqu'un qui étoit assis dessus, devant la face duquel la terre et le ciel s'enfuyoient ; et il n'en resta pas même la place.* Pécheurs que nous sommes, hélas ! que deviendrons-nous ? Le Fils de l'homme s'assied sur le trône de sa gloire, ainsi que lui-même l'a dit. Les livres sont ouverts, conformément à la prophétie de Daniel ; ces livres, où furent écrites, non-seulement nos œuvres, bonnes ou mauvaises, mais nos paroles, mais nos pensées les plus secrètes, celles que nous croyons pouvoir dérober à l'œil du Dieu, qui scrute les cœurs et les reins. Alors s'accomplira la parole de l'Apôtre : *Qu'au nom de Jésus-Christ, tout genou fléchira dans le ciel, sur la terre et dans les enfers : et toute langue confessera, que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son père.*

Joann. XIX. 37.
Apoc. XX. 11.
Matth. XIX. 62.
Dan. VII. 10.
Ps. VII. 10.
Phil. II. 10.

Que diront alors ces pécheurs qui, aujourd'hui, refusent de faire pénitence ? Combien hélas ! nous nous sommes abusés ! Il n'est plus temps, s'écrieront-ils, de prier, de jeûner, de donner aux pauvres. Si souvent on nous parla de ce terrible jour du dernier jugement ! et nous n'en voulions rien croire. Et la voix tonnante du Juge fait retentir

cette parole : Montrez-moi quelles ont été vos œuvres, et recevez le traitement qu'elles méritent.

Oh! mes frères, que de larmes ne devrions-nous pas répandre nuit et jour dans l'attente de ce terrible jour!

A ce moment, le saint abbé s'arrête, suffoqué par ses sanglots. L'auditoire s'écrie : Ne nous apprendrez-vous pas ce qui vient à la suite? Il reprend :

Voilà tous les hommes rassemblés, pâles, les yeux baissés, en présence du redoutable tribunal, comme suspendus entre la vie et la mort, entre le ciel et l'enfer. Et chacun d'eux s'entend appeler, Pag. 216.
cité par son nom, pour subir un rigoureux examen... Malheur à moi! je voudrois vous apprendre le reste; il ne m'est plus possible; ma voix est muette.

Nouvelles instances de l'auditoire : Poursuivez, s'est-on écrié de toutes parts, nous vous en conjurons pour notre utilité et la sanctification de nos âmes.

Bien-aimés de Jésus-Christ, tout est donc examiné, discuté, jugé, en présence des Anges et des hommes. On cherchera dans chacun des chrétiens le sceau du baptême et le dépôt de la foi; on leur redemandera cette renonciation qu'ils avoient faite au démon, à ses œuvres, non pas à telle et telle de ces œuvres, mais à toutes en général. Heureux celui qui aura gardé fidèlement la promesse à quoi il s'étoit en-

Pag. 217. gagé ! En conséquence de l'examen, les bons seront séparés d'avec les méchants, les brebis d'avec les
Matth. xxv. 34. boucs. Aux premiers il est dit : *Venez, ô les bénits de mon Père, posséder le royaume qui vous a été*
Ibid. 41. *promis ;* aux seconds : *Retirez-vous maudits, allez au feu extérieur,* vous qui fûtes sans charité, ennemis de Dieu et de vos frères ! vous fûtes sans entrailles, je serai sans pitié ; sourds à la voix de mon
Ibid. xxv. 12. Évangile, et moi aussi je vous dis à présent, *Je ne vous connois plus*. Et le partage s'est fait pour l'éternité : aux méchants, les enfers avec leurs supplices sans fin ; aux bons, le Ciel avec ses immortelles récompenses.

Pag. 218. Dans les enfers, supplices. Ici, ténèbres extérieures ; là, géhenne et tortures ; ailleurs, grincement de dents ; ver qui jamais ne dort ; plus loin, étang de feu, fournaise ardente, inépuisable. A chacune de ces tortures, sont assignées leurs victimes particulières, dans la proportion avec les péchés dont on s'étoit rendu coupable. Tous bannis à jamais de la présence de Dieu ; tous abîmés dans le désespoir ; tous livrés à la mort, qui en fait sa proie.

Ici Ephrem se frappant la poitrine, et pleurant encore plus amèrement, a suspendu son récit. On le presse de nouveau.

Vous le voulez : je parlerai donc, mais seulement

par mes larmes et par de profonds gémissements. O mes frères ! que voulez-vous apprendre? Jour épouvantable ! malheur à moi ! malheur à moi ! Vous tous qui avez des larmes, pleurez avec moi; que ceux qui n'en ont point, apprennent à connoître le sort qui les attend, et qu'ils ne négligent pas leur salut.

Séparation cruelle ! Le prêtre infidèle, le prince Pag. 219. et le monarque qui abusèrent de leur pouvoir, le religieux qui fut mondain dans le cloître, les pères, les mères qui oublièrent leurs devoirs, sont arrachés d'avec les prêtres fidèles, d'avec leurs frères, leurs fils, leurs proches, leurs amis, sans égard pour leurs gémissements, sans trouver nulle part de défenseurs, appelant vainement à leur secours leurs richesses et leurs flatteurs. Des Anges, le fouet à la main, les chassent devant eux, et les poussent vers l'abîme. Les malheureux ! ils regardent en arrière, Pag. 220. ils implorent la pitié, ils arrivent au seuil du séjour affreux des supplices : Plus d'espoir. Ils s'écrient en hurlant, oh! pourquoi nous sommes-nous laissés aller aux séductions du siècle? A quoi nous a-t-il servi d'obéir au monde? Où sont les parents de qui nous avons reçu le jour? où sont et nos enfants et nos amis? Où sont et les biens et les plaisirs? Adieu, adieu pour jamais, saints et justes, âmes Pag. 221. bienheureuses, dont nous avons refusé de suivre l'exemple ! Adieu, parents, famille, enfants que

nous ne reverrons plus jamais! Adieu, saints apôtres, prophètes et martyrs du Seigneur! auguste mère du Dieu-Sauveur, qui nous invitiez à la pénitence, qui nous engagiez par de si tendres prières à penser à notre salut, et que nous avons refusé d'écouter! Adieu, délices du paradis, Jérusalem céleste! adieu royaume immortel des cieux (1)!

(1) Le génie des modernes s'est bien souvent exercé sur le même sujet. Pas une station qui n'amène des discours sur le dernier jugement. En lisant celui de saint Éphrem, la mémoire de nos lecteurs n'a pas manqué déjà de leur fournir ici des rapprochements en foule, parmi les compositions, soit anciennes, soit modernes, qui traitent de cette dernière catastrophe du genre humain, et de ses suites, si terribles pour les uns, si consolantes pour les autres. Bourdaloue l'envisage sous plus d'un rapport. Massillon s'est attaché à l'une de ses principales circonstances. Lingendes, qui l'a partagé en sept discours, disserte plus qu'il ne peint. Giroust, Cheminais, La Boissière, Du Fay, Molinier, Torné, l'abbé Clément, le P. Lenfant nous en ont laissé des descriptions plus ou moins pathétiques. Pas une qui produise autant d'effet, que cette simple homélie de notre saint diacre. Le P. Beauregard, qui l'a citée de réminiscence, transporte à une description du bonheur du Ciel, le dialogue entre saint Éphrem et son auditoire, sur la scène du dernier jugement. (*Analyse*, pag. 218, 219.) On sent combien la copie a, par cela seul, d'infériorité sur l'original. Ces discours sont dans toutes les bibliothèques, et n'ont pas épuisé la matière. Nous indiquons avec confiance un prédicateur italien du dernier siècle, peu connu dans notre patrie, mais justement célèbre dans la sienne. Ses prédications, recueillies à Venise (1), où elles avoient été entendues avec un applaudissement universel, forment un volume peu considérable, et qui mériteroit d'être traduit dans notre langue. Ce seroit une réponse éloquente au jugement que M. le cardinal Maury porte de cette nation,

(1) *Prediche di Giuseppe Chiribiri detto Cherubini Veneziano.* (In Venez. 1772.)

dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire* (1). Les noms de Segneri, de Turchi, de Josephe Chiribiri, réfutoient à l'avance l'assertion tranchante de son éminence. C'est de ce dernier que nous allons produire quelques traits abrégés de son éloquence, bien propre, ce me semble, à enflammer le génie de nos missionnaires, et à offrir des modèles à tous les prédicateurs. Comme celle de saint Éphrem, elle est pleine de chaleur et de mouvements dramatiques. L'auteur excelle, surtout dans les descriptions. Comme le saint diacre d'Édesse, il se met en scène; il s'interrompt lui-même, il s'abandonne aux plus vives émotions : « Quelle lumière vient tout à coup briller à mes yeux ? Quel est cet esprit supérieur qui me saisit et me transporte au-dessus de mon propre esprit ? Je suis tout hors de moi-même : j'éprouve un tremblement universel; je vous vois, je vous reconnois, ô Ange, messager de l'enfer, tel que l'Apôtre vous indique dans son Apocalypse, etc. » *Ma qual lume d'improvviso rifulge a miei occhi! e quale spirito superiore, e che mi solleva sopra il mio spirito! Io sono fuori di me stesso; e sento che tremo, tutto, nervo a nervo. Ma io ti vedo, e ricognosco, o angelo messaggiero dello inferno. Mi ti fece a cognoscere nella sua Apocalisse. A questi segni recognoscerai, mi disse, il tremendo*, etc. (Pag. 111.112.)

Il fait intervenir l'ange exterminateur : « Pourquoi, demande-t-il à ceux qui l'écoutent, pourquoi vous êtes-vous réfugiés dans cette enceinte, en présence de ces autels? Peut-être ne faites-vous qu'y accroître les vengeances du Seigneur, comme parle le prophète : *Retournez dans vos maisons; montez la garde près de vos fenêtres; c'est par là que la mort fait irruption dans vos maisons* (2). La mort s'apprête à faire sa proie de ce fils, de cet époux, dont les déréglements vous perdent; demain, ils seront dans la tombe; votre opulence, votre luxe, vos coupables plaisirs y seront ensevelis avec eux.

La vie et la mort du pécheur sont mis habilement en contraste avec la vie et la mort du juste (3). Le premier, au milieu de ses perfides jouis-

(1) Tom. II, pag. 142.

(2) *Audite mulieres verbum Dei, et assumat auris vestra sermonem oris ejus, et docete filias vestras lamentum, et unaquæque proximam suam planctum, quia ascendit mors per fenestras vestras, ingressa est domos vestras.* (Jerem. IX. 20. 21.)

(3) *Quantò è migliore la sorte di chi temè Dio! E tutto felicita per un huomo dabbene; la sua vita è un anticipato paradiso*, etc. (Pag. 120.)

sances, n'a éprouvé qu'un enfer anticipé (mot de saint Jean Chrysostôme, qui fonde tout le plan du prédicateur italien); l'autre, au milieu de ses disgrâces, a obtenu d'ineffables avant-goûts de la félicité céleste du paradis. Cette opposition, si fort susceptible de pathétiques développements, fait la matière du quatrième discours.

Avant de passer à sa seconde partie, l'orateur s'arrête saisi d'effroi : « Ange exterminateur, je comprends le secret de cette nouvelle manière, que tu nous as enseignée, de prêcher les peines de l'autre vie. Tu nous as appris à trembler à la vue de ce premier enfer des pécheurs, lequel n'est qu'une ombre de celui que Dieu tient en réserve pour ses ennemis dans l'autre monde. Tu nous apprends à en concevoir une sainte frayeur, pour nous empêcher de tomber dans le second (1). » C'est celui qu'il va décrire : « Où suis-je? ô Ange exterminateur! j'entends un bruit, pareil à celui de torrents fougueux qui, du haut des rochers, se précipitent au fond d'un abîme. J'entends des voix confuses, rien de distinct : j'entends des gémissements, qui semblent s'échapper d'un souterrain .... Mais quels grincements de dents! quels tressaillements de nerfs! quels spectres! quelles images! quelle noire fumée! quels tourbillons de flamme! quel vent impétueux!..... Où es tu, Ange exterminateur...... Et il m'a répondu : Ne perds pas courage, puisque tu es avec moi dans ce séjour affreux; c'est là l'enfer, ou plutôt c'en est le préliminaire (2). »

(1) *Angelo sterminatore, comprendo il fine di questa novella maniera da te insegnatami di prédicar dello inferno. Tu ci ammaestrasti a tremar alla vista di un inferno, ch' e un ombra di quello che Dio ha preparato a suoi nemici nell' altra vita. Ci ammaestrasti a paventar lo per tenercene lontani.* (Pag. 128.)

(2) *Dove sono Angelo sterminatore? Io sento uno strepito come quello de torrenti i piu impetuosi nel mezzo che precipitano dalle piu alte rupi nel fondo delle voragini. Voci ascolto, ma non intendoniente di distinto. Odo dei gemiti come di cui si geme dal fundo di una caverna.... Ma che strepidire di denti! che cigolare di nervi! che spettri, che imagini! che fumo! che ombre! che fuoco! che vento! che vedo! che ascolto! E boscaglia... E caverna, e apritura di terra? E burrasca, e incendio, e mare, e terra, e terræ moto quello che ascolto, e che vedo? Dove sei angelo sterminatore?..... Eccomi, figliolo della parola del Signore; non ti smarrir di corraggio, poiche tu sei meco in inferno e questo. Questo e l'apparato dell' inferno. Ma l'inferno sta in questi vasi... E tu ne versi uno, angelo sterminatore*, etc. (Pag. 129. 130.)

L'ange exterminateur épanche des vases de la colère célestes les châtiments divers qui punissent les réprouvés.

Avec quelle énergie il peint la rapidité de la vie humaine ! quel beau commentaire d'un texte de saint Basile ! « Notre vie, avoit dit ce Père, est un chemin ou d'autres ont passé avant nous, où d'autres après nous passeront ; ces habitations, ces champs, que nous disons être à nous, combien ils avoient déjà changé de maîtres ! combien ils en changeront encore après nous ! » Partant de cette idée, le prédicateur italien se demande : « Où vais-je ? je cherche sur la route les traces par où j'ai passé. Par derrière, en avant, je ne rencontre que des traces de mort. Ces agréments et ces plaisirs, qui marquèrent mes plus florissantes années, ils m'ont échappé brusquement, comme passe la vapeur de ces bouquets, dont vous vous sentez parfumé un moment. A peine ils se sont éloignés de vous, le parfum s'est évanoui. Ma jeunesse à passé loin de moi ; la jeunesse est morte pour moi, et moi je suis mort à la jeunesse. Non seulement il faudra mourir ; l'on meurt tous les jours. Nous ressemblons à des victimes, qui sans cesse attendent le couteau du sacrifice. Chaque journée qui s'écoule est un pas de plus qui nous avance vers la mort. Encore quelques pas pour arriver au moment fatal où la victime sera immolée, etc. (Pag. 151).

A l'aspect des désordres qui souillent les diverses conditions de la société, et des calamités qui désolent le genre humain, il s'interrompt pour demander : Toucherions-nous à la fin des siècles ? Si tels sont les signes avant-coureurs de la colère céleste ; tremblons que ces jours de dissolution ne soient près d'arriver. Plus que tous les autres, j'en tremble d'effroi, moi, qui suis chargé de les annoncer à tous. En les annonçant aux autres, Dieu veuille que je me les annonce à moi-même. Eh ! de quoi suis-je chargé de leur parler ? De la colère du Seigneur. Je la mérite plus que personne. Je me trouble ; permettez que je respire un moment, etc.

Que sera-ce que le jour du dernier jugement ? Le jour de la vengeance, où se déploieront tous les trésors de la colère du Seigneur : Trésor d'épouvante, par la comparution au redoutable jugement ; par l'attente du souverain Juge, et par la séparation des élus d'avec les réprouvés ; trésor de confusion, par la manifestation des consciences ; trésor de désespoir, par la rigueur de l'arrêt qui va condamner les réprouvés à l'éternel supplice. (Pag. 178.)

Chacune de ces divisions est remplie supérieurement.

Paraphrase éloquente des paroles : *Opera illorum sequentur illos. Sequentur......* Enumération de ces œuvres d'iniquité dans les diverses conditions de la société : « *Opera tua :* Anche le tue profuzioni nei vizi. » *Opera tua :* Anche le tue seduzioni a l' innocenza *Opera tua :* Anche » tutte le tue brutalita, » etc. (Pag. 186.)

Autre paraphrase du *Scrutabor Jerusalem in lucernis,* qui peut soutenir la comparaison avec celle de Massillon, dans son sermon sur le même sujet. L'orateur la termine par une amende honorable, ou plutôt par un acte d'accusation intenté contre lui-même, et exprimée en ces termes :

Mais qui êtes-vous, m'allez-vous dire, mes chers auditeurs, qui êtes-vous pour nous accuser comme vous le faites ? Je suis le plus coupable de vous tous.... Divin Sauveur, j'anticipe par la confusion de ce jour, sur celle qui m'attend au jour de votre jugement. Je m'accuse ici, en présence de mes frères. Non, je ne veux pas que dans ce terrible jour vous ayez à me faire le reproche d'avoir aujourd'hui révélé les manquements de mes auditeurs, et d'avoir célé les miens. Mes frères, j'ai porté le scandale au milieu de vous ; chers frères, au nom des entrailles de Jésus-Christ, ne nous chargeons point l'un l'autre ; confessons réciproquement nos péchés ; gémissons et prions le Seigneur les uns pour les autres. Je ne vous accuse point ; non, jamais. Je parle en présence du Seigneur qui me voit, qui lit au fond de mon cœur, qui met ses paroles dans ma bouche. S'il falloit tout mon sang pour vous sauver, je suis prêt à le répandre pour le salut de vos âmes, etc. (Pag. 194.)

Toutes les grandes vues qui se trouvent développées dans nos prédications sur la mort, le dernier jugement, le châtiment des coupables, les récompenses de l'autre vie sont exprimées dans le sermonaire italien, comme dans saint Éphrem, avec toutes les richesses de l'imagination.

Nous allons voir dans les morceaux suivants, que le génie de notre éloquent solitaire ne s'est pas encore épuisé.

XXVI. *Exhortation à la pensée du dernier jugement.*

Signes avant-coureurs du dernier jugement. Pag. 192 — 222.

Une tribulation inexprimable et sans nulle consolation remplira la terre et les mers. Chacun saisi d'épouvante, à l'aspect des convulsifs mouvements dont le globe est agité, ne songera qu'à fuir vers les montagnes, où la faim et la soif viendront bientôt les atteindre et les consumer. La pitié est morte au fond de tous les cœurs. On se demande éploré, dans quel lieu du monde la parole du Seigneur se trouve encore sur la terre; et l'on se répond, Nulle part.

Le démon en personne, sous la forme d'un dragon, armé d'une grande puissance, paroîtra sur la terre, opérant des merveilles, envoyant jusqu'aux extrémités du monde des émissaires, qui crieront aux peuples : Venez voir le grand Roi qui se montre dans toute sa gloire. Les saints ont fui; ils courent se cacher dans les antres les plus déserts : le tyran les poursuit en tous lieux, et sur la terre et sur les eaux. Il a résolu de régner sur le monde tout entier, et de soumettre à sa domination tout ce qui respire. L'insensé! il ignore que le jour approche, où lui-même il va comparoître devant le souverain Juge, où toute sa puissance ne sera que foiblesse, et tout son orgueil sera confondu. Cependant il trouble et effraie la terre par ses prestiges; il y a partout des famines et des tremblements de terre; partout la Pag. 227.

mort se présente sous les formes les plus diverses. Malheur à qui n'est pas armé du signe de la croix! Parce qu'il sait combien elle est redoutable à son empire, l'ennemi cherche à l'abolir en tous lieux. Pour y réussir, il se déguise, il prend tous les masques. Afin de mieux tromper, il affectera de paroître modeste, réparateur des torts, ennemi de l'injustice, approbateur de la religion et de la piété, généreux envers les indigents, affable, miséricordieux. Il s'attachera particulièrement à honorer la nation juive. Par ses artificieuses manœuvres, il réussira à se faire un grand nombre de partisans. Et, séduits par l'éclat de ses œuvres extraordinaires, de ses apparentes vertus et de son énorme puissance, les peuples se diront ; Où trouver ailleurs tant de grandeur, tant d'imposantes qualités? Un moment verra naître son empire; trois grands monarques tomberont sous ses coups. Enflé de ses succès, le dragon exhale sur la terre tous ses poisons : elle s'agite. D'une extrémité à l'autre, elle est dans la confusion et le désordre. La corruption pénètre toutes les âmes. Jetant bas son masque, le tyran se montre tel qu'il est, dur, violent, emporté, cruel et sanguinaire. Ses desseins se manifestent. Il veut plonger le genre humain tout entier dans le plus profond abîme de l'impiété. Ses impostures entraînent les peuples; on accourt de toutes parts autour de lui, et on lui rend hommage comme à un Dieu.

XXVII. *Contre les hérétiques*. Il est au-dessus de mes forces de traiter d'aussi sublimes mystères. J'emprunterai la voix du ciel, qui, au moment de la naissance de Jésus-Christ, fit paroître, en témoignage de sa divinité, une étoile qui n'avoit rien de commun avec le soleil et la lune; j'emprunterai la voix de la terre, et du monde tout entier. etc. Pag. 277. — 278. Matth. II. 2.

XXVIII. *Des péchés que cause la langue*; ou *contre la médisance*.

« Quand le démon s'attache à surprendre un homme, il s'étudie d'abord à découvrir à quel vice il est le plus porté par sa nature, afin qu'il ne souhaite pas même de se délivrer d'une captivité qui lui sera agréable; car cet ennemi si fin et si rusé connoît bien de quels liens il doit se servir pour nous tenir en servitude, ne doutant pas que, s'ils nous étoient pénibles, nous ne fissions promptement effort de les briser pour nous remettre en liberté. Pag. 280 et suiv.

» Personne ne connoît quels sont les liens que le démon lui prépare; et nous sommes semblables à des gens ivres, qui, étant remplis de vin, ni n'aperçoivent les cordes dont ont est prêt de les lier, ni ne sentent quand on les lie.

» Quand on entend dire du mal d'un homme de bien, ou se moquer de la vérité, sans rien répondre

pour la défense de l'un ou de l'autre, ce silence n'est-il pas bien criminel? Car en écoutant ces médisances ou ces railleries, sans reprendre celui qui les fait, on a lieu de croire que l'on les approuve comme si elles étoient vraies. C'est pourquoi Dieu les condamnera tous deux à la même peine, l'un, pour avoir dit le mal ; l'autre, pour l'avoir écouté.

» Gardons-nous de mépriser les fautes mêmes qui nous semblent les plus légères ; car nous voyons, qu'encore qu'un oiseau qui a donné dans un filet n'y soit souvent retenu que par un ongle, toute la vigueur et la légèreté de ses ailes n'est pas capable de l'en retirer ; et qu'ainsi, bien que tout son corps soit comme libre et hors du filet, tout son corps néanmoins s'y trouve pris (1). »

Num. XII. 10. La lèpre dont Marie la prophétesse se trouve frappée dans tout son corps, nous apprend combien est horrible le crime de la médisance. Cette maladie extérieure et apparente, est l'indice de la contagion intérieure que ce vice produit dans l'âme (2).

[C'est là que, parlant de *l'envie*, le saint diacre l'appelle encore une lèpre qui pénètre et ronge jusqu'à la moëlle des os : expression énergique, que Joly,

(1) Traduit par Laval, *Sentences*, tom. 1, pag. 9.

(2) Ce traité a fourni à nos prédicateurs d'heureuses imitations. Voyez entre autres, Fromentières, *Carême*, tom. 1, pag. 447, 450, *Sermon contre la médisance.*

évêque d'Agen, a transportée heureusement dans un de ses sermons (1).]

xxix. *Sur le sacrifice d'Abraham.*

(Analyse.)

Abraham met sur les épaules de son fils le bois du sacrifice, parce que Dieu chargera son Fils Jésus-Christ du bois de la croix. Ainsi, Isaac marche vers la montagne portant l'instrument de son supplice, comme Jésus-Christ va au Calvaire portant sa croix. Le bûcher qui s'apprête pour Isaac, c'est le Calvaire de mon Jésus. Le glaive dont la main d'Abraham est armée, me retrace la lance qui percera le côté de Jésus-Christ. La flamme qui doit allumer le bûcher d'Isaac, me rappelle le feu de l'ardente charité qui consume Jésus-Christ et le porte à s'immoler... Dieu, satisfait de la soumission d'Abraham, bénit le saint patriarche, lui et sa postérité; il lui suffit d'avoir éprouvé sa foi, en le faisant prêtre par la volontaire immolation de son fils. Il donne dans la personne de l'un et de l'autre la figure prophétique du sacrifice auquel lui-même livrera son propre Fils pour le salut des hommes; où le Fils de Dieu, consacré prêtre par son sang, deviendra la victime de propitiation pour nos péchés.

Gen. xxii. Pag. 316 — 318.

(1) *Dominic.*, tom. iv, pag. 284.

20.

XXX. *Sur le sacerdoce et la dignité du saint ministère* (*).

Pag. 5. Vous me demanderez si tel prêtre est plus ou moins digne du sacré ministère qu'il remplit. Que vous importe? il est prêtre. Gardez-vous d'aller à l'encontre du précepte de Jésus-Christ, qui vous ordonne de respecter sa personne. L'or n'est pas moins de l'or pour être allié à de la boue; un diamant n'en est pas moins précieux, parce qu'il se trouve mêlé à des matières impures.

Matth. XXIII. 3.

XXXI. *Sur la grâce.*

Pag. 43. Reposez-vous sur la grâce. Vous ne connoisssez pas encore l'affection qu'elle vous porte; vous êtes à son égard ce qu'est un enfant à l'égard de sa mère, dont il ignore les maternelles sollicitudes. Attendez, soumettez-vous à ses desseins; vous les connoîtrez par les fruits que vous en recueillerez. Tant que Joseph paissoit ses brebis, il ne pressentoit pas ses hautes destinées. Il n'en connut le secret, que quand il fut élevé à sa haute puissance.

(*) Tom. III, græc. et lat.

XXXII. *Sur le relâchement des mœurs, et contre les divertissements du monde.*

L'Apôtre nous avertit qu'il viendra un temps où les hommes *ne supporteront pas la saine doctrine, et où, ayant une extrême demangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils se choisiront à eux-mêmes une multitude de fausses doctrines, qui les instruiront selon leurs désirs déréglés; alors ils fermeront l'oreille à la vérité, et l'ouvriront à des fables.* Nous voici arrivés à ces jours déplorables; et la prédiction de l'Apôtre s'accomplit à la lettre. Où sont aujourd'hui les chrétiens pour qui l'Écriture ne soit un poids insupportable? Où sont les fidèles observateurs des divins commandements? Nous comptons, comme parle saint Paul, des nobles, des puissants selon la chair, des savants, des docteurs de la loi. Cherchez dans les diverses conditions, dans tous les âges, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, solitaires ou personnes engagées dans le monde, n'importe, cherchez qui vous prouvera que l'on puisse mener une vie chrétienne, en se livrant aux plaisirs de la danse, de la musique, de la déclamation et du théâtre, de la table et des festins, ou que l'on puisse sans crime absoudre ceux qui s'y livrent. Que l'on cite un vrai chrétien qui les approuve. Dans quel prophète, dans quel évangéliste, dans quel écrit des saints

Pag. 52—55.
II. Tim. IV. 3. 4.
I. Cor. I. 16.

apôtres en trouverez-vous l'apologie? Si la vie chrétienne peut s'allier avec de semblables divertissements; il ne faut plus croire aux prophètes, aux apôtres, aux évangélistes; et c'est vainement que la loi de Dieu les condamne. Mais s'il est incontestable que les paroles de l'ancien et du nouveau Testament sont les oracles de Dieu même; tout chrétien devient donc coupable en se les permettant. Prétextera-t-on cause d'ignorance? Mais nos divines Écritures sont connues de l'orient à l'occident; elles se sont répandues avec les Églises jusqu'aux extrémités de la terre : on les lit dans tous les lieux du monde. Est-il donc un chrétien qui puisse ignorer la défense; et cependant, où sont les chrétiens qui
Isa. XLVII. 15. s'y soumettent? Chacun s'égare dans sa propre voie, comme parle le Prophète; on foule sous les pieds chacun des préceptes; l'on s'abuse soi-même; on vit sans Dieu, on l'outrage par le mépris qu'on fait de sa loi. Ce langage vous semble dur, mes frères. Ce n'est pas moi qui l'invente; il est du grand Théolo-
II. Joann. IX. gien, de saint Jean. *Quiconque*, dit-il, *ne demeure point avec Jésus-Christ, mais s'en éloigne, n'est point avec Dieu.* Imaginez-vous de plus déplorable calamité? Mépriser Dieu, qui nous parle par ses prophètes et ses apôtres, est-il rien de plus monstrueux? Tous les anathèmes que Dieu lui-même a prononcés par son prophète, viennent se ramasser
Isa. LII. 5. dans l'âme du coupable. *Malheur*, a-t-il dit, *à ceux*

qui sont cause que mon nom est blasphémé parmi les gentils! Je vous en conjure, mes frères, ne laissons pas se perdre les jours qui nous sont donnés pour la pénitence. Prêtons l'oreille à la voix du Psalmiste, qui nous exhorte, qui nous crie : *Prévenons l'arrivée du Seigneur;* courons au-devant de lui. Dès aujourd'hui, sans attendre au lendemain; dès ce moment, courons avant qu'il n'arrive, semblable à l'époux, qui vient inopinément. Courons, les saints cantiques à la bouche, et non pas en faisant retentir les chants consacrés au démon. Avec nos sacrés cantiques, toutes les lumières célestes, la pensée du jugement, la paix de l'âme, la paix du Ciel, la compagnie des Anges et de Dieu lui-même. Avec ces chants profanes, ténèbres pour l'esprit, passions honteuses et criminelles; avec eux, deuil pour les Anges, fêtes pour les démons. Avec quelle artificieuse et meurtrière adresse, l'ennemi de vos âmes vous abuse et vous fait prendre le change! Aujourd'hui les saints cantiques du Seigneur, demain les chants profanes que le démon a dictés; aujourd'hui vous renoncez à Satan, demain vous êtes à sa suite; aujourd'hui pour Jésus-Christ, demain contre lui; aujourd'hui chrétiens, bientôt livrés aux folies, aux impiétés du paganisme, apostats et ennemis de Dieu! Ne vous y trompez pas, mes frères; il est impossible de servir deux maîtres à la fois: *d'appartenir à Dieu et à Mammone,* en allant danser avec les

Ps. xcv. 2
Matth. xxv. 6.
Ibid. vi. 24.

démons. Créés à l'image de Dieu, gardons-nous de déshonorer cette auguste ressemblance. Nous sommes les soldats de Jésus-Christ : c'est pour que l'on nous retrouve continuellement sous ses bannières. Vous vous unissez aujourd'hui aux concerts des Anges, n'allez pas vous mêler aux chœurs des démons. Aujourd'hui rassemblés pour entendre nos saintes instructions, comme les fidèles serviteurs de Jésus-Christ, ne devenez pas demain rebelles à nos voix, et les ennemis de Jésus-Christ. Laissez aux idolâtres les œuvres de l'idolâtrie. Revêtus que vous êtes de la
Gal. III. 27. personne même de Jésus-Christ, aux termes de l'Apôtre, dans le bain sacré du baptême, vous voudriez servir l'antechrist ! Sourds à la voix de l'Apôtre
I. Thess. III. 10. qui vous crie de prier, et de prier sans relâche ; aveugles à la lumière qui vous vient du Ciel, vous oubliez que si les plaisirs de ce monde sont doux à leurs commencements, les suites en sont amères comme l'absinthe, aiguës comme la pointe de l'épée à deux tranchants. Réfléchissez donc, ô mon frère, que l'homme n'est que vanité, que ses jours passent en un moment, caduques et fragiles comme la fleur des champs, et que tout ce qui vous entoure aura bientôt fini pour vous. Pourquoi tant de futiles agitations ? Un seul accès de fièvre : et voilà toute l'ivresse de ces fêtes, de ces divertissements, abattue avec vous. En moins d'un heure, vous allez être arraché à vos compagnons de plaisir. D'un soir au matin

cette fleur de jeunesse et de santé va se flétrir ; ces pieds, si agiles à courir vers le mal, se verront enchaînés ; ces mains s'engourdiront ; ces yeux se couvriront de ténèbres ; cette langue sera tout à coup muette, et votre voix ne bégaiera que des sons en désordre ; vous gémirez alors, vous verserez des pleurs, mais en vain. Tout s'anéantira jusqu'à votre pensée : et personne pour vous prêter une main tutélaire. Dieu châtie vos mépris et vos outrages. Seul, abandonné, vous n'aurez à l'entour de ce lit de souffrance que les démons que vous avez servis ; et à leur tête, l'exécuteur impitoyable de l'ordre qui lui est donné, l'ange de la mort qui vient, graduant son approche, et fixant les yeux sur sa victime, attendre le signal de la vengeance pour frapper le dernier coup, et traîner cette âme vouée au châtiment dans l'affreux séjour qui lui fut préparé, là où elle va Gal. vi. 7.
moissonner ce qu'elle a semé ; là où se recueillent, et avec abondance, les pleurs, les angoisses, le grincement des dents, le désespoir et l'éternel anathème. Malheureux ! vous vous consumez en de stériles mouvements : mais là plus de joyeux banquets ; plus de concerts ni de danses ; là, supplices et pleurs sans fin. *Malheur*, nous dit Jésus-Christ, *malheur à vous* Luc. vi. 25.
qui riez maintenant, parce que là vous pleurerez, et vous vous lamenterez.

XXXIII. *Puissance de Dieu.*

Pag. 81—82. Qu'est-ce, ô homme d'un jour, que la gloire et la puissance humaine comparées avec la magnificence, la gloire et la puissance de Dieu? Secouez un moment ces affections terrestres qui vous enchaînent, pour vous élancer par la foi et par votre seule intelligence jusqu'aux choses invisibles; que dis-je? les seules choses visibles suffisent pour vous donner une idée de son immortelle toute-puissance, et vous imprimer un religieux effroi. Le plus puissant des potentats ne peut remuer un rocher qu'au moyen de machines et de bras. Dieu, d'un seul de ses regards, qu'il abaisse sur la terre, la fait trembler dans ses fondements.

Pag. 83—85. XXXIV. Jetez les yeux sur nos saints martyrs. Comblés des bienfaits du Seigneur, quels combats n'ont-ils pas soutenus pour son nom! ils ont expié par la pénitence les fautes qu'ils avoient pu commettre; et non-seulement ils en ont été récompensés dès la vie présente, mais ils ont obtenu d'être introduits dans le royaume du Ciel, et dans les saintes joies du Paradis. Il leur a été donné de répandre leur sang, en échange du sang précieux que Jésus-Christ a versé pour nous. On a vu des femmes délicates, élevées au-dessus de leur sexe par les sublimes transports de leur charité, entrer courageusement dans la

lice, sacrifier leur vie et tous les biens passagers de ce monde, pour les couronnes immortelles. Mais nous, par quelle reconnoissanee payons-nous les bienfaits que nous avons reçus de la miséricorde divine? Nous, une parole désobligeante nous offense et nous irrite; nous, si faciles à oublier nos propres fautes, nous sommes toujours empressés de révéler au grand jour celles de nos frères que Dieu seul connoissoit; nous, la moindre intempérie des saisons nous rend malheureux. Eux, ils livroient leurs corps aux bourreaux, qui les déchiroient pièce par pièce, et ils ne se plaignoient pas; nous, avec la faculté d'acquérir sans combat la couronne des martyrs, nous repoussons tout ce qui seroit dans le cas de nous la mériter. Insensés, nous nous livrons de nous-même à des ennemis bien plus féroces que les bêtes de l'amphithéâtre, aux démons, meurtriers de nos âmes. Que faites-vous, ô chrétiens, qui redoutez si fort les nobles exercices de la vertu? Le Dieu qui vous créa, vous a lancés comme l'or dans la fournaise qui l'épure, à travers les épreuves et les tribulations de ce monde, afin de vous perfectionner par la pénitence et par la résignation. Vous êtes le vase d'élection qu'il éprouve. Mais moi-même, serviteur, non-seulement inutile, mais rebelle, moi-même pécheur opiniâtre et toujours révolté contre la souffrance, de quel droit viens-je célébrer les louanges des saints confesseurs? Moi, si vide de

bonnes œuvres, comment osé-je ouvrir la bouche, pour célébrer tant de vertus, moi qui suis si loin de leur ressembler! Que dis-je? C'est parce que j'en suis si loin, que je m'empresserai de les louer; parce que j'ai pour maître le Dieu des miséricordes, que j'exalterai le triomphe de ses saints. Du moins, si je

Matth. xxv. 25. n'ai reçu qu'un talent, je l'aurai fait valoir, et je n'aurai pas à craindre le reproche de l'avoir enfoui. Si mon exemple ne doit pas être imité, mes conseils du moins auront été profitables à ceux qui aspirent au salut.

Pag. 85. Ce n'est que par la pénitence que nous pouvons détourner les châtiments dont le pécheur est

Matth. xxv. 41. menacé dans les enfers... *Retirez-vous de moi, allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé pour le démon et pour ses anges.* Remarquez qu'il n'est pas dit, préparé pour les hommes, mais *pour le démon et pour ses anges.* C'est nous, qui, par nos crimes et notre persévérance dans le mal, étendons sur nous l'anathème, et nous dévouons à des arrêts qui n'avoient pas été prononcés contre nous.

Pag 91. A quoi bon, ô homme superbe, ces riches parures dont vous êtes si fier! Après que vous les avez portées durant le jour, la nuit vient, et vous êtes le premier à vous en dépouiller. Enseveli dans le sommeil, vous ne sentez pas même les insectes qui viennent circuler sur votre corps : vous êtes là comme

un mort sans nul sentiment. Le lendemain, vous vous relevez pour vous revêtir encore de ces mêmes habits qui vous donnent tant d'orgueil. Vous ne pensez pas qu'un moment auparavant vous étiez nu, gisant dans les ténèbres, et que bientôt vous allez entrer dans la tombe, dépouillé de tout, livré à une nuit éternelle.

Tenez-vous sans cesse en garde contre l'ennemi. Pag. 94—98.
Si la concupiscence vient assaillir votre cœur; si le démon vous décoche un de ses traits empoisonnés, armez-vous *du bouclier de la foi*. Revêtez-vous *du* Ephes. vi. 16.
casque de l'espérance; opposez-lui *le glaive* de l'Esprit Saint, qui est la parole de Dieu. Montrez-vous comme un soldat généreux attendant l'ennemi de pied ferme. Ne vous dérobez point à la couronne. Le temps du combat est court; la récompense, immortelle. Vous avez pour spectateurs les Anges du ciel. Quelle joie pour eux s'ils vous voient vainqueurs! Au contraire, s'ils vous voient vaincus, plongés dans la tristesse, ils s'éloigneront; les démons seuls triompheront, ils insulteront à votre défaite. Pour vous exciter au combat, ne perdez pas un moment de vue ce dernier des jours où le firmament périra dévoré II. Petr. III. 10.
par le feu; où la terre, avec tout ce qu'elle contient, sera la proie de l'incendie; où les astres se faneront comme des feuilles desséchées; où le soleil et la lune, couvertes d'épaisses ténèbres, ne donneront plus leur lumière.

Matth. XXIV. 41. A l'apparition du Fils de l'homme, au milieu de l'ébranlement des vertus des cieux, des foudres et des éclairs, des légions de ses Anges répandus autour de lui, des tourbillons de feu qui volent au-devant de lui, et réduisent la terre en cendres, quelle sera
Exod. XIX. XX. notre épouvante! Les Israélites dans le désert ne purent soutenir l'aspect de Dieu qui descendoit au milieu de la tempête du Sinaï, bien qu'il ne se montrât pas le visage irrité, ni la menace à la bouche. Quelle sera notre confusion de paroître à ses yeux nus, dans l'attente du jugement! A quoi me serviront cette beauté, cette force de corps, ces plaisirs du monde, ces richesses qui enfantent la dureté, cet orgueil insolent, qui se croit seul valoir quelque chose? Que sont devenus et la puissance, et la gloire, et la domination? Où est la sagesse des sages? tout a péri. [Discussion rigoureuse, manifestation des consciences, publique et solennelle révélation de tout ce qu'il y eut de plus secret. Félicité pour les bons; les antiques patriarches accourent au-devant d'eux: Dieu les investit du diadème de gloire. Jésus-Christ partage avec eux son royaume. Désespoir pour les réprouvés, quand l'arrêt terrible sera prononcé: *Allez, maudits*, etc.]

XXXV. *Rigueurs, éternité des peines de l'enfer, désespoir des damnés.*

« Saint Ephrem, dans un discours qu'il adresse à un chrétien apostat, compare un damné à un homme surpris dans un crime, et que la justice fait jeter dans un cachot, où il se trouve chargé de chaînes parmi un tas de canaille et de malfaiteurs. Mais il y a cette différence, dit ce saint Père : que la prison de ce scélérat est adoucie par les visites et par les larmes de ses proches, par le zèle qu'ils font paroître pour son élargissement ; au lieu qu'un damné sera entièrement délaissé ; personne ne songera jamais à lui ; personne ne sollicitera sa délivrance. Il ne verra jamais que ses bourreaux et ses plus mortels ennemis ; il n'entendra jamais rien qui puisse apaiser ses regrets ; nulle nouvelle agréable, nulle parole de paix et de consolation (1). »

Quel est-il donc cet affreux séjour des cris et des hurlements, des pleurs et des grincements de dents, ce Tartare épouvantable que Satan lui-même n'envisage qu'avec horreur ? Qu'est-ce que ce feu qui ne s'éteindra jamais ? que ce ver empoisonné qui ne laisse pas un moment de relâche ? que ces ténèbres extérieures, dont les siècles écoulés sur les siècles ne font que redoubler la sombre épaisseur ? que ces

(1) La Colombière, *Sermon sur l'enfer*, tom. III, pag. 337.

anges préposés aux supplices, geoliers féroces, implacables, sans cesse accablant leurs victimes des plus amers reproches, sans cesse attisant les flammes qui les dévorent? Du sein de leurs tortures, elles adressent à Dieu des voix suppliantes; Dieu ne les entend plus. Elles s'accusent elles-mêmes; elles accusent alors la vanité de toutes les choses humaines, l'amertume réelle de tous ces prétendus biens où elles faisoient consister le bonheur, ce qu'elles appeloient plaisirs, quand il n'y a de plaisirs vrais qu'à craindre le Seigneur. On le leur disoit bien quand elles étoient sur la terre, et n'en vouloient rien croire. Souvenirs tardifs, remords déchirants, mais stériles! A qui recourrai-je dès maintenant, sinon à vous, clémence, bonté inépuisables? Ayez, ayez pitié de moi, Seigneur, etc.

XXXVI. Traité intitulé : *Demandes et réponses*.

Pag. 106 — 109. Vous parlez de plaisirs, de félicités. Voulez-vous apprendre ce que Jésus-Christ qualifie de ce nom?
Matth. v.5.6. Écoutez : *Heureux ceux qui pleurent; heureux ceux qui ont faim, qui ont soif!* Voilà pour des chrétiens
Luc. XIII. 24. leurs jours de fête. *Efforcez-vous d'entrer par la voie*
Joann. XVI. 20. *étroite. En vérité, en vérité je vous le dis : vous serez dans les pleurs, dans les gémissements; et le monde sera dans la joie, tandis que vous, vous serez dans la tristesse.* Écoutez le Prophète : *Je marchois*

couvert du deuil et de l'affliction ; j'ai donné à mon âme le jeûne pour vêtement, à mon corps le cilice pour parure ; j'ai fait de mes larmes le pain de mes journées et de mes nuits ; je mangeois la cendre comme du pain, et je mêlois mes larmes à mon breuvage. Et encore : *J'ai éloigné mes pieds de toute mauvaise voie* (1). L'entendez-vous? voilà quel sont été les plaisirs, les danses de David; et quels doivent être les vôtres, ô chrétien ! Les parties de plaisir d'un saint Paul, ses danses, ses jours de fête, voulez-vous savoir en quoi il les faisoit consister ? Ecoutez ; prêtez bien l'oreille à ses exhortations : *Mes frères*, nous dit-il à tous, *soyez mes imitateurs*. En quoi veut-il donc qu'on l'imite ? L'on nous dit : Je fais comme l'Apôtre. Vous ne sauriez mieux faire si vous aspirez à la même gloire que lui. Seulement prenez bien garde de vous abuser. Qui veut imiter Paul, doit faire comme lui. Eh bien ! que faisoit-il donc? Paul se livroit-il aux divertissements des bals et des concerts ? Paul faisoit-il de sa bouche l'organe des démons par des chants passionnés? Qu'appelez-vous donc faire comme saint Paul, vous à qui il faut de ces bals, de ces concerts? Qui jamais a proposé à des chrétiens une semblable école ? Certes, ce n'est ni un saint Paul, ni un saint Jean, ni aucun de nos docteurs, animés comme eux de l'esprit de Dieu. Phil. III. 17.

(1) Ps. XXXVII., LXVIII, XLI, CI, VI, XXIV, CXVIII.

A la bonne heure, le démon, l'ennemi des chrétiens, le père de l'impudicité, qui apprit aux hommes à adorer des idoles vaines, a dû leur apprendre aussi ces coupables divertissements. Aussi l'Apôtre range-t-il les uns et les autres dans une même classe,
I. Cor. x. 7. quand il dit : *Ne vous rendez pas idolâtres comme l'ont fait quelques-uns d'entre eux, de qui il est dit : Le peuple s'assit pour manger et boire, et ils se levèrent pour s'adonner au jeu.*

Rougissez donc une bonne fois, et abstenez-vous désormais de ces coupables et insensés divertissements qui ne conviennent qu'à des païens. Vous voulez être l'imitateur de Paul : demandez-lui à lui-même ce qu'il a fait. Apprenez-nous-le, ô bienheureux apôtre : Si vous courûtes les bals et les concerts, permis à nous de les fréquenter ; si vous pleurâtes, nous pleurerons ; si vous jeûnâtes, nous jeûnerons avec vous ; nous vous prendrons en tout pour modèle. Et
Ephes. IV. 17. Paul a répondu : *Je vous avertis, et je vous en con-*
18. *jure par le Seigneur, de ne vivre plus comme font les gentils incrédules qui suivent dans leur conduite la vanité de leurs pensées, qui ont l'esprit plein de ténèbres, qui sont entièrement éloignés de la vie de Dieu.* Quoi ! vous êtes l'imitateur de Paul, et vous faites le contraire de ce qu'il a fait !

XXXVII. *De la pensée de la mort.*

La pensée de la mort est imprimée au fond de tous les cœurs. On sait bien que l'on mourra; l'infidèle ne l'ignore pas plus que le chrétien. Le premier s'étourdit; il la redoute, parce qu'il n'y voit que le terme de ses plaisirs; les suites qu'elle amène, il n'y pense point. Le chrétien s'en nourrit, parce qu'elle lui apprend à éviter les châtiments réservés au pécheur, et à mériter les récompenses qui attendent le juste après la mort. Pag. 115 — 117.

Qui ne pense pas aux suites de la mort, doit en effet la craindre. Plus il goûte les douceurs de la vie, plus il doit s'éloigner de la pensée qu'elle finira, et qu'avec elle il perd ces biens et ces plaisirs qui lui ont tant coûté. Elle le forceroit à devenir sage, à embrasser la tempérance, à mettre ses espérances ailleurs que dans une vie caduque et périssable. Mais quand il ne sera plus, qui les possédera ces biens dont il fut si avide? Il n'y a pas jusqu'aux rois qui ne s'inquiètent avec chagrin qui montera sur le trône après eux; à qui passeront ces vastes amas d'or et d'argent, ces parures magnifiques, ces riches étoffes, ces somptueux équipages, ces troupes d'esclaves ou de domestiques, ces palais incrustés de marbres et de pierres précieuses, ces tables, ces buffets chargés des vins les plus exquis, ces parfums et ces

essences odorantes. Et cette pensée attriste; on la repousse avec effroi. Vainement la vieillesse, en courbant le corps vers la terre, montre le tombeau où l'on va descendre; on ne pense qu'à accuser la vie comme un poids devenu insupportable. La vue se détourne de l'idée de la mort, mais sans se porter vers le ciel. Éloignera-t-on la mort en n'y pensant point? non; on ressemble à un malade qui, pour se dissimuler son état, mange des choses contraires, et par là s'imagine combattre son mal; l'insensé! il ne fait que l'aigrir; et bon gré mal gré toujours faudra-t-il mourir (1).

Pag. 262 — 269. Il viendra donc ce moment inévitable où il nous faudra renoncer à tout, s'en aller tout seul, abandonné, dégradé par la mort, livré à la confusion, au dépouillement, à un dénûment absolu, sans aide, sans cortége, sans défense, sans même pouvoir faire usage de sa voix pour demander aucun secours; tout quitter sans y être préparé, pas même attendu! Surpris, quand on y pensoit le moins, au jour, à l'heure où rien n'étoit prévu. Mourir tandis que l'on se livroit aux plus douces espérances, que l'on s'occupoit de nouvelles richesses, de nouveaux plaisirs, sans inquiétude du lendemain! Un accès de fièvre, et tout s'anéantit; une seule nuit, et tout est fini; vous voilà pieds et mains liés, jeté par la mort aux pieds

(1) Abrégé.

du souverain Juge, à la merci des tyrans qui enlèvent leurs victimes, comme le malfaiteur qui va subir son arrêt. Effroyable isolement! Pensée accablante! Dans quel lieu allez-vous être entraîné? Ici, quand vous voulez passer d'une contrée à une autre, il vous faut des guides qui vous dirigent dans la route; et pour aller dans cette région nouvelle d'où personne ne revient, combien ne vous seroit-il pas plus nécessaire encore d'en avoir! C'est votre heure qui a sonné: la vôtre, non celle d'un autre. Cette route de l'éternité, c'est vous qui avez à la fournir. Heure terrible! route obscure, inconnue, d'où l'on ne revient pas! Voyage qui vous porte sur un rivage où l'on n'aborde qu'une fois, où tout va se confondre, que l'on n'envisage qu'avec effroi; voie étroite, difficile, par où il faut nécessairement passer! Oh! combien il est amer, ce calice de la mort! Mais il faut le boire, sans le pouvoir échanger contre un autre. Terrible et profond mystère de la mort, que nous tenterions vainement de pénétrer! C'est au moment de la mort surtout qu'il se présente avec son épouvante obscurité! il n'est bien connu que de ceux qui ont fait avant nous ce fatal voyage, et le savent par expérience. Transportez-vous près du lit d'un mourant: quelle désolante scène! quel formidable aspect! Une sueur froide et fétide baigne son visage; il est haletant comme le moissonneur accablé sous le poids du travail. Voyez ces yeux qui tour-

nent et s'égarent dans leur orbite ; voyez ces grincements de dents, cet anéantissement, cet effroi, ces convulsives agitations. Celui-ci, dans son désespoir furieux, s'arrache les cheveux ; celui-là s'élance de son lit ; il voudroit fuir, une force supérieure l'enchaîne. Alors se découvre à leurs yeux ce que jusque-là ils n'ont pas vu ; ils entendent ce qu'ils avoient refusé d'entendre ; ils endurent des souffrances qu'ils ne connurent jamais. Oh ! qui nous arrachera à ces affreux tourmens ! Et personne pour nous accompagner dans cette route où nous entrons ? Personne pour nous défendre. Non, personne ; personne qui les puisse exaucer. Frémir et pleurer avec eux ; voilà tout ce qui est en notre pouvoir. Nous réchauffons ces mains glacées ; nous leur adressons des paroles de paix, nous les baignons de nos larmes ; nous essuyons la sueur qui tombe de leur front, et les pleurs qui sillonnent leur visage ; nous humectons de quelque breuvage rafraîchissant cette langue que la fièvre brûle de ses feux. Nous nous en approchons de plus près pour mieux entendre les paroles qui s'échappent de leur bouche expirante. Nous ranimons la confiance de ce mourant ; jetez-vous, lui disons-nous, dans le sein de la bonté divine. Notre propre cœur s'échauffe par l'onction des sublimes espérances dont nous cherchons à le pénétrer. Point alors de pensées impures qui viennent assaillir notre imagination ; ni l'avarice, ni l'intempérance n'occupent notre esprit ; mais tout

entiers à la méditation de ce qui se découvre et de ce qui se dérobe à nos regards, pensifs et la tête baissée, nous reportant sur nous-même, nous gémissons avec effroi sur nos propres destinées; nous répétons le terrible arrêt de notre condamnation. Lui cependant, au moment d'être séparé pour jamais de ses frères, de ceux à qui il fut si tendrement uni, il a ranimé sa voix défaillante pour les derniers adieux : Je ne vous verrai donc plus ! priez pour moi. Je pars pour cette région inconnue, étrangère, enveloppée d'épaisses ténèbres. Adieu ! ô vous tous frères, amis que je n'appellerai plus de ce doux nom ; encore un peu de temps, et vous y viendrez à votre tour. Je ne fais que vous devancer de quelques moments. Si j'ai fait quelque bien, je le retrouverai là où je vais. Mais hélas ! je ne m'étois pas attendu à vous quitter si vite; la nuit du tombeau m'investit de ses ombres. Arbre stérile, je me sens arracher de terre. Redoutable voyage, pour lequel je n'ai envoyé devant moi nulles provisions! Ne m'abandonnez pas après que je ne serai plus: j'implore votre pitié ; quelque souvenir dans vos prières, pour l'expiation de mes péchés, voilà tout ce que je vous demande, et tous les secours que je puisse attendre de votre miséricordieuse charité. Tandis que ces paroles échappent avec peine de ses lèvres ; bientôt sa langue s'arrête glacée, immobile ; ses yeux s'éteignent. Il a vu s'approcher les redoutables phalanges du Dieu des vengeances ; elles

ont commandé à cette âme de sortir de son corps ; elle va comparoître en présence du Seigneur, pour y subir son jugement.

Je suppose à ce moment le plus fort des potentats, un monarque, un empereur : il est sous la main de la mort, comme le foible passereau sous la serre du vautour. Quelle consternation, quand il se voit en présence de ses impitoyables exécuteurs ; qu'il aperçoit ces visages furieux et menaçants, cette effroyable ligue, qui, pour la première fois, se montre à ses regards! Qu'est-ce que tous les royaumes de la terre, auprès de ce royaume où il descend? Qu'est-ce que l'homme? un ver de terre, un peu de cendre et de poussière, un néant. Qu'est devenu cette puissance, cette beauté? Allons la chercher au fond de son tombeau. Fidèles à ses derniers vœux, nous lui avons rendu les honneurs funèbres. Il a fallu emporter de sa propre maison ce mort, comme un étranger ; et le voilà confondu pêle-mêle avec les grands et les petits, les rois et les plébéiens, avec ces générations changées en un peu de poussière, exhalant une même infection, abandonnées à la même pourriture, et à la dent des insectes dévorants, subissant le commun arrêt qui fut prononcé contre le père de la race humaine : *Tu sortis de terre, tu rentreras dans la terre.* (Gen. III. 19.)

Quand nous les allons visiter dans ce séjour de la corruption, nous disons, en montrant du doigt les

places où les morts reposent : Voilà tel et tel ; celui-ci, c'étoit tel roi ; celui-là, tel capitaine ; ici sa fille, là sa jeune épouse ; plus loin, ce jeune homme si empressé de relever l'éclat de sa beauté par les recherches de la parure. Tous les âges ainsi confondus. Puis, fiez-vous encore à la force de la jeunesse... Avantages stériles, qui n'ont pas su les défendre de la mort. Silence effroyable! Répondez, répondez-nous donc, ô mes frères, où êtes-vous allés? et les morts ont répondu : Nous sommes allés chacun dans le lieu que nos œuvres nous ont mérité. Ce que vous voyez ici, ce n'est qu'un peu de poussière. Cette poussière, c'est l'objet qui vous fit soupirer autrefois; c'est l'objet de tant de criminels désirs, de tant de flammes adultères. Ah! lorsque, dans les ombres de la nuit, vous vous abandonniez ensemble à ces coupables embrassements, vous ne pensiez pas à un dénouement aussi lamentable. Pensez-y du moins à présent. Vous tous qui nourrissez ces passions insensées, pensez-y, jeunes gens, que votre beauté énorgueillit, et qui vous laissez bercer par de trompeuses espérances : ce que nous sommes, bientôt vous le serez.

XXXVIII. *Homélie sur la pécheresse.*

Cette homélie est toute en dialogue entre Jésus-Christ et la pécheresse (1).

(Analyse.)

Pag. 385 — 395. La conversion de Magdeleine, exemple proposé à tous les pécheurs pour se convertir.

Il seroit injuste de dire que la grâce réprouve personne. Elle accueille tous ceux qui veulent se sauver. Telle qu'une source abondante, qui se prodigue à quiconque veut boire de ses eaux, la grâce divine se donne à tous ceux qui désirent en profiter.

Magdeleine entre dans la maison du Pharisien, sans attendre qu'on l'y introduise; zèle de sa conversion : elle pénètre auprès de Jésus-Christ, et lui ouvre son cœur ; ferveur de sa conversion. Le même empressement qu'elle avoit porté dans les voies de l'iniquité, elle le met dans son retour à Dieu (2). Nulle considération n'arrête le zèle de sa démarche : Je ne

(1) Le P. Lenfant l'a heureusement imitée, tom. VII, pag. 132.

(2) C'est en général à cette simple division que peuvent se ramener tous les desseins des homélies et panégyriques à ce sujet, donnés par nos plus célèbres prédicateurs, comme le remarquent Houdry, *Panégyr.*, tom. I, pag. 472; Montargon, *Dict. apostol.*, tom. XI. pag. 608 et suiv.; Bretteville, *Essais*, etc. « Hardie autrefois pour la débauche, la pécheresse, dit un saint docteur, l'est encore plus dans sa conversion : *In operibus mundanis impudens, inverecunda pro salute.* » (Clément, *sur l'Evangile de la pécheresse*, *Carême*, tom. III, pag. 97.)

balançois pas à me plonger dans le désordre, je ne balancerai pas à recourir au Sauveur, au médecin. Les domestiques me repousseront, on blâmera l'apparente témérité de ma démarche. N'importe, je tenterai tout pour parvenir jusqu'à lui. C'est dans ces sentiments qu'elle court acheter les parfums qu'elle se propose de répandre sur les pieds de Jésus-Christ. Ce parfum est de grand prix : peut-elle payer trop cher le bonheur de rentrer en grâce avec Dieu? On connoît ses égarements : que lui importe, pourvu qu'elle les répare? On lui demandera : Quel est donc ce nouvel amant, à qui elle destine un si riche don? C'est le Médecin des âmes, qui les guérit d'une seule parole; c'est le plus beau des enfants des hommes, le Sauveur le plus miséricordieux : il ne dédaigne pas les pécheurs; il remet tous les péchés. Mais, les Pharisiens, qu'en diront-ils? Ce qu'ils voudront : pourvu que je sois guérie, tout le reste ne m'est rien.

Elle est aux pieds de Jésus-Christ : Seigneur, vous connoissez toutes mes iniquités; je sais aussi tout ce que vous êtes : le Dieu Créateur du ciel et de la terre, le bon pasteur : je suis, moi, une brebis égarée, mais qui reviens à vous.

Son espoir n'est point trompé : Jésus-Christ rend hommage à sa foi, à son amour. Magdeleine devient pour tous les siècles le modèle d'une conversion sincère et généreuse.

xxxix. *Pensées et maximes diverses. Doctrine de saint Éphrem.*

Pag. 315. De vous-même, vous ne pouvez rien. Qui se glorifie dans ses propres forces, éloigne de lui le secours de Dieu.

Vous arracher au péché, le déraciner en vous, combattre contre l'ennemi du salut, tout cela n'appartient qu'à Dieu. Si vous le pouviez par vos seules forces, vous n'auriez plus besoin de Dieu. Mais, pouvez-vous voir sans l'organe de la vue, entendre sans oreilles, parler étant muet? Non assurément. De même, vous ne pouvez vous sauver sans Jésus-Christ. La grâce ne manque jamais à qui l'implore; quand vous négligez de l'invoquer, c'est à vous, non pas à elle, qu'il faut vous en prendre d'avoir péché.

Pag. 363. Toutes les fois que l'ennemi du salut voudra vous entraîner dans telle passion criminelle, répondez-lui: Quel fruit en retirerai-je? n'y a-t-il pas à craindre un feu éternel?

« Si la pensée de la mort n'est pas capable de nous pénétrer du besoin que nous avons de notre conversion, je ne connois rien, disoit saint Éphrem, qui puisse le faire (1). »

(1) Laur. Chesnard, *Sur la mort du pécheur, Disc. de morale*, tom. III, pag. 209.

Vous avez honte de confesser vos péchés : rougissez plutôt de les avoir commis, non pas de les confesser. Pag. 367.

On peut entendre par les paroles oiseuses dont il nous sera demandé un compte rigoureux, les confessions faites sans amendement, les résolutions prises de faire pénitence, mais qui n'ont pas été suivies du renoncement au péché.

La pénitence immole le pécheur, mais pour le vivifier; elle le consume, mais en le ressuscitant : fourneau merveilleux qui reçoit du cuivre, et le change en or (1).

Ce n'est point par une observation superstitieuse que je m'abstiens de manger de la chair, car je sais bien que tout ce que Dieu a créé est bon; mais parce je lis dans l'Ecriture que les délices ne conviennent qu'à l'insensé.

Comme les prêtres des Juifs purifioient autrefois par les oblations des sacrifices de l'ancienne loi ceux qui étoient morts à la guerre, pour leur obtenir l'expiation de leurs péchés; combien plus les prêtres de la nouvelle alliance n'ont-ils pas le pouvoir bien légitime d'effacer par leurs saintes oblations et par leurs prières les péchés des fidèles trépassés? II. Machab. XII. 43.

Dans le monde, on se fait honneur de la familia-

(1) *Magna fornax est pœnitentia : æs accipit, et in aurum commutat.*

rité des grands, on est fier d'avoir obtenu un moment d'entretien avec eux; pour vous, faites-vous un honneur en présence des saints Anges de parler avec le Saint-Esprit, de vous entretenir avec lui par l'intermédiaire des saintes Ecritures, ou plutôt par lui-même, car c'est lui-même qui nous parle par les Livres saints.

La divinité est coéternelle à la Trinité. Père, Fils, Saint-Esprit, sont trois personnes, mais ne forment qu'une même substance et une divinité. C'est pourquoi la très sainte et consubstantielle divinité n'est qu'un seul Dieu.

La création du monde fut l'ouvrage des trois personnes divines. Le Père a dit; le Fils a fait; le Saint-Esprit, qui procède du Père avant le temps, qui est égal au Père et au Fils en substance et en vertu, qui est appelé proprement l'Esprit de Dieu, l'Esprit Saint a coopéré (1).

S. Éphrem compare Marie, mère de notre Seigneur Jésus-Christ, avec Ève encore innocente, et dit de toutes deux qu'elles étoient sans péché; ajoutant que, comme Ève a été la cause de notre péché, par le péché qui lui ôta son innocence, Marie l'a été de notre vie (2).

(1) D. Ceillier, tom. VIII, pag. 91.

(2) *Ibid.* pag. 93. *Ambæ sine noxâ, ambæ simplices, Maria et Eva : altera mortis nostræ causa fuit, altera vitæ.* (*Hymn. de Hevæ et Mariæ comparat.*, pag. 90, tom. I, *Biblioth. orient.*)

Sur le libre arbitre. Il est semblable à la main qui peut cueillir toutes sortes de fruits. De même que l'homme a pu, dès le commencement cueillir le poison, ainsi est-il maître de choisir le remède du vice (1).

Si nous n'étions pas libres, pourquoi Dieu nous demanderoit-il le concours de notre volonté ? Si notre volonté n'est pas libre, Dieu deviendroit injuste de nous punir du mal que nous faisons (2).

« Si les hommes ne donnent pas aux bêtes de somme un fardeau plus pesant qu'elles ne peuvent porter ; Dieu, qui est le meilleur de tous les maîtres, ne permet pas que nous soyons tentés au-delà de ce que nous pouvons (3). »

Qui n'a pas reçu le baptême, me présente l'image d'un palais préparé pour recevoir un roi qui n'y est jamais entré.

C'est par l'huile sainte, conférée au baptême, que l'Esprit Saint se consacre ses prêtres et ses christs. Par cette onction, il imprime par les mains de l'évêque un caractère spirituel, de même que fait un anneau appliqué sur la cire (4).

(1) *Hymn.* XIX *de ecclesia*, pag. 88, tom. I, *Biblioth. orient.*

(2) *Ibid.*, pag. 87, *Hymn.* XII.

(3) Dans Montargon, *Dictionn. apostol.*, *sur la miséricorde de Dieu*, tom. III, pag. 504.

(4) *Disertè docet* (S. Ephrem) *christianum in baptismo et in confirmatione spirituali quodam caractere signari.* (Asseman., tom. I, *Biblioth. orient.*, pag. 93 et 94.)

Sur l'Eucharistie, la communion et la présence réelle.

« C'est d'une manière toute nouvelle que le corps de Jésus-Christ est mêlé avec les nôtres, et que son sang est répandu dans nos veines; il nous pénètre entièrement. Par un amour particulier pour l'Eglise, il ne lui a point donné la manne comme à la synagogue, mais il est devenu lui-même le pain de vie, afin qu'elle s'en nourrît. Le calice de son sang, qui est plein de vie et de lumière, est à notre disposition; mais nous ne devons nous en approcher qu'avec foi et innocence; celui qui y participe indignement, se condamnant lui-même pour n'avoir pas eu soin de se purifier, avant de recevoir son Roi et son Seigneur. Que celui-là est heureux, qui s'approche des saints mystères avec crainte et révérence, dans la persuasion qu'il reçoit en lui la vie éternelle!... Le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, tremblent devant le Seigneur, et s'inclinent devant lui; les Anges, qui sont si purs, ne le servent qu'avec tremblement, et, se couvrant le visage, ils n'osent pas même le regarder; et vous tous, impies et impénitents que vous êtes, vous ne tremblez point, et vous vous approchez avec impudence des saints mystères! Vous pouvez en imposer aux hommes, et leur faire croire que vous recevez dignement l'Eucha-

ristie; mais que direz-vous à Dieu, qui connoît le fond de vos cœurs?.. Si les hommes n'osent paroître devant les rois de la terre qu'avec crainte, quelle doit être la nôtre, quand nous nous présentons devant le Roi du ciel?... Considérez toutes ces choses avec prudence, parfaitement, avec foi, et croyez fermement qu'elles sont toutes véritables en la même manière qu'elles sont rapportées. Car, si vous ne les contemplez pas des yeux de la foi, il ne sera pas possible que vous soyez élevés de la terre au ciel, pous y voir en esprit les souffrances de Jésus-Christ. C'est la foi qui, brillant dans nos cœurs comme une vive lumière, leur donne des yeux pour contempler avec pureté et sincérité l'Agneau de Dieu, qui est mort, qui a été immolé pour nous, et qui nous a donné son très saint et très pur corps, afin que nous le mangions continuellement, et que nous obtenions, en y participant, la rémission de nos péchés. Celui qui possède cet œil de la foi, voit clairement le Seigneur; et avec une foi très pleine et très ferme, il mange le corps et boit le sang de l'Agneau sans tache, Fils unique du Père céleste, sans sonder avec curiosité la doctrine toute divine et toute sainte, que cette foi nous enseigne... Vous croyez en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu; vous croyez qu'il est né pour vous sur la terre dans la chair. Pourquoi voudriez-vous sonder un abîme qui n'a point de fond, et pénétrer des mystères impénétrables? Si vous

en recherchez la connoissance avec curiosité, vous ne serez plus fidèles, mais curieux. Demeurez donc dans votre foi pure et simple; participez au corps sans tache et au sang du Seigneur Jésus-Christ avec une foi très pleine, et étant assuré que vous mangez l'Agneau même tout entier.... Abraham servit des viandes terrestres à des Anges du Ciel, et ils en mangèrent. Ce fut un miracle, que des esprits qui n'ont point de corps mangeassent des viandes corporelles; mais ce que Jésus-Christ fait pour nous est au-dessus de l'admiration, de l'intelligence, et des paroles de tous les hommes; car, s'étant revêtu de notre chair, il nous a donné à manger un feu et un esprit, c'est-à-dire son corps et son sang (1). »

Gen. XVIII.

[Les extraits que l'on vient de lire présentent d'assez éloquents témoignages de la doctrine de saint Ephrem sur le jugement dernier, sur les peines de l'enfer, et sur les récompenses du Ciel, pour que

(1) D. Ceillier, tom. VIII, pag. 101—104. M. de Trévern, *Discuss. amic.*, *Lettre* X, tom. II, pag. 30. L'abbé Duguet analyse la doctrine de saint Éphrem sur l'Eucharistie, avec une précision qui n'admet pas la moindre réplique : « Comment Jésus-Christ est-il agneau, sinon par son » sacrifice? Comment le peut-on manger lui-même et dans sa propre chair, » si cette chair n'est pas celle dont il s'est revêtu, et qu'il a immolée? Où » est l'agneau, si la chair qu'il a prise pour devenir agneau n'est pas pré» sente? Comment le mange-t-on, s'il n'est pas sacrifié, si la chair qui a » été immolée sur la croix n'est pas celle qu'on mange à l'autel? Com» ment le mange-t-on tout entier, si chaque fidèle le divise, et si la chair » que reçoit l'un est différente de celle que reçoit un autre? » (*Traité dogmat. sur l'Eucharistie*, pag. 65.)

nous soyons dispensés d'y revenir. Sa foi sur le purgatoire n'est pas moins certaine. En établissant qu'il n'y a dans l'autre vie que deux ordres ou deux états fixes, celui du Ciel et celui de l'enfer, il reconnoît que, jusqu'au jour du dernier jugement, où le partage des élus et des réprouvés sera déterminé sans retour, il y a un lieu mitoyen, où les âmes peuvent se purifier des péchés qu'elles n'avoient pas entièrement expiés en cette vie. C'est dans cette vue que, près de mourir, et dans plusieurs de ses ouvrages, il recommande avec tant d'instances à ses frères d'accompagner ses funérailles de prières, de psaumes et d'oblations, persuadé qu'il en recevroit du soulagement (1).

De même pour l'invocation des saints, si fréquente dans ses discours, et pour la vénération due à leurs reliques, qu'il appelle des forteresses protectrices des cités, des tours élevées où l'on peut se réfugier comme dans un port (2).

Il nous apprend que de son temps les fidèles aimoient à orner leurs oratoires de peintures, où étoient représentés les combats des saints confesseurs, tant pour en retracer les glorieux souvenirs, que pour exciter dans les âmes une généreuse émulation (3).

(1) Voyez sa *Vie* dans Butler, tom. VI, pag. 129.
(2) Assemani, *Biblioth. orient.*, tom. I, pag. 146, 147.
(3) *Epist. ad Joann. Monach.*, pag. 273, edit. d'Isaac Vossius.

Pag. 382. Il n'est que trop de ces hommes vains et présomptueux dans leur langage, qui nous répondent à la menace que nous leur faisons du jugement et de l'enfer : Je fais comme tout le monde ; que peut-il m'arriver de plus qu'à tout le reste du monde? Ne songeons qu'à jouir du temps présent. Après cela, le monde deviendra ce qu'il pourra. A la fin les voilà arrivés au terme de la vie ; et ils entendent retentir à leurs oreilles cette formidable parole : Vous êtes au bout de votre carrière ; vous allez entrer dans un autre monde, et y prendre le rang qui vous est dû. Alors ils voient échapper tout ce qui leur fut cher, et accourir les démons avides de saisir leur proie. Effrayés, ils voudroient bien fuir; il n'y a pas moyen. Les démons impitoyables, de leur répondre : Pourquoi tant d'agitations et de mouvements? Pourquoi reculer? C'est vous-même qui vous êtes fait votre part. On vous parloit si souvent d'un autre monde, séjour des châtiments et des supplices pour ceux qui vivoient comme vous ; et vous vous en moquiez, vous répondiez : Je vis comme tout le monde. Vous l'allez retrouver tout ce monde, dont vous aimiez tant à imiter les usages. Vous vous confondiez avec lui : appelez-le à votre secours. Quel secours peut-il à présent vous rendre? Ce n'est pas pour le monde que vous allez avoir à répondre, mais pour vous seul. Traînés dans le lieu des supplices, ils se lamentent, ils se

désespèrent, ils demandent grâce, et on leur répond : Dites, dites encore : Je vis ici comme tout le monde, je ne vaux pas mieux que tout ce qui est ici.

ARTICLE II.

S. Cyrille, patriarche de Jérusalem.

Vers 350. Mort en 386 (*).

Nous avons de ce Père un ouvrage, que la providence toute particulière de Dieu sur son Église a bien voulu lui conserver, pour être à jamais un monument authentique de la foi, l'un des plus précieux dépôts des traditions apostoliques, le précis de notre croyance, l'abrégé et le modèle des instructions que nous devons aux peuples sur les vérités chrétiennes.

Saint Cyrille le publia sous le nom de *Catéchèses* (1), ou sommaire des prédications qu'il donnait chaque dimanche aux catéchumènes et aux néophytes, c'est-à-dire à ceux qui se disposoient à recevoir

(*) *S. Cyrilli archiepiscopi hierosolymitani opera*, edit. Anton. August. Touttée, et Prud. Maran, *Presbyt. et monach. Benedict.*, vol. fol. Paris, 1720. Les savants éditeurs ont fait précéder leur ouvrage par trois dissertations importantes, où ils discutent d'abord les événements qui composent la vie du saint; puis l'ouvrage spécial des Catéchèses; en troisième lieu, la doctrine du saint archevêque de Jérusalem.

(1) On lit dans un prédicateur moderne : « Dans toute l'antiquité on ne « voit aucun vestige de catéchisme public pour les enfants ». (Beauregard, *analyse*, pag. 237.) Qu'est-ce donc que le livre des Catéchèses de saint Cyrille, et le traité de saint Augustin, *de Catechisandis rudibus*, pour l'instruction de ceux qui s'adonnent à ce ministère? « Il n'est pas douteux

le saint baptême, ou qui l'avoient reçu nouvellement. C'est donc la substance du dogme, de la morale et de la discipline, reconnus, professés publiquement dans l'Église de Jérusalem, par conséquent dans toutes les églises du monde, lors du quatrième siècle; car on ne conteste point l'uniformité de l'enseignement parmi les évêques catholiques de ces temps-là; c'est un corps de doctrine rédigé par un contemporain, par un évêque d'un grand siége, successeur de l'apôtre saint Jacques dans le gouvernement d'une Eglise honorée du titre de mère de toutes les églises, et de tant d'autres évêques dont les noms se lisent avec honneur, comme ayant été pour la plupart confesseurs ou martyrs (1). On peut donc conclure avec certitude que saint Cyrille n'a rien avancé qui n'ait été enseigné invariablement par chacun de ses prédécesseurs. La conséquence de

» que dans ces beaux siècles, chaque évêque n'ait mis le plus grand zèle à » instruire les néophytes de son Église, et qu'entre les fonds baptismaux et » la table sacrée, il ne les ait retenus quelque temps, pour leur découvrir » ce qui leur avoit été caché jusque-là, et leur enseigner la théologie su- » blime du sacrement qu'ils alloient avoir le bonheur de recevoir. » (De Trévern, *Disc. amic.*, tom. II, pag. 4.) Aussi avons-nous de saint Chrysostôme, de saint Ambroise, de saint Gaudence, grand nombre de discours, ou Traités composés particulièrement à ce sujet.

(1) *Ecclesia Hierosolymitana mater est aliarum ecclesiarum.* (*Conc. gener.*, *Constantinopol.*, ann. 382. Labbe, tom. II, col. 965. Voy. Thomassin, *Discipl. anc. et mod.*, tom. I, pag. 106; Duguet, *Confér. ecclés.*, tom. II, col. 372; d'après saint Irén., lib. III, cap. XII. saint Épiphane, *hæres.* 78. S. Jérome, *epist.* XLIV, tom. IV, part. II, pag. 550.)

cette proposition n'est pas moins irrécusable : C'est que, si dans les siècles subséquents et encore aujourd'hui, nous tenons la même foi que celle qui est clairement exprimée dans l'ouvrage de saint Cyrille, il est indubitable que nous avons pour nous la vérité qui vient des églises mères et originales, que celles-ci tenoient des apôtres, les apôtres de Jésus-Christ (1); qu'il est donc également impossible et que nous soyons dans l'erreur, et que ceux qui ne croient pas comme nous n'y soient pas. Voilà pourquoi un ouvrage tel que celui-ci, intermédiaire entre les siècles qui l'avoient précédé, et ceux qui l'ont suivi, devient de la plus haute importance, puisqu'il établit une règle non suspecte de comparaison pour juger de la vérité du fait.

Un savant estimable y découvre encore un autre avantage, non moins profitable aux docteurs qu'aux simples fidèles : c'est de nous présenter la forme d'enseignement qui convient le mieux aux catéchistes ; d'où vient qu'il l'appelle le modèle de nos catéchismes (2). « La vue que le saint évêque se propo-

(1) *Proindè omnem doctrinam quæ cum illis ecclesiis apostolicis, matricibus et originalibus fidei conspiret veritati deputandum; id sine dubio tenentem quod ecclesiæ ab apostolis, apostoli a Christo, Christus a Deo suscepit.* (Tert., *præscr.*, cap. XX.)

(2) Grancolas, *Préface de la traduct. franç. des Catéchèses de saint Cyrille*, Paris, in-4°; 1715, pag. 1. Nous nous sommes quelquefois servi de sa traduction. Cet ouvrage se recommande par sa fidélité, par ses notes et les dissertations qui le suivent. La préface est savante.

soit, ajoute-t-il, étoit d'instruire ceux à qui il devoit prêcher, de s'accommoder à leur capacité par un style simple, pur et net; il ne se sert point d'arguments philosophiques; il ne cite point les profanes, ni les faux sages du siècle. Ce ne sont point des desseins, ni des sujets que son imagination lui ait inspirés, pour étaler son éloquence, ou faire briller son esprit; ce sont les dogmes de l'Église exposés par l'Écriture... N'ayant pas été composées avec art, elles tiennent par là plus de l'inspiration divine, conformément à cette promesse de Jésus-Christ : *Ce n'est pas vous qui parlez, mais l'esprit de votre* Matth. v. 19. *père qui parle en vous. Ne pensez point à ce que vous* 20. *devez dire; il vous sera donné à la même heure ce qu'il vous faudra dire.* Or, qui peut douter que Dieu n'ait ainsi agi envers saint Cyrille, faisant la fonction de catéchiste de Jérusalem, et comme substitué à la place de Jésus-Christ même? Aussi quel fonds d'instruction dans ses discours! Quelle abondance de lumières! Que de diversité dans les sujets qu'il traite! Quel ordre, quelle méthode! Combien on se sent ému, pénétré de religion, échauffé en les lisant, et étonné de la force et de la multitude des passages de l'Écriture qu'il rapporte, pour établir ce qu'il avance (1)! »

La conviction qui en résulte en faveur de notre

(1) Grancolas, *ibid.*, pag. 5, 6.

doctrine catholique est telle, qu'en le lisant, il semble que ce soit plutôt un théologien du dix-huitième siècle, qu'un écrivain de cette haute antiquité. Aussi les protestants ont-ils épuisé toutes les chicanes pour en disputer l'authenticité. Les ministres Aubertin, Rivet, Hottinger, Casimir Oudin, ont attaqué l'ouvrage et l'auteur (1). Leurs objections se trouvent amplement discutées, et réfutées victorieusement par D. Ceillier, Dupin, Tillemont, Grancolas, les savants bénédictins éditeurs de saint Cyrille (2); sans parler d'habiles protestants (3), que la force de la vérité a contraints de reconnoître que le livre des Catéchèses remonte jusqu'au milieu du quatrième siècle; qu'en outre des caractères d'antiquité qu'il présente en lui-même, le témoignage des anciens Pères, qui en citent des passages considérables, prouve bien qu'il n'a été ni supposé ni inconnu; que l'auteur est bien certainement saint Cyrille de Jérusalem; qu'elles ont été prononcées

(1) On peut voir Rivet, *Crit. sacr.*, lib. III, cap. VIII et seq. Casim. Oudin, *De script. eccles.*, tom. I, pag. 459. Aubertin, *de l'Euchar.*, liv. II, Hottinger, *in Elencho scriptor. supposit.*, pag. 78.

(2) D. Ceillier, *Hist. des écriv. ecclés.*, tom. VI, pag. 486 et suiv. Dupin, *Bibliothèque*, IVe siècle, pag. 519. Tillem., *Mém.*, tom. VIII, pag. 436. Grancolas, *Préf.*, pag. 9 et suiv., D. Touttée, edit. S. Cyrill., *præfat.*, pag. CV.

(3) Guill. Cave, *De script. eccles. in Cyrill.* Thom. Milles, *Præf. in Cyrill. et not.*, pag. 69. Vossius, *Diss.* I *de tribus symbol.*

dans cette ville au nombre de vingt-trois (1), dans l'ordre successif qui nous a été conservé, comme formant, selon l'expression de l'auteur, un corps complet, tellement uni dans toutes ses parties, que la suppression de l'une d'elles amèneroit la ruine de l'ensemble (2); et que la doctrine qu'elles énoncent, a été approuvée, confirmée, tant par les contemporains et autres d'un grand poids, tels que saint Jérôme, Théodoret, saint Jean-Damascène (3), que par l'autorité des Pères du second concile de Nicée et de Constantinople (4).

L'histoire de saint Cyrille est féconde en évènements, dont nous ne rappellerons que les principaux. Il naquit vers l'an 315 à Jérusalem, ou dans les environs, fut ordonné prêtre en 345 par Maxime, son évêque, et fut appliqué à l'instruction des catéchumènes. Saint Cyrille, comme nous l'avons déjà

(1) *Prononcées dans cette ville.* L'auteur y parle fréquemment des monts Calvaire et des Oliviers, de la grotte de Bethléem, et du saint Sépulcre, comme étant sous les yeux de ses auditeurs. (Voy. particulièrement la dixième Catéchèse.)

Au nombre de vingt-trois. En réunissant aux dix-huit premières Catéchèses, les cinq désignées sous le nom de *Mystagogiques*, qui sont la suite des précédentes.

(2) S. Cyrill., *in protocatech.*

(3) Hieron., *in Catal.* cap. 112. Théodoret, *Dial.* II. S. Joann. Damasc., *orat.* III, *de imagin.*

(4) Act. V, tom. VII, *Collect. concil.*, Labbe, col. 348; *ibid.*, tom. II, col. 965.

observé, prêchoit tous les dimanches : c'est lui-même qui nous l'apprend dans plusieurs de ses catéchèses (1). Il écrivoit ses homélies, qui commencent toutes par un texte de l'Écriture. Après la mort de Maxime (arrivée en 349 ou 350), le clergé et le peuple, ne pouvant trouver un sujet plus digne ni à qui il fut plus redevable qu'à saint Cyrille, son ancien théologal, catéchiste, docteur et prédicateur, l'élurent d'un commun consentement; et son élection fut reconnue très canonique par les Pères du second concile œcuménique (2). Il eut pour consécrateur ce même Acace, métropolitain de Césarée, avec qui il eut bientôt après de si violents différents.

Le commencement de son épiscopat est célèbre par l'apparition d'une croix, qui se fit voir dans le ciel, en plein jour, le 7 mai de l'an 351. Elle étoit si lumineuse, que l'éclat du soleil ne pouvoit l'obscurcir. Cette croix s'étendoit depuis la montagne du Calvaire jusqu'à celle des Oliviers, ce qui comprenoit environ trois quarts de lieue; et elle étoit large à proportion. On courut à l'église pour en rendre gloire à Dieu. Jérusalem tout entière avoit vu ce miracle. Saint Cyrille en rendit compte à l'empereur

(1) *Catech.* v, x, xiv.

(2) Tillem., *Mém.*, tom. viii, pag. 429. D. Ceillier citant Theodoret, *Hist.*, Tom. vi, pag. 478. *Vie de S. Cyrille*, par Butler, Tom. iii, pag. 298. D'après les P. Bénédictins, Touttée et Maran, *Dissert.* 1, cap. v, pag. 17.

Constance dans une lettre que nous avons encore (1), et que nous traduirons à la suite de ses autres écrits.

La vie de saint Cyrille fut constamment agitée par les tracasseries que lui suscita l'évêque de Césarée, Acace, qui l'accusoit d'usurper les droits de sa métropole, et ne cessa de disputer au siége de Jérusalem le privilége qui lui avoit été assuré par le concile de Nicée (2). Ce différend personnel s'augmenta par la division de sentiments; car Acace favorisoit publiquement l'arianisme, et saint Cyrille tenoit à la foi orthodoxe. L'évêque de Césarée convoqua un synode, où il fit condamner saint Cyrille, le déposa de son siége et le chassa de Jérusalem. Sa principale accusation portoit sur ce qu'il avoit vendu les ornements de l'église et les vases sacrés, dans un temps de calamité publique, pour nourrir les pauvres, aimant mieux sacrifier des vases inanimés, que de laisser périr les membres vivants de Jésus-Christ. Le concile de Séleucie, en 359, jugea l'affaire, reconnut l'innocence du saint évêque, condamna Acace à son tour, le déposa, et rétablit saint Cyrille dans son siége. De nouvelles persécutions d'Acace réussirent à l'en chas-

(1) Pag. 845, de l'édit. de saint Cyrille par les Bénédict.

Les écrivains protestants n'ont pas fait moins d'efforts pour attaquer l'authenticité de ce miracle. Ils sont réfutés sans réplique par D. Ceillier, *ibid.*, pag. 536, et les mêmes Bénédictins, *Dissert.* 1, cap. xi, pag. LXVII.

(2) Canon VII, dans la *Collection des conciles* de Labbe, tom. II, col. 321.

ser une seconde fois. L'empereur s'unit à l'évêque arien contre saint Cyrille, et sanctionna sa déposition. Julien, qui succéda à Constance en 360, rappela les évêques catholiques bannis par son prédécesseur; et saint Cyrille fut remis en possession de son siége, qu'il ne garda pas long-temps: Valens, persécuteur des catholiques, l'en chassa pour la troisième fois, et mit à sa place un arien. Ce nouvel exil dura jusqu'à l'an 379, que l'empereur Théodose le rétablit avec honneur dans sa ville épiscopale. Ce fut la dernière épreuve de notre saint. Depuis ce dernier retour, il gouverna tranquillement son église jusqu'à l'année 386, qui fut celle de sa mort.

Matth. XXIV. 2. Ce fut de son temps que l'oracle prononcé contre la ville et le temple de Jérusalem, reçut sa pleine exécution, par les mesures mêmes que l'impiété avoit imaginées pour le faire mentir; je parle du dessein qu'eut l'empereur Julien, l'apostat, de le faire rebâtir. Ruffin et Sozomène nous apprennent(1) que le saint évêque Cyrille se moquoit de cette entreprise, de tous les préparatifs qu'on faisoit pour cet édifice, exhortant son peuple à croire aux prophètes, et à demeurer ferme dans la foi. Sa confiance ne fut pas trompée. On sait comment Dieu se plut à

(1) Ruffin, *Hist. eccles.*, lib. I, cap. XXXVII. Theodor., *Hist. eccles.*, lib. III, cap. XX. Sozom., lib. V, cap. XXII et suiv.

confondre les espérances de son ennemi, ainsi qu'il avoit autrefois confondu l'orgueil des constructeurs de Babel (1).

Revenons à son livre des *Catéchèses*. Elles sont au nombre de vingt-trois, dont les cinq dernières sont intitulées Mystagogiques, parce qu'elles traitent de nos mystères, et qu'elles ont été prononcées en présence de ceux qui y étoient déjà initiés (2).

Les Catéchèses commencent par une sorte de préface ou instruction préparatoire sur les dispositions générales nécessaires à la réception du sacrement.

O vous qui vous préparez au sacrement qui donne la lumière, déjà le plus doux parfum commence à Pag. 1

(1) « Près de vingt-cinq ans auparavant, saint Cyrille avoit dit, dans une » de ses Catéchèses (la xve), qu'on pourroit bien démolir un jour ce qui » restoit du temple, dans l'intention de le rétablir. » (D. Ceillier, *Supr.*, pag. 483.) « Dans une conjoncture si critique, saint Cyrille, évêque de » Jérusalem, fut exposé à de rudes assauts, soit de la part des infidèles, » soit de celle des foibles chrétiens. Mais, au milieu des insultes des uns, » et des alarmes des autres, il soutint toujours, sur la foi des oracles de » Daniel et de Jésus-Christ, que la tentative des Juifs et des païens tour- » neroit à leur propre confusion. » (Lablelterie, *Vie de Julien*, pag. 379 et 380.)

Quant à la suite de l'évènement, et l'entier accomplissement de la prophétie, on peut voir Lablelterie, *suprà;* Fleury, *Hist. eccles.*, lib. xv, n° 43, tom. iv, in-12, pag 94. Butler, *Vies des saints*, tom. iii, pag. 36.

(2) Les dix-huit premières furent prêchées durant le Carême, dans le portique de l'église de l'Anastasie, ou de la Résurrection, que l'empereur Constantin avoit fait bâtir sur l'emplacement du saint Sépulcre.

se répandre autour de vous. Vous venez ici cueillir,
Cant. II. 12. comme parle le livre des Cantiques, les premières fleurs dont se tressent les couronnes célestes. Vous
Pag. 2. n'êtes encore qu'au vestibule qui conduit au palais du Roi des rois ; plaise à sa bonté de vous introduire lui-même plus avant ! Jusqu'ici, ce ne sont que des fleurs : Dieu veuille qu'il en naisse des fruits durables ! Vous vous êtes fait inscrire sur nos registres : ce premier engagement vous a enrôlés dans notre milice. Vous êtes animés à la fois et du désir d'être admis dans la Cité céleste, et de l'espérance d'y arriver. Celui qui nous promet que *tout contribue au*
Rom. VIII. 29. *bien de ceux qui aiment le Seigneur*, ne nous trompe pas. La miséricorde divine est toujours empressée à répandre ses bienfaits ; mais elle laisse à chacun de nous la liberté de ses affections. Vous seriez ici présents de corps, si votre cœur s'en éloigne, quel fruit en retirerez-vous ?

Act. VIII. 13. Simon le magicien fut autrefois admis au baptême, non à l'illumination. Son corps fut plongé dans l'eau ; il ne reçut pas la lumière de l'Esprit Saint. Il descendit dans la piscine, il en remonta ; mais son âme ne fut point ensevelie avec Jésus-Christ, et ne ressuscita point avec lui. Je mets sous vos yeux les exemples de ces chutes, pour vous empêcher de tomber.

Pag. 3. Gardez-vous bien d'entrer ici par un simple motif de curiosité, pour connoître ce qui s'y passe. Vous

le verrez ; mais pensez-vous que le Dieu qui scrute les cœurs, reste sans yeux pour vous y apercevoir vous-même?

L'Evangile nous parle d'un homme qui s'étoit introduit dans la salle du festin des noces, sans avoir la robe nuptiale. On ne l'empêcha point de prendre part au festin ; mais l'époux venant à découvrir au nombre des convives cet étranger : *Mon ami,* lui demande-t-il, *comment êtes-vous entré ici?* Quelles sont ces couleurs? quel est l'état de votre conscience? Le portier ne vous a point refusé l'accès, par égard pour le maître de la maison ; à la bonne heure. Vous ne saviez pas dans quel habit vous deviez vous présenter : je veux le croire. Mais, dès le seuil de la porte, vous avez dû être frappé de l'éclatante blancheur des vêtements que portoient les personnes appelées au banquet ; ce seul aspect auroit dû vous servir de leçon ; vous seriez sorti, comme vous êtes entré, avec bienséance. Maintenant, votre indiscrétion n'échappera pas au châtiment. Et il commande à ses officiers : *Liez-lui ces pieds* qui l'ont témérairement engagé dans ce lieu ; *liez-lui ces mains* qui n'ont pas su lui donner une parure convenable ; *jetez-le dans les ténèbres extérieures,* il n'est pas digne de contempler les flambeaux qui éclairent le festin nuptial.

Matth. XXII. 12.

Ibid. 12.

Pag. 4.

Ibid. 13.

Ministres de Jésus-Christ, nous ne refusons l'entrée à personne. Peut-être vous êtes ici avec une âme

souillée par le péché, avec de criminelles intentions. Vous êtes entré, l'on vous a reçu, on a inscrit votre nom sur les registres de l'église; vous voici : voyez-vous cette auguste et vénérable enceinte, l'ordre et la régularité qui président à nos exercices religieux, dirigent la lecture des Livres saints, la distribution des rangs, la suite et l'enchaînement des instructions? Que ce bel extérieur fasse sur vous quelque impression; vous avez aujourd'hui la liberté de vous retirer,

Pag. 5. pour vous représenter demain mieux disposé. Si vous avez la robe de l'avarice, de l'impureté, allez l'échanger contre une autre; n'attendez pas que l'époux soit entré dans la salle du festin pour remarquer vos vêtements salis par le péché.

Peut-être n'avez-vous été conduit ici que par des motifs humains. J'en désirerois sans doute de plus purs; n'importe. Vous ne saviez pas ce que vous ve-

Joann. xxi. niez y faire. Mais enfin vous voilà engagé dans le filet de Jésus-Christ : ne cherchez pas à lui échapper : il vous retient, non pour vous donner la mort, mais pour vous faire naître à la vie.

Un nouveau nom, le nom de fidèle vous est donné.

Simple catéchumène, vous restiez encore étranger à nos mystères (1); vous entendiez réciter les saintes

(1) *Novum nomen accipis quod priùs non habebas. Anteà catechumenus eras, nunc fidelis vocabere.* Mais c'est usage étoit particulier à l'église

Écritures, mais sans en pénétrer le sens. Bientôt l'intelligence vous en sera donnée. Ne croyez pas que le bienfait auquel vous êtes appelé soit de médiocre valeur. Homme foible et misérable, vous serez introduit dans la famille de Dieu lui-même. Pag. 6.

Le baptême ne se réitère pas. Vous n'auriez donc pas la ressource de dire : Si je le reçois mal aujourd'hui, une autre fois j'y apporterai plus de dispositions. Non. Qu'il ait été une fois mal reçu, c'est pour toujours (1).

Ne dites pas non plus : Comment mes péchés pourront-ils m'être remis? Je vous répondrai qu'il vous suffit de le vouloir. Il vous suffit de croire : quoi de plus facile? pourvu seulement que le cœur soit d'accord avec la bouche ; et le cœur n'a point de secret caché pour l'œil du souverain Juge. Pag. 7.

[S. Cyrille demande à ses auditeurs qu'ils soient

de Jérusalem ; partout ailleurs les catéchumènes n'étoient appelés que du nom de *compétent*. Le temps du catéchuménat n'étoit pas réglé ; il étoit plus ou moins long, selon les lieux différents ; et selon la disposition de ceux qui se présentoient pour être baptisés. Le concile d'Elvire le régla à deux années. « Ceux qui donneront leurs noms pour entrer dans l'Église seront baptisés deux ans après, s'ils mènent une vie régulière, à moins que l'on ne soit obligé de les secourir plus tôt, à cause de quelque maladie dangereuse, ou que l'on ne juge à propos de leur accorder plus tôt cette grâce à cause de la ferveur de leurs prières. » (Can. VI. 11.)

(1) *Non licet bis aut ter lavacrum suscipere ; alioquin liceret dicere : Quod semel malè successerit, in alterâ vice perficiam; sed si vel semel malè successerit, ea res emendationem non admittit.*

empressés, dociles à recevoir les exorcismes avec un affectueux recueillement (1), avant d'être admis au sacrement de la régénération.] Figurez-vous que
Ezech. xxii, 18. vous êtes encore, aux termes du prophète Ézéchiel, un composé de métaux impurs et grossiers; et tous nos désirs, c'est qu'il n'y ait en vous que de l'or. L'épuration ne peut se faire que par le feu; et c'est l'objet des exorcismes auxquels vous êtes soumis. Les paroles de l'Écriture, qui les composent, sont pour les démons un feu qui les brûle.

Pag. 8. Les instructions que vous recevez de nous vous fourniront des armes contre toutes les puissances ennemies de la foi, les Juifs, les Samaritains, les païens, les hérétiques. Il n'en est point de ces instructions, comme des homélies. Quelque utiles que soient ces

(1) Ces exorcismes n'étoient que préparatoires, et se répétoient fréquemment avant l'administration du baptême. Jusque-là on croyoit encore les âmes sous la possession du démon, dont le baptême avoit seul le pouvoir de les affranchir.

Les instructions commençoient avec le Carême, et se continuoient au-delà de Pâques.

Les exorcismes étoient composés de paroles des saintes Écritures : c'étoient des imprécations contre le démon, et des invocations du saint nom de Dieu et de Jésus-Christ.

Ils étoient accompagnés d'insufflations, faites au visage et dans les narines du récipiendaire. Durant les cérémonies on lui couvroit le visage, pour empêcher toute dissipation des yeux et de l'esprit. *Absque exorcismis anima expurgari nequit. Divini illi sunt ex divinis scripturis collecti. Velo obductus tibi vultus fuit, ut attenta de cætero vacarêt cogitatio, neve oculus vagus ipsum quoque cor vagari efficeret.*

dernières, quelque respect et quelque attention qu'il faille y apporter; celles que l'on n'a point entendues ou écoutées peuvent se suppléer; mais des instructions telles que celles-ci doivent être faites, supposent une suite de vérités enchaînées l'une à l'autre; comment remplacer celles que vous auriez manquées? il en est de cet enseignement comme d'un édifice, où tout doit être lié et parfaitement uni. Qu'il s'y rencontre un vide, une crevasse; que tout n'y soit pas assorti de manière à présenter un même ensemble, conçu dans de justes proportions, l'édifice est sans consistance, et menace de s'écrouler.

Que si, au sortir de la prédication, l'on vous demande ce qui s'y est dit : gardez le silence; c'est à vous, non aux étrangers, que nous confions nos mystères et nos futures espérances (1). Ce n'est pas que ce qu'on y dit ne mérite d'être répété : mais celui à qui vous le diriez, n'est pas digne de l'entendre. Vous-mêmes, vous n'avez pas oublié que, du temps que vous n'étiez que cathécumènes (simples écoutants) (2), l'on ne vous disoit rien encore de nos mys-

(1) *Hæc mysteria gentilibus exponere mos non est.* (*Catech.* VI.) Il y avoit même certaines parties de la doctrine que les catéchumènes n'avoient pas encore le droit d'apprendre. De là l'avertissement que nous voyons fréquemment repété dans saint Jean Chrysostôme, que les catéchumènes ne pouvoient avoir part à telle partie de l'instruction, parce qu'ils n'étoient pas encore unis au corps de l'Église.

(2) Le catéchumène est appelé écoutant, parce qu'il écoute la doctrine

tères. Mais, après que l'expérience vous aura fait reconnoître l'excellence et la sublimité des choses qui vous seront expliquées, vous concevrez aisément qu'elles sont au-dessus de la portée des catéchumènes (1).

Pag. 11. Quand le jour auquel vous aspirez sera venu, c'est alors que la porte du ciel vous sera ouverte; que, régénérés par le baptême, vous respirerez la bonne odeur de Jésus-Christ, comme le portant dans votre cœur. Vous serez appelés chrétiens, du nom de Jésus-Christ, et vous recevrez la vertu des choses divines. Élevez donc les yeux de l'âme vers le ciel, pour y contempler Dieu, le Seigneur de toutes choses, qui y réside comme sur son trône; et son Fils unique, qui est assis à sa droite; et le Saint-Esprit, qui est perpétuellement avec eux. Voyez les Thrônes, les Dominations, qui composent la céleste cour, à laquelle chacun de vous sera admis en opérant son salut. Répétez ces paroles que l'on faisoit retentir à vos oreilles dans les précédentes
Ps. XXXI. 1. instructions : *Bienheureux sont ceux dont les péchés sont remis, et dont les iniquités sont couvertes* (2).

de la foi, sans participer encore aux saints mystères. Du mot grec Κατηχουμενος qui signifie *écoutant*. (Isidor., lib. VII. Origin., cap.)

(1) Voyez dans cette *Bibliothèque*, tom. I, pag. 224, 259, note; tom. II, pag. 18. Le secret des mystères étoit observé religieusement, surtout pour ce qui concerne la sainte Eucharistie.

(2) Le catéchumène étoit soumis à la pénitence. « La foi, avoit dit Ter-

Après que vous aurez été lavés dans les eaux, vous serez introduits dans l'église comme des colombes, revêtus de la blancheur et de l'éclat céleste que la grâce aura communiqués à votre âme. Pag. 12.

Oh! que le baptême est quelque chose de grand! Il est l'affranchissement de votre captivité, la rémission et la mort des péchés, la régénération de l'âme, le sceau ineffaçable de la sainteté, par le vêtement de candeur et d'innocence dont vous serez ornés; l'entrée du royaume des cieux, la grâce de l'adoption des enfants (1).

1re Catéchèse.

Après la lecture de ces paroles d'Isaïe : *Lavez-vous, soyez purs.* (Isaïe. I. 16.)

Vous qui êtes appelés à être les disciples du nouveau Testament, à participer aux mystères de Jésus-Christ, et qui bientôt y communiquerez par sa grâce : *Faites-vous*, comme parle le prophète, *un cœur nouveau.* Pag. 16.

Si la conversion d'un seul pécheur est pour le Ciel un sujet de joie, ainsi que l'Évangile le déclare, combien plus ce nombreux concours qui est sous Luc. xv. 7.

tullien, doit commencer par la pénitence; non pas, ajoutoit ce grand homme, que je ne convienne que les péchés ne soient lavés et effacés par les eaux du baptême; mais il faut auparavant travailler à les pleurer par la pénitence.» (*De pœnit.*, cap. VI)

(1) Voyez Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. I, pag. 37.

nos yeux ! Vous, qui venez de recevoir des lampes allumées (1), symbole de l'ardeur de la foi qui doit éclairer vos esprits, conservez dans vos mains ces lampes ardentes, afin que celui qui, sur cette montagne sainte de Golgotha où il est mort, a couronné la foi du bon larron, en lui ouvrant son paradis, vous accorde le même bienfait.

Pag. 18. [Exhortation au renouvellement intérieur par les
exercices de la pénitence, et de l'exomologèse ou
confession, non pas seulement publique, mais par-
ticulière et de détail, ainsi qu'il le déclare par ces
paroles décisives : *Confitere quæ perpetrasti sive ver-
bo, sive opere, sive noctu, sive interdiu* (2); par une
Pag. 19. rigoureuse surveillance sur soi-même; par la prière
et des lectures pieuses, particulièrement des saintes
Ecritures; par le pardon des injures et la réconci-
liation avec ses ennemis.]

(1) Ou cierges. Saint Grégoire de Nazianze en parle dans son quarantième Discours sur le baptême, pour dire que les catéchumènes devoient ressembler aux vierges sages dont parle l'Evangile, lesquelles avoient à la main des lampes ardentes, pour être en état de paroître au-devant de l'Époux céleste.

(2) L'évangéliste saint Luc ne permet pas de s'y méprendre : plusieurs de ceux qui avoient cru, venoient confesser, et déclarer ce qu'ils avoient fait de mal : *Confitentes, et annunciantes actus suos.* (Act. XIX. 18.) Dans Tertullien : *Ingressuros baptismum cum confessione omnium retro delictorum.... Nobis gratulandum si non publicè confitemur.* (*De bapt.*, cap. XX.) *Catechumenos peccata sua saltem sacerdotibus confessos jam multis probarunt alii Patrum testimoniis, quibus etiam plura adjungere liceret.* (*Nota Benedictinorum sancti Cyrilli editorum ad hunc locum.*)

II[e] *Catéchèse.*

Sur la pénitence, et la rémission des péchés, d'après les paroles d'Ézéchiel : *Celui qui est juste vivra éternellement.* (Ezech. XVIII. 9.)

Le péché est quelque chose d'énorme; c'est une maladie de l'ame, et la plus meurtrière; il lui ôte toutes ses forces, il la rend digne des flammes éternelles. C'est une disposition funeste de notre libre arbitre, un germe d'une volonté corrompue (1); car que nous péchions volontairement, le prophète le déclare en termes exprès : *Je vous avois planté*, dit Jérémie, *comme une vigne choisie, où je n'avois mis que de bon plant; comment êtes-vous changée en amertume, comme une vigne étrangère?* Ce n'est pas la faute de la main qui a planté, mais de l'arbre qui porte un mauvais fruit(2). Pag. 21. Pag. 22. Jerem. II. 2.

Semblable à une flamme subtile, le péché embrasse les puissances de l'âme, lui ôte sa force, et la couvre de ténèbres.

Qu'est-ce donc que le péché? Sachez, ô hommes, que ce n'est pas un ennemi qui soit hors de vous; non. C'est la production déréglée de votre volonté

(1) *Malum liberi arbitrii germen voluntarium.*

(2) « On voit bien que saint Cyrille avoit ici en but les Manichéens (secte alors très répandue), qui soutenoient que le péché venoit du mauvais principe, et non de la liberté humaine. » (Grancolas, pag. 54.)

propre. Réglez vos regards, et il n'y aura plus de concupiscence ; ne convoitez pas le bien d'autrui, et il n'y aura plus de larcin ; pensez au jugement, et il n'y aura plus ni fornication, ni adultère, ni homicide, ni aucun autre désordre... Toutefois vous n'êtes pas seul auteur du péché que vous commettez ; souvent il arrive que vous y êtes excité par un autre ennemi ; à savoir le démon, mais qui ne devient fort que par votre foiblesse et par votre négligence. Défiez-vous des premières attaques ; autrement vous succomberez. Ne savez-vous pas que les plantes
Pag. 23. prennent quelquefois racine dans la pierre et s'y maintiennent ? Arrêtez l'incendie à sa première étincelle.

C'est le démon qui a introduit dans le monde le péché et la mort ; non pas qu'il y eût été poussé par aucune nécessité, comme si l'on pouvoit accuser le Créateur de sa chute : créé bon, il est devenu par sa seule faute ce qu'il est aujourd'hui, le père du mensonge, Satan, c'est-à-dire l'adversaire, l'ennemi des ames. Le prophète Ezéchiel, déplorant
Ezech. XXV. 12. sa chute : *Vous étiez*, dit-il, s'adressant à cet ange rebelle, *vous étiez le sceau de la ressemblance de Dieu, et la plus belle couronne du paradis ; vous étiez sans défaut dans les jours que Dieu vous eut créé, et jusqu'à ce qu'il eût trouvé en vous de l'iniquité ; mais*, ajoute-t-il, *votre cœur s'est enflé d'orgueil, à cause de votre beauté, et vous vous êtes blessé*

(de vos propres mains), *par la multitude de vos péchés; et c'est à cause de vos iniquités, que* moi, le Seigneur, *je vous ai précipité en terre.* Admirez en passant le parfait accord qui règne entre les deux testaments: Jésus-Christ parlant du même Satan: *J'ai vu*, dit-il, *tomber Satan comme un éclair qui* Luc. x. 18. *tombe du ciel.* En tombant, il en a entraîné plusieurs dans sa chute, et il suggère ses mauvais desseins à ceux qui veulent le suivre; c'est de lui que viennent l'impureté, l'adultère et tous les autres péchés (1). C'est lui qui a été cause que notre premier père a été chassé du paradis, séjour délicieux où Dieu l'avoit placé, où la terre portoit elle-même des fruits excellents; tandis qu'elle est aujourd'hui condamnée à ne produire que des épines.

Mais quoi, me dira quelqu'un, est-ce que nous périrons tous après avoir été séduits? est-ce qu'il n'y a plus de salut à espérer? est-ce que, après être tombé, nous ne pourrons plus nous relever? En un mot si nous sommes morts, est-ce que nous ne pourrons plus ressusciter?

O homme qui parlez de la sorte, arrêtez vos murmures; celui qui a ressuscité Lazare, enseveli Joann. xi. 39. depuis quatre jours dans le tombeau, ne peut-il pas bien plus facilement encore vous sauver de la

(1) Tertullien : *Diabolo captante naturam quam et ipse jam infecit, peccati semine illato.* (*Advers. Marcion.*, lib. v.)

mort, tandis que vous êtes vivants? Oui, celui qui a versé pour nous son sang nous délivrera de nos péchés. Ne nous désespérons pas, mes frères, ne nous décourageons pas. Le plus grand de tous les péchés seroit de désespérer de la pénitence. Qui a perdu l'espérance du salut n'a plus de frein. Il ira se jeter à l'aveugle dans le péché : mais celui qui espère pouvoir arriver à guérison, commence à se la procurer, en évitant tout ce qui lui avoit fait perdre la santé. Le voleur qui n'attend plus de pardon, ne ménage plus rien. Faites-lui entrevoir sa grâce, vous obtiendrez plus aisément de lui l'aveu de son crime. Eh! pourquoi désespérerions-nous? Nous est-il donc impossible de changer? Le serpent se dépouille de son ancienne peau pour une nouvelle. Point de terre, quelque ingrate qu'elle soit, qui, renouvelée par la culture, ne puisse devenir féconde.

Nous sommes de nous-mêmes susceptibles de grâces qui opèrent le salut, mais il faut de plus que nous le voulions. Songez que Dieu est bon, que sa bonté est infinie; que nos péchés ne sauroient épuiser ses miséricordes; et quelque profondes que soient nos blessures, elles ne sont jamais au-dessus de la science du souverain médecin, pourvu seulement que nous nous laissions conduire.

Pag. 25. Voulez-vous des témoignages de son immense charité, vous qui n'assistez que depuis peu de

temps à ces instructions, voulez-vous connoître les richesses de sa bonté, de sa patience, de sa longanimité? Écoutez. Adam à peine sorti des mains de son créateur, devient rebelle à sa voix. La justice divine pouvoit sur-le-champ le condamner à la mort. Sa bonté balance sa justice; elle se contente de le chasser du paradis, parce que son péché l'avoit rendu indigne de posséder ce lieu de délices: elle le place vis-à-vis de ce même paradis, afin que l'aspect de ce beau lieu et le regret de l'avoir perdu, le ramenât sans cesse au souvenir de sa chute, et l'entretînt dans la pénitence qui pouvoit lui rendre le salut. Gen. III.

Caïn, après avoir souillé ses mains du sang de son frère, que l'envie lui fit répandre, est condamné à gémir, à trembler, errant sur la terre. Dieu pouvoit le faire mourir; il diffère ses vengeances pour lui donner le temps de faire pénitence. *Ibid.* IV. 14.

Lorsque Dieu eut arrêté de châtier par les eaux du déluge le genre humain tout entier criminel, il l'en avertit durant cent ans, pour l'engager à se convertir. *Ibid.* VI. 13.

Exemple de Rahab: Si une prostituée publique trouve son salut dans la pénitence; l'âme pécheresse celle qui n'aura offensé Dieu qu'une fois, n'a-t-elle pas plus de droit à espérer le pardon, en se disposant au baptême par la pénitence? Exemple du peuple d'Israël, d'Aaron lui-même, coupables du crime d'avoir Jos. VI. 13. Pag. 26.

Exod. xxxii. 11. adoré le veau d'or; Moïse prie le Seigneur et obtient grâce pour eux. Combien plus Jésus, fils unique du Père, priant pour nous, nous le rendra
Pag. 27. propice et favorable? De David : il se rend cou-
II. Reg. xii 13. pable d'adultère. Le prophète Nathan l'avertit de la part de Dieu, qu'il a attiré sur lui la colère céleste. Un sujet reprend son prince; un homme du commun remontre son souverain, et lui reproche la faute qu'il a commise, sans que David en paroisse irrité. Il respectoit dans ce prophète l'autorité du maître par qui il étoit envoyé. Ce prince ne se laisse pas éblouir par la pompe de sa cour, ni par l'éclat de la garde qui l'environne; il envisage dans cette garde qui l'escorte l'armée céleste des Anges, qui entourent le trône de la majesté suprême; et comme s'il eût vu celui qui est invisible, touché d'une frayeur respectueuse, il s'écrie: *J'ai péché contre le Seigneur.* Voyez quelle humilité! quel empressement à s'avouer coupable! Il n'attend pas qu'on le convainque, que l'on produise contre lui des témoins. A peine averti de son crime, il le confesse ingénuement, et reçoit aussitôt le remède à ses plaies. Bien que le prophète lui ait donné l'assurance que son péché lui étoit remis, David ne s'exempte pas de la pénitence (1). Il se revêt du sac au

(1) *Quamvis Dominum audierit transtulisse peccatum ipsius, non abstinuit tamen a pœnitentiâ.*

lieu de pourpre ; change son trône d'or contre un lit de cendre, et ses repas contre un pain de larmes. Exemples d'Achab, de Jéroboam, de Manassés, qui s'étoient rendus coupables de meurtre, d'idolâtrie. Bien moins pécheurs, faites comme eux pénitence, comme eux vous serez pardonnés. La prière, la pénitence non-seulement désarment la colère du Seigneur, mais en obtiennent les plus signalés bienfaits. Témoins, Ezéchias rendu à la santé, Ananie et ses compagnons jetés dans la fournaise de Babylone, l'impie Nabuchodonosor ; saint Pierre reniant Jésus-Christ, parce qu'il pleura amèrement son péché, son péché lui fut pardonné, et ne l'a point fait décheoir de l'éminente dignité de prince des apôtres que Jésus-Christ lui avoit conférée.

Pag. 28.
Pag. 29.
Isa. XXXVIII. 5.
Dan. III.
Pag. 31.

IIIe *Catéchèse.*

Sur ces paroles de l'épître aux Romains : *Ne savez-vous pas que nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort ; parce que nous avons été ensevelis avec lui par le baptême, pour mourir avec lui.* (Rom. VI. 3.)

Que les cieux se réjouissent, et que la terre tressaille d'allégresse, à cause de ceux qui vont être arrosés de l'hysope, et qui seront purifiés par un hysope spirituel, et par la vertu de celui qui, au

Pag. 39.

temps de sa Passion, fut abreuvé avec une branche d'hysope (1). Que les puissances célestes s'associent à la joie de l'Église ! Que les âmes qui veulent être
Osc. II. 19. unies avec *le céleste Époux* se disposent à cette sainte alliance ! Déjà la voix de celui qui crie dans le dé-
Isa. XL. 3. sert : *Préparez la voie du Seigneur,* se fait entendre.

Il n'en est point de cette alliance comme de celles qui se contractent dans le monde, où l'on se prend sans se connoître, par le seul attrait des avantages périssables et souvent funestes. Ici, vrais biens, richesses incorruptibles. Que les âmes préparent la voie au Seigneur par les œuvres de la piété, de la foi, de la pénitence ; qu'elles se disposent au festin des noces. A Dieu ne plaise qu'aucun de ceux qui se sont faits inscrire sur les registres de l'Église pour recevoir la grace du saint baptême, ait à présent à
Matth. XXII. 12. entendre ces formidables paroles : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici, n'ayant pas la robe nuptiale ?* Puissiez-vous au contraire chacun de vous, dire avec

(1) Par allusion tout à la fois à la lance où fut attachée l'éponge de vinaigre dont le Sauveur fut abreuvé sur la croix, et que l'on croit avoir été d'hysope, et à l'usage pratiqué, de temps immémorial dans l'Eglise chrétienne, d'arroser le peuple avec l'eau *purifiée auparavant*, *sanctifiée par le prêtre*, *consacrée par le signe de la croix*, comme l'attestent saint Cyprien, saint Basile, saint Ambroise, saint Augustin, et l'auteur des *Constitutions apostoliques*. L'aspersion se faisoit apparemment avec une branche d'hysope, aux termes du psaume, *Asperges me hysopo*, ainsi qu'il est recommandé par le canon IV du concile de Nantes, tenu au huitième siècle.

le Prophète : *Le roi m'a fait entrer dans son palais ; que mon âme se réjouisse en Dieu, mon Seigneur ; il m'a revêtu du vêtement de salut et de l'habit de joie ; il m'a ceint de la ceinture qu'on donne aux époux et aux épouses, et m'a orné de toutes les parures qu'on donne en un jour de noces.* Pag. 40. Cant. I. 3. Isa. LXI. 10.

Pensez à la grâce qui doit vous être conférée avec l'eau pour laver votre âme ; car, comme les victimes qu'on offre sur les autels des démons, quand elles seroient pures d'elles-mêmes, deviennent impures dès qu'on a invoqué le démon sur elles ; au contraire, l'eau, quoique simple de sa nature, devient elle-même sainte par l'invocation du Saint-Esprit, de Jésus-Christ et du Père.

L'homme, étant un composé d'âme et de corps, a besoin d'être purifié dans chacune de ces deux parties. L'âme spirituelle ne pouvant être purifiée par ce qui est corporel, c'est pour cela que l'eau lave le corps, et que le Saint-Esprit imprime à l'âme le sceau de la grâce ; afin que, dès que le corps a été lavé dans une eau pure, et que l'âme a été purifiée par la grâce, nous soyons en état de nous approcher de Dieu. Vous donc qui devez descendre dans le baptistaire pour y être plongés dans l'eau, sachez que ce n'est pas l'eau toute seule qui vous sanctifiera, c'est la vertu du Saint-Esprit qui sera communiquée à cette eau ; et que vous ne pouvez devenir parfaits Pag. 41.

sans ces deux choses(1). Ce n'est point moi qui vous le dis, c'est Jésus-Christ lui-même par qui s'opère cet
Joann. III. 5. effet : *Quiconque*, dit-il, *ne naît pas de l'eau et du Saint-Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu*. De telle sorte qu'on n'auroit pas la grâce, si l'on étoit baptisé seulement de l'eau sans le Saint-Esprit; et que de même, quand on auroit bien vécu, si l'on n'a pas été lavé dans l'eau pour recevoir le sceau de la grâce, on ne doit point prétendre entrer dans le royaume des Cieux. Exemple : Corneille,
Act. x. 47. quoique juste, reçoit de saint Pierre l'ordre de se faire baptiser au nom de Jésus-Christ : afin que l'âme, qui avoit déjà la foi, fût parfaitement régénérée, dans le temps que le corps seroit plongé dans l'eau.

L'élément de l'eau emprunté dans les plus mémorables événements de l'histoire sainte, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. C'est dans les eaux de la Mer Rouge que les Israélites trouvent leur salut, comme les chrétiens dans les eaux du baptême (2). Le prophète Elie n'est enlevé de la terre au ciel, dans un char de feu, qu'après avoir passé les eaux du Jourdain.

Pag 42. Baptême donné par saint Jean, ébauche du bap-

(1) Voy. Tertull., *De Baptismo*, cap. IV et IX. S. Ambros., *De iis qui initiantur*, cap. III.

(2) Houdry, *Bibliothèque des prédicat.*, article *Baptême*, tom. II, pag. 682 et suiv.

tême institué par Jésus-Christ. Si Jésus-Christ lui-même a voulu être baptisé par les mains de son précurseur, quel homme pourroit mépriser ce sacrement ? C'est par le baptême que l'aiguillon de la mort est détruit, que le dragon infernal est écrasé. Vous descendez dans l'eau avec le péché; mais l'invocation qui se fait de la grâce, marquant votre âme d'un sceau sacré, vous empêche d'être la proie du dragon ennemi. Vous êtes morts par le péché, quand vous descendez dans l'eau ; mais vous en sortez pleins de vie par l'infusion de la justice que vous y recevez. Après avoir été entés en Jésus-Christ par la ressem- Rom. vi. 1. vi. 3.
blance de sa mort, vous l'êtes aussi par la ressemblance de sa résurrection. Et, comme après s'être chargé des péchés de tout le monde, il est mort afin de faire mourir en nous le péché, et de nous rétablir dans la justice, de même, plongés dans l'eau, vous êtes comme en Paradis avec Jésus-Christ. Vous sortirez du bain baptismal, comme d'un tombeau où vous laisserez la dépouille du péché, renaissant à une vie nouvelle, fortifiés par la grâce pour faire tête aux ennemis du salut, et pour en triompher........ Comme l'Esprit Saint vint se reposer sur Jésus-Christ au jour de son baptême, ainsi viendra-t-il se reposer sur vous, si vous approchez de ce sacrement avec une piété vraie; la voix du Père se fera entendre pour vous dire, non pas comme à Jésus-Christ : Celui- Luc. iii. 22.
ci est mon Fils ; mais voilà que celui-ci est présente-

ment devenu mon enfant; car à Jésus-Christ seul il appartient d'être par nature le Fils de Dieu. Mais vous devenez son enfant par adoption, l'héritier de Dieu, le cohéritier de Jésus-Christ (1).... O bonté ineffable de notre Dieu! O merveilleuse efficacité du
Pag. 47. baptême! vous auriez eu le malheur de crucifier de nouveau Jésus-Christ par des blasphèmes, de le renier devant les hommes, ne le connoissant pas: faites pénitence; espérez et vous recevrez la même grâce qui a été accordée à tant d'autres. Jérusalem, ayez confiance au Seigneur, et il vous remettra vos iniquités, il remettra les souillures de vos enfants. Au lieu d'un esprit de vengeance et de colère, il répandra sur vous un esprit de réconciliation et de paix; au lieu des châtiments que vos péchés avoient mérités, il fera couler sur vous une eau pure qui vous lavera de toutes vos iniquités. Les Anges accourront au-
Cant. VIII. 5. devant de vous pour vous féliciter, en disant: *Quelle est celle-ci qui s'élève avec une robe blanche, et appuyée sur son bien-aimé qui est devenu comme son père?*

Que le Seigneur vous donne à tous la grâce de fournir cette carrière de pénitence par le jeûne (2), par la persévérance dans les bonnes œuvres, etc.

(1) Bourdaloue, *sur le baptême; Pensées*, tom. III, pag. 24.

(2) *Faxit Deus ut omnes cursum jejunii perficientes.* Le même saint docteur avoit dit plus haut: *Pœnitentia dierum quadraginta tibi datur.* (*Catech.* I, n° 5.)

IVᵉ *Catéchèse.*

Où il est traité des dix principaux articles de la croyance chrétienne : d'après ces paroles de l'Apôtre : *Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie, et par des raisonnements vains et trompeurs, selon la tradition des hommes, et non selon Jésus-Christ.* (Coloss. II. 18.)

C'est le propre du vice de contrefaire ordinairement la vertu; semblable à l'ivraie qui s'efforce de passer pour du bon grain, elle paroit être du froment; mais on connoît au goût qu'elle n'en avoit que l'apparence. C'est de même un des artifices du démon de se transformer en ange de lumière, non pour retourner à l'état glorieux d'où il est déchu, mais afin de surprendre les hommes. Opiniâtre dans sa rébellion contre le Seigneur, il s'en prend à ceux même qui mènent une vie angélique, afin de les entraîner dans son châtiment. Rien de plus commun que de voir des loups déguisés sous la peau de brebis, qui affectent un langage de douceur, pour tromper les simples, et glisser dans les âmes sans défiance les poisons du vice et de l'impiété. Pour nous tenir en garde contre la séduction, ayons recours à la lecture des saintes Écritures; elles nous apprennent ce qu'il faut croire et ce qu'il faut pra-

Pag. 51. II.Cor.XI. 14. Matth.VII.15.

tiquer. L'un ne doit pas se détacher de l'autre ; c'est à nous à vous enseigner l'un et l'autre.

Pag. 53. La première chose à connaître, ce qui est le fondement de tous les autres dogmes, c'est qu'il y a un Dieu ; qu'il ne saurait y en avoir plusieurs ; que le Dieu unique ne tient l'être que de lui-même ; qu'il est sans commencement, et qu'il n'aura jamais de fin ; qu'il est immuable, c'est-à-dire, incapable de vicissitude et de changement ; qu'il n'a été ni produit ni engendré par aucun autre, et qu'il ne doit point avoir de successeur ; qu'il est essentiellement bon et juste, qualités qui ne sauroient être partagées, sans attenter à sa souveraine perfection ; Créateur de nos âmes et de nos corps ; Père de toute éternité d'un Fils engendré dans son sein de toute éternité, par lequel il a fait toutes choses visibles et invisibles ; immense, il n'est point renfermé dans l'enceinte d'aucun lieu, pas même par la vaste étendue des cieux, qui sont l'ouvrage de ses mains ; présent partout, avant tout et au-delà de tout. N'imaginez rien à quoi il puisse être comparé. Il peut tout, il connoît tout, même ce qui n'est pas encore ; et parce qu'il est souverainement juste, il destine des supplices pour les méchants, et des couronnes pour les bons.

Pag. 54. Secondement, nous devons croire à Jésus-Christ notre Seigneur, Fils unique de Dieu ; Dieu né de Dieu, lumière née de lumière, semblable en tout à

celui qui l'a engendré : ne pensez pas qu'il ait reçu l'être dans le temps; il est engendré du Père, d'une manière incompréhensible, et de toute éternité, et avant tous les siècles. Il est la sagesse du Père, la vertu et la justice subsistant par elle-même. Il est de toute éternité assis à sa droite, et non pas seulement depuis sa Passion, comme quelques-uns se l'imaginent; égal à Dieu son Père en autorité, en équité, en sagesse et en puissance; régnant au Ciel, créant et produisant toutes choses avec lui; se connoissant mutuellement l'un l'autre, comme l'Évangile nous l'apprend. Ne croyez pas que le Fils soit d'une autre nature que le Père. Ne confondez pas aussi les personnes du Père et du Fils, comme si le Père et le Fils n'étoient qu'une même substance. Croyez que Dieu, qui est unique, n'a qu'un seul Fils, qui est le Verbe éternel et la parole de Dieu, mais une parole subsistante, qui n'a rien de semblable à celle des hommes, qui se dissipe en l'air. Pag. 55. Matth. XI. 27.

Croyons que ce Fils unique de Dieu est descendu du Ciel en terre pour nos péchés, qu'il s'est uni à la nature humaine, sujet aux mêmes besoins, aux mêmes infirmités que nous; qu'il a été conçu du Saint-Esprit et né de la Sainte Vierge; qu'il a été véritablement homme, revêtu d'une chair véritable et non fantastique, autrement notre salut ne seroit aussi qu'un fantôme; qu'il y avoit en lui deux natures, la nature humaine, qui étoit visible, et la di- Pag. 56.

vine, qui étoit invisible; qu'il est mort véritablement comme homme, mais que, comme Dieu, il ressuscitoit les morts; qu'il dormoit véritablement comme homme dans la barque, mais que, comme Dieu, il marchoit sur les eaux; qu'il a été véritablement
Pag. 57. crucifié pour nos péchés. Le lieu même où nous sommes, cette montagne du Calvaire, où la piété des empereurs a fait élever le magnifique temple où nous nous trouvons réunis en l'honneur de Jésus-Christ mort et crucifié (1), ce bois de la croix l'attestent invinciblement. Or, il a été crucifié, non pour ses propres péchés, mais pour racheter les nôtres. Alors il fut abandonné aux insultes des hommes, déchiré par les fouets, rassasié d'outrages et d'humiliations, parce qu'il étoit homme; et, parce qu'il étoit Dieu, il fut reconnu pour tel par les créatures même inanimées : le soleil ne put voir son Seigneur chargé d'opprobres, il s'éclipsa et retint sa lumière, comme ne voulant pas éclairer un si horrible spectacle. Jésus-Christ mort fut enseveli dans un sépulcre; mais à son aspect, les pierres, comme devenues

(1) « On voit par Eusèbe, par Ruffin, que depuis la mort de l'empereur Adrien, les Gentils n'avoient rien oublié pour profaner le Calvaire, afin d'abolir la mémoire de la résurrection de Jésus-Christ. Ils avoient comblé la grotte du sépulcre, et bâti dessus un temple de Vénus. Mais Constantin, voulant rétablir l'honneur de ce lieu, y fit bâtir une église magnifique. Sainte Hélène sa mère, ayant voulu se charger de ce dessein, en faisant fouiller dans cette montagne, y ayant trouvé la vraie croix, en laissa une portion considérable dans ce temple. » (Grancolas, pag. 105.)

sensibles, se fendirent. Son âme descendit dans les lieux bas, pour délivrer de leur captivité les justes qui attendoient sa venue. Eût-il été convenable que le prophète Isaïe, qui avoit publié tant de circonstances de ses mystères, fût resté dans ce lieu, et que le Prince y descendant, y eût laissé son hérault? que David, Samuel, tous les prophètes, et Jean-Baptiste son précurseur, morts avant lui, ne profitassent pas comme les autres du bienfait de la rédemption? Nous croyons que le troisième jour après qu'il eut été déposé dans le sépulcre, il en sortit ressuscité, plein de vie. Et si les Juifs vous pressent de questions; répondez-leur : Vous ne doutez pas que Jonas ne soit sorti après trois jours du ventre de la baleine; pourquoi Jésus-Christ n'auroit-il pas pu de même sortir après trois jours du tombeau, lui qui a créé toutes choses? Etoit-il donc impossible à la puissance de Dieu son Père de lui rendre la vie? Après sa résurrection, il s'est fait voir à ses disciples, qui ont rendu témoignage à la vérité de sa résurrection, non-seulement en l'attestant pour l'avoir vue, mais en mourant pour elle. Si, comme parle l'Ecriture, il faut croire à la *parole confirmée par l'autorité de deux ou trois témoins*, quel poids ne doit pas avoir le témoignage de douze?

Matth. XII. 16.

Pag. 58.

II. Cor. XIII. 1.

Après avoir souffert tout ce que la rage de ses ennemis avoit pu imaginer de plus furieux contre lui,

Jésus-Christ, vainqueur de la mort et du péché, est monté au ciel. Si quelqu'un en doutoit, qu'il considère la puissance de Jésus-Christ, telle qu'elle se manifeste maintenant à tous les yeux. Les rois de la terre perdent en mourant leur autorité ; leur puissance expire avec eux. Jésus-Christ meurt sur une croix : il est adoré de toute la terre. A son nom, les démons tremblent. Tant d'autres ont subi en divers temps et en divers lieux le supplice de la croix : en a-t-on jamais vu dont le nom invoqué par ses disciples, ait mis en fuite les démons? Ne rougissons donc pas de la croix de Jésus-Christ. Imprimez-la sur votre front, afin que les démons voyant ce royal étendard, s'enfuient en tremblant. Armez-vous de
I. Cor. x. 31. ce signe dans toutes circonstances, soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quelque autre chose que vous fassiez. Celui qui a été crucifié dans ce lieu est aujourd'hui dans le ciel où il est monté. S'il fut demeuré dans le tombeau où il avoit été enseveli, nous aurions sujet de rougir de sa croix. Mais après avoir été crucifié sur le mont Golgotha, il s'est élevé de la montagne des Oliviers jusque dans le ciel, où il a été reçu aux acclamations de son Père qui lui
Ps. cix. 1. a dit : *Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je mette vos ennemis sous vos pieds, pour vous servir de marche-pied.*

Ce même Jésus, qui est monté au ciel, en redescendra dans l'appareil de sa gloire, plus brillant que

le soleil, plus éclatant que la foudre, accompagné des légions célestes, pour juger les vivants et les morts.

Croyez aussi au Saint-Esprit, consubstantiel au Père et au Fils...... Pag. 59.

Retenez bien ce symbole; que jamais il ne s'efface de votre mémoire. Je n'ai fait qu'en parcourir sommairement les articles principaux; mais j'espère, avec la grâce de Dieu, pouvoir par la suite les expliquer par le témoignage des saintes Ecritures; car il n'est pas permis d'énoncer rien touchant nos divins mystères, qu'on ne l'appuie de l'autorité des saintes Ecritures. Ne croyez rien de ce que j'avance, si je ne le prouve par l'Ecriture; car notre foi et le salut ne tiennent en rien de l'éloquence des paroles, mais ont pour unique fondement la docrine des livres saints (1). Pag. 60.

Après avoir appris à connoître Dieu, apprenez à vous connoître vous-même.

La suite de cette instruction traite de l'homme comme étant un composé d'âme et de corps; de l'immortalité de l'âme, de notre libre arbitre.

(1) S. Athanase: « Si l'apôtre saint Paul, qui dans son ravissement au troisième ciel avoit ouï des paroles ineffables, ne s'est voulu jamais arroger une autorité particulière, sans l'appuyer du témoignage des saintes Ecritures; n'est-ce pas une conduite bien téméraire et bien dangereuse d'abandonner l'étude de la loi divine pour des opinions arbitraires? » (*Quæst.* XXXIV.)

Pag. 61. Si l'âme étoit nécessitée à pécher, comment Dieu la puniroit-il de s'être rendue coupable? De ce qu'une brebis est naturellement sans aigreur, on ne la récompensera point pour être douce, parce qu'il est dans sa nature de l'être, et qu'elle ne l'est point par raison, ni par volonté.

Pag. 63. Au sujet du corps : il est l'enveloppe de l'âme, le temple de l'Esprit Saint ; ne le méprisons point : la beauté de sa structure, la correspondance de tous les membres, font reconnoître la souveraine intelligence qui l'a formé (1). Ne me dites pas que le corps est souvent cause que nous péchons; si c'étoit lui qui nous fit pécher, pourquoi est-ce qu'un cadavre ne pèche point? Mettez une épée dans la main d'un mort, il n'en résultera aucun meurtre. Tous les agréments de la beauté la plus régulière ne feront nulle impression sur le corps mort d'un jeune homme, et n'exciteront en lui aucun mouvement impur. Pourquoi? parce que le corps ne pèche point par lui-même, c'est l'âme qui pèche par le moyen du corps. Il est l'instrument de l'âme, et comme son enveloppe. Ce n'est qu'après que l'âme s'est arrêtée sur quelque objet déshonnête, que le corps en devient souillé ; au lieu que quand l'âme s'applique à des pensées saintes, elle sanctifie le corps, qui devient le temple du Saint-Esprit. 1. Cor. VI. 19.

(1) *Modestè utere corpore, ut spiritûs sancti templo.*

De là saint Cyrille infère les règles de conduite qui doivent diriger le chrétien, dans l'usage des vêtements, des repas, du mariage, etc. Pag. 65.

Il expose le dogme de la future résurrection des corps par les preuves physiques, familières aux docteurs des premiers temps; et revient sur l'autorité des livres saints compris dans le canon des Écritures, donnant à saint Paul quatorze épîtres; donc son épître aux Hébreux, puisqu'autrement il n'y en auroit que treize. Pag. 66. Pag. 67. Pag. 69.

Il interdit sévèrement au chrétien les spectacles, les lieux de plaisirs ou d'assemblée publique, toute communication avec les juifs et les hérétiques. Pag. 70.

ve Catéchèse.

Concernant la foi, d'après ces paroles : *La foi est la substance des choses qu'on doit espérer.* (Hebr. XI. 1.)

Le catéchumène élevé au rang de fidèle, acquiert le même titre que Jésus-Christ lui-même, qui est appelé de ce nom dans les divines Écritures : *Le grand Dieu qui vous a appelés à la société de son Fils Jésus-Christ qui est fidèle ;* c'est ainsi que s'exprime saint Paul. L'aliment de la foi, c'est l'espérance. (Mérite de la foi, par des exemples tirés tant de l'ancien que du nouveau Testament.) Pag. 72. I. Cor. I. 9. Pag. 73.

Tous n'étant pas en état de lire les saintes Ecritures, mais s'en trouvant détournés, les uns par leur défaut d'éducation, les autres par les occupations Pag. 78.

qui remplissent leurs journées ; on a jugé à propos de renfermer dans un petit nombre d'articles faciles à retenir dans la mémoire, les principaux articles de la foi chrétienne, afin de prévenir les désordres que cause l'ignorance (1).

VI[e] *Catéchèse.*

Explication du symbole.

C'est évidemment celui de Nicée, adopté par le concile de Constantinople de 383.

Saint Cyrille reprend en détail les articles de foi, dont il avoit fait l'exposé général dans sa quatrième instruction.

Pag. 87. *Je crois en un seul Dieu.* Il n'en est point de la langue comme de l'esprit ; celui-ci, par la vivacité et la subtilité de ses conceptions, embrasse plusieurs objets à la fois ; il faut à la langue une multitude de paroles et de longs discours pour exprimer ce qui s'est d'abord présenté à la pensée. Nos yeux parcourent en un clin d'œil la vaste étendue des cieux ; que de temps, que de raisonnements pour décrire chacune des étoiles en particulier ! Quelque sensible que soit l'exemple que je vous donne, il n'exprime encore que bien foiblement ma pensée. Quoi que

(1) Développé, tant par nos controversistes que par nos prédicateurs, sur la matière de la foi et celle de l'Eglise.

nous disions de Dieu, nous ne pouvons jamais expliquer ce qu'il est. Il n'y a que Dieu qui se connoisse parfaitement soi-même. Nous convenons de bonne foi qu'il n'est pas possible de s'en faire une idée juste; et, par cela même que nous avouons ici notre ignorance, nous reconnoissons combien il est grand. Demandez à Abraham, ce fidèle serviteur de Pag. 88.
Dieu, demandez-lui ce qu'est Dieu : *Moi!* répond-il, *je ne suis que terre, que cendre et poussière.* Il ne Gen. XVIII. 27.
dit pas seulement *je ne suis que terre*, il auroit eu l'air de se comparer à ce grand élément; il ajoute : *que cendre et poussière*, ce qu'il y a de plus abject et de plus vil. Tous les cieux réunis à la terre, ne sauroient parler dignement de Dieu. Comment la cendre et la poussière pourront-elles chanter un hymne digne de Dieu, qui renferme le ciel et la terre, et qui, de son trône élevé, voit tous les humains comme un amas de vils insectes ?

« Si je ne puis le comprendre, pourquoi en par- Pag. 89.
ler? » Je réponds : Je ne saurois envisager le soleil; me priverai-je de sa lumière? Je ne boirai point toute l'eau de cette rivière; dois-je me refuser d'y boire pour étancher ma soif? Si je parle de Dieu, c'est pour louer sa grandeur, et j'obéis à l'ordre qui m'en est donné : *Que tout esprit loue le Seigneur*, dit son Ps. CL. 6.
Ecriture.

Mais il est écrit : *Les Anges voient sans cesse la* Pag. 90.
face de mon Père qui est dans les cieux; ils le voient

non tel qu'il est avec l'immensité de sa nature, mais dans la mesure dont eux-même sont capables. Il n'y a que Jésus-Christ qui connoisse parfaitement toute l'essence divine, parce que lui seul en partage la plénitude avec Dieu son Père.

Pag. 91. **Idée des perfections divines; ce qui amène le saint docteur à rapporter les différentes et fausses idées que le paganisme s'en étoit faites.**

Pag. 93. Extravagance, impiété du polythéisme. Quel profond abaissement! Quelle honteuse ignorance! Vous le voyez. N'y avoit-il donc pas un motif assez puissant pour engager le Fils de Dieu à descendre sur la terre, afin de remédier à un aussi grand mal, et d'apprendre aux hommes à connoître Dieu? Le nom de son Père étoit méconnu; il falloit bien que son Fils corrigeât une aussi dangereuse ignorance; il falloit bien que celui par qui toutes choses ont été faites, vînt faire hommage de toutes choses au dominateur universel.

Pag. 94. (Réfutation des principales hérésies: celles de Simon-le-magicien à qui les Romains, abusés par ses Pag 96. prestiges, érigèrent une statue comme à un dieu; mais nos saints apôtres firent justice de ce prétendu dieu. Puis viennent Cérinthe, Ménandre, les Ebio- Pag. 97. nites, Marcion, Basilide, Valentin, Manès, dont saint Cyrille raconte l'histoire, et rappelle les con-

férences célèbres, où saint Archélaüs de Cascare avoit démasqué et confondu sa doctrine.)

VIIe *Catéchèse.*

Texte : *C'est pour ce sujet que je fléchis les genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ.* (Ephes. IV. 14.)

Saint Cyrille, poursuivant l'explication du premier article du Symbole, établit contre les Juifs, qui ne reconnoissent qu'un Dieu, que ce Dieu est le père de Jésus-Christ. Il le prouve par l'autorité de l'ancien Testament. Pag. 113.

C'est une sorte d'abus dans le langage de dire, en parlant de Dieu, qu'il est père des êtres qu'il a créés. Il n'est, à proprement parler, Père que relativement à Jésus-Christ son Fils unique, notre Seigneur, égal en tout à Dieu, son Père véritablement et par sa nature propre. Dieu n'a pas commencé dans le temps à être Père; il est Père de toute éternité : Père parfait d'un Fils parfait. (Ce qui est confirmé par les passages de l'Écriture, où Jésus-Christ appelle Dieu son Père, non dans le sens que nous attachons à ce mot, quand nous disons : *Notre Père qui êtes au Ciel;* il n'est notre Père que par adoption, au lieu que Jésus-Christ est Fils de Dieu par nature; notre Père pour le temps, Père de Jésus-Christ avant le temps.) Pag. 114. Pag. 115. Pag. 116.

Dieu, par un prodige de bonté ineffable, avoit permis aux hommes de l'appeler leur Père ; ceux-ci, par un prodige de monstrueuse ingratitude, ont dit au bois : *Vous êtes mon père*, et à la pierre : *C'est*
Pag. 118. *vous qui m'avez engendré.* Ce n'est pas assez : il en est qui ont choisi le démon lui-même pour père, trop fidèles imitateurs de ses œuvres.

Soyons vraiment les enfants de Dieu, en nous laissant conduire par l'esprit de Dieu, etc.

Pag. 119. Si nos premiers hommages appartiennent à notre Père céleste, nous avons aussi sur la terre des pères envers qui nous sommes redevables.

VIIIe *Catèchèse.*

Continuation du Symbole, d'après les paroles de Jérémie : *Seigneur mon Dieu, c'est vous qui avez fait le ciel et la terre par votre grande puissance et par la force invincible de votre bras : rien ne peut vous être difficile.* (Jerem. XXXII. 17 et suiv.)

Pag. 122. **Explication du premier article du Symbole : *Je crois en Dieu, père tout-puissant.* Contre le système des deux principes des Manichéens.**

Il n'y a qu'un seul Dieu au pouvoir de qui tout obéit : s'il permet qu'il y ait du mal sur la terre, ce n'est point par impuissance, mais dans les vues d'une sagesse supérieure. On attribue la puissance aux

potentats de la terre. Combien ils sont loin d'une puissance sans bornes! Nabuchodonosor le reconnut bien, etc.

Digression sur l'usage des richesses. Elles ne sont point l'œuvre du démon, comme certains hérétiques affectoient de le répandre. Pag. 123.

On peut être juste avec des richesses, témoin ces paroles de Jésus-Christ : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger.* Ce qui ne pourroit se faire sans avoir de la richesse. Il faut de l'argent pour en pouvoir donner. Matth. xxv. 35.

Revenant à son sujet :

Il n'y a qu'un seul Dieu, Père tout-puissant, que les hérétiques n'ont pas craint d'outrager par leurs blasphèmes impies. Vous, fuyez l'erreur de la pluralité des dieux ; fuyez toute hérésie ; et dites avec Job : *J'invoquerai le Seigneur, qui fait des choses grandes et impénétrables, des choses miraculeuses, et qui sont sans nombre... On verra combien est grande la majesté du Tout-Puissant.* Pag 124. Job. v. 8. 9. xxxii. 22.

IXᵉ *Catéchèse.*

Créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles.

Pag. 126. Il est impossible de voir Dieu par les yeux du corps. Il est esprit et ne peut tomber sous les sens. Ezech. II. 1. Le Prophète a vu *l'image de la gloire du Seigneur*, sa seule image, un simple reflet, non pas sa gloire elle-même. C'en est assez pour le frapper d'un subit effroi, qui le fait tomber le visage contre terre. Dieu ne se découvre que par les œuvres de sa puissance. Pag. 127. Plus on les contemple, et plus le pouvoir de celui qui a fait de si magnifiques ouvrages se manifeste, mais sans qu'il soit possible jamais d'en comprendre le mécanisme.

Pag. 128. Et il s'est rencontré des hommes qui ont pu calomnier cette infinie puissance! Mais quoi, peut-on considérer sans admiration de quelle manière le soleil est formé? Bien qu'il ne paroisse à nos yeux n'être qu'un vase d'une médiocre dimension, quelle inépuisable fécondité, pour porter, comme il fait, la lumière de l'orient à l'occident! Dès qu'il se lève, Ps. XVIII. 6. vous croyez avec le prophète voir le jeune époux qui sort de sa couche nuptiale; tout brillant de splendeur et de beauté. Comme son aspect réjouit toute la nature! et quelle admirable disposition va régler son cours, qu'il mesure selon l'ordre invariable au-

quel l'enchaîna son auteur! Durant l'été, du haut point d'élévation où il domine la terre, il allonge les journées afin de ménager à ses habitants le loisir de vaquer aux travaux des saisons; il abrège sa course en hiver, non pour prolonger le temps des frimas, mais pour procurer, à la faveur des longues nuits, aux hommes plus de repos, à la terre plus de fertilité. Voyez comment les jours succèdent aux jours, sans que rien vienne jamais en déranger la succession; plus longs en été, plus courts en hiver, égaux dans les autres saisons; prédicateurs éloquents dont la voix confond l'hérétique et rend un magnifique témoignage à la toute-puissance du Créateur. L'on vient nous dire que celui qui a créé la lumière n'est pas le même que celui qui a fait les ténèbres, après que nous lisons dans Isaïe : *Je suis le Dieu qui ai fait la lumière et qui ai créé les ténèbres*(1). Isa. XLV. 7.
Pourquoi, ô homme, en vouloir aux ténèbres? pourquoi condamner un temps qui vous est donné pour votre repos? Le serviteur n'obtiendroit pas de son maître de soulagement à son travail, si la nuit ne venoit avec les ténèbres lui en imposer la nécessité. Après les fatigues laborieuses de la journée, la nuit répare nos forces abattues, et nous rend le lendemain plus propres à des fatigues nouvelles. Les heures de la nuit sont les plus propices à la prière,

(1) Contre les Manichéens.

à la méditation, au recueillement. N'accusez donc pas les ténèbres, et ne leur cherchez pas un autre créateur que le même Dieu qui a fait le jour, puisque l'expérience nous fait voir combien elles sont bonnes et utiles.

Pag. 130 et suiv. [Saint Cyrille poursuit sa description (1). Il parcourt les services que la lune et les étoiles rendent à la navigation et au commerce; l'ordre constant qui en règle les révolutions. Il fait admirer comment la lumière du jour n'arrive que par degrés, afin que l'œil ne soit pas fatigué par sa brusque irruption. La lune, par sa douce clarté, tempère les ténèbres de la nuit. Il décrit divers phénomènes de la nature; passe de tous ces objets à la considération des diverses espèces d'animaux, tant de ceux qui volent dans les airs, que de ceux qui marchent sur terre, et enfin à la construction de notre propre corps, pour y apprendre par la merveilleuse configuration de toutes ses parties et par la liaison qu'elles

Pag. 133. ont entre elles, que Dieu en est le Créateur.]

(1) *Mirari licet in hac cathechesi elegantem et compendiariam totius orbis partium descriptionem, quæ nullis patrum lucubrationibus de hoc argumento data operâ susceptis, sive copiâ, sive elegantiâ concedat, easque omnes, id effari liceat, brevitate et compendio superet.* (*Præloq. Catech. nonæ*, pag. 125.)

x[e] *Catéchèse.*

Explication du second article du symbole : *Je crois en Jésus-Christ*, d'après les paroles de l'Apôtre : *Il n'y a pour nous qu'un seul Dieu, qui est le Père, de qui toutes choses procèdent, et qui nous a faits pour lui; et il n'y a qu'un seul Seigneur, qui est Jésus-Christ, par qui toutes choses ont été faites, et par qui nous sommes tout ce que nous sommes*. (I. Cor. VII. 6.)

Nier le Fils, comme font les Juifs, c'est outrager le Père. Un roi s'indigne à juste titre des manquements faits à quelqu'un de ses officiers; à plus forte raison de ceux qui tomberoient sur son fils unique : les pourroit-il laisser impunis? Pag. 136.

[Divers noms donnés à Jésus-Christ dans les livres saints. Témoignages de l'ancien et du nouveau Testament, qui confirment de concert que tous ces noms conviennent à un seul Jésus-Christ. En voici les principaux.] Nous le voyons appelé tantôt *Porte*, mais Porte sensible, animée, laquelle sait faire le discernement des entrants et des sortants; tantôt *Voie*, qui conduit à son Père céleste; *Agneau*, dont le sang lave les péchés du monde, Agneau dévoué au sacrifice et n'ouvrant pas la bouche sous le couteau qui l'égorge; *Pierre*, laquelle n'a point été taillée de main d'homme, Pierre angulaire : Qui s'appuie Pag. 137 et suiv. Joann. x 7. Ibid. XIV. 6. I. 29, 36. Isa. XIII. 7. Ibid. XXVIII.

sur elle ne sera pas confondu. *Christ*, à cause de l'onction qui l'a consacré Pontife de toute éternité ;
Pag. 143. Matth. I. 21. *Sauveur*, parce que c'est lui *qui délivrera son peuple de ses péchés* : paroles de l'Ange annonçant la naissance de Jésus-Christ. Comment concevoir que celui qui n'étoit pas encore né ait déjà son peuple, s'il n'avoit existé avant que de naître?

Pag. 144. Les Juifs, quoique vivants avec Jésus-Christ, re-
Ibid. VIII. 29. fusent de le reconnoître, tandis que les démons le confessent. Mais David, à la tête de tous les prophètes, avoit publié sa divinité. Les princes des prêtres affectoient d'ignorer qui il étoit; et une femme de
Joann. IV. 26. Samarie le proclame dans ces termes : *Venez voir celui qui m'a révélé tout ce que j'ai fait : N'est-ce point le Christ?*

Grâces à sa divine munificence, son nom nous est communiqué à tous. Les rois de la terre ont d'ordinaire des noms propres qui les distinguent de leurs sujets. Jésus-Christ, tout Fils de Dieu qu'il est, permet que nous nous appelions de son nom. « Quoi, m'allez-vous dire, le nom de chrétien est-il si ancien? Au contraire, il n'y a pas si long-temps qu'il a été donné à ses disciples, et la nouveauté n'est pas un titre de faveur. » Je répondrai que les prophètes le connoissoient bien long-temps auparavant, puisqu'ils avoient
Isa. LXV 16. dit : *Je donnerai à ceux qui me servent un nom nouveau*. Que je demande aux Juifs : Êtes-vous les serviteurs du Seigneur, oui ou non? Si vous l'êtes,

montrez-moi ce nom nouveau, qui devoit apporter avec lui la bénédiction pour tous les peuples de la terre? Les enfants d'Israël n'eurent jamais d'autre nom que celui de Juifs : ils sont renfermés dans l'étroite enceinte d'une seule contrée ; les chrétiens sont répandus jusqu'aux extrémités de la terre, comme étant les serviteurs de ce Fils de Dieu dont ils devoient porter le nom. Pag. 145.

Paul va publiant par toute la terre : *Nous ne prêchons pas nous-mêmes, mais nous prêchons notre Seigneur Jésus-Christ ; et pour nous, nous nous déclarons vos serviteurs par Jésus-Christ.* Celui qui parle ainsi, c'est le même qui auparavant étoit le persécuteur de Jésus-Christ, et qui, tout à coup, en est devenu l'apôtre et le prédicateur. Comment s'est fait ce changement? Est-ce qu'il a été gagné par de l'argent? non : c'est qu'il a vu Jésus-Christ de ses yeux ; c'est qu'il a été renversé par lui ; c'est qu'il a été depuis ravi dans le Ciel. Il sortoit de Damas dans le dessein de le persécuter ; et, en moins de trois jours, il le confesse, et il ira le publier par toute la terre. Est-il événement plus extraordinaire ? Il suffit assez ordinairement pour attester la vérité d'un fait, d'invoquer le témoignage des personnes de la maison ; moi, j'atteste le témoignage de l'ennemi, du persécuteur de Jésus-Christ. Assurément la déposition d'un saint Pierre, d'un saint Jean est d'un grand poids ; mais ils étoient ses disciples, et l'on pourroit, II. Cor. IV. 5. Act. IX. 6. II. Cor. XII. 4.

à ce titre, suspecter leur témoignage. Quel doute opposer à une vérité, quand celui qui l'atteste en a été l'ennemi, et le persécuteur, et qu'il veut ensuite mourir pour elle?

Comment ne pas admirer ici la conduite de l'Esprit Saint à l'égard des apôtres! Il a permis que les autres n'écrivissent que peu d'épîtres, et qu'il y en eût de saint Paul jusqu'à quatorze (1). Pourquoi? parce que celui-ci avoit été persécuteur de Jésus-Christ. Pierre et Jean avoient-ils reçu moins de lumière et de grâce? non; mais la doctrine, prêchée par un homme qui avoit été ennemi et persécuteur, ne pouvoit être suspecte. En l'entendant, on disoit :
Act. ix. 21. *N'est-ce pas là cet homme qui tourmentoit dans Jérusalem ceux qui invoquoient ce nom de Jésus, et n'est-ce pas lui qui est venu exprès pour les emmener prisonniers au prince des prêtres? Ne vous en*
Ibid. 5. *étonnez pas*, s'écrie l'apôtre, *je sais qu'il est dur de regimber contre l'aiguillon; je sais que je ne suis*
I. Cor. xv. 9. *pas digne de porter le nom d'apôtre ayant été persécuteur de l'Église de Dieu; mais j'étois dans l'ignorance quand je l'ai fait.....*

Pag. 146. Eh! combien de témoignages rendus à Jésus-
Luc. iii. 22. Christ! Le Père lui rend témoignage, en déclarant, par une voix venue du Ciel, qu'il est son fils; le

(1) Y compris l'Épître aux Hébreux, dont l'authenticité n'a jamais été contestée dans l'Eglise d'Orient. Voyez à ce sujet la belle dissertation de D. Calmet, *Bible de Vence*, tom. XIII, surtout à la page 274.

Saint-Esprit, en venant se reposer sur sa tête au jour de son baptême ; l'archange Gabriel, en annonçant sa naissance à Marie ; la vierge même qui l'a enfanté et qui est mère de Dieu (*) ; l'étable où il est né, l'Egypte où il a fui ; le saint vieillard Siméon qui le reçut dans ses bras, en s'écriant : *Maintenant, Sei-* Luc. II. 29.
gneur, etc. ; Anne la prophétesse, Jean-Baptiste, le plus grand de tous les prophètes, le premier des patriarches de la nouvelle alliance, et qui réunit dans sa personne l'ancien et le nouveau Testament. La nature toute entière a rendu témoignage à Jésus-Christ. Le Jourdain, la mer de Tibériade, les aveugles et les boiteux guéris par ses mains, les morts rendus à la vie par sa puissance, les démons eux-mêmes, quand ils s'écrioient : *Qu'y-a-t-il entre vous* Matth. VIII. 29.
et nous ; car nous savons que vous êtes le Fils de Dieu. Les vents apaisés, les cinq pains multipliés pour nourrir cinq mille personnes dans le désert ; aussi bien que le bois de la croix trouvé dans ce lieu, il n'y a pas long-temps (1), et dont la piété a répandu

(*) Θεοτοκος. Cette haute dignité de mère de Dieu se trouvoit exprimée dans plusieurs Pères avant saint Cyrille. (S. Ignac., *ad Ephes.* S. Iren., lib. III. Tertull., etc.) S. Cyrille est, je crois, le premier qui l'ait rendue avec cette précision. Voyez la magnifique paraphrase qu'en fait Bourdaloue, dans son sermon *pour la fête de l'Annonciat.*, *Myst.*, tom. II, pag. 94.

(1) « C'est un fait dont on ne peut avoir aucun doute, puisque saint Cyrille le dit au lieu même où cette croix avoit été trouvée. Ainsi, quoique Eusèbe, dans la *Vie de Constantin*, n'ait rien dit de l'invention de la

des parcelles dans toutes les contrées du monde; le palmier qui est dans cette vallée, et dont les branches ont servi au jour de sa triomphante entrée dans Jérusalem; Getsemané ou jardin des Oliviers, subsistant encore pour accuser le Disciple perfide qui trahit son maître; Golgotha, cette montagne sainte qui de toutes parts se découvre à nous; le sépulcre où il a été enseveli, et la pierre, encore aujourd'hui
Pag. 147. existante, qui servit à le fermer; ce soleil qui nous éclaire, et qui s'éclipsa au jour de sa Passion; cette montagne des Olives, d'où il s'éleva dans le Ciel à travers les nues; ce Paul, auparavant son ennemi, depuis son plus ardent apôtre; ces douze apôtres qui l'ont confessé, non pas seulement par leur prédication, mais par leur sang; l'ombre d'un saint Pierre guérissant les malades au nom de Jésus-Christ; les vêtements de Paul rendant la santé aux infirmes par la vertu du même Jésus-Christ; les Perses et les Goths, tant de peuples de toutes les contrées de l'univers qui ont voulu vivre et mourir pour lui, bien qu'ils ne l'eussent jamais vu de leurs yeux; les démons, que nos fidèles chassent encore aujourd'hui

croix, son silence ne peut rien contre le témoignage de saint Cyrille, et de plusieurs autres écrivains contemporains, comme Socrate, Sozomène, etc. » (Grancolas, pag. 235.) Dans sa Lettre à Constance: *Tempore quidem Deo amicissimi ac felicis recordationis Constantini patris tui salutare crucis lignum in Hierosolymis est repertum.* Saint Cyrille auroit-il parlé avec cette assurance, si le fait dont il s'agit eût pu être démenti, comme il n'auroit pas manqué de l'être?

des possédés par la vertu de son nom (1). Après tant d'illustres et glorieux témoignages qui déposent en faveur de Jésus-Christ, l'on auroit encore de la peine à croire en lui! mais Jésus-Christ se rend témoignage à lui-même.

XI° *Catéchèse.*

Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, vrai Dieu, engendré dans le sein de Dieu avant tous les siècles, par qui toutes choses ont été faites. (Leçon tirée de l'épître aux Hébreux) : *Dieu, qui autrefois parloit à nos pères par les prophètes, révélant les mystères comme par différentes parties, et en différentes manières, nous a parlé en ces derniers jours par son Fils.* (Hebr. I, 1.) Pag. 149.

Celle-ci traite encore de la divinité de Jésus-Christ, et de la consubstantialité du Verbe (2).

Jésus-Christ interroge ses apôtres : *Que dit-on*, leur demande-t-il, *du Fils de l'homme?* Tous se taisent. Une semblable question étoit au-dessus de

(1) Ajoutez ce témoignage à ceux que nous avons recueillis des Pères des siècles antérieurs (Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. IV, pag. 9 et note.)

(2) « On a objecté que le mot même de *consubstantialité* ne se trouve point dans les Catéchèses de saint Cyrille ; mais la foi n'y sauroit être plus clairement exprimée. » (Les Bénédictins, éditeurs de saint Cyrille, pag. 348.)

l'intelligence humaine. Pierre, le prince des apôtres, et le souverain prédicateur de l'Église (1), non comme s'il l'eût su de lui-même, ou qu'il eût pu l'apprendre par les lumières de sa raison, mais se trouvant éclairé de Dieu le Père, répondit : *Vous êtes le Christ;* ajoutant, *et le Fils du Dieu vivant.* Vraiment son Fils, engendré dans le sein de Dieu son Père, de toute éternité; Fils unique du Père; non par adoption, mais par nature (2); fils de David dans la consommation des siècles, mais Fils de Dieu avant tous les siècles; à qui est due l'adoration, comme à Dieu son Père (3).

Pag. 151.

Pag. 154. Le mystère de l'éternelle génération du Verbe au sein de Dieu son Père, inconnu à toutes les créatures. Les Anges eux-mêmes ne sauroient l'expliquer. Pourquoi donc, ô hommes! vous affligez-vous d'ignorer ce que les Cieux ignorent? Franchissez, s'il est possible, l'espace qui vous en sépare; montez jusqu'au premier ciel; et, là, demandez aux Esprits célestes qui l'habitent, de quelle manière s'est faite cette divine génération; peut-être ils vous répondront : Il y a par-dessus nous des intelligences d'un

(1) Témoignage rendu à la primauté de l'Église romaine.

(2) *Filium cum audis, ne adoptivum existimes, sed filium, verè filium naturalem, initii expertem; non ex servitute ad gradum adoptionis evectum, sed filium ab omni æternitate genitum.*

(3) *Æternum ex æterno patre.... Unus pater per unum filium adoretur; neque dividatur adoratio.*

ordre encore plus relevé que nous; interrogez-les. Montez jusqu'aux second et troisième ciels, jusqu'à la région qu'habitent les Trônes, les Dominations et les Puissances. Tous ne vous répondront que par le silence.

Que penser donc de la téméraire curiosité de ces esprits altiers, qui, sous prétexte de religion, veulent approfondir le mystère de la divine essence? Commencez par m'apprendre ce que c'est que les Trônes et les Dominations; ce que c'est que l'Ange; puis vous essaierez de lever le voile qui couvre la génération de celui qui a créé les Trônes et les Anges. Le secret n'en est connu que de l'Esprit Saint qui a parlé par nos Écritures. Mais là encore, l'Esprit Saint ne nous a rien appris sur cette ineffable génération, sinon qu'elle existe. Tout ce qu'il a bien voulu nous transmettre par la plume de ses écrivains, nous ne le comprenons pas. A quoi bon nous fatiguer à rechercher ce qu'il n'a pas jugé à propos de consigner par écrit? Il nous suffit de savoir que Dieu a engendré un seul Fils unique. Pag. 155.

Il m'arrive souvent de répéter les mêmes choses, je le sais; mais je le fais à dessein, pour que votre foi soit mieux affermie (1).

(1) « Saint Cyrille étoit bien persuadé que la divinité de Jésus-Christ est la principale vérité que la religion chrétienne oblige à croire; c'est pour cela qu'il la rebat presque de page en page. C'étoit aussi l'article le plus contesté de son temps par les Ariens et par les demi-Ariens. Il étoit

XII[e] *Catéchèse.*

Qui s'est incarné et s'est fait homme. Le Seigneur parla à Achaz, et lui dit : Demandez au Seigneur votre Dieu, qu'il vous accorde un prodige. — Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et vous le nommerez Emmanuel. (Isa. VII. 10. 14.)

Pag. 164. Laissons les Juifs blasphémer contre la prophétie ; ils ne font pas plus de grâce à la personne même des prophètes qu'ils ont mis à mort. Pour nous, faisons gloire de reconnoître qu'il n'est pas moins essentiel au salut de professer l'humanité de Jésus-Christ que sa divinité. *Deus incarnatus*,

Pag. 165 et suiv. Explication de la prophétie. Réponse aux objections des Juifs et des hérétiques.

Pourquoi Jésus-Christ est-il descendu du Ciel sur la terre ? Pour sauver le monde qui périssoit, pour

bien nécessaire d'établir, et de fortement imprimer cette croyance dans ceux qui vouloient être chrétiens; car rien ne coûte plus à croire, quand on est persuadé que Jésus-Christ est Dieu.» (Grancolas, pag. 257.)

« Y a-t-il Arien, Socinien, et autres ennemis de la divinité de Jésus-Christ, qui puisse tenir contre cette Catéchèse ? Pouvons-nous parler plus clairement, ni plus solidement ? Voilà comme on entendoit les passages de l'ancien et du nouveau Testament au milieu du quatrième siècle. Voilà comme on en instruisoit les catéchumènes, ceux qu'on destinoit à être fidèles, il y a près de quinze cents ans. » (*Ibidem.*)

nous faire connoître Dieu ; pour sanctifier les eaux du baptême ; pour détruire l'idolâtrie, et pour vaincre le démon par les mêmes moyens qu'il avoit employés pour nous perdre (1), et rendre l'humanité qui avoit péché participante de la divinité.

L'époque de sa venue est récente par sa date, mais ancienne par les prédictions qui l'annoncèrent pour la plénitude des temps. [Prédictions principales : celles de Jacob à son lit de mort, de David dans plusieurs de ses psaumes, de Daniel marquant la naissance du Christ, après quatre cent quatre-vingt-trois ans révolus (2). Autres prophéties. Réponse aux objections des païens et des Juifs, contre la possibilité de l'avénement : aux païens par l'histoire de leurs dieux ; aux Juifs, par les miracles non moins surnaturels racontés dans leurs livres sacrés.] Pag. 171. Pag. 172 — 178.

Une Vierge concevoir ! ce prodige vous étonne : Pag. 179.

(1) Ce qu'il explique en ces termes : « La mort étoit venue par Ève » étant vierge ; or il étoit à propos que la vie vint par une autre vierge, » afin que, comme celle-là avoit été surprise par les ruses du serpent, celle-» ci crût aux paroles de Gabriel, qui la saluoit de la part de Dieu. » Tertullien : *In virginem Evam irrepserat verbum ædificatorium mortis : quod illa credendo deliquit, Maria credendo delevit.* (*De carn. Christ.*)

(2) S. Cyrille commence les soixante-dix semaines de Daniel, à la huitième année de l'empereur Darius Mède, qui concourt, selon lui, avec la première de la soixante-sixième olympiade, pour se terminer au commencement du règne d'Hérode. On peut consulter ici l'ouvrage de M. Le Franc de Pompignan, intitulé : *L'incrédulité convaincue par les prophéties* ; pag. 160, édit. in-4°, Paris ; 1758 ; et s'en tenir à la conclusion de Bossuet. *Disc. sur l'Hist. univers.*, pag. 288, édit. in-4°, Paris, 1681.

Marie elle-même avoit peine à le croire; mais elle se rendit à la parole de l'Ange.

Que si l'hérétique s'opiniâtre à ne pas y croire, il sera confondu par l'Esprit Saint dont la vertu s'est
Pag. 180. répandue sur Marie; il le sera par la crèche de Bethléem où fut déposé le Sauveur, par le témoignage
Luc. II. 13. 18. des pasteurs à qui en fut donnée l'heureuse annonce, par le chœur des Anges qui firent retentir le cantique d'allégresse.

Éloge de la virginité et de la continence.

Matth. XIII. 43. Si ceux qui exercent le sacerdoce de Jésus-Christ ne doivent avoir aucun commerce avec les femmes (1) : respectons ces corps qui brilleront un jour d'un éclat pareil à celui du soleil.

XIII[e] *Catéchèse.*

Crucifié et enseveli. (Leçon tirée du chapitre LIII[e] d'Isaïe.)

Pag. 182. La plus éclatante gloire de l'Église chrétienne, c'est la croix de Jésus-Christ. Aussi l'Apôtre ne veut-
Gal. VI. 14. il pas être glorifié en autre chose qu'en la croix de son divin Maître. C'est un assez grand prodige, sans doute, que la guérison de l'aveugle-né; mais qu'est-ce que ce miracle comparé à celui du monde tout en-

(1) Témoignage précieux en faveur du célibat ecclésiastique.

tier guéri de son aveuglement? C'est la croix qui a triomphé des ténèbres de l'ignorance, de la captivité du péché; la croix qui a racheté le monde. Qu'elle soit le scandale du Juif, elle est pour le chrétien le trophée de la toute-puissance de Dieu.

Vérité de la mort de Jésus-Christ contre les hérétiques qui la nioient.

Quand je voudrois nier que Jésus-Christ ait été véritablement crucifié, cette montagne Golgotha où nous voici rassemblés m'en convaincroit; de même que le bois de sa croix, qui, coupé de cet endroit par parties, est déjà distribué par tout l'univers. Pag. 184.

Prédictions, par lesquelles Jésus-Christ avoit annoncé l'instrument de sa mort toute volontaire. Sa passion, prédite dans ses moindres circonstances par ses prophètes, et par les figures de l'ancien Testament. Pag. 185.

Voilà ce que le Sauveur a souffert en pacifiant par son sang versé sur la croix ce qui est au Ciel et en la terre. Nous étions ses ennemis à cause de nos péchés; et Dieu ayant ordonné que celui qui pécheroit seroit puni de mort, il falloit de deux choses l'une : ou que Dieu, véritable dans sa parole, fît périr tous les hommes, ou qu'il révoquât son décret. Mais, admirez sa bonté et sa sagesse: il a su accorder sa justice avec sa miséricorde. Jésus-Christ a pris nos péchés dans sa chair, il les a attachés au bois de la

Pag. 186. Col. I. 20. I. Petr. II. 24.

croix, afin que par sa mort, nous, qui étions destinés à la mort pour nos iniquités, vivions à la justice. Or, celui qui est ainsi mort pour nous, n'étoit ni
Isa. LX n. 9. un agneau tel que celui à qui nous donnons ce nom, ni un pur homme, ni même un Ange, mais un Dieu incarné. Le péché des hommes, quelque grand qu'il pût être, l'étoit moins encore que la justice de celui qui a bien voulu mourir pour eux.

C'est par la vertu de la croix que l'univers tout entier a cru à la prédication des apôtres. Votre seule présence en ce lieu atteste la puissance de la croix.

Pag. 187. Qui vous a amenés dans ce temple? à quel commandement avez-vous obéi? quelle violence vous a été faite? Aucune. Vous y êtes venus à la suite de la croix vous ranger sous son étendard. Avant de faire de vous sa conquête, cette même croix avoit déjà courbé les Perses sous son joug. Elle a adouci les mœurs farouches des Scythes; elle a fait abandonner aux peuples de l'Égypte leur culte mensonger, et leur a appris à connoître le Dieu véritable; c'est elle que nous voyons encore aujourd'hui guérir les maladies, chasser les démons, dissiper les prestiges de l'imposture et de la superstition. Un jour viendra où nous la verrons tous dans la main de Jésus-Christ; elle le manifestera aux yeux de ceux qui l'ont méconnu et crucifié.

Pag. 202. Dieu a permis, pour notre instruction, l'incré-

dulité de l'apôtre saint Thomas, afin d'ôter tout prétexte à ceux qui auroient les mêmes doutes sur la vérité de la résurrection.

XIV[e] *Catéchèse.*

Qui est ressuscité d'entre les morts le troisième jour, est monté aux cieux où il est assis à la droite de Dieu son Père. D'après les paroles de l'Apôtre : *Je viens, mes frères, vous remettre devant les yeux l'Évangile que je vous ai prêché. Savoir, que Jésus-Christ est mort, qu'il a été mis dans le tombeau, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures.* (I. Cor. XV. 1. 4.)

Réjouissez-vous, Jérusalem! Vous tous, qui aimez Jésus-Christ, célébrez sa fête; car il est ressuscité. Soyez dans la joie, vous qui pleuriez sur la cruauté des Juifs, et qui entendiez le récit de leurs iniquités. Celui qu'ils avoient chargé d'injures et d'opprobres est maintenant ressuscité. Comme vous avez été attristés en entendant le récit de ses souffrances, que l'heureuse nouvelle de sa résurrection vous réjouisse; que l'allégresse succède aux pleurs, la consolation à la douleur, et que toutes les bouches s'empressent de publier la gloire de celui qui a dit que l'on se réjouiroit à cause de sa résurrection. Pag. 205.

Celui qui est le libre entre les morts est ressuscité; Ps. LXXXVII. 6.
et, après avoir souffert qu'on lui mît par dérision

une couronne d'épines sur la tête, par sa résurrection, il est revêtu d'une couronne d'immortalité.

Pag. 206 et suiv. L'Apôtre nous renvoyant aux saintes Ecritures, qui avoient prédit la résurrection, c'est aussi par les prophéties que j'en établirai la certitude.

Pag. 214. A la vue de cet étrange mort, qui pénètre vivant dans les lieux bas, la mort reste frappée d'épouvante. Pourquoi, gardiens des enfers, cette frayeur extraordinaire? La mort a fui; et, en fuyant, elle s'est avouée vaincue. Les saints prophètes sont accourus, accompagnés de Jean-Baptiste qui lui
Matth. xi. 3. rendoit témoignage en disant : *Êtes-vous celui qui deviez venir, ou devons-nous l'attendre encore?* Tous les justes ont fait retentir l'hymne de la ré-
I.Cor. xv. 53 demption : *Où est ta victoire, ô mort? où est ton aiguillon, ô enfer?*

Pag. 218. *Sur son ascension.* D'autres avoient été enlevés de terre par un secours étranger; Jésus-Christ s'est élevé par sa propre vertu. Enoch fut enlevé, mais Jésus est monté; Elie fut transporté dans un char de feu, le char de Jésus-Christ est la multitude d'hommes qui bénissent son nom, et publient sa gloire, en prenant part à la joie de son triomphe. Elie, en quittant la terre, laisse son double esprit à son disciple; Jésus-Christ répand sur les siens une telle abondance de grâces, qu'après en avoir été remplis eux-mêmes, ils peuvent la communiquer à tous par l'imposition des mains.

XVe *Catéchèse.*

Sur le futur jugement et le règne immortel de Jésus-Christ. Texte tiré de Daniel : *Je regardois jusqu'à ce que les trônes fussent dressés, et que l'ancien des jours s'assît.* (Dan. VII. 9.)

(Analyse.)

Deux avènements de Jésus-Christ : le premier, dans l'humilité où il a paru enveloppé de langes ; le second, où il paroîtra revêtu de lumière et de gloire ; où il viendra, non plus pour être jugé, mais pour juger. L'un et l'autre a été prédit par les prophètes... Jésus-Christ notre Seigneur viendra donc à la consommation des siècles, et tout ce monde qu'il a créé sera renouvelé. Ne nous attristons point, comme s'il n'y avoit que nous qui fussions sujets à la mort, puisque les astres mourront aussi. Le Seigneur roulera les cieux, non pour les anéantir, mais pour les renouveler et les revêtir de splendeurs plus éclatantes. Pag. 223. Pag. 224.

Signes précurseurs du dernier avènement. Incertitude de sa venue ; donc obligation de s'y préparer. Séductions opérées par l'antechrist. Arrivée de Jésus-Christ dans sa gloire. Manifestation des consciences. Partage des bons et des méchants. Jugement qui condamnera les réprouvés au feu éter- Pag. 226. Pag. 227 — 234.

nel : il sera exercé sur tous les hommes. Les trois personnes de la sainte Trinité seront présentes au jugement.

XVIe *Catéchèse.*

Sur le Saint-Esprit.

Pag. 244. Nous ne dirons sur le Saint-Esprit que ce qui nous en est révélé par les Saintes Ecritures; nous ne chercherons pas à approfondir ce qui n'est pas écrit. Comme c'est lui qui a parlé par les Ecritures, il y a marqué ce qu'il vouloit qu'on sût de lui, et ce que nous étions capables d'en apprendre (1).

Pag. 249. Pourquoi la grâce de l'Esprit Saint se produit-elle par l'eau du baptême? Semblable à la source qui, en distribuant ses eaux dans un jardin, y fait éclore les fruits et les fleurs diverses que nous y admirons, 1. Cor. XII. 6. 10. l'Esprit Saint agit dans les âmes par des opérations diverses (2); il donne à celui-ci la sagesse qui explique ses oracles; à celui-là le don de prophétie; à tel autre, soit l'intelligence des saintes Écritures, soit la puissance de chasser les démons. Il inspire à l'un le goût de la tempérance, il excite dans l'autre le sentiment

(1) La divinité du Saint-Esprit n'est pas moins authentiquement reconnue que celle du Fils, dans la profession de foi de saint Cyrille : *Qui cum Patre et Filio divinitatis gloriâ condecoratur.*

(2) *Significans eum quidem unum et indivisibilem esse, diversas tamen ejus affectiones.*

de la miséricorde. Il forme ceux-ci aux laborieux exercices de la vie pénitente ou solitaire ; il imprime à l'un un généreux mépris pour les choses de la terre, à l'autre une force héroïque qui le fait voler au martyre.

Ses impressions n'ont rien de violent et d'impétueux. Ce n'est point cette fougueuse agitation, ni ce délire convulsif, où le démon jette ceux qu'il possède, les abattant par terre, tordant leurs membres qui palpitent, couvrant leurs bouches d'écume, aveuglant leurs esprits. Les mouvements de l'Esprit Saint n'ont rien que de doux, rien que de salutaire : c'est un parfum suave, une chaleur tranquille; c'est le plus léger de tous les jougs. Sa présence est annoncée par des rayons de lumière et de science. Il ne vient que pour nous protéger du mal, pour nous guérir, nous instruire, nous avertir, nous fortifier, nous consoler, nous éclairer de sa lumière, afin que nous puissions ensuite la répandre. Celle qu'il nous communique, dissipe nos ténèbres, nous élève au-dessus de nous-même, nous fait souvent contempler ce qui est dans les Cieux, sans nous enlever à la terre. Elle fait voir à Isaïe le Seigneur assis sur un trône élevé; à Ezéchiel, celui qui est assis sur l'aile des Chérubins; elle déroule sous les yeux de Daniel le livre de l'avenir, et l'histoire des révolutions du monde.

Pag. 252. — Isa. VI. 1. — Ezech. X. 1. — Dan. VII.

Cette pensée salutaire, ce sentiment pieux, cette

Pag. 254.

résolution sainte qui vous arrachèrent à l'occasion du péché, qui les a formées en vous? c'étoit l'ouvrage de l'Esprit Saint. Dieu nous a donné dans son Saint-Esprit un protecteur puissant, un grand docteur de
Pag. 255. son Eglise, un soutien invincible, un consolateur ineffable, qui nous soulage dans notre infirmité, nous relève dans nos chutes. C'est lui qui nous enseigne à prier; c'est lui dont la vertu nous fait triompher des maux et des adversités, par la perspective des biens immortels qui remplaceront quelques souffrances d'un moment. Et l'âme chrétienne, encore enchaînée par les liens du corps, est déjà mise en possession des félicités du Ciel.

Pag. 256. C'est lui qui préside à toutes les vertus célestes: il est leur maître, leur sanctificateur. Les Anges ne sont que ses ministres pour exécuter ses desseins.
Pag. 257. C'est lui qui a annoncé la venue de Jésus-Christ par les prophètes, qui a fait agir les apôtres; qui, encore aujourd'hui, marque de son sceau les âmes de ceux qui sont admis au baptême.

XVII[e] *Catéchèse.*

Suite de la précédente.

Pag. 266. Les noms divers donnés au Saint-Esprit. Il est appellé l'Esprit de vérité, l'Esprit du Père, l'Esprit du Fils, l'Esprit de Jésus-Christ, le Paraclet, l'Esprit de sanctification, de révélation, de la pro-

messe ; l'Esprit de grâce, de sagesse, de science, de force, de conseil.

Ses effets manifestés dans les saints du nouveau Testament. La sainte Vierge sanctifiée pour être la mère de Jésus-Christ. Sainte Élisabeth, Zacharie, le saint vieillard Siméon pénétrés tout à coup de la lumière de l'Esprit Saint pour prophétiser. Jean-Baptiste annonçant celui qui alloit conférer l'Esprit Saint : Jésus-Christ lui-même au jour de son baptême. Les apôtres, au jour de la Pentecôte, transformés en des hommes nouveaux. Un glaive de feu, placé à la porte du Paradis, en interdisoit l'entrée aux enfants d'Adam ; les langues de feu qui brillent sur la tête des apôtres, ont fait rentrer les hommes dans le Paradis. Le don des langues leur est donné ; de misérables pêcheurs de la Galilée, sont instruits tout à coup dans les langues de la Perse et de la Médie. Où se rencontrent des docteurs qui, sans aucune étude, connoissent tous les secrets d'une science qu'ils n'ont pas apprise ? Il nous faut tant d'années pour parvenir à savoir une seule langue, et encore imparfaitement ! Voilà qu'ici l'Esprit Saint donne en un moment à ses apôtres l'intelligence de tous les idiomes parlés dans l'univers. Expliquez ce phénomène autrement que par la vertu toute-puissante de l'Esprit Saint (1).

Pag. 267. Pag. 268. Pag. 271. Pag. 272. Act. II. 8.

(1) Développé par l'abbé Clément, *Mystères*, tom. I, pag. 310, et avec bien plus encore d'éloquence par Saurin, *Serm.*, tom. V, pag. 333 et suiv.

Pag. 273. C'est par la vertu de l'Esprit Saint que saint Pierre convertit la plus grande partie de ceux qui avoient crucifié le Sauveur; qu'il guérit avec saint Jean, à la porte du temple, un homme boiteux dès sa naissance; que saint Etienne triompha de ses bourreaux; que saint Philippe chassa dans Samarie les démons des possédés, qu'il y guérit des paralytiques; que saint Act. IX. 15. Paul, devenu *un vase d'élection*, porte la lumière de l'Evangile de Jérusalem jusqu'en Illyrie; qu'il réforme la capitale du monde, et pousse ses conquêtes jusques dans l'Espagne, remplissant l'univers du Pag. 280. bruit de ses travaux et de ses victoires, établissant en tous lieux la foi de la divinité du Verbe et de la consubstantialité de l'Esprit Saint (1).

Pag. 281. Maintenant que vous avez été disposés par les instructions qui vous ont été données, préparez-vous à recevoir le saint baptême. N'importe par quelles mains il soit administré, par un évêque, un prêtre, ou un diacre (2). Considérez, non le ministre qui vous plongera dans l'eau, mais l'Esprit invisible qui imprimera dans vos âmes son sceau divin, qui vous rendra terrible aux démons, vous fortifiera contre les attaques de l'ennemi du salut. Vous recevrez non-seulement la rémission de vos péchés, mais une vertu supérieure à toutes les forces humaines.

(1) Act. IV. 8; III. 15; VI. 10; VIII. 17; IX. 15.

(2) *Quandoquidem non est hæc ex hominibus gratia, sed a Deo per homines facta largitio.*

XVIIIe *Catéchèse.*

Deux parties dans cette instruction : la première traite de la résurrection, d'après les paroles d'Ezéchiel : *La main du Seigneur fut sur moi, et me transporta au milieu d'une campagne remplie d'ossements, et me dit : Ces ossements pourroient-ils bien revivre?* (Ezech. XXXIX.) L'autre établit la foi de l'Eglise, conformément à cet article du symbole : *Je crois l'Église, qui est une, sainte et catholique.*

1° L'espérance de la résurrection est le fondement de toutes nos bonnes œuvres; parce que l'espoir d'être récompensés attache les hommes au travail; au lieu que, sans espérance, point de travail. Qui croit fermement que sa chair ressuscitera, prend bien garde de la souiller et de la corrompre. Il y voit le vêtement de son âme, qu'il tâche de conserver pure et sans péché; au lieu qu'il est indifférent à celui qui ne croit pas à la résurrection, de la plonger dans la fange du péché. Voilà pourquoi l'Eglise catholique prescrit à tous ses enfants de professer le dogme de la résurrection de la chair. Il est donc de la plus haute importance d'en être instruit. Ici encore nous avons à combattre les païens, les Samaritains et certains hérétiques. On nous dit : Comment un homme, après qu'il est mort et que son corps est réduit en

Pag. 285.
Pag. 286.

poussière, après que sa chair a été la pâture des vers, et que ces vers eux-mêmes sont devenus la proie de la mort, pourra-t-il être rendu à la vie? Ainsi nos jugements se mesurent-ils en tout sur les étroites limites de notre vue, au lieu de les fonder sur l'immensité de la divine toute-puissance.

Parce qu'une chose échappe à votre intelligence, ne la jugez pas impossible à Dieu. Vous ne comprenez pas comment un mort puisse ressusciter; du moins pouvez-vous vous en faire une idée par quelques similitudes. Par exemple : si la graine de plusieurs plantes diverses peut être contenue dans notre main, de manière à ce qu'il lui soit facile de les distinguer les unes des autres, de les planter, d'en recueillir les fruits, de les propager; peut-on croire qu'il soit plus difficile à Dieu, qui tient dans sa main tout le monde, de retrouver les parties dispersées de notre corps, de les réunir, de les rendre à leur première intégrité?

Vous avez chez vous de bons et de méchants serviteurs; vous récompensez les uns, vous punissez les autres. Si la seule justice naturelle vous fait un devoir d'en agir ainsi à l'égard de vos semblables; comment douter que Dieu, qui est l'équité souveraine et le monarque suprême, n'en fasse autant? Ce seul doute seroit un blasphème.

Combien d'homicides meurent dans leur lit sans avoir reçu le châtiment dû à leurs forfaits! Reste-

ront-ils impunis? Tel malfaiteur qui l'a été durant cinquante ans, ne sera puni que pour le dernier crime qu'il a commis. Comment tous ceux qui ont précédé seront-ils expiés, s'il n'y a pas après son exécution une justice vengeresse? Pourquoi donc les Pag. 287.
coupables ne sont-ils pas toujours punis pendant leur vie? C'est que leur supplice n'est que différé.

S'il n'y a point de résurrection; pourquoi les lois humaines défendent-elles de violer la sépulture des morts? Quand vous ne voudriez pas convenir du principe, vous le reconnoissez par ses conséquences. Vous n'en pouvez effacer le sentiment de votre conscience.

Hé quoi! un arbre, quoique arraché de la terre, s'il y est replanté, peut y refleurir; et un homme ne pourra pas revivre quand il aura été tiré de terre? Et si les grains semés en terre, après la moisson se conservent dans les granges; l'homme, après la moisson que Dieu fera dans le monde, ne pourroit plus subsister? Les rejetons des arbres, ou les bran- Pag. 288.
ches attachées ou entées sur d'autres arbres, ou plantées en d'autres sols reprennent racine et portent des fruits, et l'homme, pour qui ces choses ont été créées, étant mis en terre ne pourra plus se retrouver?......

Nous voici maintenant en hiver, où les arbres dépouillés de leurs feuilles sont comme morts; vous les verrez revivre au printemps. Image naturelle de

la résurrection des corps, présagée par cette sorte de résurrection qui se renouvelle tous les ans.

Pag. 289 Où étions-nous tous ici rassemblés, où étions-nous il y a un siècle ou deux? Ne savons-nous pas quel a été le principe de notre génération, et que nous avons pris naissance d'une matière vile et abjecte? Or, si de si faibles éléments ont fait ces yeux qui découvrent la beauté de l'univers, ces organes qui ont bâti des maisons, construit des vaisseaux, cet homme, en un mot, marchand, artisan, prince, soldat, magistrat, roi; Dieu qui nous a formés de si peu de chose, ne pourra-t-il pas, après que ces parties auront été séparées par la mort, les réunir, et les faire revivre? Et s'il a donné l'être à ce qui ne l'avoit pas, ne peut-il pas redonner la vie à ceux qui l'ont perdue?

Pag. 290 et suiv. [Eclaircissement de quelques textes de l'Ecriture. Résurrections particulières opérées tant dans l'ancien que dans le nouveau Testament.]

Pag. 294. Nous ressusciterons tous; tous nous reprendrons nos corps, et des corps qui ne mourront plus; mais avec des destinées bien différentes. Les justes seront revêtus d'un corps céleste qui les mettra à même d'habiter dignement avec les Anges. Les pécheurs recevront une chair immortelle, capable d'endurer un châtiment qui ne finira jamais, et un feu qui la brûlera sans la consumer.

2° La seconde partie de cette Catéchèse traite de l'Eglise.

Elle est appelée Catholique, parce qu'elle est répandue par toute la terre; parce qu'elle enseigne universellement tous les dogmes qui peuvent venir à la connoissance de l'homme, tant sur les choses invisibles que sur celles qui se montrent à nos yeux; parce qu'elle assujettit à ses pratiques les grands et les petits, les rois et les sujets; parce qu'elle remédie généralement à tous les péchés que l'on peut commettre; parce qu'elle possède toutes les grâces et toutes les vertus nécessaires, tant pour la direction des œuvres que pour le ministère de la parole (1). Pag. 296.

Le mot *Église* veut dire assemblée, parce qu'elle invite tous les hommes à entrer dans son sein, et qu'elle les réunit aux pieds de son sanctuaire, ainsi que Dieu l'avoit ordonné par la voix de Moïse. La première Église fut la synagogue, ou le peuple de Dieu, remplacé par l'Église chrétienne. C'est pour distinguer la véritable, de toutes les autres assemblées, qu'elle est l'Église catholique, épouse de Jésus-Christ, sainte mère de tous les fidèles chrétiens, image de la Jérusalem d'en-haut, seule voie pour arriver au royaume du Ciel; naguères agitée par les persécutions, maintenant jouissant de la paix à Pag. 298.

(1) Cité par le P. Lejeune, *Serm.*, tom. 1, pag. 207.

l'ombre de la protection qu'elle reçoit des princes et des peuples.

Il n'y a que la vraie Eglise qui soit connue sous le nom de catholique, en sorte qu'allant dans quelque ville, il ne faut pas demander simplement où est l'Eglise, où est la maison du Seigneur, mais où est l'Eglise catholique? Il n'est pas permis de recevoir d'autre foi que celle qu'elle enseigne (1).

La vie éternelle, dont le dogme termine le symbole, s'acquiert par la foi, par le martyre, par la pratique des commandements.

S. Cyrille finit en annonçant les Catéchèses suivantes, qui devoient avoir lieu après la réception du sacrement.

Elles sont appelées *Mystagogiques*, initiation aux saints mystères; elles sont au nombre de cinq, prêchées pendant la semaine de Pâques, après le baptême des catéchumènes (2). « On y voit le baptême avec toutes ses » cérémonies, les exorcismes, les insufflations, les

(1) *Adhæreas semper sanctæ catholicæ ecclesiæ in quâ et renatus es.... et si quando peregrinatus fueris in civitatibus, ne simpliciter requiras ubi sit dominicum (nam et cæteræ impiorum sectæ atque hæreses suas ipsorum speluncas dominicorum nomine honestare nituntur), neque ubi sit simpliciter ecclesia; sed ubi sit catholica ecclesia. Hoc enim proprium nomen est hujus sanctæ, et matris omnium nostrûm.... Fidem verò in addiscendo atque profitendo, illam solam amplectere, et serva quæ nunc tibi ab ecclesiâ traditur.*

(2) « De cette solennité pascale, les sept ou huit premiers jours sont employés à instruire les néophytes sur les sacrements. » (S. August., *Serm.* CCXXXVIII.)

» onctions, l'habit blanc; la Confirmation avec tous ses
» effets; l'Eucharistie, et la présence réelle de Jésus-
» Christ dans ce sacrement, la transubstantiation; le sa-
» crifice de la messe avec toutes ses prières, ses pratiques
» et ses cérémonies, dans un détail si grand et si consi-
» dérable, qu'il faut convenir de bonne foi que les Pro-
» testants n'avoient jamais lu ce Père, quand ils ont
» forgé leurs erreurs (1). »

La première rappelle les cérémonies qui précédoient le baptême, elle traite des renonciations et de la profession de foi; la seconde, de l'onction de l'huile, sanctifiée pour les exorcismes, et du baptême; la troisième, de l'onction du saint chrême, c'est-à-dire de la Confirmation; la quatrième, de l'Eucharistie; la cinquième, de la liturgie et de la communion. C'étoit alors l'usage de l'Eglise de conférer ces trois sacrements en un même jour.

Première Mystagogique.

On avoit commencé par lire le cinquième chapitre de la première Epître de saint Pierre, depuis ces paroles : *Soyez sobres, veillez*, etc., jusqu'à la fin. (Vers. 8-14.)

Vous qu'enfin l'Eglise compte au nombre de ses Pag. 306.
enfants, je désirois, il y a long-temps, vous initier dans la connoissance du mystère auguste auquel vous venez d'être admis; mais, réfléchissant que ce qui s'apprend par les yeux laisse une impression plus vive que ce que l'on entend dire, j'ai mieux

(1) Grancolas, *Préface de la traduct. des Catéch.*, pag. 8.

aimé attendre que votre propre expérience vous le fît connoître.

Vous avez d'abord été introduits sous le portique du baptistère; et là, debout, tournés du côté de l'occident, il vous a été commandé d'étendre la main, pour renoncer à Satan, comme s'il eût été présent. Le baptême que vous venez de recevoir étoit figuré dans l'ancien Testament par la délivrance du peuple juif, traversant la mer Rouge pour échapper à la poursuite de Pharaon, son implacable oppresseur, tandis que l'Égyptien est englouti dans les eaux.

Pag. 307. Pourquoi tournés vers l'occident? parce que c'est le lieu d'où viennent les ténèbres dont Satan est le prince. Vous avez dit : *Je renonce à toi, Satan*, barbare et malicieux tyran. Tu n'as plus rien de formidable : Jésus-Christ, vainqueur de la mort et du péché, m'a affranchi de tes liens. Je renonce à toi, *serpent* antique, de qui les perfides suggestions causèrent la ruine du genre humain, après avoir entraîné dans ta révolte nos premiers parents, trop crédules à tes promesses. Je renonce à toi, Satan, père et instrument de tout ce qui est mal (1).

(1) Le P. Le Jeune, de l'Oratoire, a très bien exposé le détail et l'esprit des cérémonies du baptême dans une suite de discours à ce sujet (tom. 1, 2e part., pag. 176 et suiv). Voyez aussi Fromentières, *Serm.*, tom. 1, pag. 392 et suiv. Conséquences des engagements pris au baptême ; Bourdaloue, *Pensées*, Tom. III, pag. 28 ; Montarg. *Dictionn. apost.* tom. 1, pag. 372 ; Chesnard, tom. 1, pag. 108 et suiv.

A cette première promesse, vous avez ajouté celle-ci : *Je renonce à toutes tes œuvres*. Les œuvres de Satan, quelles sont-elles ? Toutes sortes de péchés, toute action et toute pensée contraires à la droite raison. Puis, *à toutes tes pompes*. Ce que l'on entend Pag. 308.
par les pompes du démon, ce sont les divertissements insensés du théâtre, les jeux du cirque, les spectacles féroces ou impurs, les assemblées où les deux sexes se trouvent réunis pêle-mêle. *Je renonce à tout ton culte*, avez-vous dit après, c'est-à-dire, à Pag. 309.
tout ce qui tient à l'idolâtrie et à la superstition.

Cela fait, vous vous êtes retournés de l'occident à l'orient, pour marquer que le Seigneur vous ouvroit son Paradis, situé à l'orient, d'où le crime de notre premier père l'avoit fait chasser lui et sa postérité. De l'occident, séjour des ténèbres, vous êtes passés à l'orient, région de la lumière.

On vous a demandé le Symbole de votre profession de foi. Vous avez dit : Je crois au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et au seul baptême de la pénitence. Nous vous avons expliqué chacun de ces articles dans nos précédentes instructions (1).

(1) « Dans ces homélies, saint Cyrille ne traite pas de tous les rites qui étoient dès-lors en usage dans l'administration des sacrements de baptême, de confirmation et d'eucharistie. Il n'y dit rien dans la première des exorcismes, de l'imposition des mains, et de diverses prières qui se faisoient, tant avant qu'après les renoncements ; dans la seconde, il ne parle point de la bénédiction des fonts, ni de l'habit blanc dont on revêtoit les nouveaux

Maintenant que l'apôtre saint Pierre vous recom-
I Petr. v. 8. mande de *veiller*, prenez garde aux surprises de *notre* commun adversaire, *lion rugissant*, toujours en action pour *chercher à dévorer* les âmes, etc.

Seconde Mystagogique.

Ne savez-vous pas que nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en son nom. (Rom. VI, du vers. 3 jusqu'au 14e.)

Pag. 311. Entrés dans le baptistère, vous avez quitté vos habits(1), pour marquer que vous vous dépouilliez du

baptisés, ni du cierge qu'on leur mettoit en main. On ne lit rien dans la troisième, touchant l'imposition des mains que l'on faisoit avec la chrismation, ni des paroles et des prières que l'on récitoit en même temps. Il omet, dans la cinquième, tout ce qui se faisoit avant le lavement des mains et le baiser de paix. Toutefois on ne peut douter que toutes ces cérémonies n'aient été dès ce temps-là en usage dans l'église de Jérusalem comme dans les autres. » (D. Ceillier, tom. VI, pag. 526, 527.) La preuve en résulte, tant des témoignages répandus dans les écrivains antérieurs, que de ceux que nous fournissent les Catéchèses précédentes, les traités de saint Ambroise, de saint Augustin et autres, sur les mystères et les sacrements. L'usage de donner aux nouveaux baptisés des parrains et des marraines, contractant avec eux une affinité spirituelle, ne paroît pas non plus indiqué dans saint Cyrille; il n'en est pas moins constant, d'après les témoignages de Tertullien, de saint Basile et de saint Augustin.

(1) C'étoient les diaconesses qui avoient l'emploi de déshabiller les personnes de leur sexe, et de les habiller ensuite. (S. Epiph., *hæres.* LXIX.)

Saint Ambroise : « Après votre baptême, vous avez été revêtus d'habits blancs, pour vous faire souvenir que vous avez été dépouillés du péché; vous avez pris pour vêtement les chastes voiles de l'innocence. » Ce que le même saint Cyrille appelle le vêtement du salut.

vieil homme avec ses œuvres, ce vieil homme qui *se corrompt en suivant des passions pleines d'illusions ;* et représenter, en ne rougissant pas de votre nudité, Adam innocent, nu dans la Paradis; Jésus-Christ, attaché nu à la croix, et se faisant de son dénuement même une arme, dont il terrasse les principautés et les puissances (1). Coloss. III. 9. *Ibid.* II. 15.

Ensuite, l'on vous a oints, des pieds à la tête, d'huile exorcisée, afin d'être rendus participants de l'huile de l'Olivier franc, qui est Jésus-Christ, sur lequel vous avez été entés par le baptême (2). Cette huile exorcisée est le symbole de l'onction de Jésus-Christ, qui vous a été communiquée, afin qu'il ne reste en vous aucune impression du péché Pag. 312. Rom. XI. 24.

(1) Saint Ambroise donne les mêmes explications dans son *Instruction aux initiés.*

(2) Tertullien : « Quand nous sommes sortis des eaux du baptême, on » nous a oint d'une huile bénite. » Saint Cyprien : « Il faut oindre celui qui » a été baptisé, afin qu'ayant reçu le chrême, c'est-à-dire l'onction, il » puisse être oint de Dieu, et avoir vers soi la grâce de Jésus-Christ. » Saint Ambroise dit la même chose.

L'auteur du livre *De la hiérarchie ecclésiastique :* « Après qu'on a dé» pouillé celui qu'on doit baptiser, les prêtres prennent l'huile sainte, puis » l'évêque commence les onctions, en faisant trois fois le signe de la croix, » et la donne aux prêtres pour l'oindre par tout le corps. »

C'étoient, comme parle saint Cyrille, les saints, c'est-à-dire les ministres de l'église qui exorcisoient cette huile par diverses insufflations, et l'invocation du nom de Dieu. (Pag. 312.) « Par où l'on voit notre huile des catéchumènes bien exprimée. » (Voy. Revers, *Pastor. paris.*, DD. De Juigné, tom. 1, pag. 61.)

qui n'eût été effacée ; car, comme les insufflations des saints, et l'invocation du nom de Dieu est, à l'égard des démons, comme une flamme très ardente, qui les brûle et qui les met en fuite (1), de même cette huile, exorcisée par la prière et par le nom de Dieu, a tant de vertu que, non-seulement elle purifie l'âme des restes du péché, mais qu'elle en chasse les démons invisibles. Puis, on vous a conduits au saint lavoir du divin baptême, comme Jésus-Christ fut porté de la croix au sépulcre. L'on vous a demandé individuellement si vous croyiez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (2); et, la profession de foi récitée, on vous a plongés trois fois dans l'eau (3), d'où l'on vous retiroit autant de fois, pour marquer, par ces trois immersions, le même nombre de jours et de nuits que Jésus-Christ a passés dans le tombeau. Par l'immersion de vos corps, plongés dans l'eau tout entiers, est figurée la nuit où vous étiez auparavant, et par la sortie de l'eau,
Pag. 313. la lumière qui vous étoit présentée. Tout à la fois plongés dans la mort, appelés à la vie, vous trouviez dans le baptême un tombeau qui vous a enfantés à

(1) S. Cyprien : *Per Exorcistas voce humanâ et potestate divinâ flagellatur et uritur, et torquetur diabolus.*

(2) Saint Augustin : « Je ne connois qu'un seul baptême, c'est celui » qui est donné au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » (*Ep.* CCIII.)

(3) Tertullien : *Ter mergimur.* (*Adv. Prax.*)

Saint Basile : « D'où avons-nous appris à plonger par trois fois celui qu'on baptise, si ce n'est de la tradition ? » (*De Spiritu Sancto.*)

la vie; vous y avez été l'image de Jésus-Christ mort et ressuscité, sans avoir, comme lui, acheté par le supplice de la croix le bienfait de votre régénération.

Non-seulement le baptême a été institué pour remettre les péchés, mais aussi pour nous faire les enfants adoptifs de Dieu, au lieu que le baptême de saint Jean ne faisoit que remettre les péchés. En recevant le baptême de Jésus-Christ, nous sommes de plus assurés de recevoir, avec la rémission de nos péchés, les dons du Saint-Esprit, et nous y sommes les images de Jésus-Christ dans sa Passion; de telle sorte que, comme dit l'Apôtre : *Entés en lui par la* Rom. vi. 5.
ressemblance de sa mort, nous soyons aussi entés en lui par la ressemblance de sa résurrection.

Troisième Mystagogique.

Quant à vous, vous avez reçu du Saint l'onction qui vous instruit de tout. (I. Joann. II. 20.)

Sur le sacrement de Confirmation (1).

Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, Pag. 315.
revêtus de la personne même de Jésus-Christ, vous

(1) On l'appele ici, comme chez tous les autres écrivains grecs, chrême ou onction. Il se donnoit immédiatement après le baptême. Il est le sceau du don du Saint-Esprit : *Signaculum doni Spiritûs Sancti*, disent les Pères du premier concile de Constantinople.

avez été rendus conformes au Fils de Dieu lui-même. C'est donc avec raison que vous avez été baptisés *Christs*, c'est-à-dire, oints (1), comme ayant reçu le chrême, par imitation de l'onction que l'Esprit Saint conféra à Jésus-Christ au jour de son baptême.

Pag. 317. L'onction a été imprimée d'abord sur le front, pour effacer la honte que le premier homme porte partout depuis son péché, puis sur les oreilles, pour les rendre propres à écouter les divins mystères, etc. Ce n'est pas une huile ordinaire; mais, comme le pain et l'eucharistie, après l'invocation du Saint-Esprit, n'est plus du pain commun, mais s'est changé dans le corps de Jésus-Christ; de même cette onction sainte, après l'invocation, n'est plus une huile commune, mais c'est un don de Jésus-Christ, qui, par la présence de sa divinité, a la vertu de produire le Saint-Esprit et de fortifier l'âme.

C'est après avoir été oints du saint chrême, que vous avez mérité d'être appelés chrétiens.

Puisque vous avez été véritablement oints par le

(1) « Oui, le sacrement qui nous a enfantés à Jésus-Christ nous a consacrés comme rois et comme prêtres. Ainsi saint Pierre le déclare-t-il aux » chrétiens dans sa première Epître, lorsqu'il leur donne tout à la fois ces » deux qualités, en les appelant *sacerdoce royal*. Et ainsi le disciple bien- » aimé fait-il consister en partie le bienfait de la rédemption, en ce que » Jésus-Christ, qui est le souverain rédempteur, nous a établis rois et » prêtres de Dieu son père : *Et fecisti nos Deo nostro regnum et sacer- » dotes.* » (Bourdaloue, *Dominic.*, tom. IV, pag. 65, 66.)

Saint-Esprit, pensez que Jésus-Christ est le chef et le principe de notre salut; il en est les prémices, et nous en sommes les rejetons. Si donc la racine est sainte, elle doit communiquer sa sainteté à ses rejetons. Conservez donc cette sainteté, etc. (1).

Quatrième Mystagogique.

C'est du Seigneur que j'ai appris ce que je vous ai aussi enseigné, qui est que le Seigneur Jésus, etc. (I. Cor. XI. 23 et suiv.)

Sur l'institution eucharistique (2).

Ces paroles du bienheureux Apôtre suffisent à Pag. 319.

(1) Tous les Pères, et saint Cyrille en particulier, ne manquoient pas d'exposer aux catéchumènes les obligations saintes dont ces diverses cérémonies étoient l'emblême. C'est dans le même esprit que nos prédicateurs les rappellent à leurs auditeurs. Nous pouvons les réduire à trois principales; à mener une vie sainte; à mener une vie mortifiée; à mener une vie attentive et vigilante sur nous-même : sainteté, mortification, vigilance, tels sont les devoirs de la morale chrétienne, qui résultent des cérémonies extérieures du baptême.

(2) Dupin, trop souvent abréviateur peu fidèle des Pères, ne balance pas de dire ici : « Ces deux Catéchèses sont si belles et si fortes, pour établir la doctrine et la discipline de l'Eglise sur l'Eucharistie, que nous ne pouvons nous dispenser de les rapporter presque tout entières.» (IVe siècle, part. I, pag. 440.) On les a insérées dans l'*Office du Saint Sacrement*, publié par MM. de Port-Royal. Nos prédicateurs n'ont pas manqué d'arguer du témoignage de saint Cyrille, en faveur de la tradition sur le dogme de la présence réelle. On peut voir, entre autres, Collet, *Sermon sur la communion*, tom. I, pag. 424. Bossuet, *Explicat. de la Messe*, tom. V, édit. in 4°, pag. 291.

elles seules pour nous rendre un témoignage certain de la vérité des divins mystères. L'Église, qui vous a jugés dignes d'y participer, vous a, par ce moyen, unis si étroitement à Jésus-Christ que vous ne faites plus avec lui, pour ainsi dire, qu'un seul corps et un même sang (1). Nous avons, dans les paroles que vous venez d'entendre, la preuve la plus assurée de notre foi. Puis donc que Jésus-Christ, en parlant

Matth. XXVI. 26. du pain, a déclaré que c'est son corps, qui osera jamais révoquer en doute cette vérité? et puisque, en parlant du vin, il a si expressément assuré que c'est son sang, peut-on dire que ce ne soit point le sang de Jésus-Christ? Autrefois, en Cana de Galilée, il changea, par sa seule volonté, l'eau en vin, liqueur qui, par sa couleur, ressemble au sang; et nous ne croirions pas, sur sa parole, qu'il puisse changer du vin en son sang? Si, à des noces humaines et terrestres où il se trouvoit invité, il opéra un changement aussi prodigieux, à quoi tout le monde étoit bien loin de s'attendre; combien, à plus forte raison, ne devons-nous pas reconnoître qu'il a en effet donné aux enfants de l'époux son corps à manger et son sang à boire, afin que nous le recevions comme étant indubitablement son corps et son sang? C'est donc, sous l'espèce du pain, la chair véritable de Jésus-Christ, et, sous l'espèce du vin, le sang de Jé-

(1) La Rue, *Serm. sur la fréquente communion*, *Carême*, tom. IV, pag. 445; Clément, *Myst.*, tom. I, pag. 320.

sus-Christ qui vous sont présentés (1), afin que, aux termes de l'apôtre saint Pierre, nous ne fassions qu'un avec Jésus-Christ, élevés à la dignité de la nature de Dieu même. II. Petr. I. 4.

Jésus-Christ parlant aux Juifs, leur avoit dit auparavant : *Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous.* Mais grossiers, comme l'étoit ce peuple, ils n'entendirent point ces paroles dans leur sens spirituel; ils s'en scandalisèrent, et s'éloignèrent de lui dans la pensée qu'il leur vouloit faire manger de la chair humaine. Joann. VI. 54.

Il y avoit aussi dans l'ancien Testament des pains appelés *pains de proposition*, parce qu'ils étoient présentés devant le Seigneur; mais parce qu'ils appartenoient à cette ancienne alliance, ils ont cessé avec elle. Dans la nouvelle, il y a un pain céleste et un breuvage de salut, qui sanctifient l'âme et le corps. Et comme le pain est la nourriture propre au corps, ainsi le Verbe est la nourriture propre à l'âme. Levit. XXI. 9.

Ne les considérez donc point comme un pain commun, ni comme un breuvage ordinaire; mais comme étant, selon la parole du Seigneur, le corps et le sang de Jésus-Christ. Et si les sens ne vous le mon-

(1) *Sub specie panis tibi corpus datur.*
Quare cum omni persuasione tanquam corpus et sanguinem Christi sumamus.

trent pas, c'est par la foi que vous devez en être convaincus. Ne jugez donc point ici par le témoignage des sens, mais tenez-le pour constant par la foi, et ne concevez aucun doute que c'est le corps et le sang de Jésus-Christ qu'on vous a donné.......

Soyez donc persuadés, comme d'une vérité incontestable, que le pain qui paroît à vos yeux n'est pas du pain, quoique le goût le juge tel, mais que c'est le corps de Jésus-Christ; et que le vin qui paroît à nos yeux n'est pas du vin, quoique les sens du goût ne le prennent que pour du vin, mais que c'est le sang de Jésus-Christ (1).

(1) Nous ne saurions nous refuser au plaisir de transcrire ici ce mouvement plein de chaleur et de vérité, qui se rencontre à la suite de témoignages de même force, dans un écrit moderne du plus haut intérêt, adressé aux églises dissidentes.

« Que diroient donc, je vous le demande maintenant, ces illustres » évêques de la primitive Église, un Cyrille de Jérusalem ou d'Alexandrie, » un Chrysostôme de Constantinople, un Ambroise de Milan; si, rappelés » à la vie, et se trouvant dans vos assemblées religieuses, ils entendoient » vos prédicateurs déclamer contre la doctrine dans laquelle ils avoient » été nourris il y quatorze à quinze siècles, et qu'ils avoient eux-mêmes re- » ligieusement inculquée à leurs néophytes et à leurs troupeaux? Que di- » roient-ils encore, si assistant à votre liturgie, et au lieu d'y retrouver, » comme autrefois, l'autel et le sacrifice, l'invocation pour demander le » changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ, ils » entendoient, au contraire, proclamer au peuple qu'il ait à se garder d'au- » cun sentiment d'adoration, attendu qu'il n'y a là que du pain et du vin, » que Jésus-Christ n'y est point, mais au Ciel seulement? Que diroient- » ils, je vous le demande? Ne frisonneroient-ils point d'horreur, d'indi- » gnation et de pitié? Se croiroient-ils parmi les adorateurs, ou les enne- » mis de Jésus-Christ? Ne gémiroient-ils point d'avoir revu la clarté du » jour? » (M. de Trévern, *Discuss. amic.*, tom. II, pag. 47, 48.)

Cinquième Mystagogique.

Sur la liturgie sacrée et la communion (1).

Vous avez vu le diacre présenter au célébrant Pag. 325. et aux prêtres qui l'assistent l'eau pour se laver les mains (2), symbole de la pureté spirituelle où nous devons être. Le diacre s'est écrié : *Donnez-vous le* Pag. 326. *baiser de paix !* en signe d'union entre tous les frères (3).

(1) « Saint Cyrille passe sous silence ce qui se faisoit au commencement de la liturgie, et ne décrit que ce que l'on faisoit après avoir mis dehors tous ceux à qui il n'étoit pas permis d'assister à la célébration des mystères. » (D. Ceillier, tom. VI, pag. 531.) « Quand il n'y auroit que saint » Cyrille et saint Chrysostôme, pour ne point parler des autres, où l'on » trouve toutes les parties de la messe, et mot à mot tout ce qu'on en a » produit, etc. » (Bossuet, *Explication de la Messe*, tom. V, édit. in-4°, pag. 302.)

(2) Les sacrements de baptême et de confirmation étoient administrés dans le baptistère, hors de l'église ou du sanctuaire. Pour les admettre à la sainte Eucharistie, on les introduisoit dans l'église, où tout se trouvoit prêt pour le sacrifice. Les oblations avoient été reçues et posées sur l'autel. La première chose que le pontife faisoit, c'étoit de se laver les mains; et c'étoit un diacre qui lui versoit de l'eau, aussi-bien qu'aux autres prêtres qui l'assistoient, rangés debout autour de l'autel. Il n'y avoit d'ordinaire qu'un sacrifice et un autel.

(3) Il falloit donc s'être réconcilié, pour assister au sacrifice de l'agneau immolé pour les péchés des hommes. *Si offers munus tuum ad altare, vade priùs reconciliare*, avoit dit Jésus-Christ.

Dans l'Occident, le baiser de paix ne se donnoit qu'après la consécration, vers le moment de la communion. Dans l'Orient, c'étoit par ce signe de la commune fraternité que commençoit le sacrifice. Saint Justin : « La prière achevée, nous nous entresaluons par le baiser de paix.

Le prêtre, à haute voix : *Élevez vos cœurs*, avertissant que le redoutable sacrifice s'apprête, que toutes les pensées doivent se détacher de la terre pour s'unir à Dieu dans le Ciel. A quoi vous avez répondu par ces paroles : *Nous les avons élevés vers le Seigneur*, conformément à ce qui vous étoit demandé. Si le recueillement est surtout nécessaire en présence du Seigneur, c'est surtout à ce moment.

Le prêtre : *Rendons grâces au Seigneur;* les assistants *: il est juste et raisonnable ;* rien n'étant en effet plus juste que de remercier Dieu de tant de grâces qu'il a daigné nous faire quand nous l'avions si peu mérité.

Pag. 327. Le prêtre invoque les chœurs célestes, qu'il prie de s'unir à la terre pour glorifier le Seigneur, en empruntant d'eux cette théologie sainte, le cantique qu'ils ne cessent de faire retentir dans le Ciel, en l'honneur du Dieu trois fois saint (c'est la préface) (1). Il demande à Dieu d'envoyer son Saint-Esprit sur les dons proposés, c'est-à-dire sur le pain et le vin qui ont été posés sur l'autel au moment de l'oblation,

(1) Nous l'avons remarqué déjà dans saint Cyprien. (*Biblioth. chois.*, tom. IV, pag. 72.) Nous en verrons encore de nouveaux témoignages dans saint Ambroise, saint Jean Chrysostôme, saint Augustin, etc., d'où nous conclurons, avec certitude, la parfaite conformité de notre liturgie avec celle des premiers temps.

Il n'est pas moins facile de reconnoître, que chacune des paroles et des circonstances qui la composent, a son double fondement dans l'Écriture, tout aussi bien que dans la tradition.

afin que le pain devienne le corps de Jésus-Christ, que le vin devienne son sang ; l'Esprit-Saint sanctifiant, et transformant tout ce qui reçoit l'impression de sa vertu (1).

Quand le sacrifice spirituel est parfait, et le culte non sanglant achevé, nous prions Dieu sur cette hostie de propitiation, pour la paix de toutes les églises, pour la tranquillité de tout le monde, pour nos princes, pour l'armée, pour les alliés de cet empire, pour les malades et les infirmes, en un mot pour tous ceux qui ont besoin d'être secourus et soulagés (2).

Nous faisons après mention de ceux qui dorment Pag. 328.
du sommeil de la mort ; premièrement des patriarches, des prophètes, des apôtres, des saints confesseurs, afin que, par le mérite de leurs prières et de leur intercession, Dieu reçoive les nôtres favorablement. Nous prions ensuite pour les saints pères, pour les évêques et pour les défunts en général, persuadés que la prière qui accompagne le redoutable mys-

(1) Bossuet, *Explication de la messe*, tom. v. édit. in-4°, pag. 280. Quant à la discussion qui s'est élevée entre les Grecs et les Latins, sur cette formule de prière, on peut consulter Grancolas, traduct. des Catéchèses, pag. 351—353.

(2) *Postquam vero perfectum est spirituale sacrificium, incruentus cultus, super illam propitiationis hostiam obsecramus Deum pro communi ecclesiarum pace, pro rectâ mundi compositione, pro imperatoribus, pro militibus et sociis, pro iis qui infirmitatibus laborant.*

tère du sacrifice, en présence de la victime sainte, sera d'une grande utilité à leurs âmes (1).

Il nous arrive fréquemment d'entendre dire : De quoi sert à l'âme sortie de ce monde, pécheresse ou non, que l'on fasse mention d'elle dans le sacrifice (2) ? Je me bornerai à cette simple question : je suppose qu'un roi punisse par l'exil des hommes qui l'ont offensé, et que leurs amis ou leurs proches lui offrissent quelque présent de grand prix, tel que seroit une couronne, pour apaiser sa colère, ne pensez-vous pas que ce prince feroit quelque grâce aux coupables, ou au moins qu'il adouciroit leurs peines? Telle est l'intention dans laquelle nous adressons nos prières au Seigneur en faveur de ceux qui sont morts, quoiqu'ils soient pécheurs; non pas en lui présentant quelque couronne, mais en lui offrant Jésus-Christ même qui a été immolé pour nos péchés, afin d'obtenir de sa bonté et de sa mi-

(1) *Postea recordamur eorum quoque qui obdormierunt.... Maximum hoc credentes adjuvamentum illis animabus fore, pro quibus oratio defertur, dum sancta et perquam tremenda coram jacet victima.* De même saint Athanase, *quæst.* XXXIV.

Montargon appuie de l'autorité de saint Cyrille de Jérusalem, tout ce qu'il dit de la foi du purgatoire. (*Dictionn. apostol.*, tom. V, pag. 399, 400.)

(2) Bourdaloue, *Sermon pour la commémor. des morts, Mystères*, tom. II, pag. 392. « Quand vous me dites : A quoi sert de prier pour les morts, s'il n'y a point de purgatoire ? etc. » Il répond par une similitude dont saint Cyrille peut lui avoir fourni l'idée.

séricorde, qu'il veuille bien leur faire grâce à eux et à nous (1).

A la suite de ces prières, nous récitons (1) celle que notre divin Sauveur a enseignée de sa propre bouche à ses disciples : *Notre Père qui êtes dans les Cieux......*

Notre Père ! Bonté ineffable du Seigneur ! Nous l'avions abandonné pour nous plonger dans le crime et le désordre. Non-seulement il a consenti à oublier nos iniquités, à nous les pardonner, à nous donner communication de ses grâces ; il daigne permettre que nous l'appelions notre Père.

Que votre nom soit sanctifié. Le nom de Dieu est saint par lui-même, soit que nous le disions ou que nous ne le disions pas. Mais, parce qu'il est profané par ceux qui l'offensent, ainsi qu'il s'en plaint par ces paroles de son Prophète : *Vous êtes cause que* Isa. LII. 5.

(1) « Qu'il y a de charmes et de consolation pour nous après tant de siècles, de nous retrouver sur les traces du christianisme primitif et apostolique, de sentir que nous marchons encore dans le même ordre, dans le même culte, et que les dogmes que nous y professons sont exactement ceux que professoit, il y a quinze cents ans, la première et la plus ancienne de toutes les Églises! Ils ne prêchèrent donc pas moins contre le goût que contre la foi, les tristes auteurs de cette aride réforme, qui, s'isolant des saints régnants dans le Ciel, des âmes souffrantes dans le purgatoire, et des premiers chrétiens sur la terre, ont retranché de la liturgie ce qu'elle avoit de plus touchant, de plus sublime et de plus antique. » (M. de Trévern, *Discuss. amic.*, tom. II, pag. 80, note.)

(2) *Recitamus*, le prêtre et le peuple. Chez les Grecs, tout le peuple disoit le *Pater* à haute voix. (S. Grégoire pape, lib. VII, *epist.* LXIV.)

mon nom est profané par les gentils; c'est pour cela que nous lui demandons que son nom soit sanctifié par nous; non pas qu'il commence à le devenir, mais qu'après nous être sanctifiés, ne faisant que des actions saintes, nous sanctifiions son nom.

Que votre règne arrive. Il n'appartient qu'à une âme pure de faire cette demande. Vous avez entendu
Rmo. vi. 12. saint Paul dire : Que le péché ne règne plus dans votre corps mortel. Après donc avoir purifié nos actions, nos pensées et nos paroles, disons à Dieu : *Que votre règne arrive.*

Que votre volonté soit faite en la terre comme au Ciel. Comme si nous disions : Seigneur, que j'exécute votre volonté sur la terre, comme les Anges la font dans le Ciel.

Donnez-nous aujourd'hui votre pain, qui surpasse toute substance, celui qui entretient la vie spirituelle de notre âme. *Aujourd'hui*, c'est-à-dire, tous les jours.

Remettez-nous toutes nos dettes, comme nous les remettons à ceux qui nous doivent. Nous péchons tous
Pag. 330. les jours; nous avons donc besoin que Dieu nous pardonne tous les jours. Il ne nous pardonnera qu'autant que nous aurons pardonné aux autres. Y a-t-il quelque proportion entre Dieu et vous? Pouvez-vous comparer les offenses que vous avez reçues avec celles que vous lui avez faites? Donnez-vous donc bien de garde de vous exclure du pardon

que Dieu veut bien accorder à vos plus grands péchés, en refusant de pardonner à votre prochain les fautes légères qu'il peut avoir commises envers vous.

Et ne nous induisez pas en tentation. Ce n'est pas que nous demandions par cette prière de n'être jamais tentés, puisqu'il est écrit que l'homme qui Eccl. xxxiv. 9. n'est point tenté n'est point éprouvé. Regardez, mes frères, comme un sujet de joie pour vous les diverses tentations qui nous surviennent. On ne demande donc pas présentement de n'être pas attaqué par la tentation, mais de n'en être pas accablé. Car, il en est de la tentation comme d'un torrent difficile à passer. On est d'abord saisi de crainte ; mais, quand on a le courage d'en braver les flots et de résister à leur courant, on le traverse sans risque. On ne succombe à la tentation que quand on ne la combat point. Espérer le secours de Dieu et le lui demander par la prière.

Mais délivrez-nous du mal, du démon et du Pag. 331. péché.

Nous concluons cette prière par le mot *Amen*, ainsi soit-il (1). C'est comme le sceau de tout ce que nous avons demandé à Dieu par cette prière.

Cette prière récitée, le prêtre dit : *Les choses*

(1) C'est le prêtre qui répondoit *amen*, comme nous faisons, parce que c'est au prêtre à ratifier ce que le peuple a demandé.

saintes sont pour les saints, marquant que les choses qui sont pour l'autel, sanctifiées par l'infusion du Saint-Esprit, sont pour ceux qu'il a sanctifiés. Le peuple répond : *Il n'y a qu'un seul saint, un seul Seigneur, Jésus-Christ.* Il n'y a que lui qui soit saint par nature; mais nous pouvons le devenir par participation, en pratiquant les bonnes œuvres et en le lui demandant. Alors le psalmiste, vous invitant par un mélodieux et divin cantique à la communion des sacrés mystères, chante ces paroles du
Ps. xxxiii. 9. psaume : *Venez et voyez combien le Seigneur est doux*. Vous venez après cela vous présenter à l'autel et y recevoir dans votre main le corps de Jésus-Christ, en disant *amen*(1), sanctifiant vos yeux par la contemplation de ce saint corps. Vous communiez
Pag. 331. et seq. ensuite, avec la précaution de n'en laisser échapper aucune parcelle : autrement, croyez bien que la perte en seroit équivalente à celle d'un de vos membres (2). Après la réception du corps de Jésus-Christ, approchez-vous du calice de son sang, la tête inclinée dans l'attitude de l'adoration (3), et disant *amen*. Et

(1) Mot à mot : Quand vous approchez pour communier, il ne faut pas y venir les mains étendues, ni les doigts ouverts, mais soutenant de la main gauche votre main droite, où doit reposer un si grand roi, vous recevez le corps de Jésus-Christ dans le creux de cette main.

(2) Tertullien : Nous ne souffrons qu'avec grande peine qu'on laisse tomber à terre la moindre parcelle de notre pain sacré.

(3) *Pronus adorationis in modum.*

quand vos lèvres sont encore humectées de cette précieuse liqueur, portez-y la main pour en consacrer votre front, vos yeux et les autres organes des sens. Enfin, en attendant la dernière prière, remerciez Dieu de vous avoir fait participer à d'aussi grands mystères. Retenez ces traditions dans leur pureté, et ne vous privez jamais de la communion par vos péchés.

Le sacrifice se termine par l'action de grâce, et par la glorification des trois personnes de la sainte Trinité. C'est l'ancienne doxologie de l'Eglise : *Gloire, honneur et respect au Père, au Fils et au Saint-Esprit.* Le *sicut erat in principio et nunc et semper* vient des Latins, qui ne l'ont ajouté que dans le sixième siècle.

Ce ne sont-là que de simples catéchismes, des instructions familières, prêchées à des auditeurs novices encore dans les voies du salut : et pourtant elles traitent des plus hautes spéculations de la théologie. L'éloquence y conserve toute la franchise de ses mouvements ; la science de l'Ecriture y déploie tous ses trésors. Pas plus de sécheresse que d'affectation. Voilà les catéchismes que demande Fénélon ; voilà comme il vouloit que l'on prêchât au peuple.

Homélie sur le paralytique de la piscine probatique.

(Extraits.)

Pag 336. Partout où Jésus-Christ se montre, le Dieu
Matth. IX. 9. Sauveur se manifeste. Que ses regards viennent à rencontrer le publicain assis au bureau des impositions; il en fait un apôtre et un évangéliste. Et, lors même qu'il est enseveli au fond d'un sépulcre, il rappelle les morts à la vie. Vous le voyez rendre la vue aux aveugles, l'ouie aux sourds. S'il visite les portiques, ce n'est point pour en admirer l'architecture, c'est pour guérir les malades.

Médecin des âmes et des corps, il soulage toutes les infirmités, et répand ses bienfaits dans tous les lieux qu'il parcourt.

Pag. 337. Voulez-vous être guéri, dit-il au paralytique. En lui demandant s'il le vouloit, il l'engage à demander la guérison tant de son âme que de son corps, comme la suite le fait voir.

Pag. 338. Celui-ci répond : Oui, Seigneur, je le voudrois bien, mais je n'ai personne pour me jeter dans la piscine. Ne vous découragez pas, ô mon frère, lorsque nul homme ne vient à votre secours, vous avez en
Jerem. XVII. 5. Dieu un protecteur bien plus puissant. Malheur, dit le Prophète, à celui qui fonde son espérance sur un homme?

Le reste n'a rien de remarquable.

On attribue au même Père (1) une homélie, prêchée certainement à Jérusalem, pour la fête de la Purification et de la Présentation de notre Seigneur au temple, insérée dans la Bibliothèque des Pères, de l'édition de Paris. Le Père Combefis, dans sa Bibliothèque des Prédicateurs, en parle ainsi : « L'au-» teur imite et quelquefois emprunte les expres-» sions de saint Grégoire de Nazianze ; ce qui prouve » un écrivain postérieur à saint Cyrille (2). » On le reconnoît bien mieux encore à la différence du style. Celui-ci est affecté, plein d'images poétiques, chargé d'antithèses et de jeux de mots, où l'enfance du Sauveur est mise en opposition avec les effets de sa divine toute-puissance. Notre poète Santeuil, en réduisant tout ce discours à quelques strophes, dans l'une de ses hymnes sur la même fête, l'a ramené à son rythme et à sa mesure naturels. En voici les traits les plus remarquables. L'auteur invite le Ciel et la terre, les chœurs célestes et les peuples fidèles, les peuples mêmes de la gentilité à célébrer avec l'Eglise le mystère de cette fête, où le souverain Législateur veut bien se soumettre à la loi qu'il a faite, où un Dieu s'offre lui-même comme victime, où le Rédempteur

(1) Il n'est pas bien prouvé que ce discours soit de saint Cyrille de Jérusalem. D. Ceillier le recule au sixième siècle. (Voy. *Hist. des écriv. ecclés.*, tom. VI, pag. 542.)

(2) *Biblioth. Concionat.*, tom. VI; 1 vol. *de Sanctis*, pag. 119 et suiv.

du monde consent à payer son propre rachat, où l'auguste Enfant, Dieu et homme tout ensemble, est à la fois l'offrande et le temple, l'hostie et le sacrificateur, l'agneau du sacrifice et le pontife qui l'immole. Il est facile de reconnoître dans ces paroles le type de l'admirable strophe que chante l'Eglise :

Stupete gentes, fit Deus hostia :
Se sponte legi legifer obligat;
Orbis Redemptor nunc redemptus, etc.

L'auteur chante, plutôt qu'il ne raconte, les merveilles de la rédemption : toujours dans le style de l'antithèse. Santeuil a resserré son dithyrambe prosaïque dans ce peu de mots, brillants de génie :

O virgo quem gestas in ulnis (cruentam)
Imbuet hic sacer agnus aram.
Christus futuro corpus adhuc tener
Præludit insons victima funeri.
Crescet profuso vir cruore ;
Omne scelus moriens piabit.

Puis, ranimant sous son antique poussière le père du genre humain, il appelle Adam et lui met dans la bouche le cantique du saint vieillard Siméon : *Nunc dimittis*. C'est aujourd'hui que mes fers sont rompus; aujourd'hui que je suis affranchi de la corruption et délivré de la mort, etc. Après avoir exposé avec

la même pompe l'éternité du Verbe, il lui rapporte les miracles opérés par le ministère des anciens patriarches, ainsi que les prédictions qui avoient annoncé sa puissance et sa gloire, et finit en exhortant à marcher au-devant de Jésus-Christ, non pas seulement en portant à la main des flambeaux matériels, mais en lui présentant des cœurs brûlants des feux de son amour.

Lettre adressée à l'empereur Constance, sur la miraculeuse apparition de la croix éclatante de lumière, qui se fit voir dans le Ciel à toute la ville de Jérusalem.

Au religieux empereur Constance, auguste, chéri de Dieu; Cyrille, évêque de Jérusalem, salut en notre Seigneur. Pag. 351.

Voici la première lettre que j'écris de Jérusalem à Votre Majesté (1); elle y reconnoîtra le seul langage qu'il convienne à elle d'entendre, à moi de parler. Nulle expression dictée par la flatterie : mais le simple récit d'un événement, par lequel Dieu a voulu manifester la vérité des oracles du Ciel. Mon discours ne vous présentera point la pompe étudiée d'une pièce d'éloquence; seulement votre Majesté verra dans ce que je vais lui raconter, le fidèle ac-

(1) La première année de son épiscopat.

complissement des prédictions contenues dans l'Evangile. Le fait est récent; il s'est passé à Jérusalem, et je m'empresse de vous en transmettre les principales circonstances. Il vous prouvera combien Dieu prend intérêt à la gloire de votre empire.

Pag. 352.

Du temps de Constantin, votre père, d'heureuse mémoire, on découvrit à Jérusalem le bois de la croix qui fut l'instrument de notre salut. Dieu, pour récompenser la piété d'un de ses serviteurs (1), lui accorda, par une faveur signalée, de recouvrer les saints lieux cachés sous les monuments dont la haine du nom chrétien les avoit chargés (2). De votre temps, très-pieux empereur, qui surpassez vos aïeux en piété, les miracles ne viennent plus du Ciel, mais de la terre. Car, pendant les saints jours de la Pentecôte, le 7 de mai, vers la troisième heure du jour (un peu avant midi), une très-grande croix composée de lumière, a paru au-dessus du mont Golgotha, s'étendant jusqu'à la montagne

(1) Saint Macaire, évêque de Jérusalem.

(2) Les païens, en haine du christianisme, avoient mis tout en œuvre pour dérober la connoissance du lieu où le corps de Jésus-Christ avoit été enseveli. Non contents d'y avoir amassé une grande quantité de pierres et de décombres, ils y avoient encore bâti un temple à Vénus, afin qu'il parût que les fidèles venoient honorer cette fausse divinité, lorsqu'ils alloient rendre leurs adorations à Jésus-Christ. Ils avoient aussi profané le lieu où s'étoit accompli le mystère de la résurrection, en y élevant une statue de Jupiter, qui subsista depuis le règne d'Adrien jusqu'à celui de Constantin. (Butler, tom. IV, pag. 68, sur la fête de l'*Invention de la sainte croix.*)

sainte des Oliviers, et s'est faite très-visiblement apercevoir, non pas à une ou deux personnes, mais à tout le peuple de la ville. Ce n'a point été, comme on pourroit le croire, un phénomène passager; il a subsisté durant plusieurs heures, visible à tous les yeux, et plus éclatant que le soleil, dont la lumière l'auroit effacé infailliblement, si la sienne n'eût été plus forte. Bientôt on s'est rendu à l'Eglise. Tous les cœurs étoient partagés entre la crainte et la joie; jeunes et vieux, hommes et femmes, jusqu'aux vierges les plus retirées, les chrétiens du pays et les étrangers, les païens eux-mêmes qui s'y rencontroient, venus de divers pays, tous, d'une commune voix, bénissoient notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, célébroient les merveilles de sa puissance, en reconnoissant par leur propre expérience que la doctrine des chrétiens a pour fondement non pas les discours de la sagesse humaine, I. Cor. II. 4.
mais les effets sensibles de l'esprit et de la puissance de Dieu, et que l'Evangile n'a pas eu pour prédicateurs des hommes seulement, mais que Dieu lui-même, du haut du Ciel, s'est plu à lui rendre témoignage.

Nous-mêmes, avec tous les autres habitants de Jérusalem, nous avons vu ce miracle de nos propres yeux. Nous en avons rendu et ne cesserons jamais d'en rendre grâce à Dieu, Roi de tous, et à son Fils unique; unissant aux adorations que nous lui ren-

dons dans ces saints lieux, les prières que nous lui adressons tous les jours en faveur de votre personne chérie de Dieu. Nous nous sommes empressés d'en faire part à votre Majesté, afin que la considération d'un aussi merveilleux événement augmente encore sa confiance en notre Seigneur Jésus-Christ (1).

(1) Les protestants, Rivet à leur tête, ont inventé toutes les chicanes imaginables pour combattre ce miracle. Ils ont été réfutés sans réplique par les savants auteurs de l'édition de saint Cyrille, dans l'Avertissement qui précède cette Lettre, pag. 346 et suiv. Le fait se trouve attesté par une foule d'écrivains, tels que saint Jérôme, Sozomène, *Hist.*, lib. v, cap. v; Socr., lib. II, cap. XXVIII; Théophane, *in Chronogr.*, pag. 34, *ad ann.* 353; Philostorg., *Hist.*, lib. III, cap. XXVI, etc., et autres, dont les textes sont rapportés dans cette même édition, pag. 355 et suiv. D'autres protestants de meilleure foi, conviennent du fait, en reconnoissant l'authenticité de la lettre du saint patriarche de Jérusalem : *Hanc epistolam Cyrillo sine magnâ causâ abjudicat Rivetus*, lib. III, c. II, *critici sacri.* dit Fabricius, (tom. VII, *Biblioth. gr.*, pag. 546.) Cave fait le même aveu, et traite le sceptique avec encore plus de mépris : *Mitto cæteras Riveti exceptiunculas, vix cassâ nuce dignas.* (*Script. eccles.*, pag. 134, col. I.)

ARTICLE III.

Saint Gaudence, évêque de Bresse en Italie.

Vers l'an 387.

Les détails sur la vie de ce saint évêque, se réduisent à un petit nombre de faits que nous lisons dans le recueil de Butler.

« Il paroît que saint Gaudence fut élevé sous la conduite de S. Philastre, évêque de Bresse; du moins il l'appelle son père. Étant à Césarée, en Cappadoce, il alla visiter dans leur monastère les sœurs et les nièces de saint Basile. Celles-ci lui donnèrent des reliques des quarante martyrs de Sébaste, et de quelques autres saints. Elles ne doutèrent point qu'il n'honorât ces gages précieux de son affection, comme elles les avoient honorés elles-mêmes.

« Il étoit en Orient, lorsque S. Philastre mourut; le clergé et le peuple de Bresse le demandèrent pour évêque. Ils savoient quel fruit avoient produit ses instructions; et ils étoient d'ailleurs persuadés, qu'en le choisissant pour pasteur, ils mettoient à leur tête un modèle de toutes les vertus chrétiennes. Mais, dans la crainte que son humilité ne traversât leurs desseins, ils s'engagèrent par serment à ne point re-

cevoir d'autre évêque. Les évêques de la province s'assemblèrent avec saint Ambroise, leur métropolitain, et confirmèrent l'élection. On écrivit à Gaudence, qui étoit en Cappadoce, pour le presser de hâter son retour. Il ne céda qu'à la crainte de l'excommunication dont on le menaçoit, dans le cas où il refuseroit d'obéir (1). Saint Ambroise, assisté des autres évêques de la province, le sacra vers l'an 387.

Gaudence fit un discours à cette occasion (2), et il y fit connoître les sentiments de l'humilité profonde dont il étoit pénétré. L'église de Bresse connut bientôt tout le prix du trésor qu'elle possédoit dans la personne d'un tel pasteur. Il travailloit avec un zèle infatigable à nourrir son troupeau du pain de la parole divine.

« Il y avoit à Bresse un seigneur rempli de vertus, nommé Bénévole (3). L'impératrice Justine l'avoit disgrâcié, sur le refus constant qu'il avoit fait de rédiger un édit en faveur des Ariens. Le mauvais état de sa santé ne lui permettant pas d'aller entendre son évêque, il le pria de lui donner une copie de ses discours, afin qu'il pût les lire. C'est par là que certains de ces discours sont parvenus jusqu'à nous.

(1) *Auctoritate sanctorum præsentium subjugatus*, ainsi qu'il le déclare lui-même, pag. 181.

(2) S. Gaudentius, *Tractat. de ordinatione suâ*, pag. 180, edit. Patav.

(3) Ou *Bénivole*, d'après une ancienne inscription rapportée *ibid.*, pag. 3.

« Saint Gaudence fit bâtir une nouvelle église à Bresse, et invita plusieurs évêques à la cérémonie de la dédicace de ce temple. Il prononça en leur présence un discours, où il déclare qu'il a déposé dans la nouvelle église les reliques des quarante martyrs et autres (1).

« L'évêque de Bresse fut un des députés que le concile de Rome, tenu en 405, et l'empereur Honorius, envoyèrent en Orient, pour défendre la cause de saint Jean-Chrysostôme devant Arcade. Le saint archevêque de Constantinople lui écrivit à cette occasion, pour le remercier, une lettre que nous avons encore (2). Mais cette députation n'eut pas le succès qu'on en espéroit. Ceux qui la composoient, furent maltraités et mis en prison dans la Thrace. On les élargit quelque temps après, et on les fit embarquer sur un vaisseau tout pourri. Ils échappèrent cependant au danger auquel on avoit eu dessein d'exposer leur vie; et il n'en périt aucun. Le temps de sa mort n'est pas plus assuré que celui de sa naissance; on l'a fixé communément à l'an 420. On croit qu'il gouverna son église durant quatorze années. Ruffin

(1) *Ex hoc præclaro Gaudentii facto valdè confirmatur antiquus reliquiarum cultus, eaque propterea utitur apprsitè Baronius ad ann.* 316, n° LXIV, *ubi de sanctis quadraginta martyribus agens Gaudentianum sermonem laudat.* (*In præfatione*, pag. 11.)

(2) C'est la cent quatre-vingt-quatrième de l'édition de Fronton Du Duc.

l'appelle la gloire des docteurs du siècle où il vivoit (1). Les discours que nous avons de ce saint évêque, sont au nombre de vingt-un (*).

S. Gaudence est quelquefois mentionné dans nos chaires chrétiennes; et toujours indiqué comme témoin de la tradition, plutôt que cité comme orateur. Ses instructions familières et ses traités, publiés dans la forme simple des Catéchèses, exposoient aux néophytes, ou à ceux qui se préparoient à l'être, les principaux articles de la croyance chrétienne (2), et n'étoient par conséquent point susceptibles des mouvements de l'éloquence (3). Il n'en doit pas moins être proposé aux études du prédicateur, qui trouvera dans ses ouvrages de précieux monuments en faveur de nos dogmes catholiques. Est-il rien, en

(1) *In Præfat. ad versionem libror. Recognit. Clementsi.*

Butler *Vies des Saints*, tom. x, pag. 304—307. D. Ceillier, tom. x, pag. 517, 518.

(*) *S. Gaudentii sermones cum opusculis Ramperti et Adelmanni Brisciæ episcoporum. Recensuit et notis illustravit Paulus Galeardus Patav.* 1720, in-4°.

(2) *Regeneratos vos esse per baptismum et renatos nuncupatione ipsa quâ infantes vocamini, potestis advertere.*

(3) Ce n'est pas une raison pour déterminer la sévérité du jugement qu'en porte Dupin. Qu'on doive reprocher à cet évêque l'abus de l'allégorie, son éditeur lui-même en convient. (*Gaudentius allegoriâ usus*, *Præfat.*, pag. XVIII.) C'étoit le goût dominant de son siècle. Mais dire, « qu'il soit plein d'allégories forcées, de pensées extraordinaires, d'allu» sions éloignées; que le style en soit simple et négligé; que ses discours » manquent de force, d'éloquence et d'exactitude »; c'est outrer la cri-

effet, de décisif sur la foi de la présence réelle, comme les textes que nous allons transcrire ?

« Parmi les circonstances diverses rapportées au livre d'Exode, lorsqu'il décrit la célébration de la Pâque, nous ne parlerons maintenant que de celles qui ne peuvent être expliquées devant les catéchumènes (1), mais qu'il est néanmoins nécessaire d'expliquer à ceux qui ont été nouvellement baptisés.. Dans les ombres et les figures de l'ancienne Pâque, ce n'étoit pas une seule victime qui étoit immolée, mais plusieurs. Chaque maison avoit son agneau pascal, parce qu'un seul n'eût pu suffire à tout le peuple. Cette mystérieuse immolation n'étoit que la figure du sacrifice, dont la mort de Jésus-Christ devoit offrir la réalité. La figure d'une chose n'est pas la chose elle-même; elle n'en est que la représentation et l'image. Mais aujourd'hui que, dans la vérité de la loi nouvelle, un seul agneau est mort pour tous, il est certain qu'étant aussi immolé par toutes les maisons, c'est-à-dire sur tous les autels des églises, il nourrit sous le mystère du pain et du vin, ceux qui l'immolent (2)... C'est là véritablement la chair de l'agneau;

Pag. 36—37.
Exod. XII.

tique, et laisser croire que l'on n'a pas même lu ce que l'on juge. Tillemont est bien plus équitable : « Quoique son style soit assez simple, dit-il, » néanmoins il a de l'élégance; et l'on y voit un génie fort doux, et en » même temps fort agréable. Mais pour le fond des choses, la doctrine et » les instructions en sont excellentes. » (*Mém.*, tom. x, pag. 586.)

(1) A cause du secret des mystères.

(2) *Ergo, in hâc veritate quâ sumus, unus pro omnibus mortuus est;*

c'est là le sang de l'agneau ; car c'est ce même pain Joann. vi 52. vivant, descendu du Ciel, qui a dit : *Le pain que je donnerai, c'est ma propre chair.* Son sang est aussi Pag. 38. fort bien représenté dans l'espèce du vin, puisqu'en *Ibid.* xv. 3. disant dans l'Évangile : *Je suis la vraie vigne*, il témoigne assez que le vin que l'on offre dans l'église, en figure et en mémoire de sa Passion, est son propre sang. C'est donc ce même Seigneur, ce même Créateur de toutes choses, qui, de la terre ayant formé du pain, forme de nouveau de ce même pain son propre corps, parce qu'il le peut faire et qu'il l'a promis; et c'est lui-même qui, ayant autrefois changé l'eau en vin, change maintenant le vin en son propre sang (1).

« L'Écriture que l'on a lue, concluant par une fin Exod. xii. 11. excellente et mystérieuse, ajoute : *Car c'est la Pâque du Seigneur.* O sublimité des richesses de la sagesse Pag. 42. et de la science de Dieu ! c'est la pâque du Seigneur, dit l'Écriture, c'est-à-dire le passage du Seigneur, afin que vous ne preniez pas pour terrestre ce qui a été rendu tout céleste par l'opération de celui qui a voulu passer lui-même dans le pain, en le faisant

et idem per singulas ecclesiarum domos in mysterio panis ac vini reficit immolatus, vivificat creditus, consecrantes sanctificat consecratos. Hæc agni caro, hic sanguis est.

(1) *Ipse igitur naturarum creator et dominus qui producit de terrâ panem, de pane rursus (quia et potest et promisit) efficit proprium corpus ; et qui de aquâ vinum fecit, et de vino sanguinem suum.*

devenir son corps et son sang. Car ce que nous avons ci-dessus exposé en termes généraux, touchant la manière de manger l'agneau pascal, nous le devons particulièrement observer dans la manière de recevoir les mêmes mystères de la Passion du Sauveur. Vous ne devez donc pas les rejeter, en considérant cette chair comme si elle étoit crue, et le sang comme s'il étoit tout cru, ainsi que firent les Juifs, ni dire avec eux : *Comment peut-il nous donner sa chair à manger?* Joann. VI. 53. Vous ne devez pas non plus considérer ce sacrement comme une chose commune et terrestre, mais plutôt vous devez croire avec fermeté que, par le feu du Saint-Esprit, ce sacrement est en effet devenu ce que le Seigneur assure qu'il est. Car, ce que vous recevez est le corps de celui qui est *le pain vivant* et céleste, et le sang de celui qui est *la vigne* sacrée(1) ; et nous savons que, lorsqu'il présenta à ses disciples le pain et le vin consacrés, il leur dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* Croyez donc, je vous en prie, à celui auquel nous avons déjà cru : la vérité est incapable de mensonge..... Comme donc il est ordonné dans l'ancienne loi, de manger la tête de

(1) *Ne terrenum putes quod cœleste effectum est per eum qui transit in illud, et fecit illud suum corpus et suum sanguinem; quia quod accipis corpus est illius panis cœlestis, et sanguis est illius sacræ vitis.*

Nam cùm panem consecrationis et vinum discipulis suis porrigeret, sic ait : Hoc est corpus meum; hic est sanguis meus. Credamus, quæso, cui credidimus. Nescit mendacium veritas.

l'agneau pascal avec ses pieds, nous devons maintenant, dans la loi nouvelle, manger tout ensemble la tête de Jésus-Christ, qui est sa divinité, avec ses pieds, qui sont son humanité, lesquels sont unis et cachés dans les sacrés et divins mystères; en croyant également toutes choses, ainsi qu'elles nous ont été laissées par la tradition de l'Église, et en nous gardant de briser cet os, qui est très solide, c'est-à-dire cette vérité sortie de sa bouche : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* (1). »

Pag. 43. « Que si après; il reste quelque chose que vous n'ayez pas bien compris dans cette explication; il faut achever de le confirmer entièrement par l'ardeur de la foi. Car, notre Dieu est un feu qui consume, qui purifie et qui éclaire nos esprits, pour nous faire concevoir les choses divines, afin que, découvrant les causes et les raisons mystérieuses de ce même sacrifice tout céleste, institué par Jésus-Christ, nous puissions lui rendre d'éternelles actions de grâces d'un don si grand et si ineffable. Car; c'est le véritable héritage de son nouveau Testament, qu'il nous a laissé dans la nuit même de sa Passion, comme le gage de sa présence. C'est le viatique dont nous sommes nourris et fortifiés dans le pélerinage de cette vie, jusqu'à ce que nous arrivions dans le Ciel, et que nous jouissions pleinement

(1) Traduit par D. Ceillier, tom. x, pag., 521.

et à découvert de celui qui, étant sur la terre, nous a dit : *Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous.* Joann. VI. 54. Il a voulu que nous jouissions toujours de ses grâces et de ses bienfaits ; il a voulu que son précieux sang sanctifiât continuellement nos âmes par l'image de sa Passion. C'est pourquoi il commanda à ses fidèles disciples, qu'il avoit établis pour être les premiers pasteurs de Pag. 44. son Eglise, de célébrer sans cesse ces mystères de la vie éternelle, jusqu'à ce que Jésus-Christ descende de nouveau du Ciel ; afin que les pasteurs et tout le reste du peuple fidèle ayant tous les jours devant les yeux l'image de la Passion de Jésus-Christ, la portant en leurs mains, et même la recevant dans leur bouche et dans leur estomac, le souvenir de notre rédemption ne s'effaçât jamais de notre mémoire, et que nous eussions toujours un remède favorable et un préservatif assuré contre les poisons du diable. Recevez donc, aussi bien que nous, avec toute la sainte avidité de votre cœur, ce sacrifice de la Pâque du Sauveur du monde ; afin que nous soyons sanctifiés dans le fond de nos âmes et de nos entrailles par notre Seigneur Jésus-Christ, lequel nous croyons être lui-même présent dans ses sacrements (1). »

(1) *Quod autem dicit cum festinatione illud manducandum : præcipit ne lento corde et ore languido sacramentum dominici corporis sumamus et sanguinis, sed cum omni aviditate animi quasi verè esurientes, et sitientes justitiam.....*

Traduit en grande partie par M. de Trévern, *Disc. amic.*, tom. II,

Vous mangerez l'agneau pascal, ayant ceint vos
Pag. 41. reins, (est-il dit au livre de l'Exode). La ceinture autour des reins signifie la mortification des vices. En conséquence de ce précepte, nous sommes obligés de mortifier premièrement les convoitises de la chair, et, après cela, de recevoir le corps du Seigneur, qui a été immolé pour nous, lorsque nous étions assujettis à la servitude d'Égypte; ce qui fait dire à l'Apôtre : Que l'homme s'éprouve donc, etc.

Pag. 44. Le Seigneur a ordonné, pour deux raisons, qu'on offrît le sacrement de son corps et de son sang sous les espèces du pain et du vin; la première, afin que l'agneau sans tache donnât à un peuple pur une hostie pure à célébrer, sans feu, sans sang et sans les apprêts dont on use pour les autres chairs dont on veut manger, et qu'ainsi cette oblation fût
Pag. 45. pure et facile pour tout le monde; l'autre, que l'on trouvât dans le pain, qui est composé de plusieurs grains de blé, réduits en farine, pétris ensemble avec de l'eau, ensuite cuits au feu, une image du corps de Jésus-Christ, qui, étant comme pris de la masse de la nature humaine, a été fait un seul corps et accompli par le feu du Saint-Esprit (1).

Lettre x, pag. 15—19. Après avoir rapporté ce beau fragment, il ajoute : « On y sent cette antique simplicité qui attache, jointe à une doctrine solide, qui soutient et fortifie la foi. » (*Ibid.*, pag. 19.)

(1) *Quod autem sacramenta corporis sui et sanguinis in specie panis et vini offerenda constituit, duplex ratio est : Primum, ut imolatus*

Lorsque la loi a ordonné qu'on mangeât du pain sans levain, avec des herbes amères, elle a voulu nous apprendre que personne ne peut mener une vie pure et sincère, sans qu'elle soit mêlée d'amertumes et de déplaisirs.... Mais, quand vous sortirez de l'Église de ce monde par la mort, c'est alors que vous mangerez la nourriture de la manne, c'est-à-dire que vous recevrez le pain et le sacrement du Ciel, alors qu'étant introduits dans cette terre des saints, qui vous a été promise, vous jouirez tout ensemble de la beauté du paradis et des délices éternelles du Seigneur même. C'est là une amertume bien douce, puisqu'elle est suivie d'une récompense aussi délicieuse. Pag. 79. Pag. 80.

Dans un de ses discours, saint Gaudence soutient que la sainte Vierge, qui avoit conçu le Fils de Dieu, sans perdre sa virginité, le mit aussi au monde sans intéresser sa pudeur (1). Et, pour le prouver, il dit qu'il n'étoit pas plus difficile à Jésus-Christ de sortir du sein de sa mère ni d'y entrer, que d'entrer, Pag. 84 — 102.

Dei agnus hostiam mundam mundato populo traderet celebrandam, sine ustione, sine sanguine, et quæ omnibus ad offerendum prompta esset ac facilis; deinde quomodo panem de multis tritici granis in pollinem reductis, per aquam confici, et per ignem necesse est consummari; rationabiliter in eo figura accipitur corporis Christi, quem novimus ex multitudine totius humani generis unum esse corpus effectum per ignem sancti Spiritûs consummatum.

(1) *Incorrupta virgo peperit quod intacta virgo concepit.... Sine detrimento integritatis maternæ nacistur, sine corruptelâ conceptus.*

les portes fermées, dans le cénacle où étoient les disciples.

Il ne craint pas d'avancer que cette sainte mère du Seigneur, la fille des patriarches et des prophètes, a intercédé pour nous, gentils, auprès de son Fils (1).

Pag. 73—98. Dans d'autres, il combat Marcion et les Manichéens.

Prêchant en présence d'un grand nombre d'évêques, le jour de la consécration de son église, il Pag. 200. les appelle *l'assemblée des Saints* (2).

Pag. 186. Pour rendre cette consécration plus solennelle, la bonté divine nous a mis en possession de précieuses reliques, du dernier et du plus grand des prophètes, saint Jean-Baptiste, des apôtres saint André, saint Thomas, de l'évangéliste saint Luc, des martyrs saint Gervais et saint Protais, qui ont daigné se révéler, il y a quelques années, dans la ville de Milan,

(1) *Hæc ergo mater Domini intercessit pro nobis gentibus apud suum secundum carnem natum.*

(2) « Un saint évêque du quatrième siècle, prêchant en présence de tous les évêques d'Italie, la dédicace solennelle de son église, voulut qu'elle fût nommée l'*Assemblée des Saints*. « N'est-il pas juste, disoit-il, qu'ayant eu le bonheur d'y rassembler tant d'illustres et saints prélats, surtout ayant l'avantage d'y posséder tant de précieuses reliques, par conséquent de pouvoir y trouver tant de puissants protecteurs toutes les fois que nous y entrerons, nous reconnoissions que nous entrons dans l'Assemblée des Saints? Que n'aurons-nous pas droit d'y espérer? concluoit-il. Ne pourrai-je pas pas m'exprimer de même aujourd'hui? » (L'abbé Clément, *Serm. sur la consécration de l'église de Saint Sulpice, Mystères*, tom. II, pag. 31, 32.)

à Ambroise son évêque ; d'autres saints confesseurs et des quarante martyrs de Sébaste (dont il fait le panégyrique).

Toutes les fois que les persécuteurs faisoient jeter Pag 199.
dans les eaux les cendres des martyrs qu'ils avoient condamnés au feu, il ne manquoit pas de pieux fidèles qui alloient ou les enlever clandestinement, ou se les procurer à prix d'argent.

Cependant, ce ne sont pas là les seuls avantages à recueillir des instructions du saint évêque ; il en est qui s'adressent à d'autres qu'à des catéchumènes, et conviennent à toutes les classes de chrétiens. Telles sont les pensées que nous détachons de ses homélies.

Celui-là est vraiment mort devant Dieu, qui s'é- Pag. 6.
carte de la vérité de la foi qui nous vient des apôtres.

Nous voyons les méchants prospérer, tandis que Pag. 9.
la plupart des justes sont éprouvés par les tribulations. Élie est réduit à fuir, quand l'impie Jésabel est sur le trône. Le plus grand des prophètes, Jean-Baptiste, après avoir langui chargé de chaînes, dans l'obscurité d'un cachot, y reçoit la mort, tandis que l'infâme Hérode, qui commande sa mort, siége à table avec ses officiers et ses courtisans, enivré, non pas de vin seulement, mais du sang de l'homme juste.

Ce n'est pas sans dessein que Dieu vous a fait

riche, mais par une sage providence. Il vouloit que vous trouvassiez dans l'exercice de la miséricorde envers les indigents un remède contre les reproches secrets de votre conscience.

Pag. 11. Tel est l'égarement des hommes, que, quand ils pèchent, ils veulent non-seulement qu'on leur pardonne, mais qu'on leur sache gré d'avoir bien fait (1).

Pag. 13 Encore que Dieu réserve au jour du dernier jugement la rétribution générale de tous les hommes, il arrive néanmoins assez souvent que des blasphèmateurs ou des apostats périssent dès à présent par des maux douloureux et incurables, afin que la vue de leurs châtiments épouvante les autres. Et, quand Dieu permet que les âmes vertueuses soient affligées, il le fait pour trois raisons; savoir, pour les corriger, pour les purifier et pour les éprouver (2).

Pag. 19—20. La doctrine de la vérité donne la vie à ceux qui s'y soumettent et la mort à ceux qui y résistent. Elle abat le vice et rehausse la vertu, elle aceable les incrédules et élève les fidèles, parce que Jésus-Christ, que les apôtres ont annoncé au monde,

(1) *Vult videri humanus error non modo venià, sed etiam cum ratione peccare.* (Præfat. ad Benev.)

(2) *Pietatis verò cultores, quod interdum vel corporis doloribus, vel variis tribulationibus afflictantur, triplex esse ratio invenitur : prima correctionis, secunda purgationis, tertia probationis.*

est venu pour la ruine et la résurrection de plusieurs. Luc. II. 34.

Ce qui nous sauve est ce qui tourmente les démons (1).

Fuyez les festins accompagnés de danses et de musique. Les maisons où se passent de pareils désordres renferment le danger des théâtres (2). Que l'on bannisse des maisons des chrétiens tout ce qui a rapport aux pompes du démon. On y doit pratiquer l'humilité et l'hospitalité; on les doit sanctifier par le chant des psaumes et des cantiques spirituels. Pag. 87.

J'ai dit le fleuve des aumônes, *fluvium diximus eleemosynarum*, pour vous faire sentir avec quelle abondance vous devez donner. Mais, combien sont rares ceux qui, je ne dis pas versent des fleuves d'aumônes, mais qui répandent seulement des gouttes de pluie et de rosée, pour procurer quelque rafraîchissement à leurs âmes! Pag. 157.

Le chrétien sort de l'Église, et ses oreilles étant sourdes à la prière du pauvre, il passe sans lui rien donner. C'est ainsi que le Seigneur l'écoutera dans ses prières.

L'Écriture dit que le jeûne est avantageux quand il est accompagné de l'aumône. Il faut donc pratiquer l'un et l'autre, pour apaiser la colère Tob. XII. 8.

(1) *Salus nostra Dæmoniorum pœna est.*

(1) *Infelices illæ domus quæ nihil discrepant a theatris.*

du Seigneur. Mais peut-être ne pouvez-vous pas jeûner. Si cela est ainsi, au moins donnez à manger à ceux qui ont faim. Si, pour jeûner, il ne vous est pas possible de retarder seulement de quelques
Pag. 158. heures votre repas ordinaire, jugez par là de la peine que doit éprouver celui que sa misère et votre dureté obligent de jeûner, et dont vous ne soulagez pas la faim, tandis que vous, vous siégez à une table opulente. Vous alléguez, pour prétexte de vos refus, la stérilité des saisons; vous vous rejetez sur de prétendues nécessités. Ingrat! vous outragez Dieu lui-même par vos fausses plaintes. Eh bien! je le suppose; dites-moi, êtes-vous le seul qui sentiez la misère du temps? ce pauvre ne la sent-il pas comme vous? Mais vous, comment l'endurez-vous? Vous empêche-t-elle de vous livrer aux caprices de votre luxe? Pour moi, je n'y pense qu'avec douleur, et je ne le dis qu'avec honte. Combien y a-t-il de ces pauvres qui, étant dans la dépendance des riches, seroient morts de faim, si l'Eglise n'étoit venue à leur secours!

Pag. 26. Le Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, ressuscita, par sa résurrection, le monde qui étoit abattu sous la puissance de la mort, et il lui redonna la vie dans le même jour qu'il l'avoit, tant de siècles auparavant, tiré du néant pour le créer, afin que tout ce qui est au ciel et sur la terre fût rétabli et réformé par Jésus-Christ.

Jésus-Christ est venu au monde, non pour lui, mais pour nous (1). Pag. 101.

L'arche, hors de laquelle il n'y avoit point de salut, est l'image de l'Eglise, hors de laquelle on ne peut être sauvé (2).

Outre ces homélies, l'éditeur a recueilli quelques panégyriques prononcés par saint Gaudence. Ce sont les panégyriques des saints Machabées, des apôtres saint Pierre et saint Paul, de saint Philastre son prédécesseur. Butler compte quatorze éloges du même saint évêque, par saint Gaudence (3) ; il n'y a d'authentique que celui qui se trouve dans l'édition de Paul Galeard (4). Plusieurs de ces mêmes homélies se rencontrent sous le nom de saint Zénon de Vérone, dont nous allons parler.

(1) *Nascitur Christus non sibi sed nobis.*

(2) *Periisse constat in illo diluvio omnes ipsius temporis homines, præter eos qui intrà arcam quæ typum gerebat ecclesiæ, reperiri meruerint. Nam similiter etiam nunc omnino salvi esse non poterunt qui ab apostolicâ fide et ab Ecclesia catholica fuerint alieni.*

(3) *Vie de Saints*, tom. VI, pag. 273.

(4) Pag. 175, et *Préface*, pag. XIV.

Nota. L'article de saint Ambroise, que nous avons annoncé à la suite de celui-ci, se trouvant très étendu, nous l'avons renvoyé au volume suivant, pour n'avoir point à le partager dans celui-ci.

ARTICLE IV.

Saint Zénon, évêque de Vérone.

En 362.

Saint Zénon fut-il martyr? ne fut-il que confesseur? cette question ne doit pas nous embarrasser (1). Il fut éloquent; et, ce qui vaut mieux, il fut apôtre. On croit qu'il fut appelé à l'évêché de Vérone sous le règne de Julien. Il eut donc à combattre les païens, les Juifs et les Ariens, qui tous, formoient un parti commun contre l'Église catholique. Ses vertus lui méritèrent les éloges de saint Ambroise (2); et ses sermons que nous avons encore, au nombre de plus de cent (3), lui donnent un rang distingué parmi les prédicateurs du quatrième siècle. Il n'en a point été

(1) On savoit peu de chose sur la personne de ce saint évêque, quand les savantes recherches des deux Ballerini, prêtres de Vérone, et l'Histoire chronologique des évêques de cette ville, publiée en 1751, par Biancolini, ont fixé toutes les incertitudes. On y voit qu'il étoit Africain de naissance, mais qu'il fut transporté de bonne heure en Italie; qu'il vécut sous les règnes de Constance, de Julien et de Valens; qu'il fut un modèle de toutes les vertus épiscopales; qu'il eut beaucoup à souffrir, mais qu'il lui manqua seulement de terminer sa vie par le martyre.

(2) *Epist. ad Syagr.*; *Epist.* VI, pag. 765.

(3) Quelques-uns sont très courts et n'ont pas plus de dix lignes. Plusieurs portent son nom, et ont été revendiqués pour d'autres écrivains.

fait d'édition particulière. On les trouve épars dans les compilations de Combéfis (1), et dans la Bibliothèque des Pères.

Le Prophète ordonne au peuple de sonner de la trompette pour annoncer la néoménie (2). Nous sommes les trompettes du Seigneur; et nous venons faire retentir à vos oreilles les divines ordonnances qui vous commandent le jeûne, en prescrivent les règles, en publient les salutaires effets.

Saint Zénon reprend ceux qui, bornant le jeûne à quelques privations, persistent à répandre le poison de la médisance et de la calomnie, à susciter des querelles. A l'occasion du texte de l'Evangile : *Quand vous jeûnez, ne faites pas comme les hypocrites,* il blâme ceux qui s'affligent des jours de jeûne. Doit-on couronner celui qui triomphe malgré lui, qui marche au combat d'un pas chancelant, et le visage abattu par la frayeur? L'avantage du jeûne est de dompter la chair, de nous donner la victoire sur nos passions. Or, à qui la guérison peut-elle causer de la tristesse? N'est-il pas honteux de concevoir du

Matth. VI. 11.

(1) *Biblioth. concionat.*, 1 vol. *Adventús*, pag. 131, 485, II *Quadrag.* I, 7; II. 177; IV. 17, etc. *Biblioth. magna veter. Patr. Colon.*, 1618, tom. III.

(2) Ce début ressemble à celui d'une homélie de saint Basile sur le même sujet. Beaucoup de ressemblances de cette sorte ont fait croire que les sermons, publiés sous le nom de saint Zénon de Vérone, n'étoient pas de lui. (D. Ceillier, *Hist.*, tom. VIII, pag. 463.) Ce jugement nous paroît trop sévère, bien que fortifié de l'autorité de Bellarmin (*de Script. eccles.*, pag. 90).

chagrin par la mortification du jeûne, au lieu de se réjouir de la santé de l'âme qu'il entretient ou qu'il procure? Allons, pleins de joie, au céleste médecin. Le remède qu'il nous présente, c'est le jeûne. Nous y trouverons un moyen d'expier nos fautes, surtout celles où nous sommes tombés pendant le cours de l'année. Le jeûne attaque les vices dans leur source, assujettissant la chair aux lois de l'esprit de Dieu.

Ibid. 17. Il explique le commandement *de laver son visage et d'oindre sa tête* aux jours de jeûne, par la pureté de conscience et l'exercice des bonnes œuvres, et finit en rappelant l'antiquité du jeûne, dont le précepte remonte jusqu'à l'histoire de nos premiers parents..... Nous avons été chassés du Paradis pour n'avoir point jeûné; il faut jeûner maintenant pour y pouvoir rentrer. Sommes-nous sur la terre pour y servir nos sensualités?..... La vie des bienheureux dans le Ciel, est une sorte de jeûne continuel : là, on ne prépare aucun aliment; on n'y presse aucune sorte de breuvage; les Anges sont affranchis de tout besoin des sens; imitons-les sur la terre. Voyez à quel haut degré de gloire le jeûne a fait monter Elie! En quels malheurs Ève nous a précipités par la transgression du commandement qui lui avoit été fait!..... Dieu nous dit à chaque jour du carême :
Luc. XXIII.43. *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis*. Ces jours de mortification vous le procureront, si vous les observez avec exactitude (exemple de Lazare et

du mauvais riche). Marchons à la suite de l'illustre pauvre de l'Evangile; Abraham nous recevra comme lui dans son sein. *Ibid.* XVI.

L'histoire du patriarche Abraham lui donne occasion de comparer le sacrifice d'Isaac avec celui du Sauveur. « Le sort de Jésus-Christ sera, dit-il, bien différent de celui d'Isaac. On mena sur une haute montagne cet enfant qu'on chargea du bois et du triste appareil de son sacrifice; mais il n'en fut pas la victime, Dieu, qui se contenta de la fidélité du père, et de la soumission du fils, en ayant substitué un autre à sa place; et, bien loin que cette action l'eût engagé à quelques souffrances, ce fut au contraire un présage de sa gloire et de sa prospérité futures. Mais comme le fils de Marie porte dans son nom la qualité de Sauveur, le Père Éternel qui fait les choses en les disant, ne veut pas qu'il diffère d'un seul moment à exprimer ce que ce nom signifie. Le voyez-vous qui verse déjà du sang par son ordre, (au jour de sa circoncision)? le voyez-vous qui commence déjà notre rédemption, et qui nous fait juger par ce témoignage anticipé de son amour, à combien de douleurs et d'ignominies son nom l'engagera, afin qu'il nous soit favorable (1)? » Gen. XXII.

(1) Traduit par Fromentières, *Serm.*, tom. 1, pag. 13.

C'est le mot célèbre de Tertullien : *A partu virginis factus hostia*, si doctement commenté par Bourdaloue, dans son *sermon sur le mystère de la Circoncision.*

Voici comme il termine un de ses sermons *sur la patience*. O patience! O reine de toutes choses! que je voudrois bien être en état de vous célébrer, mais plus par ma conduite que par mes paroles! Vous êtes l'appui des vierges, le port des veuves, le guide des époux, le lien des amis, la consolation, la joie et souvent la liberté des esclaves. C'est par vous que les pauvres trouvent le vrai bonheur dans leur état ; par vous que les prophètes se sont perfectionnés dans la vertu ; que les apôtres ont été unis à Jésus-Christ. Vous êtes la couronne et la mère des martyrs, le boulevard de la foi, le fruit de l'espérance, l'amie de la charité. Heureux, mille fois heureux, celui qui vous possède dans son cœur !

[Le discours de saint Zénon à ce sujet, paroît n'être qu'une imitation du beau traité de saint Cyprien sur la patience, qui se trouve traduit dans le quatrième volume de cet ouvrage (pag. 92 et 118) ; mais il n'a ni sa chaleur, ni sa précision.]

Sur la charité. O charité! Que vous êtes tendre ! Que vous êtes riche ! Que vous êtes puissante ! On n'a rien quand on ne vous possède pas. Vous avez pu changer Dieu en homme, vous avez vaincu la mort en apprenant à Dieu à mourir, etc.

Le portrait de l'envieux, dans un sermon contre ce vice, ne manque ni d'imagination, ni surtout de vérité.

L'envieux ne sauroit prendre sur lui de louer au-

cune action vertueuse. Pas un sentiment honnête, pas un trait d'esprit qui trouve grâce à ses yeux. Personne n'a jamais rien fait d'éclatant, ni de remarquable. L'envieux ressemble à ces oiseaux malfaisants que l'on ne voit jamais s'arrêter dans des endroits riants et parfumés d'agréables odeurs, mais qui vont chercher bien loin les solitudes escarpées, et se nourrir de cadavres infects. Malheur à qui a pu laisser échapper quelque indiscrétion, soit dans sa conduite, soit dans ses paroles ; l'envieux s'en saisit, pour l'ébruiter, pour le répandre, le colporter en tous lieux; et faire juger l'individu par telle action ou tel discours imprudent, non par ce que d'ailleurs il a fait ou dit de bien. Toutes ses qualités estimables, il les dénature : sa résignation dans les maux, pure apathie ; ses libéralités, profusion ; sa justice, cruauté ; sa prudence, politique astucieuse ; son économie, avarice.

Il peint avec énergie les odieuses supputations de l'avarice. « Pendant qu'elle promène son argent de » main en main, elle ne cesse point de l'augmenter » par une funeste supputation d'intérêts, exigeant » ceci pour cela, jusqu'à ce qu'elle ait recueilli une » somme non pas égale au prêt qu'elle a fait, mais » enflée du surcroît détestable que lui ont produit » les années, les mois, les jours armés pour ainsi » dire de leur nombre et devenus terribles par leur » multitude : *armati numero dies et anni* (1). »

(1) Bourdaloue, *Dominic.*, tom. IV, pag. 276. Ailleurs il emprunte l'au-

Nous rencontrons dans Bourdaloue d'assez fréquentes imitations de ce Père; par exemple, dans son sermon sur *le Caractère du chrétien* :

« La merveille en ceci, reprend Zénon de Vé» rone, est de voir qu'en effet, si nous sommes » justes, le temple de Dieu se bâtit à tous moments, » et se consacre dans nos personnes » : *O res miranda! ædificatur in nobis et consecratur domus Dei* (1).

Je lis dans le même prédicateur : « Saint Zénon de Vérone ne peut souffrir qu'une femme chrétienne, assistant aux divins offices qu'on célébroit pour l'âme de son père, interrompît les ministres de l'autel par des cris et des sanglots, qu'il traite de profanes : *Quod solemnia divina quibus quiescen-*

torité du même saint, pour justifier une analogie qui semble arbitraire au premier aperçu, c'est dans le sermon *sur la conversion de Madeleine, Carême*, t. III, p. 112. Il avance que le péché de Madeleine fut le libertinage de ses mœurs (l'accusation et l'image paroissent dures); à quoi il ajoute : « Ou, pour comprendre sous des termes moins odieux tous les désirs de» vant lesquels elle s'abandonna, quand Dieu, par une juste punition, » l'abandonna à elle-même et à ses propres désirs, disons que son péché » fut son orgueil et son amour-propre. » Il y a loin de la première proposition à celle-ci. Mais Zénon de Vérone lui met en main le lien qui les rapproche. « En effet, dit ce saint évêque (poursuit Bourdaloue), elle ne fut » libertine que parce qu'elle fut vaine, et qu'elle s'aima avec excès. » On commence à apercevoir l'analogie; et la logique de notre prédicateur, qui paroissoit en défaut, éclate avec une vigueur et une justesse sans réplique.

(1) *Dominic.*, tom. IV, pag. 72.

tes animæ commendantur, profanus interrumperet ululatibus (1). »

Panégyrique du martyr saint Arcade.

Tel fut l'héroïque dévouement du saint confesseur, qu'il n'y avoit pas une partie de son corps qui ne fût disposée à souffrir pour rendre un glorieux témoignage à la vérité... On pourroit détailler son martyre, si l'on pouvoit supputer le nombre de ses tortures. Dieu triomphoit par chacune des fureurs que le démon exerçoit sur ce seul corps.

Sur la résurrection.

Non-seulement l'homme, mais tout ce qu'il y a dans la nature ne vit que par une continuelle reproduction.

C'est nier en quelque façon qu'il y ait un Dieu, que de vouloir mesurer la divinité par des idées purement humaines.

« Il étoit de la gloire de Dieu de former la nature humaine à son image, parce que, devant un jour s'unir à elle par l'incarnation, il devoit se la préparer, et réunir en quelque sorte à lui-même par la ressemblance. Il eût été déshonoré, s'il n'eût trouvé en elle aucun trait de divinité : *Ne Filius humanitatem induturus ignominiam pati videretur* (2). »

(1) *Serm. pour la Commémor. des morts. Mystères*, tom. II, pag. 414.
(2) Traduit par l'abbé Delatour, *Serm.*, tom. III, pag. 230.

On rencontre dans les sermons, publiés sous le nom de saint Zénon de Vérone, des pensées qui paroissent éclatantes, et ne sont que subtiles. Par exemple :

N'avoir point horreur des supplices avant que de les souffrir, c'est en quelque façon une partie du martyre (1).

Après avoir dit que la foi force la nature des éléments, et les contraint malgré eux de se soumettre aux fidèles, il ajoute : Que la vue des supplices les plus atroces ne nous épouvante pas ; car il n'y a plus nulle peine à craindre, puisque les martyrs qu'on brûle ne meurent point, et que leur vie semble faire insulte aux feux qui les devroient consumer (2).

« Nous ne pouvons rendre à Dieu un hommage digne de lui, quand nous croyons que Dieu doit à notre esprit l'estime que nous en faisons. (3). »

Ce qui a fait dire à un critique sévère : « Cet auteur étant inconnu de toute l'antiquité, on rejette absolument son ouvrage; et on doute même s'il est véritable qu'il y ait eu un évêque de Vérone de ce nom, qui

(1) *Martyrii quodam modo pars est martyres non horruisse supplicium.* (Serm. 1, de tribus pueris.)

(2) *Non enim ulla est metuenda jam pœna, cum incensorum superstes insultet ignibus vita.* (*Ibid.*)

(3) Traduct. du P. Bouhours (*Pensées ingénieuses des Pères*, pag. 351.) Le célèbre jésuite admire ces pensées ; nous ne saurions être de son avis.

ait souffert le martyre sous l'empire de Gallien. Les sermons qui lui sont attribués, inconnus de toute l'antiquité, sont une compilation de sermons tirés de plusieurs auteurs, de différents temps, de différents pays, ramassés sans aucun choix par quelque copiste mal adroit (1). »

(1) Dupin, *Biblioth.*, IVe siècle. Cave et D. Ceillier ne paroissent pas en faire plus d'estime.

SUITE DES CONCILES (*).

Concile Arien *de Constantinople*, en 360.

Les Ariens, qui avoient réussi à intimider les évêques catholiques dans les conciles de Rimini et de Séleucie, voulurent poursuivre leur triomphe; et, durant un assez long séjour à Constantinople, ils y tinrent une assemblée assez nombreuse, pour mériter le nom de synode ou de concile. Saint Hilaire en fut banni; saint Cyrille de Jérusalem y fut déposé, sous le prétexte d'avoir vendu quelques vases et ornements de son église, dans un temps de disette où lui-même manquoit d'argent pour subvenir aux besoins des pauvres. D'autres furent également destitués, sans aucune forme de procès. Les accusateurs étoient juges et bourreaux en même temps. On avoit acheté des calomniateurs, et les avis étoient vendus à prix fait, afin qu'il y eût moins de difficulté à chasser les évêques de leur trône, et à en mettre d'autres à leur place. La face de l'Église se trouva toute défigurée (1).

(*) Voyez tom. IV de cette *Bibliothèque*, pag. 347—365; tom. V, pag. 417—452.

(1) Ruffin, *Hist.*, lib. I, cap. XXI. Fleury, liv. XIV, n° 21.

Concile de Paris, vers 364.

Saint Hilaire, de retour dans les Gaules, s'y appliqua à maintenir la foi de Nicée; il y assembla divers conciles, où la plupart des évêques condamnèrent hautement la surprise qui leur avoit été faite à Rimini. De tous ces conciles, nous ne connoissons que celui de Paris, dont la date n'est pas bien déterminée, et dont nous avons l'épître synodale (1). Elle est parfaitement orthodoxe.

Concile d'Alexandrie, en 362.

Il ne s'y trouva que peu d'évêques, en tout vingt et un; mais tous recommandables par la pureté de leur foi et la sainteté de leur vie. La plupart étoient confesseurs: on y remarqua surtout saint Athanase, saint Eusèbe de Verceil. Les évêques du concile s'appliquèrent d'abord à chercher les moyens de rendre la paix à l'Eglise, et à réparer les troubles que l'hérésie arienne y avoit causés (2). Quelques-uns

(1) *Apud Hilar. fragment.*, et D. Ceillier, tom. v, pag. 572. D. Labbat, Concil. Gall. Paris, 1789, tom. 1, pag. 198.

(2) « Tout le monde s'étoit trouvé Arien sans y penser, c'est-à-dire que les évêques catholiques étoient surpris du mauvais sens que les Ariens donnoient aux paroles qu'ils avoient approuvées dans un autre sens, lors des conciles de Rimini et de Séleucie, et qui avoient servi d'appât pour les engager dans leur communion. Ils avoient dit anathème à quiconque soutiendroit que le Fils de Dieu est créature comme les autres créatures, en-

étoient d'avis qu'on ne devoit admettre aux fonctions du sacerdoce aucun de ceux qui avoient communiqué, en quelque manière que ce fût, avec les Ariens. Cette rigueur n'eût point calmé les esprits. On rappela l'indulgence du Père de famille de l'Evangile à l'égard de l'Enfant prodigue; et la charité l'emporta. Il y fut ordonné que l'on pardonneroit aux chefs du parti hérétique, s'ils renonçoient à l'erreur; mais qu'on ne leur donneroit point de place dans le clergé, parce qu'ils ne pouvoient alléguer la surprise pour excuse; que ceux-là, au contraire, obtiendroient le pardon et conserveroient leur rang dans l'Eglise, en y faisant profession de la foi de Nicée, qui n'avoient pas été défenseurs de l'hérésie arienne, mais à qui l'on avoit fait violence, et qui n'avoient cédé que pour un temps, dans la crainte qu'on ne mît à leur place des hérétiques, qui corrompissent la foi des églises (1). L'Eglise avoit coutume d'en agir ainsi quand il étoit question de tirer des peuples entiers du schisme et de l'hérésie.

tendant par là qu'il n'est créature en aucune manière, au lieu que les Ariens entendoient qu'il est créature, mais différente des autres. Ils paroissoient donc hérétiques contre le témoignage de leur conscience, ne voyant dans leur cœur que la vérité catholique, qu'ils avoient toujours conservée. » (Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. XV, n° 26.)

(1) « Non que l'on crût, dit saint Jérôme, que ceux qui auroient professé l'hérésie, pussent être légitimement maintenus dans les fonctions épiscopales; mais parce qu'il étoit constant que ceux qu'on y maintenoit n'avoient jamais été hérétiques. » (*Advers. Lucifer.*, cap. VII.)

« Il vaut mieux, disoit-on, nous abaisser un peu, pour relever ceux qui sont tombés, et rester dans le royaume des cieux en grande compagnie, que d'en être jaloux, comme si nous devions seuls y prétendre(1). » Lucifer de Cagliari fut le seul opposant à ce sage décret, qui fut reçu unanimement dans toutes les provinces.

Le concile ayant ainsi réglé ce qui regardoit la réconciliation des évêques tombés dans l'arianisme, traita pleinement l'article de la divinité du Saint-Esprit, et condamna ceux qui, en le mettant au nombre des créatures, prétendoient néanmoins professer la foi de Nicée et renoncer à l'erreur des Ariens. On disputa d'abord sur le terme d'*hypostase*, parce qu'entre les Pères du concile, quoique généralement orthodoxes, les uns n'en admettoient qu'une en Dieu, et les autres en admettoient trois. Mais on se couvainquit par des explications réciproques, que la diversité n'étoit que dans les mots; ceux-ci entendant par les trois hypostases trois personnes véritablement distinguées dans l'adorable Trinité, contre les prétentions impies de Sabellius; et ceux-là entendant l'unité de nature et de sub-

(1) S. Athanase savoit, comme il nous l'apprend par ses lettres, qu'on avoit déjà ordonné la même chose dans la plupart des provinces, nommément en Grèce, en Espagne, dans les Gaules, et que l'Eglise romaine approuvoit cette conduite. (S. Athanas., *Epist. ad* Ruffinian., dans *Concil. Labbe*, tom. VII, pag. 76.)



stance par le mot d'hypostase, qu'ils confondoient avec celui d'essence. Il fut déclaré qu'on ne devoit point séparer le Saint-Esprit de la substance de Jésus-Christ, ni diviser la Trinité, en y mettant rien de créé, d'inférieur ou de postérieur; mais qu'il falloit croire que le Saint-Esprit a la même substance et la même divinité que le Père et le Fils (1).

Il y fut également traité de l'Incarnation, et l'on déclara que l'on ne devoit pas mettre Jésus-Christ seulement au rang des prophètes; car, il est dit simplement des prophètes, que *la parole de Dieu leur a été adressée;* mais il est dit de Jésus-Christ, que *le Verbe a été fait chair* ayant pris dans le sein de Marie sa mère une âme et un corps semblables aux nôtres. Fils de l'homme par la participation aux souffrances de notre nature, Fils de Dieu par l'éclat de ses œuvres merveilleuses, extraordinaires et toutes divines; que le genre humain, entièrement et parfaitement délivré du péché par les mérites de la rédemption, est introduit dans le royaume de Dieu. Saint Athanase fut l'âme de ce concile (2).

(1) Voyez Fleury, *Hist. eccles.*, liv. xv, n° 27.

(2) La lettre synodale, où tous ces faits sont consignés, est célèbre sous le nom de *Lettre de saint Athanase à l'Eglise d'Antioche.*

Concile d'Antioche, en 363, sous Jovien.

Saint Mélèce le présida. Le résultat de ce concile fut une lettre synodale, adressée à l'empereur, pour confirmer la foi de Nicée, comme avoit fait le concile d'Alexandrie. Le mot de *consubstantiel* ne s'y lit pas, mais celui de *semblable en substance* s'y trouve, en explication du consubstantiel.

Concile de Gangres (date incertaine).

Vingt canons de discipline, dont plusieurs regardent le mariage. Lettre synodale où le concile s'exprime ainsi : « Nous ordonnons ceci, non pour retrancher de l'Église ceux qui veulent s'exercer à la piété selon les Écritures, mais ceux à qui ces exercices sont une occasion de s'élever avec arrogance au-dessus de la vie plus simple, et d'introduire des nouveautés contre l'Écriture et les canons. Nous admirons la virginité; nous approuvons la continence et la séparation du monde, pourvu que l'humilité et la modestie les accompagnent; mais nous honorons le mariage, et nous ne méprisons pas la richesse accompagnée de justice et de libéralité. Nous honorons les maisons de Dieu et les assemblées qui s'y font, sans toutefois renfermer la piété dans les murailles. En un mot, nous souhaitons que l'on y pratique tout ce que nous avons appris par les divines

Ecritures et par les traditions apostoliques. » (Fleury, *Hist.* liv. XVII. n° 35).

Conciles de Valence et d'Illyrie, en 374 et 375. Quelques réglements de discipline.

Concile de Rome, en 377, sous le pape Damase, contre les erreurs d'Apollinaire. (Voy. D. Ceillier, *Hist.*, tom. V, pag. 615 et suiv.)

Autre concile de Rome, en 378, contre l'antipape Ursicin. (*Ibid.*, pag. 621.)

Autre concile de Rome, en 379.

Contre les translations d'évêques. « Nous tenons pour séparés de notre communion, ceux qui ont passé d'une église à une autre, jusqu'à ce qu'ils soient retournés à la ville où ils ont premièrement été établis; que si quelqu'un a été ordonné à la place de celui qui avoit quitté son église, celui-ci demeurera privé de l'honneur de son sacerdoce, jusqu'à ce que son successeur repose dans le Seigneur.

Sur les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation.

« Si quelqu'un ne dit pas que le Fils est né du Père, c'est-à-dire de sa substance divine, qu'il soit anathème. Si quelqu'un dit que le Fils n'étoit pas dans le Ciel avec son Père, pendant qu'il étoit sur la terre avec les hommes, qu'il soit anathème. Si quelqu'un dit que la divinité du Fils a souffert la douleur de la

croix, et non l'âme ni le corps auquel le Fils de Dieu étoit uni en prenant la forme d'esclave, comme dit l'Écriture sainte, qu'il soit anathème. Si quelqu'un ne dit pas que le Verbe a souffert dans la chair, qu'il a été crucifié dans la chair, qu'il est mort dans la chair, et qu'il a été le premier né des morts, dont il est la vie et le Dieu vivifiant, qu'il soit anathème. Si quelqu'un ne dit pas qu'il est assis à la droite de Dieu le Père, dans la chair à laquelle il s'est uni, et dans laquelle il viendra juger les vivants et les morts, qu'il soit anathème. Si quelqu'un ne dit pas que le Saint-Esprit procède véritablement et proprement du Père comme le Fils, et qu'il est de la substance de Dieu et vrai Dieu, qu'il soit anathème. Si quelqu'un ne dit pas que le Saint-Esprit peut tout, qu'il sait tout, qu'il est partout comme le Père et le Fils, qu'il soit anathème. Si quelqu'un ne dit pas que le Père a fait toutes les créatures visibles et invisibles par le Fils qui s'est incarné, et par le Saint-Esprit, qu'il soit anathème. Si quelqu'un ne dit pas que le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'ont qu'une divinité, une majesté, une puissance, une gloire, un empire, un royaume, une volonté et une vérité, qu'il soit anathème. Si quelqu'un ne dit pas que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois personnes véritables, égales, vivantes éternellement, contenant ce qu'il y a de visible et d'invisible, toutes puissantes, qui jugent tout, qui vivifient tout, qui font

tout, qui savent tout, qu'il soit anathème. Si quelqu'un ne dit pas que le Saint-Esprit doit être adoré par toutes les créatures, comme le Père et le Fils, qu'il soit anathème. Si quelqu'un a des sentiments orthodoxes sur le Père et le Fils, et qu'il n'en ait pas touchant le Saint-Esprit, il est hérétique; parce que tous les hérétiques qui ont de mauvais sentiments, touchant le Fils et le Saint-Esprit, se trouvent coupables de la même perfidie que les Juifs et les païens. Si quelqu'un divise la divinité, en disant que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, que le Saint-Esprit est Dieu, et que ce sont des Dieux, et non un Dieu par l'unité de leur divinité et de leur puissance, ou que, mettant à part le Fils et le Saint-Esprit, il ne reconnoisse que le Père pour un seul Dieu, qu'il soit anathème. » Le salut des chrétiens est donc d'être baptisés au nom de la Trinité, c'est-à-dire du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et de croire fermement qu'en cette Trinité, il n'y a qu'une même divinité, une même puissance, une même majesté, une même substance (1).

(1) D. Ceillier, *ibid.*, pag. 628—630. Harduin, *Concil.*, tom. 1, pag. 802 et suiv. Labbe, tom. II. pag. 998.

Concile de Saragosse en 380, contre les priscillianistes (1).

Can. 1. Contre les femmes qui s'assemblent avec des hommes étrangers, sous prétexte de doctrine, ou qui tiennent elles-mêmes des assemblées pour instruire d'autres femmes.

Can. 2. Défend de s'absenter des églises durant le carême, pour se retirer dans des oratoires particuliers.

Can. 7. Défend aux clercs de quitter leur ministère, sous prétexte de pratiquer une plus grande perfection dans la vie monastique.

Can. 8. Ne permet pas aux vierges de prendre le voile avant l'âge de quarante ans, et sans avoir obtenu le consentement de l'évêque (2).

(1) Secte turbulente qui cachoit les plus infâmes désordres des voiles d'une piété extérieure et d'un secret impénétrable. Sa devise favorite étoit de nier toujours, de ne révéler jamais le secret, quelques mensonges et quelques parjures qu'il en dût coûter; ce que l'on y exprimoit par ce vers :

Jura, perjura, secretum prodere noli.

(2) Tom. 1, Conc. Hard., pag. 886 et seq. D. Labbat, Conc. Gall., pag. 258 et seq.

Concile de Constantinople, en 381, où saint Grégoire de Nazianze fut élu archevêque de cette capitale, du commun consentement de l'empereur Théodose, des évêques et de tout le peuple. Il s'y trouva cent cinquante évêques catholiques (1). Le concile fut présidé d'abord par Mélèce d'Antioche; mais ce saint évêque étant venu à mourir, saint Grégoire de Nazianze tint le premier rang dans l'assemblée.

Le concile avoit été convoqué par les ordres de l'empereur, qui n'y appela que les évêques des pays de son obéissance. Les plus considérables étoient ceux d'Antioche, d'Alexandrie, de Césarée, de Jérusalem. Saint Mélèce, saint Grégoire de Nysse, Saint Amphiloque d'Icône y parurent avec éclat. Saint Grégoire de Nazianze ne s'y montra qu'un moment.

On ne voit personne qui ait assisté au concile de Constantinople de la part du pape ni des occidentaux (2). Baronius prétend que le siége apostolique y

(1) Sans parler de trente cinq évêques du parti des Macédoniens, que Théodose y appela dans l'espérance de les réunir à l'église.

(2) Fleury en donne cette raison : « Ce concile n'étoit assemblé que de l'Orient, parce que Théodose qui l'avoit convoqué n'y appela que les évêques de son obéissance, et que les hérésies que l'on y vouloit réprimer, n'avoient cours qu'en Orient. » (Liv. XVIII, n° 1.) M. Marchetti fait à notre historien le reproche grave d'omettre qu'il fut également con-

avoit envoyé une profession de foi avec les anathèmes contre les hérésies de l'Orient, et qu'on en tira la plupart des décisions; mais ses preuves souffrent de grandes difficultés, et ce qu'il en veut conclure se trouve assez bien établi, sans ce foible avantage. Le consentement subséquent du souverain pontife et du reste de l'Eglise, qui n'est pas douteux, par rapport aux décrets dogmatiques de ce concile, leur donnoit tout le poids qui pouvoit résulter d'une convocation ordinaire et d'une autorisation formelle. Voilà pourquoi il est reconnu pour concile universel, et compté pour second œcuménique (1).

Les Pères du concile ne se contentèrent pas d'approuver ce qui avoit été établi à Nicée, concernant la foi; ils donnèrent quelque extension aux principaux articles du Symbole (2). Quant à la discipline, ils confirmèrent les réglements qui en avoient été faits au concile de Nicée; donnant, par le troisième canon, à l'église de Constantinople, le premier rang d'honneur après celle de Rome, parce que Constantinople étoit la nouvelle Rome. Il ne s'agit là que de rang et d'honneur, et non d'aucune juridiction.

voqué avec l'acceptation du pape Damase, et en vertu de lettres adressées par lui l'année précédente à Théodose. (*Critica della storia eccles.*, Venez., 1797, tom. II, pag. 98.) Cette assertion éprouve des difficultés. (Voyez Bérault, tom. II, pag. 474.)

(1) Bérault-Bercastel, *Hist. de l'Eglise*, tom. II, pag. 488.

(2) C'est ce Symbole de Constantinople que nous disons à la messe.

Mais nous verrons dans la suite que le concile de Calcédoine en donna beaucoup à l'évêque de Constantinople, en lui attribuant l'ordination des métropolitains des trois diocèses du Pont, de l'Asie et de la Thrace (1).

Au reste, cette simple attribution d'honneur n'eut pas moins la conséquence la plus effective et la plus rapide. Ainsi, au lieu d'une simple distinction, l'évêque de Constantinople s'arrogea, en assez peu de temps, une juridiction des plus absolues, tant sur l'Asie-Mineure, que sur toutes les provinces de l'Europe soumises à l'empire d'Orient. Avant cela, tout ce que l'on comprenoit sous le nom d'Illyrie orientale ou occidentale, avec le reste de l'Europe et de l'Afrique, étoit du patriarcat de Rome.

Les évêques du concile adressèrent leurs canons à l'empereur Théodose, par une lettre dans laquelle, après avoir rapporté ce qu'ils avoient fait pour la foi et la discipline, ils ajoutent : « Nous vous prions » donc d'autoriser l'ordonnance du concile, afin » que, comme vous avez honoré l'Église par les let-

(1) « Ce qu'il faut entendre ici par diocèse, c'étoient de grands gouvernements, comprenant plusieurs provinces, dont chacune avoit sa métropole. Car ce que nous appelons aujourd'hui *diocèse*, c'est-à-dire le territoire d'une cité soumis à un seul évêque, se nommoit *parochia*, c'est-à-dire, voisinage, d'où nous avons fait le mot de paroisse; je nomme province ce que le Grec nomme Eparchia. » (Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. XVIII. n° 7.)

» tres de convocation, vous mettiez aussi la conclu-
» sion et le sceau à nos résolutions. »

On a toujours entendu qu'il ne s'agissoit ici que de procurer l'exécution des canons dictés par la puissance ecclésiastique, et que si l'empereur, en qualité de protecteur de l'Eglise, et de concert avec elle, pouvoit faire célébrer des conciles, ce n'étoit point à lui d'apposer, dans la rigueur des termes, le sceau à leurs décisions(1).

Le siége de Constantinople étoit vacant par la démission de saint Grégoire de Nazianze. Le préteur Nectaire fut proposé, quoique laïque; il n'étoit pas même encore baptisé. L'empereur s'étant déterminé pour lui, Nectaire fut déclaré évêque de Constantinople d'un commun consentement de tout le concile (2).

Photius, qui fut depuis intrus au siége de Constantinople, justifioit son élection par l'exemple de celle de Nectaire. Le pape Nicolas I répondit qu'un abus ne pouvoit avoir force de loi: *Et ideo licet contra Patrum atque canonicas institutiones, quod per necessitatis fieri eventus comprobatur, non in auctoritate tenendum est* (3).

(1) Bérault-Bercastel, *Hist. de l'Eglise*, tom. II, pag. 489, édit. in-4°. Besançon; 1820.

(2) Fleury, livr XVIII, n° 5.

(3) *Concil. Labbe*, tom. VIII, col. 284.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE HUITIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE SECOND.

ARTICLE III.

Saint Grégoire de Nysse.

LIVRE TROISIÈME.

ARTICLE I.

S. ÉPHREM, diacre d'Édesse, docteur.

ARTICLE II.

SAINT CYRILLE, patriarche de Jérusalem.

ARTICLE III.

SAINT GAUDENCE, évêque de Bresse.

ARTICLE IV.

SAINT ZÉNON, évêque de Vérone.

CONCILES.

FIN DE LA TABLE.

